

LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE

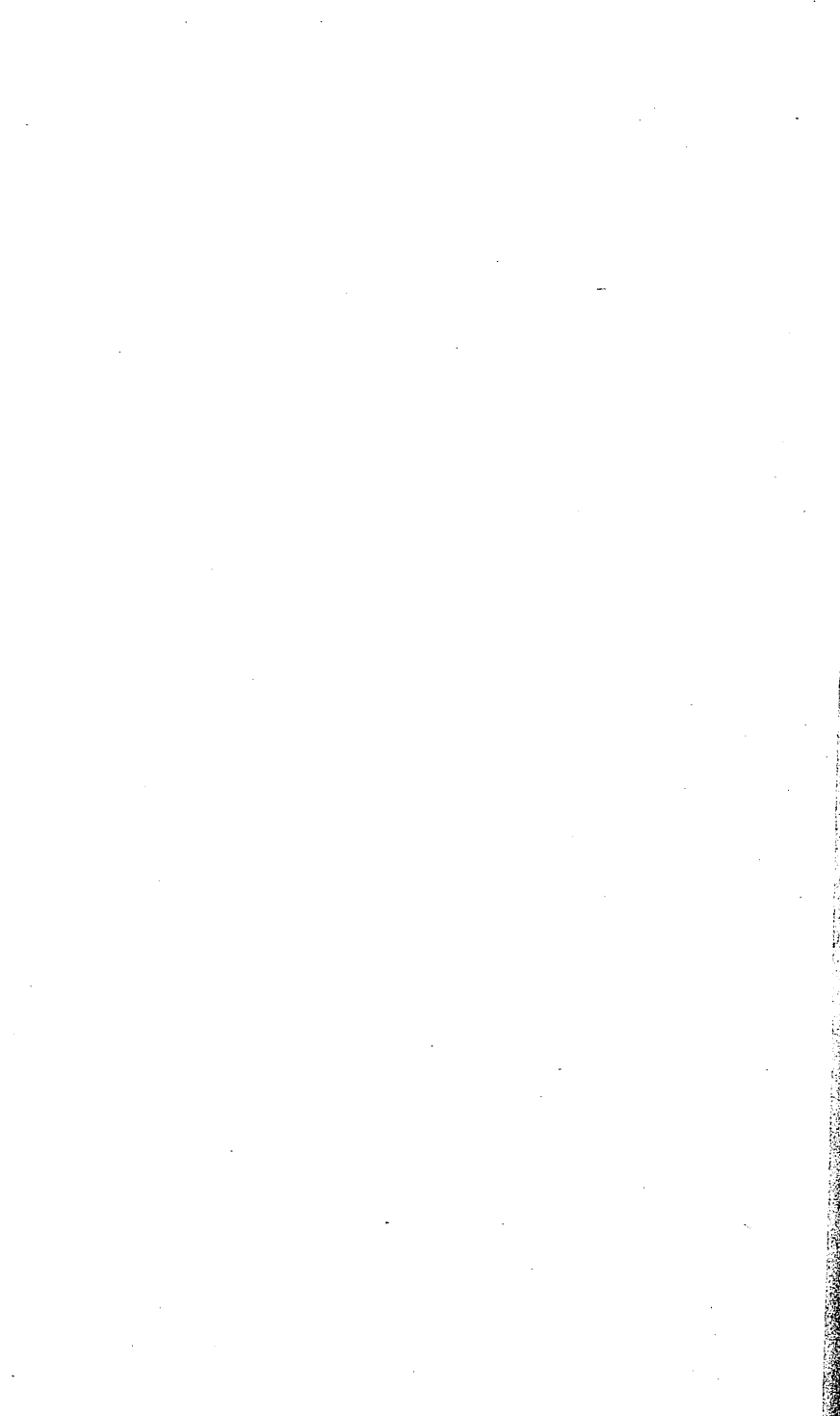
PAR L'E

DOCTEUR DUGUET



PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

**LE PÈLERINAGE
DE LA MECQUE**



LE PÈLERINAGE DE LA MECQUE

*AU POINT DE VUE RELIGIEUX
SOCIAL ET SANITAIRE*

par
Firmin
LE DOCTEUR ^A DUGUET

Médecin Général
Inspecteur général du Conseil sani-
taire, maritime et quarantenaire
d'Égypte

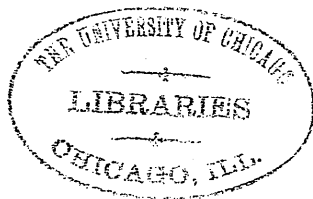
avec une préface de
JUSTIN GODART



LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE UNE
ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :
12 EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA
MOUSSE DES PAPETERIES NAVARRE,
NON MIS DANS LE COMMERCE, NUMÉ-
ROTÉS DE A A L



BP187
3
.Dp

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays
Copyright by les ÉDITIONS RIEDER, 1932

Orient, Inst.

PRÉFACE

PAR ses hautes fonctions au Conseil sanitaire, maritime et quarantenaire d'Egypte, le Médecin général Firmin Duguet est un des vigilants gardiens de la santé des pèlerins de la Mecque, et, par répercussion, de celle du monde entier.

Il remplit son rôle, lourd de responsabilités, avec toute sa science d'hygiéniste, et, aussi, avec un sentiment déferent et humain pour « l'immense foule des Croyants en marche vers l'idéal » qui passe devant lui et qu'il a mission de protéger.

Son indépendance d'esprit le pousse à aimer tous ceux qui ont une foi sincère, qui vivent et meurent par elle et pour elle. Il les comprend et les respecte, même si ses principes le devaient conduire, dans la discussion philosophique, à les argumenter, voire à les contredire.

Il a été longtemps en relation avec les musulmans : d'abord comme médecin militaire au Maroc, puis comme chef des services de santé dans les Etats du Levant sous mandat français. Il a ainsi appris à les connaître. Mais, déjà, avant de pouvoir observer ce qu'on peut deviner de leur vie et de leurs pensées, il avait, dans son milieu familial, entendu porter sur eux de nobles jugements.

Gabriel Séailles n'a-t-il pas, durant la guerre, alors que les musulmans français, avec un si complet loyalisme, donnaient tant de leur sang à la cause de la liberté que la France incarnait, montré, d'une âme claire et droite, comment il convenait de répondre à leur sacrifice. « Profondément attachés à leur religion, que les missionnaires chrétiens ne songent même pas à combattre, ils veulent, disait-il, rester ce qu'ils sont, les fidèles serviteurs de l'Islam. Dans

leur libération, nous avons à tenir compte de leur histoire, et de leur tradition... Donnons-leur donc ce qu'ils demandent, la liberté dans le statut personnel. Autant qu'à eux-mêmes, il nous importe qu'ils gardent leurs mœurs et leur foi, tout ce qui est à la racine de leur vertu ».

C'est donc avec un esprit averti par de pareilles leçons et bienveillant, d'une bienveillance naturelle à toute pensée libre, que le Médecin général Firmin Duguet remplit sa tâche.

Pour se rendre compte de ce en quoi celle-ci consiste, il faut évoquer, à côté de l'attrayant mysticisme, et du mystère impénétrable à tout incroyant, qui auréolent la Mecque, les effrayantes réalités des contagions.

En des pages d'une inspiration puisée aux sources les plus limpides de la poésie coranique, le Médecin général Firmin Duguet nous fait suivre, dans ses frénésies extatiques, et dans ses pratiques écrasantes, le pèlerin au crâne rasé, nu sous l'ihram de colonnade blanche, dont une pièce ceint ses reins, dont l'autre se drape autour du thorax; il n'est vêtu que de cela, sous le soleil torride ou durant les nuits froides, pendant les jours que dure le pèlerinage complet : et l'ihram sera son linceul béni. Avec le pèlerin, il nous arrête aux stations pieuses traditionnelles, La Mecque, Arafat, où l'on répète la belle oraison du Prophète « Par toi, mon Dieu, je suis à l'abri du tourment de la tombe, de la perplexité de l'âme et du désordre. » Mouna, Médine, où, sur la tombe du Prophète, on s'écrie « Salut à toi, l'ami du Très Haut, type de beauté, la plus sainte des créatures ».

La meilleure provision pour le voyage, a dit le Prophète, est la piété.

Aussi les pèlerins ne se chargent-ils point de bagages, assurés, d'ailleurs, de si loin qu'ils viennent, de trouver chez leurs coreligionnaires le gîte et la nourriture.

Ils acquièrent, par leur lourde fatigue et par l'accomplissement des rites, les félicités promises par le Coran au chapitre de l'Homme.

Ne valent-elles point qu'on chemine des mois et des ans

comme le firent ces deux marocains venus en 1930, à Alexandrie, à pied, de la région de Tanger, parcourant 4.000 kilomètres dont 400 dans le désert de Lybie ? Dans la traduction déjà ancienne que j'ai, du Coran, faite par le sieur du Ryer, la récompense est ainsi dépeinte :

« Dieu ouvrira aux justes la porte du Paradis. Ils seront vêtus de soie, appuyés sur de beaux lits ; ils ne seront importunés ni de la chaleur du soleil, ni de la fraîcheur de la lune : ils seront sous l'ombrage des arbres du Paradis, droits, assis et couchés : ils y cueilleront des fruits. On portera à l'entour d'eux des vases d'argent et des tasses rondes pleines d'une boisson délicieuse, autant qu'ils en voudront boire, mêlée avec du gingembre, qui sortira d'une claire fontaine : ils seront entourés de jeunes pages pour les servir qui sembleront des perles défilées. Ces délices seront la récompense de leur persévérance. »

Avec une grande sensibilité, le Médecin général Firmin Duguet nous fait participer à l'état d'âme du pèlerin. Et on sent qu'il envie les rares audacieux non musulmans, dont il conte l'histoire avec de vivants détails qui, au risque de leur vie, se sont mêlés aux Croyants pour faire le pèlerinage interdit.

Il faut savoir gré à l'auteur dont, en fin de compte, le but est de faire œuvre purement scientifique, de nous avoir montré, d'abord, avec beaucoup de charme, de profondeur, de compréhension psychologique, la grandeur que confère la foi au pèlerinage de la Mecque.

Mais voici l'envers de la manifestation religieuse.

Tout pèlerin s'agenouille pour boire avidement, à la Mecque, à la source que l'ange Gabriel fit jaillir sous les pieds d'Ismaël épuisé par la sécheresse. Tout pèlerin emporte chez lui de cette eau miraculeuse.

Par ce geste il communit avec le surnaturel, il s'en imprègne.

Malheureusement, et, ici, le Médecin général Firmin Duguet devient l'hygiéniste, et commence son œuvre tech-

nique, le pèlerin, avec la gorgée dont il étanche sa soif de spiritualité, contracte le choléra.

A Mouna, les immolations, rappelant l'holocauste d'Abraham, dressent un effroyable charnier pullulant de vers et de mouches, empoisonnant la région d'une épaisse puanteur, de plus de cent mille animaux égorgés, chameaux, bovidés, moutons et chèvres.

Ce sont, subitement concentrées, des foules plus soucieuses du salut de leur âme que des soins de leur corps, exténuées par la marche, la bousculade, après des voyages accomplis dans des conditions sommaires de bien-être et de salubrité.

Qu'on songe, qu'en 1930, les pèlerins réunis à Beyrouth étaient de 28 provenances.

Le 28 janvier 1874 il y eut à Mouna, 166.000 pèlerins.

On ne peut s'étonner que, dans ces conditions, la peste, la dysenterie, la typhoïde, le choléra, fassent de terribles ravages.

Le Médecin général Firmin Duguet a réuni, avec méthode et conscience, les documents de l'histoire sanitaire du pèlerinage. Il s'en dégage une grande pitié et de salutaires avertissements.

De 1831 à 1912 il y eut 40 épidémies graves.

En 1893 ce fut le pèlerinage de l'épouvante. En un seul jour, à la Mecque, il y eut 2.455 morts causées par le choléra. Au minimum 1 pèlerin sur six fut enlevé brutalement par la contagion et il y avait, cette année, 202.000 pèlerins.

Le monde s'émut de ces hécatombes le jour où le choléra, parti de la Mecque, fit à son tour en 1865 un effroyable pèlerinage à travers les continents. Il y avait eu cette année 15.000 décès pour 90.000 pèlerins. Ceux-ci fuirent de toutes parts portant les germes virulents. Le choléra franchit la Méditerranée, puis l'Atlantique, coucha 200.000 cadavres, rien que dans les villes, et il ne s'arrêta, dans sa marche destructrice, qu'en 1874.

Le Médecin général Firmin Duguet suit minutieusement les différentes phases de l'organisation défensive poursuivie dans des conférences internationales.

Ce sont des péripéties diplomatiques qui ne manquent point de pittoresque, surtout tant que la routine et l'étroite conception de la souveraineté nationale turques firent obstacle à toute mesure de sauvegarde internationale.

Maintenant, on peut dire qu'a triomphé l'entente pour, tout au moins à l'aller et au retour, surveiller les pèlerins et arrêter les contagieux. Depuis 1900, le barrage sanitaire de Tor a filiré, un par un, et observé 525.918 pèlerins.

Grâce au Médecin général Firmin Duguet nous sommes ainsi renseignés sur le passé et le présent, vus avec un esprit impartial, curieux et scientifique, d'un des grands mouvements périodiques religieux du monde. Il intéresse les 200 millions de musulmans répandus sur la terre. Il peut avoir de redoutables retentissements dans tout le globe.

L'ayant ainsi étudié le Médecin général Firmin Duguet le peut mieux surveiller, comme il en a la charge. Et de l'avoir fait, prouve avec quelle attention il s'est donné à sa fonction.

Cela n'est point pour surprendre ceux qui l'ont connu, soit comme professeur du Val-de-Grâce, soit, pendant la guerre, aux armées, au Ministère, ou au Grand Quartier Général, soit, depuis, au Maroc ou en Orient.

J'ai eu la bonne fortune de l'avoir comme collaborateur direct lorsque, Sous-Secrétaire d'Etat de la Guerre, j'avais, dans mes attributions, le Service de santé militaire. Il fallut, dans des conditions difficiles, entretenir six cent mille lits, et assurer en moyenne, quotidiennement, des soins à 230.000 blessés ou malades. Duguet fut toujours le conseil précis, le dévouement prêt, l'action prompte, la décision droite, l'opinion loyale. Il a fait tout son devoir, simplement, avec le profond scrupule de ne rien négliger, menant de front l'entretien d'un savoir actuel et la recherche d'une culture générale étendue.

Aussi, ce livre est-il un reflet où je me plais à retrouver son esprit de bon ouvrier, son cœur sensible et généreux, sa volonté que rien ne détend. J'y ai relevé un mot qu'il rapporte avec raison.

A la Conférence sanitaire tenue à Constantinople en 1866, le Délégué de la France, le Docteur Fauvel, excédé par les indécisions, les atermoiements, les demi-mesures des Turcs, s'écria, un beau jour : « On ne transige pas avec le choléra. »

Ce n'était point qu'une boutade. C'était tout le programme de la lutte à conduire.

Le Médecin général Firmin Duguet est de la même école. Il ajoute, par ce livre, une nouvelle œuvre à celles qu'il a déjà données, et, comme elles, cette importante étude montre qu'il ne transige pas avec l'obligation de labeur et d'humanité dont il s'est fait une constante discipline de vie.

Justin GODART.

INTRODUCTION

BEAUCOUP ont écrit sur la Mecque et le pèlerinage musulman, mais bien peu y sont allés. C'est malheureusement notre cas. Au moins avons-nous fait une partie du chemin, celle permise aux non-musulmans.

Depuis Mahomet, on peut considérer qu'aucun chrétien, connu comme tel, n'est entré à Médine ou à la Mecque. A l'heure présente, une quinzaine d'Européens seulement ont pu, à la faveur soit d'un déguisement (1) soit, plus rarement, d'une conversion à l'Islam (2), pénétrer dans les Villes Saintes. Aussi, l'interdit absolu qui les ferme aux chrétiens n'est-il point étranger à la curiosité qu'elles ont soulevée.

Chaque année, à l'approche du Ramadan, des milliers de croyants, parmi les 200 millions de musulmans répandus sur le globe, convergent, de la Chine au Sénégal, vers la Maison de Dieu, la Kaaba.

Répondant à un irrésistible appel qui trouve son origine dans les préceptes fondamentaux de l'Islam, unis dans la même foi, ces pèlerins sont aussi, hélas, associés dans les mêmes risques. Voyageant dans des conditions parfois précaires et insalubres, susceptibles de transporter avec eux les germes de la variole, de la peste, du choléra, etc... ils ont, par leur agglomération soudaine,

(1) Voir en Annexe le chapitre des *Sources*, p. 285.

(2) C'est le cas de notre compatriote, le peintre orientaliste Dinet qui fit le pèlerinage en 1929. Il a laissé de son voyage une intéressante relation : *Dinet et Sliman ben Ibrahim Baâmer, Le Pèlerinage à la Maison Sacrée d'Allah*. Hachette, Paris, 1930.

trop souvent transformé les villes saintes de l'Islam en d'immenses creusets où sont venus fermenter et exploser les germes redoutables des pires épidémies.

A ce titre, le pèlerinage musulman appartient à l'histoire sanitaire internationale.

Les traités de maladies contagieuses nous enseignent, en effet, combien de fois le choléra est parti de la Mecque pour menacer et gagner l'Orient et l'Europe, même l'Amérique, à la faveur d'une ignorance et d'une inorganisation qui ont fauché les hommes par milliers et fait sortir la dévastation et la mort des lieux vénérés où n'auraient dû régner que l'espérance et la joie.

Aujourd'hui, ces grands mouvements de foules mystiques font l'objet d'une codification sanitaire précise que l'Europe a mis soixante ans à établir, et on peut dire que, sur la route où, il y a quelques années encore, sévissaient l'incurie et le danger, aujourd'hui la vigilance, l'ordre, la prévision assurent, en même temps que la sécurité hygiénique des pays parcourus par les pèlerins, la sécurité matérielle et morale des Croyants.

Une dernière étape reste cependant à franchir : celle de l'organisation sanitaire du Hedjaz selon les conceptions modernes (1). Le temps a manqué, jusqu'à ce jour, aux maîtres actuels et récents de l'Arabie pour la réaliser ; ce sera, espérons-le, leur tâche de demain.

C'est l'histoire documentaire de ce pèlerinage et celle de sa laborieuse organisation sanitaire que nous avons voulu exposer, en montrant, à côté de ce qui a été fait, ce qui reste encore à entreprendre.

Cette tâche d'organisation ne fut pas commode ; tant d'intérêts s'opposaient à l'intérêt du pèlerin !

Tant que les Conférences Sanitaires internationales eurent à légiférer en dehors de l'Arabie, la besogne fut

(1) Les trois dernières épidémies de choléra à la Mecque datent de 1910, 1911 et 1912.

relativement facile. Elle devint hérissée de difficultés quand il fallut organiser les Lieux-Saints eux-mêmes.

Le principal obstacle fut que le pèlerinage a été, de tout temps, l'objet d'une « industrie ». Qu'il s'agit du transport maritime ou du transport par chameaux, toujours, le pèlerin a été le gibier de chasse des pirates de la mer et du désert, dont certains, aujourd'hui encore, sont aux aguets, attendant l'heure trouble qui leur permettra de reprendre leur séculaire et fructueuse industrie.

A l'arrivée à destination aux Lieux-Saints, nous retrouvons, dans le pèlerinage, l'« industrie nationale » du Hedjaz moderne.

C'est, à notre sens, aujourd'hui en particulier, un aspect de la question sur lequel on n'a peut-être pas assez attiré l'attention.

Autrefois, dans le Hedjaz, province ottomane, régnait le désordre auquel le Sultan, bien que Commandeur des Croyants, se montra incapable de remédier, malgré l'insistance des pays d'Europe, menacés dans leur sécurité sanitaire

A l'heure présente, depuis l'avènement d'Ibn Séoud, maître absolu des Lieux-Saints, le Hedjaz est devenu *un État indépendant* où l'ordre règne, mais qui n'a pas signé la Convention sanitaire internationale d'où émane la législation médicale du pèlerinage.

Et, comme nul étranger à l'Islam ne peut pénétrer dans la zone sacrée, le dernier chaînon de l'organisation de ce grand mouvement des Croyants échappe ainsi aux États du Proche-Orient et de l'Europe, États musulmans solidaires au point de vue sanitaire, auxquels on ne saurait, à priori, refuser de s'intéresser au sort réservé à leurs nationaux. N'est-ce pas, en effet, pour obéir aux prescriptions du Coran que les pèlerins sont conduits par leur foi dans ce pays, dont ils sont les éléments principaux de prospérité, grâce aux cent à cent cinquante mil-

lions de francs qu'ils ont laissés chaque année (1) en temps normal dans les Caisses de l'État, pour lequel le pèlerinage devient ainsi une *nécessité financière*?

Comment résoudre ce dilemme et comment concilier ces deux intérêts au nom du bien supérieur du pèlerin ?

La question du voyage aux Lieux-Saints de l'Islam, ainsi présentée, prend donc une singulière ampleur. Elle fait, en particulier, d'une prescription coranique un événement d'une importance sociale et médicale vraiment mondiale et qui, à ce titre, dépasse les limites du Hedjaz et même du monde musulman.

Nous voyons, par suite, la nécessité impérieuse, déjà reconnue depuis longtemps, de contrôler, de surveiller, de protéger le pèlerin autant pour lui-même que pour la collectivité avec laquelle il entre en contact, en adoptant cette formule heureuse que « *plus on fera POUR lui, moins on sera amené à faire CONTRE lui* » (Proust), et, en plus de cette raison purement humaine que le hadj est sans défense et que, même aux yeux des incrédules, l'homme, qui prie doit être respecté parce qu'il représente une des plus hautes expressions de la liberté, celle de l'esprit.

Depuis plusieurs années, nous avons eu, soit dans les États du Levant sous Mandat Français, soit au Conseil Quarantenaire d'Egypte, à nous occuper de l'organisation, en Proche-Orient, du pèlerinage de la Mecque, d'étudier son histoire, de connaître ses besoins.

C'est le résultat des faits recueillis et de l'expérience ainsi acquise que nous présentons aujourd'hui, en toute modestie, n'ayant d'autre désir que celui d'être utile à cette immense foule des Croyants, en marche vers leur idéal, tout en étant, d'autre part, personnellement animé du plus grand respect pour une religion que pratiquent vingt millions de Français, et convaincu que la question du

(1) La crise économique mondiale va réduire considérablement ces revenus : le pèlerinage de 1932 s'annonce comme insignifiant — l'argent manque déjà au Hedjaz.

pèlerinage ne saurait entrer dans le domaine de la politique, mais doit rester uniquement dans celui de l'Hygiène internationale et de l'Humanité, à l'abri de toute polémique.

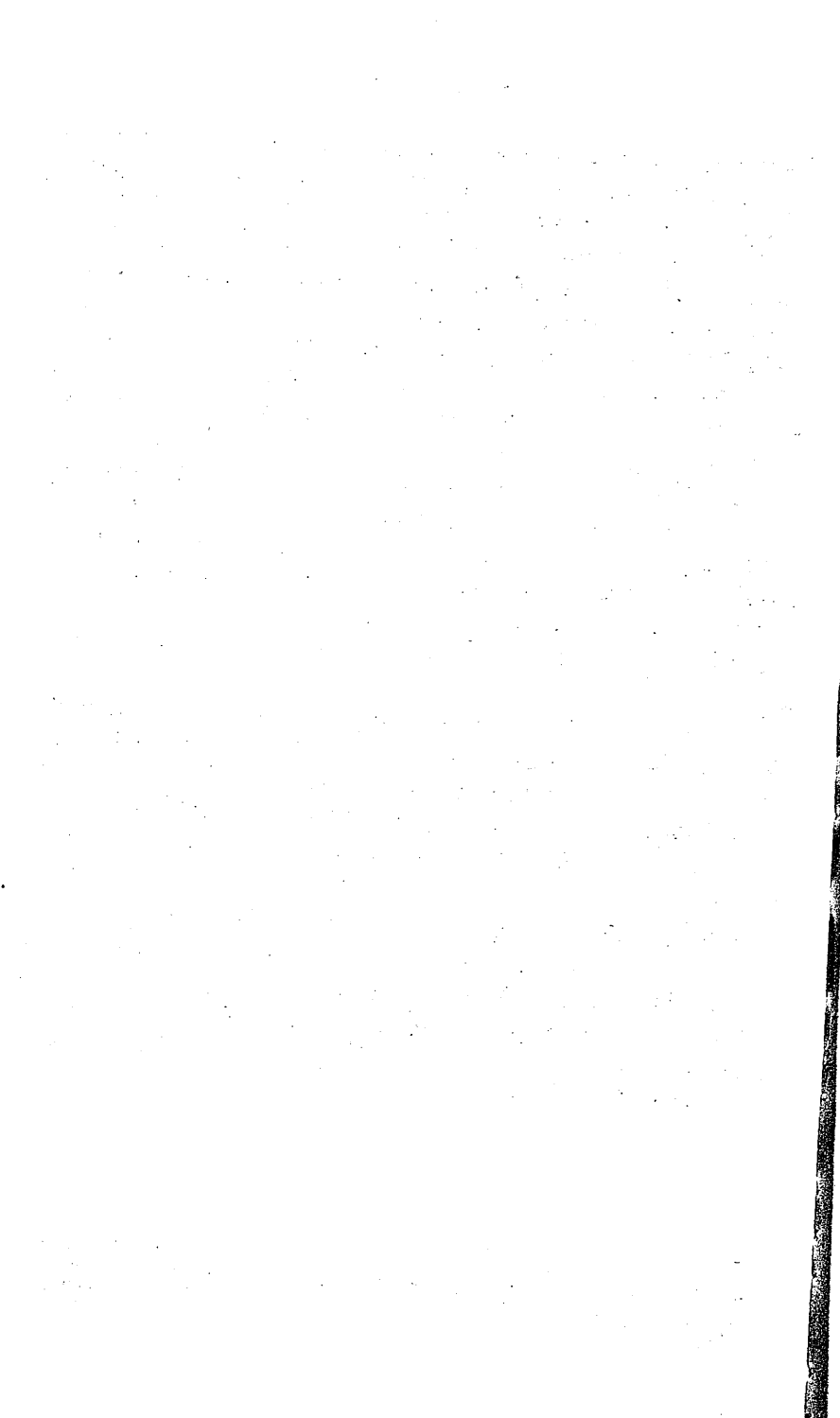
Dans une première partie de ce travail, nous ferons un bref tableau du pèlerinage au point de vue religieux et social, renvoyant pour plus de détails aux très nombreux livres qui traitent de la question dans ses rapports avec l'exégèse musulmane. Nous présenterons ensuite l'étude succincte, documentaire, souvent tragique, des divers pèlerinages qui se sont succédé depuis l'apparition du choléra au Hedjaz en 1831, et des épidémies meurtrières qui, *une fois sur trois*, ne l'oublions pas, les ont dévastés. Une large place sera réservée, de droit, aux diverses Conférences qui, depuis 1866, ont eu pour but d'organiser le pèlerinage au point de vue sanitaire : une œuvre considérable, infiniment bienfaisante, a été réalisée à ce point de vue.

Dans une dernière partie, nous essaierons de montrer les aspects nouveaux, et particulièrement délicats, que la question a revêtus avec l'avènement du Gouvernement Wahabite, qui commande aujourd'hui le Hedjaz.

Enfin, nous avons réuni, en annexes, plusieurs documents intéressants qui nous ont paru ne pas pouvoir trouver place dans le corps même de notre travail.

On nous reprochera peut-être un excès de citations. C'est intentionnel. Nous avons tenu en effet à apporter, non des opinions personnelles, plus ou moins sujettes à erreur, mais des témoignages précis, et cela dans l'intérêt même de la vérité.

Nous devons signaler le précieux concours que nous ont valu l'érudition et l'obligeante amabilité de notre ami M. Saleh Sadek bey pour la mise au point d'un certain nombre de questions et la documentation arabe.



PREMIÈRE PARTIE

**LE PÈLERINAGE AU POINT DE VUE
RELIGIEUX ET SOCIAL**

CHAPITRE PREMIER

Aperçu historique. — Les origines. — Le pèlerinage, prescription du Coran — La tradition biblique. — Les sectes

I. LES ORIGINES

REPORTONS-NOUS à la fin du VI^e siècle de notre ère (1). C'est une des époques les plus sombres de l'histoire.

La civilisation antique n'existe plus. La Grèce, puis l'Italie, se sont endormies sous les ruines. De l'immense Empire des Césars il ne reste plus que des territoires incultes ou anarchiques et des cités mortes. Les troupeaux paissent sur le Palatin. La Gaule, à son tour, dépeuplée, se couvre de forêts.

L'invasion des Vandales a étendu cette désagrégation au reste de l'Europe et au Nord de l'Afrique, submergeant tout ce qui peut rappeler plus de mille ans de lumière et de puissance. L'Occident est ainsi retombé dans un état voisin de la barbarie, dont sept siècles de Moyen âge pourront péniblement le libérer.

Quant au christianisme, c'est à une longue période de persécutions, puis à la conversion des barbares, qu'il devra de pouvoir poursuivre son lent et laborieux développement.

(1) Mahomet est né à la Mecque en 569 après Jésus-Christ et mort à Médine en 632. L'ère musulmane date de 622 et correspond au départ du Prophète de la Mecque, pour aller résider à Médine.

Un peu de civilisation survit cependant encore à l'Orient. Les successeurs de Justinien ont transféré le siège de l'Empire à Constantinople et essayé de ressusciter la puissance romaine dans l'Empire Grec d'Orient. Mais ces premiers succès s'effacent bientôt sous la pression vandale au nord et à l'ouest, puis, au sud, sous la menace des Perses et des Arabes. Eclipse temporaire, il est vrai, après laquelle l'Empire Byzantin reprenant une force, toute superficielle d'ailleurs, pourra, néanmoins, conserver la civilisation antique qu'il transmettra au monde moderne (Seignobos).

Quand on étudie cette période de l'histoire, on a le sentiment d'une anémie profonde. Il semble que, en Occident, l'humanité tombe en langueur, épuisée par les magnifiques efforts qu'elle a déployés au cours des siècles passés.

Mais, subitement la pensée s'éveille et c'est par le monde arabe que va se rallumer, comme par une traînée de poudre, le flambeau de la civilisation. Astronomie, lettres, médecine, arts, vont en un siècle, se propager, de l'Océan Indien à l'Atlantique, au galop des rapides chevauchées qui, parties de l'Arabie à l'appel du Prophète Mahomet, sèment sur leur passage une nouvelle religion : l'Islamisme. Ce dernier, inspiré de la Bible et de l'Évangile, va se substituer aux anciens cultes païens périmés, en face du christianisme, qui souffre d'une longue et précoce maladie de croissance.

Comment s'est opéré ce miracle ?

En Asie, à la limite extrême de l'Empire Romain, un peuple est resté libre dans les sables du désert et les riches vallées de l'Arabie. Divisé par l'intérêt, les luttes de castes, l'idolâtrie, il se rapproche dans la tradition d'une origine commune, Abraham et son fils Ismaël, et, avant tout, dans le sentiment d'un Dieu unique, Allah.

Le christianisme et le judaïsme sont venus s'installer à ses côtés ; mais les relations de bon voisinage règnent

et, d'ailleurs, l'Islam naissant, plein de vigueur, n'aura rien à redouter de ces religions sans ferveur et de foi sans union (1). Le christianisme, en particulier, s'est développé autour de l'Arabie, il a même conquis certaines tribus. Son influence est toutefois négligeable, car les querelles dogmatiques lui enlèvent toute cohésion et toute unité (Dermenghem).

A la Mecque, un sanctuaire, la Kaaba, construit dit-on par Abraham, groupe, en un Panthéon, toutes les divinités secondaires. La Mecque n'est pas seulement la capitale de l'Arabie, elle est aussi la Ville Sainte vers laquelle au cours d'une trêve qui « détache le fer des lances », se pressent chaque année, en des fêtes rituelles qui sont en même temps de grandes foires, toutes les populations de la péninsule. Les Mecquois, maîtres du commerce, ont su, ainsi, associer habilement la religion aux affaires.

Sous l'influence de Mahomet, parmi les rites païens qui sont observés : fêtes de la jeunesse, sacrifices d'animaux, etc., les uns vont disparaître, les autres vont s'unifier, s'adapter à la conception mystique du Prophète et s'incorporer à la religion nouvelle que cet homme prodigieux sut, en moins de vingt ans, imposer à tous les habitants de l'Arabie.

Mahomet, en effet, ne se crut pas autorisé à faire table rase des traditions religieuses locales, qui étaient une des principales causes de prospérité de la ville. Fidèle au monothéisme, il chassa les idoles de la Kaaba, mais conserva le pèlerinage, en s'inspirant de la tradition biblique.

Ainsi, par transformation d'un rite antéislamique, est née la tradition du pèlerinage musulman, prescription coranique au même titre que la purification, la prière, le jeûne, l'aumône, ces quatre autres règles fondamentales de l'Islam.

« Accomplissez le pèlerinage de la Mecque et la visite

(1) E. Dermenghem, *La vie de Mahomet*. Librairie Plon, Paris, 1929, p. 274.

des Lieux-Saints... Ne rasez point vos têtes jusqu'à ce que l'offrande soit parvenue à l'endroit où l'on doit immoler... Priez Dieu ». (Coran, chapitre II ou de la Vache, verset 192).

« Le pèlerinage s'accomplira dans les mois que vous connaissez (1). Celui qui l'entreprendra devra s'abstenir de femmes, des transgressions des préceptes et des rixes. Prenez des provisions pour le voyage ; la meilleure provision est cependant la piété. » (Coran, chap. II, verset 193).

Et plus loin : « Faire le pèlerinage est un devoir envers Dieu pour quiconque est en état de le faire. » (Voir Coran, traduction Kazimirski, chap. III, verset 91).

Après la mort du Prophète, ses successeurs continueront, non sans discordes, son œuvre à la fois politique, militaire et religieuse ; puis, les premiers califes étendront leurs conquêtes au-delà des frontières de l'Arabie, et, de ces populations nomades ou sédentaires, jadis si divisées, la doctrine de Mahomet fera un seul peuple, le peuple de l'Islam, dont l'empire s'étendra, en moins d'un siècle, des frontières de l'Inde au sud de la France, englobera l'Espagne, la Sicile et l'Italie Méridionale, remontera jusqu'à la Mer Noire et à la Perse.

Cinq cents ans plus tard, lorsque le reflux ramènera l'Empire Arabe à des frontières plus restreintes, la religion de Mahomet restera, sur place, sauf en Espagne ayant créé, grâce au Coran, entre une foule de peuples que la politique pouvait diviser, un trait d'union moral, dont nul n'a contesté la puissance : deux cents millions de fidèles, tel est aujourd'hui le nombre approximatif des Croyants, pour lesquels la Kaaba est le centre du monde. Et le nombre s'en accroît encore.

Pourquoi, en un temps si réduit, ce succès si foudroyant ?

(1) Mois de : Chewal, Dhoul-Kadeh, Dhoul Hidjdjeh, les trois derniers mois de l'année musulmane.

C'est, indépendamment des conditions particulières d'opportunité qui ont provoqué son expansion, parce que la doctrine de Mahomet est une doctrine simple, qui ne s'égare pas dans les subtilités métaphysiques. Il n'y a pas de mystères. Dès son origine, elle s'oppose aux disputes et aux controverses dogmatiques. Cette affirmation : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son Prophète » se suffit à elle-même. « Tu nous as délivrés du doute, par toi notre conduite est droite et sainte », disent les pèlerins dans leur prière devant la Kaaba. Paroles qui peuvent paraître naïves, mais restent combien puissantes par ce qu'elles contiennent d'affirmation et d'absolu. Comme conséquence les prescriptions du Prophète, envoyé de Dieu, ont force de loi. Et, même si Mahomet a estimé le pèlerinage facultatif (manque de ressources, maladie, épidémies), le Croyant ne cesse de le considérer comme obligatoire, car aux yeux des plus pauvres des fidèles, depuis 1300 ans la Mecque est le « lieu le plus saint de l'univers, y habiter une bénédiction, y mourir le plus grand des apaisements ».

C'est là une raison qui fait que, tant qu'il y aura des musulmans, ils se considéreront comme moralement obligés de se rendre aux Lieux-Saints ; le pèlerinage reste un devoir, il durera donc autant que l'Islam.

Enfin, comme il a été prescrit par le Coran, nulle autorité politique ne saurait, semble-t-il, prendre la responsabilité de l'interdire (1). C'est pourquoi nous verrons, par exemple, les conditions vraiment dangereuses dans lesquelles des pèlerins sont partis pour la Mecque alors que la ville était infectée de choléra, les gouvernements n'osant intervenir de peur de sacrilège, les autorités religieuses, elles-mêmes, ne se prononçant qu'avec la plus grande circonspection.

Le courant qui, chaque année, entraîne vers les Villes Saintes de l'Islam le flot irrésistible des Croyants est

(1) Cette question de l'obligation sera traitée plus loin (chap. II, p. 19).

donc assuré, par principe, d'une permanence régulière, insensible à toute considération étrangère à la religion.

Ces considérations sont importantes à souligner dès le début de cette étude. Elles autorisent cet aperçu historique, dont elles sont la conclusion pratique.

II. LA TRADITION BIBLIQUE

La tradition religieuse musulmane est d'origine presque exclusivement biblique (1).

Abraham est considéré comme « le véritable fondateur de l'Islam ». Il parcourait la Mésopotamie (où il fonda Uhr), la Palestine, la Syrie (où le lieu présumé de son repos marque l'emplacement de la citadelle actuelle d'Alep), l'Arabie. Partout il prêchait le Dieu unique et luttait contre l'idolâtrie. Il était accompagné de sa femme Sarah et de son esclave égyptienne Agar, dont il avait un fils Ismaël. Après la naissance de ce dernier, Sarah, jusque là inféconde, devint mère d'Isaac. Dès lors la discorde survint : « chasse cette servante avec son enfant, car il ne doit pas partager l'héritage avec mon fils Isaac », déclara Sarah.

Abraham fut embarrassé. Mais Dieu lui dit : « Obéis à Sarah et aie confiance, car c'est d'Isaac que naîtra la postérité qui portera ton nom. Quant au fils de la servante, j'en ferai sortir aussi un peuple, parce qu'il est né de toi. »

Agar partit avec son enfant, un pain, une outre d'eau. Quand l'eau fut épuisée, elle déposa Ismaël au pied d'un arbre et s'enfuit affolée. (Aujourd'hui encore les pèlerins referont le parcours d'Agar dans le désert). Mais l'Ange Gabriel entendit les plaintes de l'enfant vagissant et dit à Agar : « Dieu a entendu ton fils. Mets-toi debout. Relève l'enfant et prends-le dans tes mains, car le Seigneur fera de lui le chef d'une grande nation. » Alors, sous les pieds

(1) Et judaïque (Renan).

d'Ismaël, surgit une source où il s'abreuva. Cette source jaillissait avec une telle violence que Agar dut l'*endiguer* : en arabe « Zamma » (Ibn Abbas) d'où le nom de « zem-zem » (1). Aujourd'hui, ce puits est le « Zem-Zem », qui donne l'eau miraculeuse de la Mosquée de la Mecque.

Abraham aurait, dit-on, séjourné auprès de cette source et les pèlerins d'aujourd'hui vénèrent encore le lieu de son stationnement, à côté de la Kaaba, « la Maison de Dieu », qu'il a reconstruite sur l'ordre de l'Éternel, après sa destruction par le Déluge.

La tradition rapporte qu'il manquait une pierre pour achever un coin de l'édifice. Ismaël, qui l'aidait, ne pouvant trouver la pierre, ce fut l'Ange Gabriel qui l'apporta : c'est la fameuse « Pierre Noire », objet de la vénération ardente de tous les Musulmans et que l'Ange avait sauvée du Déluge.

D'autres incidents de la vie d'Abraham se trouvent rappelés au cours du pèlerinage.

Au moment où Abraham, sur l'ordre de Dieu, allait sacrifier son fils, Satan l'attaqua. Abraham lui jeta des pierres. Une cérémonie spéciale reproduit aujourd'hui la scène : c'est celle dite de la Lapidation. Et, le Seigneur ayant eu pitié, envoya un bélier qu'Abraham immola à la place de son fils.

Aujourd'hui ces deux dernières traditions sont reproduites fidèlement et marquent le moment le plus important des fêtes religieuses du pèlerinage : c'est le « *Courban Bairam* » ou fête du sacrifice.

Ainsi s'agglomèrent une série de traditions bibliques qui constituent, comme nous allons le voir, les principaux rites du pèlerinage à la Mecque, exception faite d'une autre célébration, celle qui rappelle le dernier voyage du Prophète.

(1) Autre explication : quand l'eau est abondante, on dit en arabe, qu'elle est *Zem-Zem* ou *Zomazim* ou encore, l'action de murmurer se dit « *Zam-Zama* » (Sadek).

Quant aux cérémonies de Médine, elles seront surtout réservées aux visites des tombeaux de Mahomet et de ses successeurs, Abou Bekr et Omar.

III. LES SECTES

L'accord n'est point fait parmi tous les Musulmans au sujet de la valeur des diverses traditions de l'Islam. Déjà un schisme s'est produit entre les « *Sunnites* », qui, représentant le plus grand nombre, admettent la « *Sunnah* », tradition qui complète le Coran, et les « *Chiites* », disciples d'Ali, gendre de Mahomet, qui n'admettent pas la *Sunnah*. C'est le cas des Persans en particulier. Les Chiites se rendent bien à la Mecque, mais ils accomplissent aussi, en Irak, aux tombeaux de leurs imams vénérés, un autre pèlerinage dont nous parlerons à part (1).

En outre, parmi les Sunnites, une importante distinction est à faire : alors que la plupart des pèlerins étrangers à l'Arabie considèrent que le pèlerinage complet exige la visite de la Mecque et celle de Médine, les « *Wahabites* », véritables puritains orthodoxes, dont la secte fut fondée par Mohammed Ibn Abd Al Wahab au début du xvii^e siècle, nient la valeur du pèlerinage de Médine. Ils reconnaissent bien la grandeur de Mahomet comme prophète, mais protestent contre les honneurs extraordinaires qui lui sont rendus ; ils nient l'inspiration divine du Coran et considèrent la véritable adoration dont le Prophète est l'objet, comme susceptible de troubler la foi en « s'interposant entre l'âme de l'homme et Dieu » (Ralli). A ce titre, ils considèrent que le pèlerinage de Médine doit être interdit.

En 1801, les Wahabites s'emparent de la Mecque. Deux ans après, ils ont conquis l'Arabie, franchissent l'isthme de Suez et viennent menacer le Caire. Ils sont refou-

(1) Voir chap. VIII, *Les pèlerinages Chiites*, p. 109.

lés par Méhémet Ali et ses Mamelucks qui se lancent à leur poursuite et viennent les battre en Arabie en 1812. Leur chef est fait prisonnier et son exécution à Constantinople, en 1818, marque la fin temporaire de la puissance Wahabite, ressuscitée aujourd'hui avec l'avènement du roi Ibn Séoud. Mais, durant cette période de dix-sept ans, ils ont semé la dévastation en Arabie.

Badia y Leblich, Espagnol de naissance, ami du Sultan du Maroc et qui fit le voyage de la Mecque en 1807, nous raconte leur entrée dans la Ville Sainte : « Leur aspect était terrifiant... Le peuple s'enfuit à l'approche de ce torrent d'hommes au regard sauvage, en rangs serrés, qui roule à travers les rues, portant fusils et sabres, nus jusqu'à la ceinture » (1).

Leur adoration n'était pas moins violente que leur tenue générale. D'après *Badia* (cité par *Ralli*), ils fourmillent autour de la Pierre Noire, brisent les lampes à coups de fusils, prennent la source du Zem-Zem d'assaut, dispersent les gardiens, détruisent les cordes et les seaux, payant les serviteurs non en piastres ou en dollars, mais en poudre, en plomb et en café. Ils étaient en réalité les maîtres de la ville.

Ils devinrent aussi les maîtres de Médine et la ville eut terriblement à souffrir de leurs violences ; ils s'attaquèrent aussi bien à la population qu'aux monuments religieux, au tombeau du Prophète en particulier.

Badia nous rapporte qu'ils pillèrent les trésors de la Mosquée qui abrite le tombeau de Mahomet, s'emparèrent des perles, des pierres précieuses d'une valeur de 300.000 dollars (?). Ils montent même sur le dôme vert pour démolir le sépulcre du Prophète ; leur fureur s'arrête soudain, car deux des impies tombent du toit et se tuent ; mais ils bannissent les gardiens (2).

(1) A. Ralli, *Christians at Mecca*, London, William Heinemann, 1909, pp. 55 et suivantes.

(2) A. Ralli, *loc. cit.*, p. 61.

Le voyageur allemand, *Ludwig John Burckhardt*, qui fit le pèlerinage de la Mecque et de Médine en 1814-1815 et qui a laissé une relation très complète de son voyage, dut attendre à la Mecque et retarder son départ pour Médine, à l'annonce de l'entrée en campagne de Méhémet Ali contre les Wahabites.

A son arrivée à Médine, après la lutte, il trouvera des ouvriers venus de Constantinople et du Caire occupés à réparer la Mosquée; la ville a terriblement souffert du passage des Wahabites, sa population est réduite à 10-12.000 habitants.

Aujourd'hui, à un siècle de distance, le cycle de l'histoire a donné à nouveau aux Wahabites la maîtrise des Lieux-Saints. Après la chute du Khalifat, qui fut un événement considérable dans l'histoire de l'Islam, leur chef Ibn Séoud a chassé de l'Arabie le roi Hussein. La Mecque et Médine ont revu leurs anciens maîtres de 1801 à 1818, non moins intransigeants qu'autrefois.

CHAPITRE II

Conditions générales religieuses et sociales du Pèlerinage

L'OBLIGATION. — LES RESTRICTIONS. — LA PROPAGANDE. —
LES PAYS DE PROVENANCE. — LA MISE EN ROUTE. — LE
RETOUR. — LES RACES. — LES CLASSES SOCIALES DES
PÈLERINS. — LES DÉCHETS.

LA question de l'obligation du pèlerinage est ainsi précisée dans le Coran : « Faire le pèlerinage est un devoir envers Dieu pour quiconque est en état de le faire » (chap. III, verset 91).

Cette dernière réserve a donné lieu à des interprétations infinies. Elle témoigne, en fait, de la sagesse du Prophète et doit se comprendre ainsi, selon les interprétateurs :

Le pèlerin doit jouir de la maturité de l'intelligence et de son entier discernement ;

Etre libre de toute affaire et de toute autre préoccupation ;

Posséder l'argent nécessaire pour solder les moyens de transport et la nourriture ;

Avoir de quoi entretenir sa famille pendant son absence ;
enfin, le voyage doit être possible (1).

Le pèlerin doit être pubère et libre ; les esclaves en sont exclus, sauf comme serviteurs.

Les femmes y sont admises à condition d'être mariées.

(1) Séid Emir Ali, *The spirit of Islam or the life and teaching of Mohammed*, Londres, 1896, cité par Borrel, in *Choléra et Peste dans le Pèlerinage Musulman*, librairie Masson, Paris, p. 14.

Des mariages temporaires sont parfois conclus à cet effet. Les enfants peuvent accompagner leurs parents, mais sans, pour cela, avoir droit au titre de *hadji*.

Ce sont là des restrictions à caractère social, qui permettent de faire des sélections individuelles.

Existe-t-il des restrictions sanitaires ? Elles ont été niées par le premier délégué Ottoman à la Conférence de Paris en 1894. Pourtant on trouverait dans le *Hadiz* et les recommandations religieuses faites aux fidèles par le *Khalife Omar El Farouk Ibn Khattab*, second successeur de Mahomet : « Si vous entendez dire qu'il y a une maladie épidémique dans un endroit, n'y entrez pas. Lorsque vous vous trouverez dans un endroit où il se déclare une maladie épidémique, n'en sortez pas. » Selon *Abdel Rahman Ibn Of*, c'est le Prophète lui-même qui aurait prononcé ces paroles (1).

C'est là un témoignage important qui peut légitimer, au nom des textes religieux, toutes les prescriptions ou interdictions à imposer en cas d'épidémie ; mais c'est une question extrêmement délicate que les Gouvernements ont toujours abordée avec la plus grande prudence (2).

Le pèlerinage peut se faire par procuration, en faveur d'un décédé ou même d'un vivant. Dans ce cas, après avoir accompli les premières prières de la Mecque pour son propre compte, le fondé de pouvoirs doit quitter la ville, puis y retourner en tenue de pèlerin et recommencer les prières et les cérémonies au nom de la personne qu'il représente.

Faire trois fois le pèlerinage confère des mérites spéciaux et beaucoup de Croyants, au déclin de leur vie, y reviennent encore une dernière fois.

(1) Voir *Ehia-Ouloum-el-Dine* par Ghazali, chapitre du *Tawakkoul* (action de se confier à Dieu), volume IV, p. 278. Édition de Boulak, 1296 Hégire. On trouve dans ce volume les deux *hadiz* suivants de Mahomet : « Créatures de Dieu, traitez vos maladies, car Dieu a créé la maladie et le remède. Chaque maladie a un remède connu de celui qui doit le connaître et ignoré de celui qui doit l'ignorer, à l'exception de la mort. »

(2) Voir chapitre XVIII, Pèlerinage de 1926.

C'était autrefois, lorsque le voyage durait des mois à caravane, c'est encore, aujourd'hui, un acte considérable, et, pour certains, le but de toute une existence, auquel ils ont consacré toutes leurs ressources. C'est, en réalité, le « passage dans un monde nouveau ».

La prière que le pèlerin prononce en sortant de sa demeure souligne bien ce sentiment d'un départ pour un très long voyage : « comme s'il sortait du monde ».

Seigneur, toi qui es mon compagnon en ce voyage, et mon remplaçant auprès de ma femme, de mes biens, de mes enfants et de mes amis, garde-moi et garde-les de tout malheur et de tout mal. Accorde-moi, pour ce voyage, la vertu et la foi ; permets-moi des actes qui te soient agréables. Fais que la terre se déroule sans peine sous mes pas, rends-moi ce voyage facile ; accorde-moi le salut de mon corps, de ma foi et de ma fortune ; permets-moi d'accomplir le pèlerinage de ta demeure et la visite du tombeau de ton Prophète Mohamed. Seigneur, c'est en toi que je cherche un refuge, contre les peines du voyage, les maux du sort capricieux, les mauvaises pensées qui me viendraient sur ma femme, sur ma fortune, sur mes enfants, sur mes amis. Seigneur, garde-moi, avec eux, sous ta protection ; ne nous retire pas ta grâce, ni à eux ni à moi ; n'altère point le bonheur qui est en chacun de nous (1).

Pendant tout son voyage le pèlerin sera l'objet d'un respect particulier et d'une assistance matérielle très généreuse. Il a droit, chez les nomades en particulier, au gîte et à la nourriture. Les pèlerins ne sont cependant pas exempts d'une large exploitation de la part des habitants des villes (2).

(1) Gazali in *Gaudefroy de Mombyne*, le Pèlerinage de la Mecque. Librairie P. Geuthner, Paris, 1923, p. 156.

(2) Leur crédulité, leur naïveté sont légendaires. On raconte que des pèlerins, de passage à Constantinople, furent abordés par un inconnu qui leur offrit de les guider jusqu'à la Mecque. Le marché conclu, le prix convenu versé, le cicerone conduisit ses gens à l'endroit présumé de l'embarquement en chemin de fer pour le Hedjaz. On part. Après quelques minutes de trajet les voyageurs sont invités à descendre du train, mais le guide avait disparu, il avait conduit les pèlerins tout simplement au funiculaire de Galata.

Le départ pour le pèlerinage n'est pas toujours spontané. Bien avant la date prévue, des rabatteurs professionnels parcourent les pays, visitent les villages, fréquentent les mosquées, pour recruter les pèlerins.

Autrefois, ils agissaient au compte des caravaniers, passant de véritables contrats pour tout le trajet. Dans chaque région, on connaît ces agents recruteurs qui conservent le contact avec leurs anciens clients. Aujourd'hui, il n'est pas impossible qu'ils agissent de même pour le compte des compagnies de transport. Ne prétend-on pas, aussi, que les habitants de la Mecque, dont la situation économique est actuellement difficile, se préoccupent de ce recrutement de leur clientèle à l'étranger et y entretiennent des correspondants : formule moderne qui s'inspire des méthodes de propagande occidentale.

LES PAYS DE PROVENANCE DES PÈLERINS. — LES RACES

On distingue deux grandes catégories de pèlerins au point de vue de leur origine : ceux venant du Sud de la Mer Rouge, ceux venant du Nord.

Parmi les pèlerins venant du Sud, les plus nombreux sont ceux des colonies hollandaises de l'Extrême-Orient : Javanais, Malais. Ils s'embarquent dans trois ports spécialement outillés, sur des navires très confortables qui, depuis 1930, les transportent tous sur le pont supérieur (1). Leur nourriture est assurée à bord.

Les pèlerins de l'Inde Anglaise s'embarquent à Bombay, Karachi et Calcutta, après une période d'observation dans ces ports sous la surveillance des « Protecteurs » du pèlerin et des Comités du pèlerinage. Ils sont nourris à bord. Ceux qui ne possèdent pas 450 roupies (2) sont dissuadés de partir.

(1) Ce sont les navires qui transportent en Europe les bois d'Extrême-Orient. A leur retour, ils reprennent leurs pèlerins à Djeddah.

(2) Quatre mille francs environ.

Les Chinois et les Indochinois viennent isolément à Aden ou à Suez et s'embarquent ensuite sur des caboteurs ou des bateaux ordinaires pour Djeddah. On compte à Pékin 50.000 musulmans.

Tous les navires à pèlerins venant du Sud s'arrêtent, à l'aller, au lazaret de Camaran, dans le détroit de Babel-Mandeb, pour y subir la visite médicale et, au besoin, la quarantaine.

Parmi les pèlerins venant du Nord de la Mer Rouge, on doit noter, en premier lieu, les Égyptiens. Leur transport par terre et par mer est parfaitement réglé par le Gouvernement et s'effectue par trains et bateaux spéciaux. Un premier contrôle sanitaire a lieu à leur domicile avec vaccinations; un second contrôle, avec désinfection, est effectué, à l'embarquement à Suez, par le Conseil Quarantenaire d'Égypte.

Ces pèlerins sont, en outre, accompagnés d'une mission médicale chargée d'organiser, par ordre du gouvernement du Caire, des dispensaires bien outillés à Djeddah, la Mecque, Médine et Yambo.

Les Palestiniens arrivent, par Kantara, dans des trains spéciaux, à Suez où ils s'embarquent. Aucun départ n'a encore eu lieu de Haïfa ou de Jaffa. La route de Maan est abandonnée depuis 1924.

Les Libanais et Syriens s'embarquent obligatoirement à Beyrouth sur des bateaux affrétés, après appel à la concurrence, par le Gouvernement Français.

Les Irackiens, d'après l'arrangement de Beyrouth en 1929, traversent en automobile le désert de Syrie, de Bagdad à Damas; de là ils peuvent opter pour la route par la voie ferrée de Palestine, celle des Palestiniens, ou bien pour la voie maritime de Beyrouth à Djeddah, par le Canal de Suez. Ils voyagent par mer dans les mêmes conditions de contrôle que les pèlerins ressortissants français du Liban et de la Syrie.

Les Persans et les Afghans sont les vagabonds du pèle-

rinage. Ils ne sont soumis à aucune réglementation au départ de leur Pays. Cela n'a pas empêché la Perse de protester contre les mesures prescrites par la Conférence de Beyrouth en 1929. Ces pèlerins empruntent les voies les plus diverses, sans contrôle et sans ordre. Les uns partent par le Golfe Persique et reviennent par Beyrouth, les autres partent par Bagdad-Damas et la voie de mer à partir de Beyrouth. Depuis 1929, leur passage en Irak et Syrie est réglementé par les pays de transit et ils sont soumis aux mêmes règles que les pèlerins de ces Pays.

En 1930, deux bateaux russes ont fait le transit du Golfe Persique à Djeddah.

Les pèlerins de l'Afrique du Nord voyagent dans des conditions bien précisées par le Gouvernement Français, sur des bateaux spéciaux, avec nourriture à bord.

Les Turcs font le pèlerinage comme ils peuvent, par bateaux ordinaires, leur Gouvernement restant en dehors de la question religieuse.

Tous ces pèlerins sont contrôlés à Suez à l'aller. Au retour ils subiront une quarantaine obligatoire au Lazaret de Tor, situé dans la Presqu'île du Sinaï.

De Souakim partent, chaque année, plusieurs milliers de pèlerins, qui ne sont pas tous des Soudanais. La plupart viennent de Nigérie, de l'Afrique Centrale ou Occidentale. Certains ont voyagé pendant des années avant d'arriver au port.

Depuis 1926, tous les pèlerins du Soudan doivent s'embarquer uniquement sur des bateaux à vapeur à l'exclusion des barques à voile ou sambouks, qui ont été jadis le théâtre de drames douloureux, quand la soif et la faim sévissaient sur ces embarcations, retenues en mer par les vents contraires.

Enfin, on compte des Polonais (1), des Albanais, des Serbes, des Bulgares.

(1) Il y a 15.000 Musulmans en Pologne.

Mentionnons, pour la curiosité du fait, des pèlerins du Cap.

Il peut être intéressant de comparer le mouvement démographique des pèlerins à certaines époques éloignées.

En 1859, les caravanes prédominent sur le transport par mer.

On compte, à cette époque, 16.800 pèlerins venus par caravanes, dont :

Caravane de Damas (Syrie)	2.000
— d'Egypte	3.000
— du Golfe Persique et d'Oman	1.500
— de la Perse et de Bagdad	4.000
— de Médine	1.500
— de l'Assyr	1.000
— du Yémen	1.000
— du Djebel Chammar	1.000
— de l'Hadramout	800

et par voie de mer : 14.335 pèlerins, provenant de :

Java, Sumatra, de l'Inde	6.200
du Golfe Persique	850
de Turquie, d'Arabie, du Maroc	7.285

Mais l'ouverture du Canal de Suez et le développement de la navigation à vapeur ont, peu à peu, supprimé la circulation par caravanes, en même temps que les progrès de l'Islam en Extrême-Orient venaient modifier complètement la physionomie ethnique du pèlerinage.

Le tableau suivant montre, pour la période actuelle, la variété infinie des populations qui, chaque année, se dirigent vers les Lieux-Saints.

Mouvement comparé des pèlerins arrivés par voie de mer au Hedjaz en 1909, 1926, 1929 et 1930 (1).

	1909	1926	1929	1930
	—	—	—	—
Abyssins	1.247	216	173	—
Afghans	997	2.456	1.604	1.218
Africains	9	—	—	—
Albanais	—	—	13	—
Algériens.....	1.635	—	2.023	1.581 (*)
Anatoliens	3.389	—	—	—
Arabes.....	—	—	1.521	—
Balouchis	80	—	19	—
Birmaniens	—	—	16	—
Bosniaques	33	—	—	—
Boukhariens	2.759	1.481	150	1.613
Bulgares.....	—	—	12	—
Chinois	34	66	91	82
Égyptiens	6.564	16.415	18.255	17.136
Gambiens	—	—	11	—
Grecs	279	—	16	—
Hadramouths.....	560	385	—	659
Hedjaziens	—	1.729	53	1.279
Indiens	13.397	19.168	14.730	11.457
Irackiens.....	1.179	199	723	236
Javanais	8.982	11.769	27.935	35.871
Malais	4.248	—	5.452	—
Marocains	812	118	410	—
de Mascat	—	220	—	99
du Nejd	—	9	—	1
Nigériens	—	—	15	—
Palestiniens	—	168	561	383

(1) D'après le Rapport sur le Pèlerinage de 1930 du Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte.

Il faut tenir compte, dans l'interprétation de ces chiffres, des modifications apportées dans la géographie du Proche-Orient à la suite de la guerre mondiale de 1914-1918.

Persans	855	483	6.290	3.337
Philippines	—	—	302	—
Rouméliotes	1.018	—	—	—
Roumains	—	—	6	—
Russes	8.137	—	—	—
Sénégalais	—	14	60	—
Serbes	—	—	40	28
Siamois	79	—	—	—
Somaliens	98	—	15	208
Soudanais	4.648	1.557	—	1.149
Sud-Africains	—	1	39	—
Syriens	3.268	526	1.405	715
Tripolitains	545	—	121	—
Tunisiens	—	—	1.519	—
Turcs	—	157	204	125
du Turkestan	—	—	35	—
Yéménis	2.750	571	—	2.055
de Zanzibar	—	7	—	69
Kurdes	—	—	—	42
de Capetown	—	—	—	85
Takrouris	—	—	—	3.520
Divers	1.469	—	27	1.874
TOTAUX....	<u>69.071</u>	<u>57.715</u>	<u>83.846</u>	<u>84.821</u>

(*) y compris les Tunisiens et les Marocains.

La proportion *par sexe* et *par âge* est très variable. En Extrême-Orient surtout, on compte une grande proportion de femmes et d'enfants.

Parmi les Indiens, Javanais, Malais passés au Lazaret de Camaran on a noté :

En 1928, sur 70.917 pèlerins :

Hommes.....	46.009
Femmes	17.375
Enfants	7.533

En 1929, sur 54.448 pèlerins :

Hommes.....	37.478
Femmes	12.332
Enfants au-dessus de 7 ans	2.147
— au-dessous de 7 ans	2.531

En 1930 :

Nombre des Navires	Origine	Hommes	Femmes	Enfants		Total
				Au-des- sus de 7 ans	Au-des- sous de 7 ans	
37	Indes Orientales					
	Néerlandaises ...	18.394	7.736	1.799	1.589	29.518
17	Inde Britannique..	11.520	3.242	149	399	15.310
12	Établissements des					
	Détroits.....	3.295	1.8	438	757	6.334
61	Arabie et Côte Afri-		44			
	caine	534	80	44	6	664
2	Golfe Persique	510	67	3	2	582
74	TOTAL	34.253	12.969	2.433	2.753	52.408

soit environ 1/3 de femmes et une proportion plus variable d'enfants.

Par contre, chez les pèlerins du Nord, c'est l'inverse, sauf chez les Égyptiens parmi lesquels les femmes sont en grande proportion.

En 1928, sur 24.358 pèlerins passés par Suez et le Canal on a noté :

Égyptiens adultes	hommes	8.791
	femmes	4.779
enfants		317
Étrangers (Syriens, Irackiens, etc.) :		
adultes	hommes	8.793
	femmes	1.599
enfants		79

La *date d'arrivée* au Hedjaz n'est pas uniforme.

En 1928, alors que les fêtes devaient commencer à la Mecque le 29 mai seulement, l'ordre d'arrivée des pèlerins d'Extrême-Orient a été le suivant :

En Novembre	73
Décembre	7.076
Janvier	23.781
Février	17.073
Mars	7.106
Avril	10.337
Mai	5.471

La moitié de ces pèlerins est donc arrivée en janvier-février, soit 4 à 5 mois avant le Baïram.

En 1930, les arrivées se sont échelonnées de façon analogue, pour les pèlerins des Indes Orientales Néerlandaises, des Établissements des Détroits et de l'Inde :

Novembre	4.351
Décembre	14.378
Janvier	14.910
Février	3.352
Mars	5.159
Avril	10.058
TOTAL	<u>52.208</u>

Le maximum du débarquement a donc eu lieu en décembre-janvier.

La raison est que ces pèlerins viennent apprendre la langue arabe. Beaucoup aussi font du commerce de bois, cotonnades, soieries. Le grand nombre de femmes et d'enfants qui font le pèlerinage s'explique donc par ce long séjour, car c'est toute la famille qui se déplace.

Les pèlerins de l'Afrique Centrale mettent parfois des années à rejoindre la Mer Rouge. Ils travaillent en

cours de route, d'autres mendient, toujours accueillis favorablement sous la case du sédentaire ou la tente du nomade.

En 1930, deux Marocains, Ali Ben Messaoud et Abdel Rahman Ben Omar (fig. 1) sont arrivés à Alexandrie le 25 mars, venant à pied de la région de Targuist, en Maroc Espagnol. Ils marchaient depuis le 14 novembre, ayant parcouru plus de 4.000 kilomètres. L'un, petit, nerveux, l'autre immense, maigre, la mâchoire déviée à la suite d'une fracture par balle. Leurs passeports ne laissent aucun doute sur leur périple (1). Ils n'avaient absolument aucune ressource, sauf les aumônes habituelles faites sans réserve aux pèlerins sur la route. Mais comment ont-ils vécu dans le désert de Lybie où, sur 300 kilomètres, nous n'avons personnellement rencontré que des cailloux, sans la moindre trace de vie animale ou végétale? C'est un mystère. Une tribu de Bédouins les accueillit à 30 kilomètres d'Alexandrie et, grâce à une collecte, les embarqua dans le train d'Alexandrie, où le Consul Général d'Espagne, apitoyé, les dirigea sur la Mecque à ses frais. De Djeddah, ils furent, après le pèlerinage, rapatriés sur Oran aux frais de leur Gouvernement. Quel récit merveilleux ne feront-ils pas de ce voyage, au cours duquel, à partir d'Alexandrie, ils ont été l'objet d'une assistance si imprévue et, pour eux, si mystérieuse (2).

(1) Le 26 novembre, visa à Zaza, en Maroc espagnol, le 28 novembre à Borkane en Algérie, le 3 janvier à Tunis, le 14 mars au poste frontière d'Egypte à Solloum.

(2) En janvier 1931 deux Pèlerins afghans sont arrivés à pied à Suez.

Ils étaient partis d'Afghanistan en 1928. Passés par la Perse, Bagdad, Syrie, Palestine, ils sont arrivés à Kantara en janvier 1930 et de là à Suez où ils ont séjourné, gagnant leur vie comme aiguiseurs de couteaux, métier qu'ils ont exercé au cours de leur voyage à travers ces divers pays. Ils portaient chacun sur le dos un appareil à aiguiser.

Vers le commencement de janvier 1931, ils se sont mis en route pour le Caire dans le but de voir le Consul d'Afghanistan. Ils ont été arrêtés en cours de route par la police qui les a considérés comme vagabonds, ramenés à Suez et internés au Gouvernorat jusqu'à ce qu'il ait été décidé de les expulser. Comme ils avaient expliqué que leur but était de se rendre au Hedjaz, ils furent embarqués le 13-1-1931 sur un voilier partant pour Djeddah, d'où ils pourraient poursuivre à pied leur voyage jusqu'aux Lieux-Saints.

Les Égyptiens, les Syriens ne se mettent en route qu'au dernier moment, une à deux semaines, au maximum, avant les fêtes. Puis le gouvernement du Hedjaz prononce la clôture du débarquement à Djeddah, 4 à 5 jours avant le Baïram. Les retardataires doivent alors faire demi-tour.

Le retour s'effectue habituellement de façon massive, sitôt la fin des fêtes.

Nombreux, cependant, sont les trainards qui rentrent au bout de plusieurs mois, qu'ils aient été retenus par leurs affaires ou par leur caprice ; six mois encore après les fêtes, nous en voyons revenir par Suez.

Signalons qu'en 1929, 3.866 noirs se sont embarqués à Souakim, dont :

1324 Soudanais avec :	
hommes.....	933
femmes	363
enfants	28
et 2.552 de l'Afrique Occidentale avec :	
hommes	1.226
femmes	1.021
enfants	305

Or, au mois d'août, soit 3 mois après le pèlerinage, un millier n'était pas encore revenu. On suppose qu'ils sont restés au Hedjaz comme mendiants. La plupart sont dans une misère extrême, parfois sans vêtements... et *sans poches*, prêts ainsi à toutes les misères et, hélas aussi, à toutes les servitudes.

Beaucoup, jadis, allaient peupler les villages d'esclaves, installés aux environs de Djeddah. Aujourd'hui, la plus grande vigilance est observée à ce sujet, en particulier par les autorités du Soudan et le Hedjaz lui-même s'est engagé à s'opposer à ce honteux trafic.

Le Dr Vaume, le Dr Borrel, qui se sont occupés « des

déchets » du pèlerinage, ont calculé que, jusqu'en 1902, *en dehors de toute épidémie*, 25 % des pèlerins disparaissaient au cours de leur voyage, dont 20 % mouraient. En période d'épidémies, la proportion des pertes atteignait 40 %. « En 1891, sur 46.000 pèlerins, 21.000 ne sont pas revenus (1).

A l'heure actuelle, grâce aux précautions précédemment signalées, le déchet est infiniment moins important. Par exemple, en 1928, sur 474 Palestiniens partis, 460 sont revenus après contrôle.

Ces évaluations sont d'ailleurs assez difficiles à établir, car, parmi les pèlerins, se trouvent des marchands qui profitent du pèlerinage pour se rendre au Hedjaz et y traiter longuement leurs affaires. C'est ce qui explique qu'à côté d'un déficit au retour, il peut y avoir, l'année suivante, une augmentation.

Ainsi, en 1928, il était parti 12.327 Égyptiens et 13.887 sont revenus à Tor. Par contre, en 1929, il en est parti 18.632 et 18.255 seulement s'en sont retournés.

De même, en 1928, il est parti 1.191 Syriens, et 1.343 sont revenus par Tor.

Le pèlerinage est, en effet, l'occasion d'un mouvement de population des plus considérables qui porte sur les races et les routes les plus diverses.

Prenons, par exemple, Beyrouth. Ce port a été, en 1930, le siège d'un mélange invraisemblable de pèlerins, dont certains, en provenance des origines les plus inattendues.

Mouvement des Pèlerins à Beyrouth en 1930

	<i>Départ</i>	<i>Retour</i>	<i>Différence</i>
Libano-Syriens	1.138	1.145	+ 7
Indiens.....	22	55	+ 33
Turcs	64	186	+ 122
Boukhariotes	2	?	
Hedjaziens	29	31	+ 2

(1) Borrel, *loc. cit.*, p. 32.

Irackiens.....	360	531	+	171
Javanais	1	17	+	16
Marocains	197	318	+	121
Algériens.....	10	46	+	36
Persans	1.500	2.884	+	1.384
Sénégalais	32	38	+	6
Gambiens	6	?		
Tunisiens	15	4	—	11
Palestiniens	3	10	+	7
Transjordaniens.....	1	1		
Mauritaniens	2	?		
Chypriotes	1	?		
Russes	1	6	+	5
Afghans	27	83	+	56
Albanais		8		
Bulgares.....		19		
du Turkestan		24		
Tripolitains		17		
Polonais		2		
Nigériens		4		
de Koweit		25		
Yougoslaves		40		
de Capetown (!)		3		

C'est que le pèlerin n'a pas plus le sens du temps que celui de la route ; il va à son gré, apportant le maximum de variété et de fantaisie dans ce long voyage, le seul peut-être de son existence et but suprême de sa vie (1).

(1) Un des voyages les plus extraordinaires, dont nous ayons le récit, est celui d'Ibn Batoutah (725 de l'Hégire, 1351 après J.-C.). Il part de Tanger par voie de terre et passe par Le Caire, remonte en Haute-Egypte, et gagne la mer Rouge à Ayzab. Là il ne trouve pas de bateaux disponibles en raison d'hostilités entre les tribus, revient sur ses pas, passe en Syrie, à Damas, de là, accompagne à Médine et à la Mecque la caravane de Syrie ; il a voyagé deux ans avant d'arriver à destination. Il repart de la Mecque pour passer par l'Irak. Plus tard, il visita l'Inde et la Chine et resta 22 ans absent. (Voyages d'Ibn Batoutah ; traduction Defrémery et Sanguinetti ; chez E. Leroux, 28, rue Bonaparte, Paris.)

Mais songeons au danger que présente pour la contagion ce mélange de peuples et de races ! Il ne saurait, à aucun moment, être sous-estimé.

CLASSES SOCIALES

Les pèlerins se recrutent en majorité parmi les classes moyennes et pauvres.

La restriction du Prophète, de n'entreprendre le pèlerinage que « si on a les moyens nécessaires », a, pendant longtemps, été perdue de vue. Nombreux étaient les pèlerins qui dépensaient, pour se rendre à la Mecque, toutes leurs ressources et au-delà, sans se préoccuper du retour, certains s'endettant même pour toute leur vie. D'autres prenaient simplement leur bâton et s'engageaient sur la piste du désert. D'où le grand nombre d'épaves, n'ayant plus les moyens de retourner au foyer, livrées à la mendicité, parfois à l'esclavage, à moins que, par bonheur, leur consul ne les rapatriât aux frais de leur gouvernement.

On a calculé qu'en 1893, parmi 14.255 Anglo-Indiens passés au lazaret de Camaran, 9.355 seulement ont pu payer les taxes sanitaires. La même année, sur 94.963 pèlerins débarqués à Djeddah, 71.179 seulement ont pu s'acquitter des taxes à l'arrivée. C'était donc, en moyenne, une proportion de 25 % d'indigents.

La proportion des pèlerins indigents passés au lazaret de Camaran de 1887 à 1902 (1) fut la suivante :

Malais et Javanais	0,85 %
Indiens et Afghans	20,88 %
Persans et Golfe Persique	29,13 %
Boukhariotes	16,44 %
Sujets russes	14,15 %

(1) Borrel, *loc. cit.*, p. 27.

Hadramaout et Mascat	91,47 %
Somalis	41,21 %
Soudanais	53,28 %
Marocains	23,47 %
Algériens, Tunisiens	1,63 %
Égyptiens	17,42 %
Pèlerins ottomans	44,71 %

On ne peut s'empêcher de comparer la faible proportion des Malais et Javanais (0,85 %) et Algériens, Tunisiens (1,63 %) indigents, par rapport aux autres provenances.

En est-il de même actuellement ? Non, du moins pas sur une aussi large échelle. La plupart des gouvernements ont, en effet, pris des mesures très énergiques, appuyées par la Convention sanitaire internationale, pour ne laisser partir les pèlerins que s'ils ont acquitté les frais d'un billet d'aller et retour par mer. D'autres pays exigent, en plus, le versement, au départ, d'un dépôt destiné à couvrir les frais susceptibles de survenir au cours du pèlerinage : frais de lazaret, d'hospitalisation éventuelle, de nourriture, etc., en somme, toutes les dépenses imprévues qui, jusqu'alors, en cas de défaut, étaient à la charge de l'État d'origine. Ce dépôt est de 3 livres pour les Palestiniens, de 1.000 francs pour les Libanais et Syriens, de 2.000 francs pour les Marocains, de 1.000 francs pour les Algériens (en plus justification d'un pécule de 5.000 francs pour le voyage) ; les Indiens doivent posséder, comme nous l'avons dit plus haut, 450 roupies. Les Irackiens versent un dépôt de 100 roupies et les étrangers transitant par l'Irak (Persans, Afghans, etc.) doivent verser la même somme. Tous ces dépôts sont remboursés au retour, sous réserve des prélèvements à effectuer.

Il y a bien quelques défaillances, et nous nous souvenons qu'en 1926, ayant voulu empêcher l'embarquement à Beyrouth d'un nombre important de pèlerins d'un pays

du Proche-Orient, parce qu'ils n'avaient pas de billet de retour, il nous fut répondu par le Consul dont ils relevaient : « Que vous importe ? le rapatriement ne sera pas à la charge de votre gouvernement, mais à la nôtre. »

Il y a beaucoup à faire, surtout dans les Pays qui n'ont pas signé la Convention sanitaire internationale de 1926, et sans compter quelques carences chez certains de ces signataires.

Au retour du pèlerinage de 1929, nous avons encore vu arriver à Tor, comme de lamentables épaves, des malheureux, vieillards pour la plupart, ayant épuisé toutes leurs ressources au cours d'un voyage qu'avait prolongé le trafic illicite de l'affréteur, parti avec un autre lot de pèlerins au Sud de la Mer Rouge, pendant que les premiers attendaient à Djeddah dans le dénûment.

Pour remédier à ces défaillances, la Conférence sur le pèlerinage, tenue entre plusieurs états du Proche-Orient à Beyrouth en 1929, a étendu l'obligation du dépôt provisoire dans le premier pays de transit, en cas d'omission dans le pays d'origine.

Enfin, l'institution, de plus en plus répandue d'un « Carnet de Pèlerinage », dont le modèle tend à s'unifier, constitue un dossier médical et administratif qui s'ajoute à son passeport diplomatique et rend le contrôle aussi complet que possible pendant tout son trajet.

Nous avons vu qu'un certain nombre de pays (Indes Néerlandaises, Tunisie) nourrissent leurs pèlerins à bord. C'est une excellente mesure à étendre au maximum. Pratiquement, souvent, par un sentiment touchant de solidarité, les pèlerins riches se font un devoir de secourir leurs compatriotes malheureux.

C'était le cas d'un Boukhariote, qui, au retour du pèlerinage de 1929, entretenait complètement un nombre important de ses compagnons ; d'un riche Algérien, en 1930, qui, à Tor, se tenait à la porte du magasin aux vivres et payait à bourse ouverte pour tous ceux qui étaient sans

argent. Des caïds de l'Algérie et du Maroc font de même.

Rien n'est plus difficile, d'ailleurs, que de se prononcer sur le degré de richesse d'un pèlerin. A part certains Indous, Javanais, Birmans, dont l'importance de l'escorte souligne la richesse, à part les chefs indigènes du Nord de l'Afrique dont « l'allure » générale pleine de dignité, les vêtements fins attirent l'attention, les Egyptiens de marque, etc., on se trompe souvent : tel Persan à la barbe en broussaille peinte en rouge ou en vert, vêtu misérablement, distribue des livres-or avec facilité ; tel Syrien, à l'aspect lamentable, possède une lettre de crédit importante sur une banque de Djeddah.

Mais à côté de ceux-là, songeons aux indigènes du Sénégal, du Soudan, qui, sans autre viatique que leur foi, marchent pendant des années pour aboutir soit à Dakar, soit à Port-Soudan ou Souakim, n'ayant comme vêtement qu'une chemise en lambeaux, comme bourse qu'un sacchet pendu au cou où s'amasse peu à peu l'argent nécessaire pour l'embarquement.

La race de ces vagabonds mystiques n'est pas éteinte. Poussés par leur foi, par l'attrait des Lieux-Saints, ils vont devant eux, sans tenir compte du temps, vivant d'aumônes, parfois mourant en chemin de fatigue ou de privations. C'est parmi ces Soudanais que Borrel a compté 53 % de pauvres.

Tel est le schéma général du mouvement des pèlerins.

Il serait tout à fait erroné de penser que cette organisation se fût installée automatiquement, par la simple influence de la tradition et des années. Elle est, en réalité, le résultat de plus de 60 ans d'efforts et de luttes, dont la plupart se sont poursuivis à travers les tragédies sanitaires les plus émouvantes et qu'il importe d'analyser avec quelque détail. En réalité, comme nous le verrons, l'histoire des pèlerinages musulmans n'a été le plus souvent qu'un long martyrologe.

CHAPITRE III

Les caravanes

EN dehors de l'Arabie, le transport des pèlerins par caravane est passé dans le domaine de l'histoire.

Dès le premier siècle de l'Hégire, les chefs religieux d'Égypte crurent bon d'exalter le zèle des fidèles. Au mois de Ramadan, un héraut, monté sur un chameau richement orné, parcourait les villes, rappelant au peuple les prescriptions du Coran et le devoir, pour tout bon musulman, de se rendre aux Lieux-Saints.

Omar Ben Khattab, le second Khalife (qui régna de 632 à 642 après J.-C. et conquît l'Égypte) sanctionna cette tradition ; ainsi fut créée la Caravane Sacrée du Mahmal Egyptien ou « Mehmel Missri » (1).

(1) Le « Mahmal » ou « Mehmel » est une caisse cubique, en bois, surmontée d'une pyramide, le tout recouvert de riches broderies. Il est porté à dos de chameau. Les Européens l'appellent improprement le « Tapis sacré ».

Il sert de ralliement dans les caravanes officielles. Les Wahabites le considèrent comme un symbole d'hérésie.

Le plus somptueux était celui d'Égypte ; cinq cents hommes, soldats pour la plupart, l'accompagnaient sous le commandement de « l'Emir el Hagh ».

Puis, venait celui de Damas. Autrefois, le Khalife de Bagdad, le Sultan de Darfour, le Maharajah d'Hyderabad, l'Imam du Yémen envoyaient également des Mahmals accompagnés de riches présents, pour l'embellissement des mosquées de la Mecque et de Médine : lampes, parfums, tapis, broderies, et, en plus, de l'argent pour alimenter et secourir les pèlerins pauvres.

L'Égypte envoyait, en particulier, des trésors très importants et s'est toujours fait remarquer par sa générosité à l'égard des Lieux-Saints. (Dons en argent, en blé pour secourir et alimenter les pauvres des Lieux-Saints.)

Il ne faut pas confondre le Mahmal avec la « Kiswa », grande couverture de soie noire brodée d'or, destinée à recouvrir extérieurement la Kaaba et qui est remplacée chaque année. Elle comprenait huit rideaux (deux pour chaque face), hauts de quinze mètres, larges de cinq mètres. Elle était mise en caisse au Caire. Son prix était de cinq milles livres (plus de six cents mille

L'Égypte a été de tout temps le carrefour des routes qui conduisaient vers les Lieux-Saints les pèlerins de la moitié du globe, c'est-à-dire du Maghreb à la Sibérie, en considérant la Mecque comme le centre de l'univers.

La première route se dirigeait vers le Sud. Après s'être réunis au Caire avant le Ramadan, les pèlerins remontaient par terre, ou par eau, le Nil jusqu'à Kous, à 640 kilomètres du Caire, à 30 kilomètres de Louxor. Le voyage durait vingt jours environ.

A Kous la route se portant vers l'Est, traversait le désert pendant 160 kilomètres jusqu'aux ports de Ayzab et de Kosseir sur la Mer Rouge.

Ces ports, qui étaient les équivalents de Suez à notre époque, appartenaient à la tribu des Baggah, d'origine nubienne, qui avait le monopole du transport des pèlerins et les taxait (10 livres pour les Mograbins, 7 livres pour les autres).

Là, les pèlerins attendaient, pendant un mois environ, les barques qui devaient les transporter à Djeddah. Sur ces barques ou felouques rudimentaires, aux voiles en natte, les pèlerins s'entassaient pour une traversée de quinze jours environ.

Au total, le voyage du Caire à Djeddah demandait deux mois et demi ; il s'effectuait dans des conditions très pénibles, souvent dangereuses. Nous en avons les relations par Ibn Djouber (579 Hégire) et Ibn Batouta (752 Hégire).

Cette route fut utilisée jusqu'au temps de Saladin (500 Hégire).

En 645 de l'Hégire (1247) la reine d'Égypte, Chagarah-Al-Dorr, utilise pour la première fois la route du Sinaï et d'Akaba pour se rendre à la Mecque.

frances). Actuellement, depuis les incidents survenus entre l'Égypte et le Hedjaz, voir p. 255, l'Égypte n'envoie plus à la Mecque ni Kiswa, ni Mahmal, mais, seulement une mission médicale importante. La Kiswa est tissée actuellement au Hedjaz même.

C'était la Turquie qui envoyait, avec son Mahmal, les tentures intérieures de la Kaaba.

La route de Kosseir fut reprise plus tard et enfin abandonnée définitivement en 721 (Hégire) (1), pour être remplacée par celle d'Akaba, qui ne fut régulièrement organisée qu'en 809 de l'Hégire par l'Emir Djemal El Dine Al Ashadar, qui créa sur son parcours des dépôts de vivres et des postes de police.

La Caravane, quittait le Caire en grand appareil (2), traversait la presqu'île du Sinaï, et, gagnant la côte orientale de la Mer Rouge par Akaba, suivait la mer jusqu'à Yambo et Djeddah (3), sur 1.400 kilomètres (40 jours de route au minimum).

Au début du XIII^e siècle, après la conquête de la Syrie, lorsque le Sultan fut devenu Commandeur des Croyants, une seconde caravane fut créée à Damas ce fut la Caravane officielle. Elle réunissait les pèlerins venus de Constantinople, ceux d'Anatolie, les Persans, tous groupés sous l'étendard d'Abou Bekr (4).

De nombreux présents l'accompagnaient : argent, dons divers en nature, tapis, flacons d'eau de rose, et, en particulier, 18 quintaux de bougies pour éclairer la Mosquée de la Mecque.

(1) Voir *Labyb El Balanoni*, Voyage à la Mecque, Le Caire, 1329, Hégire, communiqué par M. Saddek.

La route de Kosseir date de Ramsès III (XII^e siècle avant J.-C.) ; elle monopolisait le commerce de l'Egypte avec les Indes, le Yémen, l'Arabie. Elle devint très importante du temps de Ptolémée Philadelphie et à cette époque unissait le commerce de la Méditerranée à celui de l'Océan Indien. Elle était protégée par des fortins construits de distance en distance.

(2) *Hosn-al-Mohadara-fi-Akbar-Misr-oua-alKaira* (Les belles Conférences sur les nouvelles de l'Egypte et du Caire), par *Galal-al-Dine-al-Seouti* (Le Caire, imprimerie Al Maousouat, 1321 Hégire).

Volume II, p. 184, on lit : « Ibn Fadl Allah a dit que la caravane égyptienne part du Caire avec le Mahmal Sultanien... avec l'eau, la nourriture, les boissons, les remèdes, les drogues, les médecins, les oculistes, les orthopédistes, les guides, les imams, les moazzins... et les laveurs de cadavres, etc. » (Trad-Sadek.) La question médicale avait donc à cette époque une importance considérable.

(3) Pour la route des caravanes se reporter à la carte, p. 45.

(4) Le premier Khalife, père d'Aïcha et beau-père de Mahomet. C'est lui qui chargea Zeïd, ancien secrétaire de Mahomet, de réunir ce qui constituait à cette époque (633) le Coran.

On voit encore, à Damas, le Mahmal Syrien, baldaquin pyramidal, recouvert de drap vert brodé d'or.

A Damas, le lieu de ralliement des fidèles était une admirable vieille Mosquée, la « Tekieh », dominée par deux hauts minarets. Elle possède une vaste cour, plantée de magnifiques platanes, ses murs sont ornés d'anciennes faïences, des oiseaux et des fontaines l'animent. Elle est entourée de loggias (que l'actif doyen de la Faculté de Médecine, notre ami le Dr Riza Said a su heureusement transformer en laboratoires scientifiques, sans nuire au caractère artistique de l'ensemble).

Mille trois cents kilomètres, quarante étapes, sept semaines de routes séparaient Damas de la Mecque, par Maan et Médine ; cinq cents hommes de troupes assuraient la protection de la Caravane, sur laquelle devaient, en outre, veiller quatre grandes tribus du désert, subventionnées à cet effet.

Une troisième caravane, composée surtout de Persans, partait de Meshed en Perse. Après avoir traversé la Perse de l'Est à l'Ouest, elle rejoignait la Mésopotamie par Kermanshah et de là, par Bagdad et Hail, elle gagnait Médine, puis la Mecque.

Pendant ce trajet, sa protection était assurée, moyennant argent par la tribu de Djebel Chammar dont c'était le principal revenu.

D'autres Persans, après avoir traversé le Golfe Persique, suivaient une quatrième route, celle du Nedjd, traversant le pays des Wahabites, qui tiennent en médiocre estime ces Chiites dissidents.

Une cinquième route était suivie par la Caravane du Yémen, partant de Sanaa, route facile et la moins dangereuse.

Enfin, de Djeddah, partaient les caravanes formées par les pèlerins arrivés par voie de mer et provenant de la côte d'Arabie, de l'Inde, de la Malaisie, de la côte d'Afrique.

A partir de 1858, l'emploi de bateaux à vapeur diminua notablement le trafic des caravanes et le transport par voiliers à travers la Mer Rouge, en même temps qu'il intensifia l'arrivée des pèlerins des Indes et de la Malaisie.

La Caravane d'Égypte s'arrêta dès lors à Suez, économisant la partie la plus pénible et périlleuse de son trajet. Elle est même, actuellement, supprimée.

Dix ans plus tard, l'ouverture du Canal de Suez créa une nouvelle route maritime directe pour tous les musulmans du Nord de l'Afrique, pour ceux des territoires ottomans d'Europe et d'Asie Mineure et les pèlerins de Perse et de Russie. La Caravane de Damas, réduite alors à ses seuls éléments officiels, continua pendant quelques années son voyage annuel, dont l'ouverture du chemin de fer du Hedjaz, en 1908, devait amener fatalement la suppression.

Aujourd'hui, ce vaste réseau de circulation terrestre est réduit, dans l'Arabie même, aux seules caravanes du Yémen (1), du Nedjd et à celles de la Mecque à Médine et Yambo, menacées d'ailleurs elles-mêmes gravement par l'extension considérable qu'a prise l'emploi de l'automobile dans le royaume du Hedjaz.

Une question économique et sociale se pose d'ailleurs à ce sujet.

Nombreux sont les pèlerins qui préfèrent les fatigues de la route, même à pied, au confort de l'automobile ; ils espèrent ainsi, par ce surcroît d'épreuves consenties, mieux mériter de la grâce divine. Mais en plus de cet argument mystique, il faut se souvenir que, de tout temps,

(1) Cette caravane part toujours de Sanaa, capitale du Yémen, à la même date et suit toujours le même itinéraire, ce qui permet aux pèlerins du Yémen et de l'Assyr de se joindre à elle à coup sûr. Elle met deux mois pour atteindre la Mecque.

Ses pèlerins ne portent ni argent, ni provisions, mais du café vert dont ils se servent comme monnaie d'échange pour leur subsistance. Ce café, n'ayant pas voyagé sur la mer, passe pour avoir conservé toutes ses qualités natives (Dr. Moh. Saleh).

le pèlerinage a été l'industrie nationale du Hedjaz.

A côté de l'habitant des villes (logeur, commerçant, artisan), l'homme du désert vit encore dans l'attente du pèlerinage prochain qui lui permettra de vendre ses fruits, ses moutons, surtout de louer ses chameaux, d'assurer la garde des convois, de conduire les animaux, etc. Supprimer cette source de revenus à la partie la plus turbulente de la population de l'Arabie serait une faute de psychologie que ne commettra sans doute pas le gouvernement actuel du Hedjaz, car il doit compter avec tous les éléments du pays restés hostiles aux usages modernes et qui ne permettent encore ni l'usage privé du téléphone, ni même l'inoffensif phonographe.

Les caravanes continueront donc, pendant un certain temps encore. C'est ainsi qu'en 1930, pour aller de la Mecque à Médine, cinq mille pèlerins égyptiens (sur seize mille) ont choisi ce mode de transport, qui, s'il a diminué en importance, conserve pour nous tout son caractère documentaire autant qu'archaïque.

Il est intéressant d'en lire les récits, dont certains sont tout récents (1).

Certaines caravanes, pour accroître leur sécurité, s'aggloméraient les unes aux autres.

C'est ainsi, qu'en 1907, la Caravane de Syrie qui avait amené de Damas cinq mille pèlerins environ de Syrie et d'Asie Mineure, en comptait près du triple au départ de la Mecque pour le voyage de retour. Aux Syriens, en effet, devaient se joindre un nombre important de riches pèlerins de Turquie d'Asie, des Persans, des Boukhariotes et même des Kirghiz de Sibérie, désireux d'éviter la qua-

(1) a) Dr Rifaat et Essad, *Voyage de retour de la Caravane Sacrée*, 1907 (Rapport).

b) Dr Hamada, délégué du Conseil Quarantenaire d'Egypte au Hedjaz, 1906 (Rapport).

c) Dr M. Saleh, délégué du Conseil Quarantenaire d'Egypte au Hedjaz, années 1924 et suivantes (Rapports).

rantaine de cinq jours, imposée à Tor à tous les pèlerins remontant vers le Nord (1).

Elle devait être accompagnée également, jusqu'à Médine, par les Caravanes du Nedjd et de Bagdad, si bien que quinze mille hommes se trouvèrent réunis au départ.

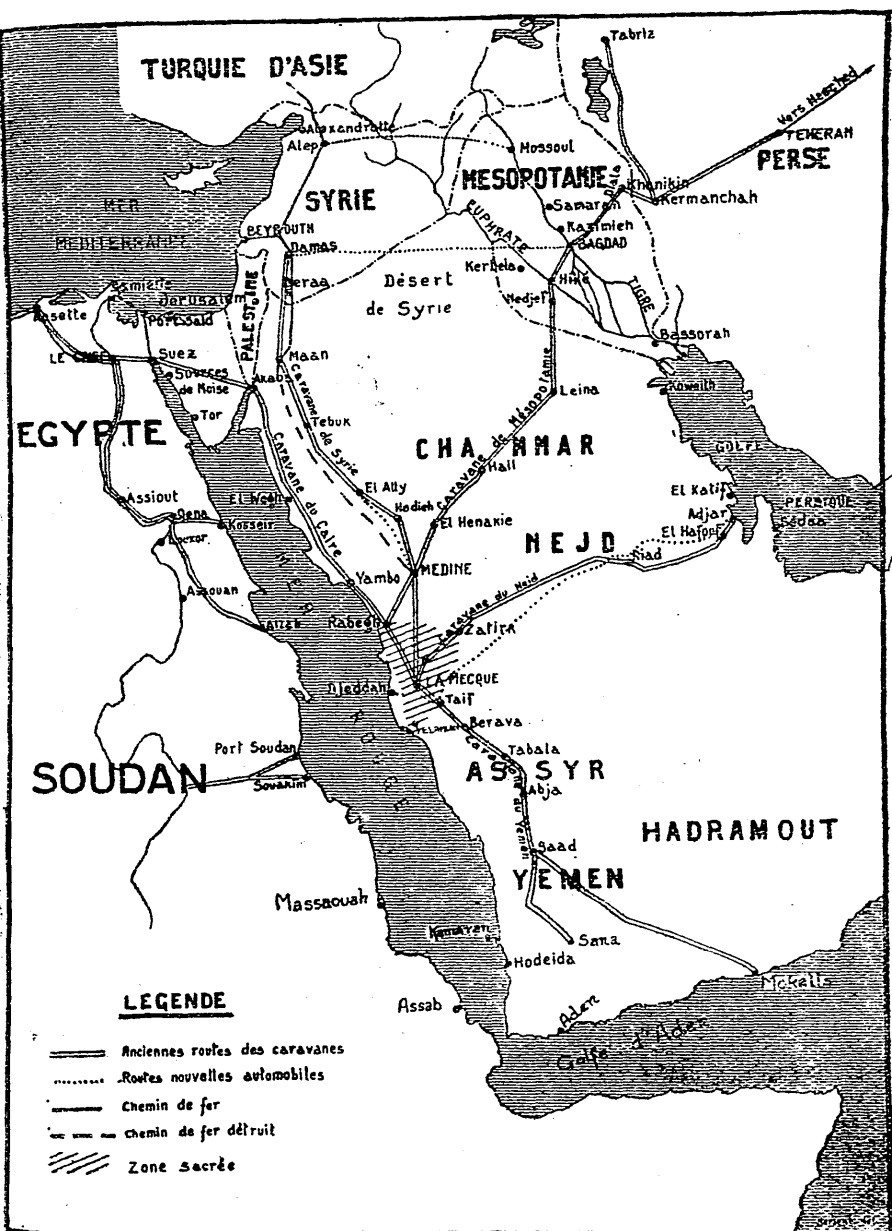
Toute une hiérarchie préside à la direction de cette importante masse de populations. En tête vient le « Surré-Eminé », Chef suprême, nommé par le Sultan dont il représente l'autorité. Il est assisté par un directeur (ou Mohafiz) qui exerce, en quelque sorte, le pouvoir temporel sur tous et veille à la stricte observation des usages et des rites des convois. Un commandant militaire représente la troisième notabilité. Le Mohafiz est secondé par des chefs-caravaniers, fournisseurs de chameaux, doublés eux-mêmes d'une série d'aides dont chacun a une mission bien définie : conducteurs d'animaux, palefreniers, monteurs de tentes, porteurs d'eau.

L'ordre de marche est parfaitement réglé.

Avant l'aube, un coup de canon donne le signal préparatoire de départ, la mise en route est commandée par un second coup de canon. Immédiatement, on avance, les chameaux de chaque chef marchant dans leur ligne et leur zone respectives ; au devant les dresseurs de tentes, qui doivent arriver, avant les pèlerins, à l'étape pour préparer le campement ; puis les porteurs d'eau, avec leurs outres pleines et chargées sur les dos des chameaux. Après, viennent les pèlerins montés sur les chameaux des Bédouins qui accompagnent la Caravane Sacrée pour se mettre à l'abri des attaques des pillards.

Ensuite, la vraie Caravane commence. A la tête marche le détachement des avant-coureurs, composé d'une cinquantaine de cavaliers et soldats à mulet, qui avancent en deux lignes ; ce sont ensuite les deux canons du Mahmal et une dizaine de caisses de munitions et de projectiles, les bagages et les provisions du Directeur (les pèlerins distingués louant les chameaux du premier chef caravanier), le chef caravanier du Surré-Eminé et ses pèle-

(1) La Caravane comprendra 4.000 Syriens, 1.200 Persans, 800 Chinois et Boukariotes, 3.000 Mésopotamiens, 1.000 Anatoliotes, etc.



rins, enfin les autres pèlerins, selon la série d'ordre de leurs chefs ; le Tapis Sacré est installé au milieu de la Caravane. Tout ce monde marche en deux lignes pendant toute la durée du voyage. Deux grands détachements militaires, l'un au milieu, l'autre en arrière, gardent la Caravane.

« Tout en arrière, et souvent à une distance de dix kilomètres de la Caravane, deux cents gendarmes montés à dos de dromadaires — gendarmes du désert désignés sous le nom d'« Aghel » — marchent lentement. Ils sont chargés de recueillir et de conduire les pèlerins retardataires. » (D^{rs} Rifaat et Essad.)

À l'arrivée à l'étape, le même ordre préside à l'installation des tentes : les notables au centre, les autres voyageurs selon leur rang ; enfin les pèlerins étrangers groupés par nationalités. Les troupes forment un cordon de surveillance autour de cette ville ambulante qui a ses rues, ses écuries, ses boutiques. Le lendemain, avant l'aube, elle s'évanouira au premier coup de canon pour s'installer à nouveau sur le même plan, à la fin de l'étape suivante.

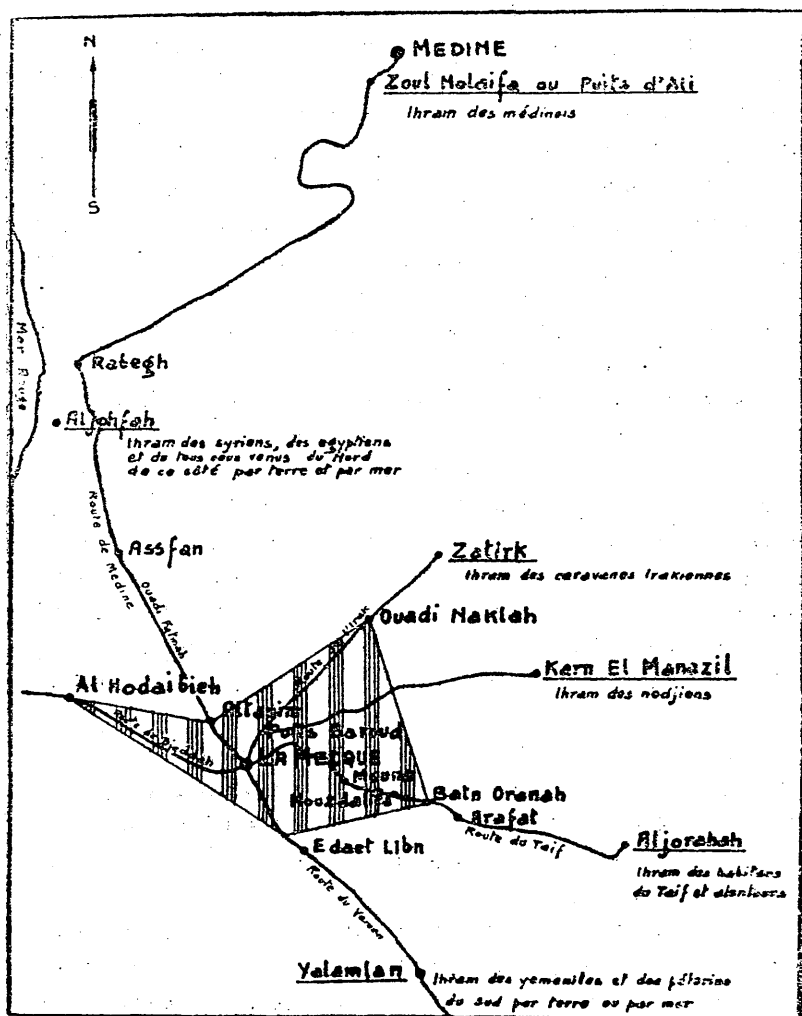
La vie est dure en caravane. Aux fatigues de la route, aux intempéries, s'ajoute la mauvaise nourriture : aliments souvent gâtés et toujours mal préparés, pain mal cuit. Car le pèlerin vit sur ses provisions parfois apportées de son pays, fréquemment avariées. Les vivres frais, viande, fruits, apportés par les rares bédouins du voisinage atteignent le plus souvent des prix prohibitifs. Nos auteurs déclarent qu'un tiers des pèlerins de leur caravane étaient des indigents.

Les plus misérables sont les Takrouiris, nègres du Soudan, qui vivent de mendicité, allant d'une tente à l'autre quêter un morceau de pain ou unealebasse d'eau, à moins qu'ils ne disputent aux chiens les cadavres des animaux tombés d'épuisement.

La question de l'eau est la plus angoissante : souvent putride, parfois saumâtre, toujours chaude, elle provoque et entretient les troubles digestifs les plus graves et contribue à créer cet état d'épuisement extrême qui s'installe chez le pèlerin au cours des longues journées de route et

en fait périr un grand nombre. Le transport automobile supprimera heureusement tous ces inconvénients.

Les plus riches sont installés sur des palanquins (ou Choukdoufs) en feuilles de palmiers tressées, jumelés, attachés sur les chameaux et couverts d'une toile qui protège du soleil. Ils y restent étendus ou accroupis, au



Zone sacrée interdite aux non-musulmans

cours des longues étapes et peuvent y dormir. Là, ils vivent, certains hélas y meurent, d'autres y naissent. De moins fortunés s'installent, à deux, au milieu des bagages sur le dos du dromadaire. Un bon nombre marchent à pied, soit parce qu'ils sont plus misérables, soit parce qu'ils estiment que le surcroît de souffrances qu'ils endurent leur vaudra des avantages spéciaux au Paradis d'Allah.

L'état de grossesse n'empêche pas les femmes d'entreprendre ce dur voyage, mais certaines sont mortes d'hémorragie survenue en cours de route. D'autres, mieux partagées, y sont heureusement délivrées, non sans incidents. En 1930, on nous montra à l'hôpital de Tor une petite fille d'un mois, atteinte d'une fracture à la cuisse. La mère nous expliqua l'accident : l'accouchement eut lieu à dos de chameau sur la route de Médine ; à la naissance, l'enfant tomba à terre, on la ramassa avec une fracture du fémur dont elle devait guérir...

La colonne s'avance ainsi de l'aube à six heures du soir, ou pendant la nuit, quand il fait trop chaud. Elle marche à une vitesse moyenne de quatre kilomètres à l'heure, par étapes de trente à trente-cinq kilomètres, restant parfois deux jours sans rencontrer un puits.

Les populations des territoires traversés par les Caravanes ont droit à une mention toute particulière. On prêtait jadis aux Bédouins du Hedjaz cette déclaration symbolique : « Nous ne semons ni blé ni mil, notre récolte est le pèlerin ».

En vérité, les caravanes représentaient un appât trop tentant pour tous ces gaillards du désert, amoureux de l'aventure et de l'attaque à main armée, aussi peu soucieux de leur propre vie que de celle d'autrui, et du bien du prochain.

Des précautions étaient pourtant prises pour éviter toute attaque fâcheuse, soit en cours de route, à travers les étroits défilés du chemin, soit durant l'obscurité de la nuit. Indépendamment des mesures militaires, la cara-

LES PÈLERINS



Cl. Bastoni

Pèlerins marocains venus à pied
de Tanger à Alexandrie (1930)



Cl. Abd-el-Kader

Pèlerin persan



Cl. Abd-el-Kader

Pèlerins persans avec leurs bagages

cours des longues étapes et peuvent y dormir. Là, ils vivent, certains hélas y meurent, d'autres y naissent. De moins fortunés s'installent, à deux, au milieu des bagages sur le dos du dromadaire. Un bon nombre marchent à pied soit parce qu'ils sont plus misérables, soit parce qu'ils estiment que le surcroît de souffrances qu'ils endurent leur vaudra des avantages spéciaux au Paradis d'Allah.

L'état de grossesse n'empêche pas les femmes d'entreprendre ce dur voyage, mais certaines sont mortes d'hémorragie survenue en cours de route. D'autres, mieux partagées, y sont heureusement délivrées, non sans incidents. En 1930, on nous montra à l'hôpital de Tor une petite fille d'un mois, atteinte d'une fracture à la cuisse. La mère nous expliqua l'accident : l'accouchement eut lieu à dos de chameau sur la route de Médine ; à la naissance, l'enfant tomba à terre, on la ramassa avec une fracture du fémur dont elle devait guérir...

La colonne s'avance ainsi de l'aube à six heures du soir, ou pendant la nuit, quand il fait trop chaud. Elle marche à une vitesse moyenne de quatre kilomètres à l'heure, par étapes de trente à trente-cinq kilomètres, restant parfois deux jours sans rencontrer un puits.

Les populations des territoires traversés par les Caravanes ont droit à une mention toute particulière. On prêtait jadis aux Bédouins du Hedjaz cette déclaration symbolique : « Nous ne semons ni blé ni mil, notre récolte est le pèlerin ».

En vérité, les caravanes représentaient un appât trop tentant pour tous ces gaillards du désert, amoureux de l'aventure et de l'attaque à main armée, aussi peu soucieux de leur propre vie que de celle d'autrui, et du bien du prochain.

Des précautions étaient pourtant prises pour éviter toute attaque fâcheuse, soit en cours de route, à travers les étroits défilés du chemin, soit durant l'obscurité de la nuit. Indépendamment des mesures militaires, la cara-

LES PÈLERINS



Cl. Basloni

Pèlerins marocains venus à pied
de Tanger à Alexandrie (1930)



Cl. Abd-el-Kader

Pèlerin persan



Cl. Abd-el-Kader

Pèlerins persans avec leurs bagages

EN CARAVANE



Cl. Hamada

Les pèlerins sur leurs litières (choukdoufs)



Cl. Rifaat-Pacha

La caravane à travers les montagnes d'Akaba

vane était accompagnée, entre la Mecque et Médine, par un Shérif, parent du Shérif de la Mecque et par un notable de Médine, porte-parole des Arabes et intermédiaire entre les Bédouins et les pèlerins.

En outre, à l'entrée du territoire de chaque tribu, les notables Bédouins se présentaient, armés jusqu'aux dents, au Directeur de la Caravane, aussi bien pour lui souhaiter la bienvenue que pour percevoir l'indemnité prévue, en échange de laquelle ils devaient assurer la sécurité de la route.

C'était l'occasion de marchandages, de discussions sans fin, autant au sujet du prix que de son mode de paiement ; mais la bonne foi réciproque n'était pas toujours de règle au cours de ces tractations et, souvent, la poudre et le poignard en ont été les derniers arguments.

Parfois, les Bédouins n'ayant reçu qu'un acompte, se vengent en attaquant la caravane au prochain défilé, à moins qu'ils n'attendent l'année suivante. Ou bien, comme en 1908, ils barrent complètement la route de Médine à Yambo, obligeant la caravane égyptienne à retourner sur Médine pour y attendre, pendant des semaines, le résultat des négociations diplomatiques. D'autres fois, ils abandonnent les pèlerins en pleine nuit.

Cette insécurité de route a donc été de tout temps une cause de grande anxiété pour les uns et... de large profit pour les autres.

Le Gouvernement Turc n'arrivait pas toujours à y porter remède.

Ce fut encore la règle du temps du Chérif Hussein, dont le fils Ali, Gouverneur de Médine, fut lui-même arrêté sur la route de la Mecque, à deux reprises, en 1920. La première fois, il put se libérer moyennant une rançon de trois mille livres sterling, la seconde fois, n'ayant pas d'argent, il dut rester captif jusqu'à livraison de caisses de cartouches Mauser qui passèrent plus tard... à Moustapha Kemal (dit-on).

EN CARAVANE



Cl. Hamada

Les pèlerins sur leurs litières (choukdoufs)



Cl. Rifaat-Pacha

La caravane à travers les montagnes d'Akaba

vane était accompagnée, entre la Mecque et Médine, par un Shérif, parent du Shérif de la Mecque et par un notable de Médine, porte-parole des Arabes et intermédiaire entre les Bédouins et les pèlerins.

En outre, à l'entrée du territoire de chaque tribu, les notables Bédouins se présentaient, armés jusqu'aux dents, au Directeur de la Caravane, aussi bien pour lui souhaiter la bienvenue que pour percevoir l'indemnité prévue, en échange de laquelle ils devaient assurer la sécurité de la route.

C'était l'occasion de marchandages, de discussions sans fin, autant au sujet du prix que de son mode de paiement ; mais la bonne foi réciproque n'était pas toujours de règle au cours de ces tractations et, souvent, la poudre et le poignard en ont été les derniers arguments.

Parfois, les Bédouins n'ayant reçu qu'un acompte, se vengent en attaquant la caravane au prochain défilé, à moins qu'ils n'attendent l'année suivante. Ou bien, comme en 1908, ils barrent complètement la route de Médine à Yambo, obligeant la caravane égyptienne à retourner sur Médine pour y attendre, pendant des semaines, le résultat des négociations diplomatiques. D'autres fois, ils abandonnent les pèlerins en pleine nuit.

Cette insécurité de route a donc été de tout temps une cause de grande anxiété pour les uns et... de large profit pour les autres.

Le Gouvernement Turc n'arrivait pas toujours à y porter remède.

Ce fut encore la règle du temps du Chérif Hussein, dont le fils Ali, Gouverneur de Médine, fut lui-même arrêté sur la route de la Mecque, à deux reprises, en 1920. La première fois, il put se libérer moyennant une rançon de trois mille livres sterling, la seconde fois, n'ayant pas d'argent, il dut rester captif jusqu'à livraison de caisses de cartouches Mauser qui passèrent plus tard... à Moustapha Kemal (dit-on).

Heureusement ces périodes troublées ne sont plus. Grâce à l'énergie du roi Ibn Séoud, la sécurité la plus parfaite règne sur les routes du Hedjaz et, aujourd'hui, le journal de Djeddah a même une rubrique des objets trouvés ! Qui l'eût cru !

La route de la Mecque à Médine vaut d'être décrite. Les D^{rs} Hamada et Saleh nous en ont donné, dans leurs rapports, une brève narration qui s'ajoute à celle des D^{rs} Rifaat et Essad.

Diverses routes s'offrent entre la Mecque et Médine. La route de l'Est (route Charki) qui passe par le désert, est le plus court chemin, accessible seulement aux Bédouins et aux indigènes.

Les caravanes ont le choix entre deux autres routes, qui, après un trajet commun (route Sultanié) jusqu'à Rabegh, petit port sur la Mer Rouge, bifurquent : l'une (route Chaier) se rapproche du littoral et suit la plaine, c'est la route de la Caravane Sacrée ; l'autre (route Far-i) oblique vers le Nord-Est et s'engage dans les montagnes. Elle était la moins sûre jadis. Elle raccourcit le trajet de soixante kilomètres, aussi est-elle actuellement le chemin le plus fréquenté par les automobiles.

Ce qui domine dans les récits de route des pèlerins, c'est une monotonie sans fin qu'interrompt seulement le souvenir d'un incident, plus ou moins banal ou dramatique.

Le pays est, dans l'ensemble, d'une stérilité désespérante. Seules les montagnes noires, austères, en rompent l'uniformité, qui rend plus pesante la chaleur torride.

Le Dr Hamada a raconté ainsi son voyage de 1906, que nous résumons :

Dès la sortie de la Mecque, la route passe entre deux collines de deux à trois cents mètres, puis la vallée se rétrécit en un défilé qui aboutit à une plaine, après laquelle apparaît une nouvelle gorge. C'est ensuite une plus vaste

étendue qui amène à Vadi Fatmah, station auprès de laquelle se fait la première halte.

Le deuxième jour, dès le départ, la caravane s'engage dans un étroit couloir, pierreux, large à peine de trente-cinq mètres, particulièrement propice aux embuscades. Elle ralentit sa marche et se disloque, les bêtes tombent. Puis s'ouvre une grande plaine couverte de pâturages... quand il a plu, mais, le plus souvent, sèche et stérile. La journée se passe sans eau et le campement s'installe à Bir Rhuleiss. Dès le début du troisième jour, la caravane rencontre le puits de Bir el Taffer où le Prophète vint faire ses ablutions ; elle s'engage dans un dangereux défilé qui fut le théâtre d'une attaque sanglante des Bédouins en 1901, les animaux sont obligés de marcher en une seule file, péniblement ; la colonne entre ensuite dans une vaste étendue broussailleuse. Halte à Mokéiti.

Le quatrième et le cinquième jour sont marqués par la même monotonie. Les pèlerins restent toute la journée sur leurs chameaux.

Les Bédouins viennent au devant d'eux. Halte à Khattima. C'est là qu'en 1905, le Chérif n'ayant pas payé le prix convenu aux Bédouins, ces derniers s'esquivèrent avec leurs chameaux, pendant la nuit, laissant en détresse les pèlerins qui durent retourner à pied à la Mecque.

Le même incident se reproduisit en 1924.

Au sixième jour, l'air se rafraîchit, la caravane approche du port de Rabegh (1), où elle cantonnera vingt-quatre heures. Les chefs des tribus traversées viennent réclamer leur indemnité.

Le septième jour, départ à midi. Après avoir longé la mer et traversé une étroite plaine, la route est bordée de hautes montagnes dont les habitants sont restés célèbres par leur brigandage contre les pèlerins. Aujourd'hui

(1) Rabegh est un port d'avenir : rade profonde, accostage facile, vivres frais, eau potable abondante. Il est à égale distance de la Mecque et de Médine, c'est le futur port du pèlerinage (Messiri Bey) et même du Hedjaz.

Dinet nous dit l'accueil bienveillant qu'il reçut d'eux, au cours d'une panne d'automobile.

A la fin de la journée, c'est enfin la première oasis : à Bathna.

Le huitième jour, le convoi pénètre en plein massif montagneux de roches noires basaltiques. La chaleur est suffocante. Après 13 heures de marche, la caravane arrive enfin dans une riante vallée où elle trouve des fruits.

Le lendemain, la route reprend sa pesante monotonie. Une tempête de sable obscurcit l'air et rend l'atmosphère irrespirable ; les chameliers profitent du désordre pour voler les provisions, le tabac et même les bourses des pèlerins. A mi-route, le chemin se resserre considérablement. C'est un étroit défilé de 10 à 12 mètres, entre de hautes montagnes. Les chameaux se suivent un à un. En 1905, le Tapis Sacré a été attaqué là, et on s'est battu pendant plusieurs heures. Fort innocemment, en apparence, mais non sans le sens de l'opportunité, le chef des Bédouins de la contrée se présente à l'entrée de la gorge pour réclamer le paiement de ses services.

La dixième journée de marche ne présente rien de particulier, c'est une journée de fatigues qui s'ajoute à beaucoup d'autres.

Le onzième jour, c'est l'arrivée à Médine.

Dinet décrit la montée progressive de la route sur un plateau, parsemé de pierres noires, volcaniques ; puis, subitement, apparaît « dans le lointain une coupole d'un vert éclatant, surmontée d'un croissant d'or étincelant, et encadrée de blancs minarets qui jaillissent vers le ciel du sein d'une ville aux maisons grisâtres » (1). Autour de la ville les palmiers de l'oasis élèvent leur ceinture verte et, au fond de l'horizon, la montagne étale ses rochers dénudés.

(1) Dinet, *loc. cit.*, pp. 30-31.

C'est à quelques heures de la ville seulement, que les voyageurs ont pu boire un peu d'eau de pluie et rencontrer quelques palmiers. Tout le reste de la route est d'une stérilité, d'une hostilité extrêmes.

A Médine, c'est enfin le repos, l'eau en abondance, les vivres frais.

De là, après leur voyage à la Mecque et le séjour dans la ville du Prophète, les caravanes prenaient deux directions : celle de Damas pour le retour de la Caravane de Syrie, et celle de Yambo, port de Médine, pour l'embarquement.

Nous ne connaissons qu'une partie de la route de Médine à Damas, avec la caravane de Syrie qu'accompagnaient les D^{rs} Rifaat et Essad en 1907. Cette caravane a compté, pendant une semaine de séjour à Médine, soixante dix-neuf décès, dûs particulièrement à l'épuisement provoqué par les fatigues du voyage.

Après ce court répit, elle repart avec quinze mille pèlerins, allant à la rencontre des travaux du chemin de fer du Hedjaz, alors en construction.

Le terminus est à quatorze étapes de Médine, entre deux chaînes de montagnes de grès, dans une vallée où les puits sont distants de plus de cent kilomètres.

Après cent quarante-quatre heures de marche, la caravane s'embarque à la station de Dar el Hedj, dans 16 trains prévus à l'avance et qui, en trois jours, la transportent à Damas, distante de sept cent quarante kilomètres. Le prix du billet était de cent quarante piastres.

Le voyage de trente-cinq jours, dont trente-deux à dos de chameaux, nous avait exténués. Nous en étions tombés malades. L'un de nous était atteint d'un ulcère de la cornée, que les orages de sable avaient déterminé, et l'autre d'un intense embarras gastrique. Nous pouvons dire que nous n'avons pas vu ce qu'était Damas (Rifaat-Essad).

Nous le concevons sans peine.

Nos narrateurs signalent qu'habituellement la surveillance médicale de la Caravane de Médine à Damas est

confiée à un « guérisseur » sans diplôme. Au contraire, la Caravane égyptienne était toujours accompagnée d'un ou de deux médecins, appartenant à l'Administration de l'Hygiène Publique du Caire, indépendamment du Médecin délégué par le Conseil Quarantenaire d'Alexandrie.

Yambo est le port de Médine. Il en est séparé par cinq jours de marche ou six heures d'auto. La route de Médine à *Yambo* est infiniment moins hostile que celle de la Mecque ; les pèlerins trouvent aux étapes des vivres frais, de l'eau, des fruits et la joie du retour contribue à alléger les fatigues du chemin.

Nous avons vu *Yambo* au cours d'une escale, au retour de Djeddah, sous un sirocco infernal.

C'est un grand village poussiéreux et désert.

A l'heure de notre visite, les souks sont à peu près vides, et quelle misère représente l'étalage des rares magasins ouverts ! poissons boucanés et putrides, riz, lentilles, légumes fanés ! Aucune industrie locale. Les habitants sont à peu près invisibles. Sur la place incendiée, des chameaux, l'œil désabusé, mâchonnent en grommelant et un grand bouc roux, aux longues cornes horizontales, sautille, loin de ses chèvres qui halètent à l'ombre.

Yambo n'est, en temps normal, qu'un marché pour Bédouins. La ville s'anime seulement au moment du pèlerinage pour recueillir les pèlerins qui reviennent de Médine. Le port, parfait, en eau profonde, permet à de nombreux navires d'y séjourner, côte à côte à une encâblure du quai. Mais l'eau potable naturelle manque.

L'importance de la ville, considérable en période de pèlerinage, jusqu'à ces dernières années, diminue de plus en plus avec le règne Wahabite. Médine tend, en effet, à être discréditée religieusement au profit de la Mecque ; *Yambo* en souffre tout naturellement.

De plus, le Gouvernement actuel a fixé le tarif des automobiles de telle façon que le prix est le même pour revenir de Médine à la Mecque ou de Médine à *Yambo*.

Le pèlerin n'a donc aucun avantage à venir échouer dans une bourgade inhospitalière, sans abri, sans eau, où il est obligé d'attendre le passage des bateaux qui viennent de Djeddah.

Un condenseur, fournissant théoriquement cent vingt-cinq tonnes d'eau par jour, et une étuve à désinfection par la vapeur, ont été installés l'an dernier. Il est en outre question d'édifier un lazaret dans une petite île située à deux mille du port. L'accès en sera peut-être difficile.

Jusqu'à ces dernières années, on n'y trouvait aucune installation sanitaire.

Et pourtant ce port a connu des heures mouvementées, mêmes tragiques, ainsi qu'on le verra plus loin.

CHAPITRE IV

Le chemin de fer du Hedjaz. L'automobile

I. LE CHEMIN DE FER DU HEDJAZ

LE chemin de fer du Hedjaz, projeté en 1900, devait relier Constantinople, capitale politique de l'Empire Ottoman, à la Mecque, la capitale spirituelle de l'Islam.

Une contribution personnelle du Sultan, de 40.000 livres turques, une souscription générale parmi tous les musulmans du monde entier, dont aucune piastre ne fut détournée, permirent d'atteindre Médine en 1908 (1).

L'achèvement du tronçon Médine à la Mecque était prévu pour 1910. Il ne fut jamais réalisé.

Cette œuvre considérable devait permettre d'aboutir directement, par chemin de fer, aux Lieux-Saints, de même qu'on accédait par mer à Djeddah.

Mais deux difficultés sérieuses étaient soulevées.

La voie ferrée, supprimant les caravanes, allait, priver de leurs principales ressources des milliers de Bédouins ; les uns, fournisseurs de chameaux, fabricants de harnachements et de litières, les autres, chargés, moyennant une redevance, d'assurer la protection des convois passant sur leur territoire. Certains se contentaient plus simplement, de les attaquer pour les piller. En somme,

(1) Le chemin de fer du Hedjaz devait être « *bien Walaf* », c'est-à-dire *bien de main-morte* musulmane.

toute une industrie locale, de tradition séculaire, dont la disparition soulevait une âpre hostilité.

En outre, autre menace non moins redoutable, le chemin de fer allait être la voie possible de pénétration des étrangers.

Des précautions minutieuses avaient déjà été prises, au moment de sa construction, à la station frontière du Hedjaz, Medaïn Salih ; là, les ingénieurs européens étaient débarqués et remplacés par des ingénieurs turcs et arabes (1).

Un autre aspect de la question était le suivant : le Gouvernement Turc voyait dans ce chemin de fer la possibilité d'amener rapidement des troupes au Hedjaz, avantage qu'appréciaient, de façons diverses, les populations aussi bien que les autorités locales, habituées, par suite de leur isolement au milieu du désert, à une indépendance de fait à laquelle la Porte n'avait, jusqu'alors, jamais pu remédier. Il est démontré, en particulier, que jamais la Turquie n'avait pu faire régner l'ordre en Arabie, soit entre les tribus, soit à l'égard des caravanes de pèlerins.

La guerre de 1914-1918 est venue résoudre la question : le chemin de fer fut détruit dans la plus grande partie de son trajet.

La voie fut réparée du temps du Roi Hussein en 1924 ; mais quelques rares trains seulement purent circuler. La guerre entre les Hachimites et les Wahabites revint, avec ses destructions, et aujourd'hui la voie ferrée n'est en service que sur son parcours de Damas (en Syrie) à Maan (en Transjordanie), le tronçon hedjazien étant resté inutilisable. Il est à présumer qu'il le sera longtemps. Mais une route automobile commence à être reconnue de Médine vers l'Ouest, parallèle au tracé du chemin de fer. Nous en parlerons plus loin.

Il est question de porter, en Transjordanie, le terminus

(1) Major J. Wavell : *Un pèlerinage moderne à la Mecque*, Londres, Constable et Co, 1918, p. 71.

de Maan à quatre vingt milles de là, à Akaba, au fond du Golfe du même nom, à la base du Sinaï. Cela permettrait aux pèlerins, après avoir fait rapidement le trajet Damas-Akaba (deux jours) de n'avoir plus que trois jours de mer jusqu'à Djeddah.

Ainsi le détour par Suez serait supprimé, en même temps que les frais importants de transit du Canal.

En prévision de la reprise du trafic, les autorités sanitaires de Palestine et Transjordanie ont construit un lazaret à Maan ; son utilisation, actuellement fort réduite, ne pourra vraisemblablement donner son plein effet qu'après achèvement de la ligne, soit vers Médine, ce qui est fort douteux, soit plutôt vers Akaba. Ainsi sera ouverte vers le Hedjaz une nouvelle route, mixte, terrestre et maritime, qui transformera complètement les conditions actuelles de transport des pèlerins venant par le Nord (1).

Le voyage de Damas à Médine était cependant très original, tel du moins, que nous le décrit Wavell (2), qui le fit en 1908.

Le train partait de la gare monumentale de Damas, avec des voitures de I^{re} et de III^e classes seulement, au prix de trois livres et dix shillings, ce qui est bon marché pour un trajet de mille milles. Wavell y prend place.

Ses amis, au départ, lui donnent de judicieux conseils :

Souvenez-vous que le peuple du Hedjaz n'est pas aussi civilisé que vous l'êtes... ne vous querellez pas, sinon vous vous attirerez des ennuis... Ils « ont l'habitude de faire monnaie du pèlerin... » ne les accusez pas trop de vous voler... si vous êtes

(1) Les autorités sanitaires françaises ont déjà construit un vaste lazaret à Deraa, à la frontière de Syrie-Palestine, pour être prêtes à toute éventualité de ce côté au moment du retour. Un autre lazaret, à Damas, contrôle les arrivées par la route du désert en provenance d'Irak et de Perse.

(2) A. J. B. Wavell, *loc. cit.*, pp. 67 à 69.

attaqué dans le train ou avec les caravanes par un nombre supérieur, n'essayez pas de fuir. Donnez tranquillement (?) ce que vous avez, ils ne vous feront aucun mal.

Les voitures sont d'un inconfort total : de grandes caisses, avec des bancs de bois posés face à face, transversalement, laissant un étroit passage au milieu.

Bien avant l'heure du départ, le train est bondé, on renvoie des voyageurs faute de place.

Ceux qui restent s'installent, entassés pour ce voyage de cinq jours (deux cent milles par jour). Ils ont emporté leur matériel pour la cuisine en commun (casseroles, lampes primus), des phonographes. Le train va doucement, haletant, s'arrêtant au gré de sa fantaisie.

Le matin du troisième jour, il stoppe à neuf heures, à une station. Le mécanicien de relève est absent. Celui qui arrive, rompu de fatigue, se couche, se repose une partie de la journée... et le train repart à cinq heures de l'après-midi.

Telle aurait été la déplorable réalisation d'une grande idée.

Wavell à qui nous empruntons ce texte, le date de 1908. N'a-t-il pas « amélioré » son récit ?

Car, l'année précédente, la Caravane Sacrée de Damas, venant de Médine à pied, rencontrait, le 15 mars 1907, la voie ferrée à Dar-el-Hedj, à sept cent quarante kilomètres de Damas. Il restait à achever le tronçon Dar-el-Hedj-Médine, soit cinq cent cinquante kilomètres, dont trois cent cinquante étaient entièrement à faire et demandaient dix-huit mois à deux ans de travail régulier. Le travail aurait donc demandé moins de temps qu'il n'était prévu, pour que Wavell ait pu faire son voyage.

En outre les D^{rs} Rifaat et Essad, qui ont laissé un récit coloré de leur voyage — dont nous avons déjà parlé — nous apprennent que la Caravane a pu s'embarquer le même jour dans seize trains, qui partirent régulièrement à trois heures d'intervalle. Le voyage se fit avec la plus parfaite

régularité « surtout après Maan, où on avait le restaurant, de l'eau potable et presque tout le nécessaire, même un certain confort. »

Il est bien donc difficile de démêler où se trouve la vérité.

La question de la surveillance sanitaire de cette voie ferrée a été posée par le Dr Roux à la Conférence Internationale de Paris en 1911. Déjà le Gouvernement Turc s'en était inquiété et en avait confié le contrôle au Conseil de Santé de Constantinople.

Un lazaret provisoire avait été installé dès 1909 à Tébouk, à six-cent-dix kilomètres de Médine et six-cent-quatre-vingt-douze kilomètres de Damas : 14.128 pèlerins y subirent, en 1909, le contrôle sanitaire et une quarantaine de cinq jours par + 35° le jour et — 2° la nuit sous la tente. Il y eut quelque tumulte (1).

En 1912, 15.370 pèlerins y passèrent à l'aller et 16.888 au retour. Plusieurs cas de choléra y ont été constatés. On a aussi trouvé des cadavres de cholériques jetés sur la voie et un autre caché sous les bagages, dans un wagon. On pouvait donc redouter, par là, l'infection de la Palestine et de la Syrie (Dr Legrand).

Les voitures étaient sans toit ; dans chacune, soixante-dix-huit individus sont entassés (Conférence de Paris 1911). Des pèlerins ont attendu à Médine pendant plusieurs semaines, en raison du manque de wagons.

En somme, la voie de terre n'est plus aujourd'hui qu'un moyen de rejoindre la voie maritime. Le bateau l'a tuée. Elle persiste encore dans l'intérieur de l'Arabie, mais là un nouvel élément inattendu intervient, l'automobile.

(1) Rapport du Dr Rifaat, Constantinople, imprimerie Gérard Frères, 1909.

II. L'AUTOMOBILE

Aujourd'hui, en dehors du Hedjaz, la caravane a disparu. L'automobile est maîtresse de la route à travers les déserts de Perse, d'Irak et de Syrie.

En 1927, passant un jour à Palmyre, au milieu du désert de Syrie, notre attention fut attirée par un nombre important de camions, de voitures automobiles de tous modèles et aussi de tous âges, remplis de voyageurs entassés ; c'était des pèlerins persans. Le Gouvernement de Théhéran avait interdit, cette année-là, le pèlerinage de la Mecque ; les pèlerins avaient franchi la frontière en fraude et se dirigeaient sur Damas et Beyrouth, sans que nous ayons pu en être prévenu.

L'année suivante, deux voitures, venues de Bagdad, s'égarèrent dans le désert de Syrie et durent s'arrêter par manque d'essence. Les pèlerins, gens simples et expéditifs, commencèrent par couper le cou aux chauffeurs, puis ils attendirent patiemment qu'on vint à leur recherche ; des avions les découvrirent dans un état lamentable.

En janvier 1929, la Conférence sur le Pèlerinage, tenue à Beyrouth, s'est préoccupée de réglementer ce transport transdésertique et, en particulier, de le confier à des entreprises de garantie reconnue.

Malgré les décisions prises, le Gouvernement Irackien, en dépit des objections de l'Inspecteur général européen des Services Sanitaires de Bagdad, confia en 1929, le monopole du transport automobile des pèlerins, de Bagdad à Beyrouth, à une Compagnie indigène. Les pèlerins, au moment du départ, payèrent le prix du transport *aller et retour*, mais quand ils revinrent à Beyrouth pour retourner à Bagdad la Compagnie avait déjà fait faillite. Ils durent être rapatriés d'office.

On peut venir de Théhéran à Beyrouth en quatre ou cinq jours.

Les Afghans, que nous vîmes au lazaret de Tor en 1930, étaient venus de Kaboul en auto par Téhéran, Bagdad, Damas, Beyrouth.

Ainsi, parmi les huit à dix mille voyageurs qui, chaque année, empruntent la route du désert de Syrie, on peut dire qu'il y a plus du quart qui sont des pèlerins.

De là, la nécessité d'un contrôle sanitaire sérieux que la Conférence de Beyrouth a bien précisé. (Voir en annexe N° IV).

Enfin, à l'intérieur du Hedjaz, l'automobile a pris, depuis trois ans, une extension imprévue : plus d'un millier sont en service. Non seulement les routes des caravanes sont normalement doublées par un trafic automobile, mais des nouvelles routes ont été ouvertes qui, au point de vue économique et sanitaire, présentent une importance considérable. (Voir page 241) : le Hedjaz moderne (1).

(1) Il y a même une question économique qui se pose du fait de la concurrence intensive. On pouvait lire dans le *Near East and India* du 31 juillet 1930 :

« Les vingt (ou plus) compagnies de transport automobile qui ont concouru au transport automobile du pèlerinage, l'année passée, ont été engagées dans une compétition qui fut un désastre... chaque compagnie a travaillé à perte... Le Gouvernement devra imposer son contrôle... répartir les pèlerins et éliminer tous les éléments de concurrence actuellement existants. »

En effet, en raison de la concurrence, le trajet La Mecque-Médine et retour, qui coûtait normalement quinze livres (y compris sept livres et demie de taxes du Gouvernement) était tombé en 1929 à neuf livres, soit une livre et demi seulement pour le propriétaire. La faillite était fatale, elle ne manqua point de se produire.

CHAPITRE V

La voie maritime. — Avec les pèlerins égyptiens de Suez à Djeddah. — L'arrivée à Djeddah. — Sur la route de La Mecque.

I. LA VOIE MARITIME

C'EST cette route qui prédomine aujourd'hui, réduisant les transports par terre aux seules caravanes de l'intérieur de l'Arabie (1).

Nous devons nous en réjouir.

En effet, tandis que l'organisation des transports par terre échappait pratiquement à tout contrôle effectif, nous disposons aujourd'hui, à l'égard de la navigation, de moyens de surveillance et de coercition qui relèvent aussi bien des lois générales du transit maritime que de la codification extrêmement précise et détaillée, instituée par les Conférences Sanitaires internationales en ce qui concerne le voyage des pèlerins par mer. On trouvera, en appendice, la réglementation actuelle. (Annexe N° 5.)

La situation est donc totalement inversée. Alors qu'autrefois les pays d'Europe s'épuisaient en vaines instances pour obtenir de l'Empire Ottoman le contrôle des pèlerins aux Lieux-Saints et devaient s'en protéger au retour,

(1) Le tableau p. 27 qui donne les arrivages par mer du Nord et du Sud de la mer Rouge souligne l'importance de cette voie, sans qu'il soit utile d'insister.

aujourd'hui les Lieux-Saints ne reçoivent, dans l'immense majorité des cas et tout au moins par mer, que ce que les États d'Europe, confédérés au point de vue sanitaire, ont soumis préalablement au départ de leur métropole, ou des colonies, à des mesures sanitaires rigoureuses.

Bien qu'il ne paraisse pas l'admettre, le Hedjaz, ainsi que nous l'étudierons, *tire donc spécialement sa sécurité sanitaire actuelle, au moment du pèlerinage, des mesures appliquées par l'étranger.*

Poussant plus loin le problème d'organisation, des pays comme l'Égypte et la Hollande, qui envoient le plus grand nombre de pèlerins, ont imposé aux armateurs la construction de navires spécialement aménagés pour faciliter le transport des pèlerins dans les meilleures conditions de confort et d'aération : cales vastes, aérées, claires sur les bateaux égyptiens, ponts supérieurs larges et dégagés sur les bateaux des Indes Néerlandaises.

Enfin, les conditions d'aménagement, imposées par les Conventions Internationales aux navires d'un modèle ancien, sont contrôlées avec le maximum de sévérité par le Conseil Quarantenaire d'Égypte, et, chaque année, des affréteurs négligents paient en francs-or des amendes importantes correspondant aux manquements constatés. Ce métier de gendarme peut déplaire, surtout quand celui qui l'exerce s'en prend au pavillon de son pays ; mais c'est un devoir d'humanité.

Nous-même avons assisté à quelques « coups durs » à ce sujet.

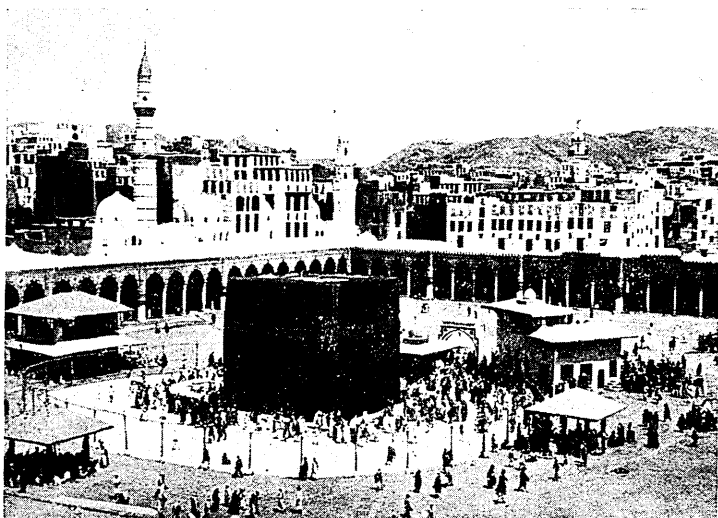
En 1928, à Beyrouth, sous menace d'interdiction de lever l'ancre, nous avons dû exiger le débarquement immédiat d'un capitaine rétif. L'année suivante, à Tor, il nous a fallu faire évacuer complètement et laisser repartir à vide (non sans lui avoir fait imposer au préalable une amende de 11.000 francs-or), un navire à bestiaux qui, muni de faux-papiers sanitaires, s'était rendu

LA MECQUE



Cl. Rifaat-Pacha

Vue générale de la Mecque et de la Mosquée



Cl. Rifaat-Pacha

La cour de la Mosquée

aujourd'hui les Lieux-Saints ne reçoivent, dans l'immense majorité des cas et tout au moins par mer, que ce que les États d'Europe, confédérés au point de vue sanitaire, ont soumis préalablement au départ de leur métropole, ou des colonies, à des mesures sanitaires rigoureuses.

Bien qu'il ne paraisse pas l'admettre, le Hedjaz, ainsi que nous l'étudierons, *tire donc spécialement sa sécurité sanitaire actuelle, au moment du pèlerinage, des mesures appliquées par l'étranger.*

Poussant plus loin le problème d'organisation, des pays comme l'Égypte et la Hollande, qui envoient le plus grand nombre de pèlerins, ont imposé aux armateurs la construction de navires spécialement aménagés pour faciliter le transport des pèlerins dans les meilleures conditions de confort et d'aération : cales vastes, aérées, claires sur les bateaux égyptiens, ponts supérieurs larges et dégagés sur les bateaux des Indes Néerlandaises.

Enfin, les conditions d'aménagement, imposées par les Conventions Internationales aux navires d'un modèle ancien, sont contrôlées avec le maximum de sévérité par le Conseil Quarantenaire d'Égypte, et, chaque année, des affréteurs négligents paient en francs-or des amendes importantes correspondant aux manquements constatés. Ce métier de gendarme peut déplaire, surtout quand celui qui l'exerce s'en prend au pavillon de son pays ; mais c'est un devoir d'humanité.

Nous-même avons assisté à quelques « coups durs » à ce sujet.

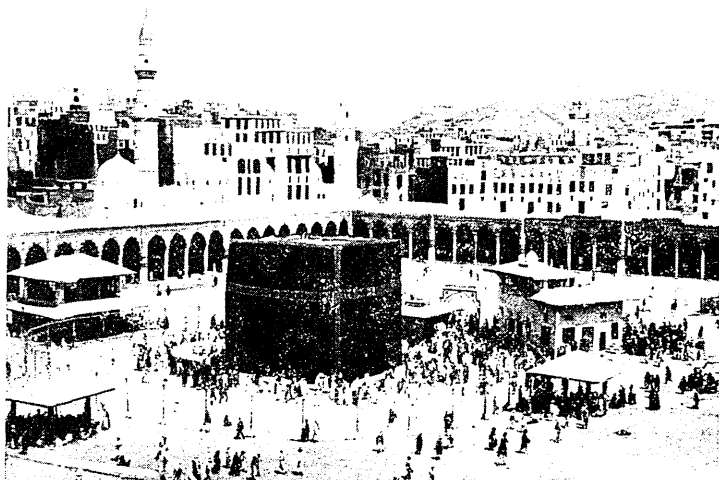
En 1928, à Beyrouth, sous menace d'interdiction de lever l'ancre, nous avons dû exiger le débarquement immédiat d'un capitaine rétif. L'année suivante, à Tor, il nous a fallu faire évacuer complètement et laisser repartir à vide (non sans lui avoir fait imposer au préalable une amende de 11.000 francs-or), un navire à bestiaux qui, muni de faux-papiers sanitaires, s'était rendu

LA MECQUE



Cl. Rifat-Pacha

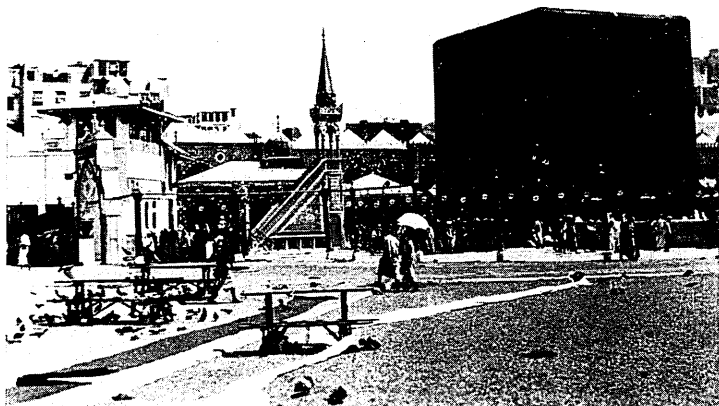
Vue générale de la Mecque et de la Mosquée



Cl. Rifat-Pacha

La cour de la Mosquée

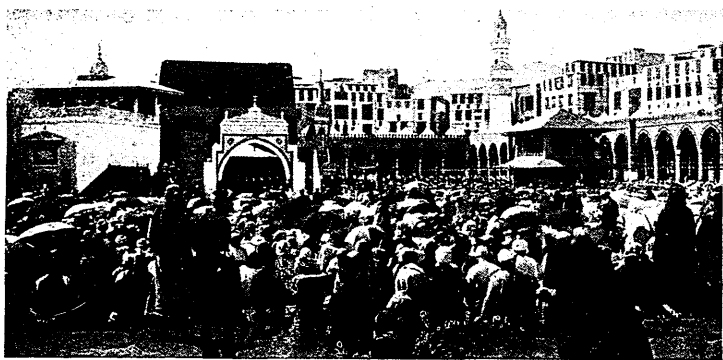
LA MECQUE



Cl. Rifaat-Pacha

La Kaaba recouverte de sa housse de soie noire

اجتماع الحجّاج لصلاة الجمعة حول الكعبة المشرفة



Cl. Rifaat-Pacha

La prière du vendredi autour de la Kaaba

au Hedjaz, où, grâce à certaines complaisances regrettables il avait pu assurer, dans des conditions déplorables, sa cargaison humaine. Un de ses compagnons « d'écurie » qui se trouvait à Djeddah dans le même but, dut venir le remp'acer à Tor ; cette expédition ratée se chiffra, pour l'armateur, par une perte d'environ 300.000 francs. Il était néanmoins prêt à recommencer en 1930.

Il faut donc être vigilant.

Ce trafic est encore possible pour la raison suivante : les navires à pèlerins partis des ports dans des conditions régulières ont généralement leur chargement au complet et retournent de même. Mais il se trouve au Hedjaz, lors du retour, un grand nombre de pèlerins, des Persans en particulier, venus par le Golfe Persique et qui désirent rentrer, au plus tôt, par le Canal de Suez. Ce sont ces irréguliers, souvent au nombre de 3 à 4.000, que des armateurs, plus ou moins contrebandiers, viennent chercher à Djeddah, aidés sur place par des rabatteurs de tout acabit qui font miroiter aux yeux du pèlerin désargenté un trajet à prix réduit.

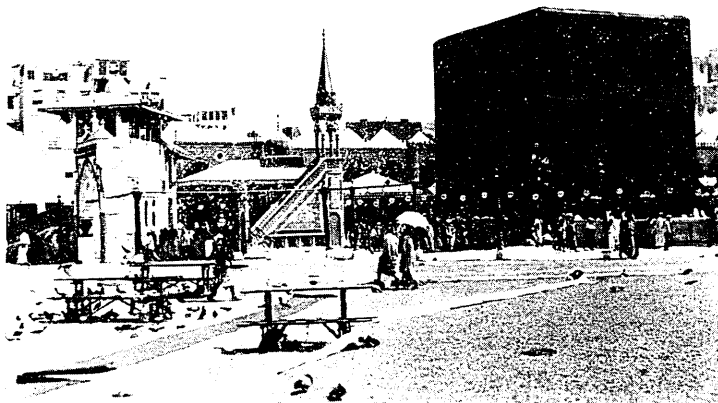
Or, il n'y a que le Hedjaz qui soit capable d'empêcher ce trafic au départ. Le Conseil Quarantenaire d'Égypte exerce heureusement un contrôle sévère au passage obligatoire au lazaret de Tor, comme on l'a vu plus haut et, là, peut « rectifier » certaines erreurs.

A part ces incidents, toujours possibles, le transport des pèlerins par voie de mer s'exécute, en général, dans les conditions les meilleures.

Nous-même avons pu nous en rendre compte au cours d'un voyage fait avec des pèlerins égyptiens de Suez à Djeddah en 1930. En voici le récit :

Le S. S. « Rachid » de la Compagnie Khédiviale est un navire de quatre mille tonnes de la ligne Alexandrie-Constantinople, très confortable, très propre ; les cabines,

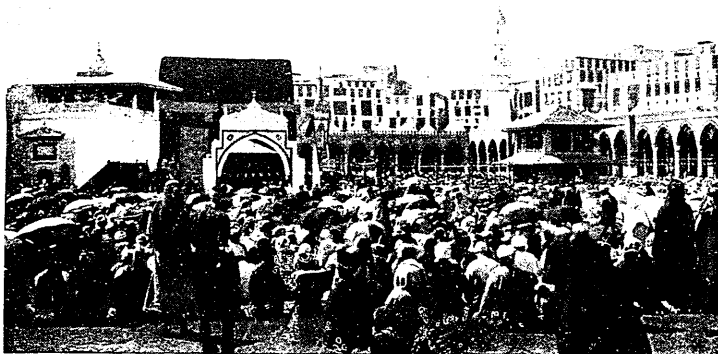
LA MECQUE



Cl. Riqaal-Pacha

La Kaaba recouverte de sa housse de soie noire

اجتماع المجتمع لصلاة الجمعة حول الكعبة المشرفة



Cl. Riqaal-Pacha

La prière du vendredi autour de la Kaaba

au Hedjaz, où, grâce à certaines complaisances regrettables il avait pu assurer, dans des conditions déplorables, sa cargaison humaine. Un de ses compagnons « d'écurie » qui se trouvait à Djeddah dans le même but, dut venir le remplacer à Tor ; cette expédition ratée se chiffra, pour l'armateur, par une perte d'environ 300.000 francs. Il était néanmoins prêt à recommencer en 1930.

Il faut donc être vigilant.

Ce trafic est encore possible pour la raison suivante : les navires à pèlerins partis des ports dans des conditions régulières ont généralement leur chargement au complet et retournent de même. Mais il se trouve au Hedjaz, lors du retour, un grand nombre de pèlerins, des Persans en particulier, venus par le Golfe Persique et qui désirent rentrer, au plus tôt, par le Canal de Suez. Ce sont ces irréguliers, souvent au nombre de 3 à 4.000, que des armateurs, plus ou moins contrebandiers, viennent chercher à Djeddah, aidés sur place par des rabatteurs de tout acabit qui font miroiter aux yeux du pèlerin désargenté un trajet à prix réduit.

Or, il n'y a que le Hedjaz qui soit capable d'empêcher ce trafic au départ. Le Conseil Quarantenaire d'Égypte exerce heureusement un contrôle sévère au passage obligatoire au lazaret de Tor, comme on l'a vu plus haut et, là, peut « rectifier » certaines erreurs.

A part ces incidents, toujours possibles, le transport des pèlerins par voie de mer s'exécute, en général, dans les conditions les meilleures.

Nous-même avons pu nous en rendre compte au cours d'un voyage fait avec des pèlerins égyptiens de Suez à Djeddah en 1930. En voici le récit :

Le S. S. « Rachid » de la Compagnie Khédiviale est un navire de quatre mille tonnes de la ligne Alexandrie-Constantinople, très confortable, très propre ; les cabines,

les entre-ponts sont à la disposition des pèlerins, selon la classe de chacun (1).

Il est à quai devant le pavillon de désinfection de l'Office Quarantenaire de Suez ; sept cents pèlerins, nombre prévu par le mesurage (2), y prennent place après une douche chaude, désinfection de leurs vêtements, vérification, sur leurs carnets de pèlerinage, des opérations de vaccination contre le choléra, la fièvre typhoïde et la variole qui ont été pratiquées dans leurs villages d'origine.

Le départ a lieu au coucher du soleil, aux « youyou » stridents des femmes. Puis chacun se case et se tasse, par groupes familiaux, par villages ; des hommes de tous âges, surtout des adultes, un tiers de femmes, quelques enfants.

Pendant les deux premiers jours de la traversée, aucun incident, pas d'éclats de rire, pas de chants ; au lever du jour, seulement, une prière modulée en commun à mi-voix. Au cours de la journée, les dévotions se feront silencieusement, dans les couloirs ou sur les entre-ponts. Le temps est partagé entre la prière, le sommeil, les repas, les lectures pieuses et la correspondance. Des groupes commentent les indications concernant les rites du pèlerinage. Pas de jeux.

La veille de l'arrivée à Djeddah, les pèlerins se déshabillent et revêtent l'« Ihram ». Pour les hommes, deux longues pièces d'étoffe blanche, non cousues, dont l'une ceint les reins, et l'autre s'enroule en peplum autour du thorax, la tête reste nue. Pour les femmes, le vête-

(1) Les installations hygiéniques (douches, latrines) ont été multipliées, séparément, pour les hommes et les femmes, des cuisines permettent à chacun de préparer son alimentation. Des manches à air ventilent les cales en cours de route. La lumière électrique reste allumée toute la nuit. Deux hôpitaux (pour hommes et femmes), des chambres d'isolement complètent l'organisation sanitaire. De grandes tentes protègent les ponts supérieurs contre le soleil.

(2) Chaque pèlerin doit pouvoir disposer, quel que soit son âge, d'une surface de 1 mq 50 (ou 16 pieds carrés) avec une hauteur d'entrepont d'au moins 1,80 (6 pieds anglais).

ment blanc est plus complet, leurs cheveux resteront couverts, mais le visage sera dévoilé.

Un chant retentit. C'est la formule sacramentelle « Labbaika, Allahuma, Labbaika ... » Me voici, mon Dieu, me voici. Tu n'as pas d'associé ! Me voici ! les louanges, les grâces, la souveraineté du monde sont à Toi. Tu n'as pas d'associé ». Ce chant sera répété à plusieurs reprises jusqu'à la Mecque.

Le pèlerinage est commencé.

Dès lors, jusqu'à la fin des cérémonies à Mouna, le pèlerin devra subir la règle : il ne se rasera pas, ne coupera ni ses cheveux ni ses ongles, restera chaste, ne fera pas couler le sang (même à la chasse), de façon à rester en état de pureté indispensable pour un heureux pèlerinage.

Dans la nuit, l'aspect du navire a complètement changé. Au fond des cales, sous la lumière crüe des lampes, des formes blanches apparaissent, étendues côte à côte, sépulcrales : car ces vivants dorment bien dans un linceul qu'ils vont faire bénir à la Mecque et qu'ils conserveront ensuite pour en être revêtus, après leur dernier souffle.

Des silhouettes animent l'ombre : deux vieux, à longue barbe, le crâne rasé, s'aidant mutuellement, vont, en titubant, à la recherche d'un lieu discret.

Le lendemain, au jour, commencent les préparatifs d'arrivée, puis c'est l'attente sur les ballots entassés, à l'ombre des parapluies qui protègent les crânes nus.

La côte du Hedjaz commence à se dessiner, basse. Au loin une tache blanche, la ville de Djeddah, vers laquelle convergent cinq navires qui nous précèdent ; trois autres suivent.

Des bancs de coraux émergent çà et là, rendant la navigation extrêmement périlleuse. D'autres se décèlent par une teinte vert clair qui tranche sur le bleu foncé des grands fonds ; par places, de larges taches sanguinolentes d'algues ou de polypiers apparaissent, sous une faible couche d'eau.

Les navires doivent se diriger avec une grande prudence à travers un véritable labyrinthe à peine balisé, dans lequel ils ne s'engagent que lorsque le soleil est à l'arrière, de façon à pouvoir utiliser plus facilement les indications fournies par la transparence de la mer.

L'après-midi la navigation devient dangereuse. Elle est impossible à partir du coucher du soleil ; la baie est alors fermée.

L'ancre tombe à trois milles de la côte. A ce signal les femmes poussent des youyous aigus et le chant « Labbaika, Labbaika » est repris en chœur par tous les pèlerins.

La côte est là, devant nous, basse, sablonneuse. Pas un arbre.

La ville s'allonge, plate, sur un mille et demi environ, en un amas de grands cubes blancs qui scintillent sous le soleil de onze heures. De plus gros immeubles à notre gauche : les consulats, groupés à l'extrémité ouest de la ville, au bord de la mer. Un seul minaret émerge.

Quelques villages se succèdent sur la côte, dans la plaine morne. A quelques milles au loin, une crête de collines basses, dentelées, aux sommets noirs, volcaniques, s'abaisse progressivement au nord et au sud.

La route de la Mecque la traverse.

Sur un deuxième plan, à cinquante milles environ, une montagne plus élevée, grise, tourmentée, voilée d'un halo vaporeux, s'élève à l'horizon ; à ses pieds, dans un creux, se trouve la Ville Sainte et le centre du monde musulman : la Kaaba.

L'aspect est vraiment inhospitalier et l'impression en est pénible.

Est-ce vraiment vers cette côte aride, hostile, sans même un mirage, est-ce là qu'accourent de la moitié du globe, depuis des siècles, les pèlerins de l'Islam, comme vers une rive bienheureuse d'où, sans souci des épreuves, des souffrances et de la mort, ils comptent rapporter l'apaisement et la joie ?

Soixante-mille sont déjà arrivés avant nous.

Mais l'œil se détourne rapidement de ce panorama, figé sous le soleil implacable, pour se reporter sur la baie. Là, le spectacle est infiniment vivant et animé.

Poussés par la brise qui règne, habituellement en été, dans ces parages, de longues barques (les sambouks), fines, basses sur l'eau, la proue relevée, accourent du port, leur grande voile triangulaire gonflée à craquer. Elles évoluent autour des navires comme une bande de mouettes dans le vent, frôlant les coques, décrivent de rapides crochets, prêtes à chavirer, se saluent, se croisent. Soudain, d'un coup de barre donné par une brusque détente de la jambe du pilote, paresseusement étendu à l'arrière, elles se redressent et stoppent, le nez au vent, la voile frissonnante, comme un cheval qui s'ébroue après la course.

Sur un signal, elles viennent alors se ranger sagement aux flancs du navire. Le débarquement commence. Il s'effectue avec un ordre et une rapidité que ne nous avaient pas fait prévoir les nombreux récits datant d'il y a quelques années. Il était alors d'usage de dire que le martyre des pèlerins commençait à Djeddah avec le débarquement. Cette appréciation est devenue une légende.

Très rapidement, les sambouks font leur plein de bagages et de pèlerins, et, à travers le dédale des passes, ils reprennent leur course vers le quai, filant à une allure rapide, dépassant même notre vedette automobile.

Les pèlerins atterrissent enfin sur le sol du Hedjaz.

Nous débarquons à Djeddah au milieu de la foule bariolée. Sur un quai très étroit s'ouvre une large baie par laquelle on accède à un vaste hangar dallé, bordé de murs blanchis à la chaux.

La moitié du monde s'est donné rendez-vous dans ce hall, propre, aéré, frais : Égyptiens, nègres du Soudan et l'Erythrée, Javanais, Indiens, etc., offrent le spectacle le plus varié et le plus imprévu. Les torses bronzés ou noirs émergent de l'Ihram et s'agitent comme autant

de taches sombres sur la blancheur des étoffes et des murs. Peu de cris, pas d'affairement. Est-ce par lassitude après un long voyage ou par recueillement à l'arrivée au but du rêve d'une vie ?

A côté des Egyptiennes, à la taille droite, au visage dévoilé, et des négresses indifférentes et déjà lasses, des Javanaises, menues, débarquent, habillées d'un caleçon rose que recouvre une culotte de mousseline blanche, le torse et la tête enfouis dans des voiles blancs, la face cachée par un large masque plat en paille ajourée mais impénétrable au regard extérieur. Chez les hommes, même variété. Les nègres gesticulent autour de leurs maigres bagages. Les Indous sont plus graves, certains austères ; d'autres, l'œil fiévreux, illuminé, restent insensibles au mouvement et au bruit qui les entourent, ils sont déjà dans l'au-delà. Qu'il était émouvant ce grand vieillard aux longs cheveux gris, enroulés autour du cou comme un foulard, la barbe flottante sur son torse nu, attendant, impassible sous un harnachement des plus inattendus — calebasse et flacon thermos en bandoulière, un parapluie dans une main, une lanterne neuve en fer blanc dans l'autre ! D'autres Indous moins ascétiques, à l'embonpoint important et la barbe fleurie, prennent plus de contact avec l'extérieur, ils s'inquiètent, causent, sourient.

Les groupes ethniques se constituent. Ils sont canalisés vers des guichets où des secrétaires prennent les premiers renseignements d'identité, s'assurent du paiement des diverses taxes (elles sont nombreuses) et confient individuellement les nouveaux venus aux délégués des « Moutawifs » (1) arrivés à la Mecque pour en prendre livraison. Désormais, le pèlerin est encadré, catalogué ; il appartient à un guide qui ne le lâchera pas pendant tout son séjour, qui veillera sur lui, sera responsable de

(1) Guides officiels des pèlerins.

sa personne et même... priera à sa place, car le langage des invocations sera inconnu de la plupart.

Un certain nombre attendront à Djeddah les jours de fête de la Mecque. La ville entière n'est alors qu'un immense caravansérail, sans un hôtel. Et nous sourions encore à la mésaventure de cette dame française, institutrice du fils d'un grand caïd marocain venu au Hedjaz avec toute sa famille ; au débarcadère le caïd lui avait négativement conseillé de se rendre dans un « bon » hôtel et d'y attendre son retour. Elle chercha en vain l'abri confortable espéré et ne trouva qu'une chambre obscure en haut d'un escalier qui servait de refuge aux chèvres du quartier. C'est de là que le Consul de France vint l'extraire pour l'accueillir au Consulat, où nous la rencontrâmes.

II. DJEDDAH. LA VILLE

En temps normal, la ville de Djeddah n'est qu'une triste bourgade de dix mille habitants, poussiéreuse, qui sommeille dans la vapeur, à l'intérieur de ses murs.

Il y a quelques années, seuls les musulmans pouvaient en sortir et les consuls étrangers eux-mêmes y étaient condamnés à la réclusion. Du temps du roi Hussein, quatre d'entre eux, épris de liberté, franchirent la porte de Médine et vinrent s'asseoir à deux cents mètres de la ville au bord de la mer ; deux furent tués, un autre blessé.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Les étrangers peuvent circuler librement en dehors, sur les routes de Médine et de la Mecque, jusqu'à certaines limites assez éloignées qui marquent l'entrée du territoire sacré interdit aux non-musulmans. Des autos conduites par des dames européennes circulent sans difficultés.

La ville elle-même présente peu d'intérêt. Les hautes maisons à trois et quatre étages, aux larges moucharabiehs ajourés, proéminents sur la rue, deviennent autant d'hôtel-

leries. Les rues étroites n'ont pas l'animation bruyante des villes d'Orient. Une discipline sévère règle la foule, interdit les cris et les chants, la musique. Il faut une autorisation spéciale pour avoir un phonographe, et la radio n'a pas encore obtenu licence d'entrer. Le tabac était interdit, il a été autorisé à la faveur de droits de douane très élevés.

Une Commission dite « de la vertu » veille à l'exécution stricte des règles du puritanisme Wahabite : malheur à l'indigène qui est rencontré dans la rue à l'heure de la prière ! Quelques coups de bâton le puniront de son impiété.

Les animaux eux-mêmes sont poursuivis : plus un chien, c'est un animal impur ; seuls, des chats maigres, parcourent les rues et des chèvres broutent le papier et les détritrus.

Ce « service de la vertu » n'est pas une innovation. Déjà, en 1856, à l'occasion d'une épidémie de choléra dans le Hedjaz, le Chérif, craignant que la véritable religion islamique n'ait pas été observée, constitua une commission de 32 notables, choisis parmi les plus austères, avec mission de « surveiller les pratiques religieuses et l'état moral de chaque individu » (1).

Ces censeurs exercèrent un pouvoir terrible, firent bastonner les fumeurs et ceux qui n'allaient pas à la mosquée, interdirent de parler dans les maisons entre la prière du soir et celle du lendemain matin, interdirent aux enfants de jouer dans la rue.

Le choléra fini, l'institution fut maintenue. Elle renaît aujourd'hui, atténuée, heureusement. Mais on n'apprendra pas sans stupeur que, il y a deux ans, l'adversaire malheureux d'Ibn Séoud, Fayssal El Darwich avait promis qu'en cas de succès il *livrerait la Mecque au pillage et au meurtre, pendant trois jours, pour la purifier !*

(1) D'Avril, *L'Arabie contemporaine*, Paris, Mailliet et Chalamel, 1868, p. 32.

Quel retentissement eut produit ce crime dans tout le monde musulman ! En 1928 !

Le séjour à Djeddah manque donc d'agrément : la chaleur humide, les moustiques ajoutent à son inconfort.

Nous y avons néanmoins reçu l'accueil le plus aimable de la part des autorités, en particulier du Kaimakan S. E. Abdallah Zeinan, du Sous-Gouverneur S. E. Ali Taha. Les Consulats de France et d'Égypte y furent pour nous des asiles précieux.

La ville est propre et n'a pas la tenue déplorable que nous avaient signalée les anciens visiteurs.

Dans les souks, bien balayés, une profusion de boutiques de marchands de chapelets. Au milieu de la foule habituelle de l'Orient, des pêcheurs, à demi-nus, offrent des poissons aux couleurs les plus variées, rouges, jaunes, violets, et d'une chair exquise.

Parfois, des senteurs violentes, nauséabondes, obligent à hâter le pas ou à se détourner ; elles émanent de colis de poisson séché dont les Javanais se servent pour relever la fadeur de leur riz quotidien.

Au bord de la mer, les friteries sont installées pour expédier à la Mecque le poisson qui, sans cuisson préalable, ne supporterait pas le transport. Pendant que, sous un abri improvisé, l'huile rissole dans un immense poëlon, le patron, vieillard à la tête fine, au turban blanc immaculé, surveille ses pêcheurs et ses cuisiniers, ensirotant paisiblement, à l'écart, son thé brûlant.

Il est facile de se familiariser avec la topographie de la ville. Dans l'ensemble, elle dessine un demi-cercle face à la mer, entouré d'une muraille percée de deux portes ; l'une à l'ouest, la porte de Médine, l'autre à l'est, la porte de la Mecque.

Du port part une rue centrale qui pénètre immédiatement dans le bazar, et, après quelques ramifications, s'élargit, bifurque pour converger, ensuite vers la porte de la Mecque, délimitant un quartier à peu près exclusive-

ment réservé aux caravansérails, aux garages d'automobiles, aux magasins, aux campements de bédouins, en un mot à tout ce qui sert à la préparation du départ pour la Ville Sainte.

La partie ouest de la ville, au contraire, est surtout occupée par les maisons d'habitation des notables, les consultats et aboutit à la porte de Médine qui donne en plein désert.

C'est vers la porte de la Mecque que se concentre le flot des pèlerins.

Nous y trouvons une cohue invraisemblable, des chameaux, par centaines, encombrent les rues, chargés de larges palanquins pour les pèlerins, d'autres portent des sacs de grains, des pontres ; des camionnettes automobiles, des torpédos augmentent encore le bruit et la confusion. Par-dessus tout, une poussière intense, rougeâtre qui pénètre partout.

Des pèlerins attendent la formation des caravanes. D'autres sont déjà montés en auto. Beaucoup vont à pied. Le soir, quand la chaleur s'apaise, tout ce monde se met en route vers la Mecque pour profiter de la fraîcheur de la nuit (1).

III. SUR LA ROUTE DE LA MECQUE

Dès la sortie de la ville commence le désert. Pas une maison, pas un champ cultivé, pas un arbre ; c'est la plaine aride, parsemée d'une herbe maigre et de plantes arborescentes, à feuilles de peuplier et à fleurs jaunes.

Nous roulons sur le sable ; il n'y a pas de routes, mais une série de pistes parallèles suivies par les autos et les caravanes. Ça et là des boulets en fer, vestiges du siège de Djeddah par Ibn Séoud en 1926.

(1) Quatre-vingt kilomètres séparent Djeddah de la Mecque ; c'est deux jours de marche à pied, ou mieux deux nuits.

Des autos chargées de pèlerins, des files de chameaux se succèdent, toutes dans le même sens, vers la Mecque.

Beaucoup de piétons, isolés ou par groupes : des Indous, d'apparence frêle, le torse nu, se reposent, en buvant du café, devant des misérables auberges faites de tôles et de feuilles de palmiers. Une camionnette, portant les Javanaises vues le matin en pantalon rose, est arrêtée. Elle attend un homme corpulent, qui en est descendu et fait sa prière. Une vieille femme maigre se hâte, seule, un ballot sur la tête.

Des Nigériens, étiques, sans bagage, misérables, foulent le sable de leurs longues jambes, marchant comme des automates. Une famille soudanaise, groupe émouvant, est arrêtée : l'homme, jeune et robuste, prie, la femme assise près de lui, tient sur ses genoux un bel enfant de quelques mois dont elle asperge d'eau le visage couvert de sable.

Nous arrivons aux premières collines. Nous pourrions continuer quelques kilomètres encore, jusqu'aux bornes qui marquent l'entrée de la zone interdite aux non-musulmans.

Il faut faire demi-tour, laissant toute cette humanité, si émouvante et si diverse, continuer, dans le silence de la nuit qui vient, sa marche vers la Ville Éternelle de l'Islam.

Instinctivement nous recherchons la trace des hécatombes qui, au cours des siècles et, tout récemment encore marquèrent cette voie sacrée de si tragique façon ; pas un tumulus, pas un ossement. Les restes de tous ceux qui sont tombés sur la « route inspirée » ont disparu, enfouis sous la poussière qu'ont soulevée les pas de leurs successeurs. La foi a tout nivelé.

Nous approchons à nouveau de Djeddah, dans la pénombre. Les derniers pèlerins sortent de la ville ; une caravane de chameaux passe, portant des femmes égyptiennes vêtues de blanc, puis, fermant le cortège, émouvant.

dans son isolement et son infirmité, un dernier piéton. C'est un Soudanais, affligé d'un pied bot ; boitant bas, il marche, seul, péniblement appuyé des deux mains sur un long bâton, son sac en bandoulière. Il disparaît bientôt dans la nuit, soutenu dans sa tragique misère par sa seule piété. D'où vient-il ? Quand arrivera-t-il ?

Là s'arrête ce que nos yeux ont vu.

La route continue par la plaine basse. Gervais Courtellemont la décrit ainsi avec son œil professionnel de photographe : « Des montagnes semblables à des volcans éteints se succèdent, masses de roches noires, écorchées et chaotiques, paraissant barrer le chemin. Vous approchez, et soudainement, vous discernez une fente à travers laquelle la route serpente. Vous continuez et vous vous trouvez dans un cirque noir, rond, qui a l'aspect d'un piège, puis c'est une vaste plaine de sable (1) ».

La halte de Bahra marque la moitié de la route. Les piétons s'y reposent entre les deux étapes du chemin. Là, deux colonnes de maçonnerie marquent l'entrée du territoire sacré, interdit aux non-musulmans.

Tout près, à l'oasis de Hasda, un peu en dehors de la route, le Prophète, abandonnant la Mecque pour se rendre à Djeddah, vint se reposer. Mais là il changea de direction et prit le chemin de Médine. Le sort de l'Islam était désormais immuablement fixé.

Après un nouveau passage au milieu des rochers, c'est la Mecque, couchée entre deux chaînes de montagnes tranchantes et arides. Ses maisons, hautes, aux larges moucharabiehs, s'étagent sur chacune des pentes. La grande Mosquée est au fond de la vallée.

L'aspect est sévère, comme si la nature avait voulu « conspirer avec la foi musulmane pour cacher ses secrets aux profanes » (Gervais Courtellemont) (2). C'est une « vieille

(1) Gervais Courtellemont in « Ralli », *loc. cit.*, p. 251.

(2) « J'ai établi une partie de ma famille dans une vallée stérile, près de la demeure sainte » (Koran, chap. XIV, verset 40. Trad. Kasimirski).

petite ville, une laide ville arabe, dépouillée d'ornements, mais pleine de fascination » (2).

Ce caractère est bien en effet celui qui domine chez les pèlerins : ils pénètrent « comme fascinés », dans cette Ville, Sainte entre toutes, vers laquelle, plusieurs fois par jour, s'élèvent deux cents millions de prières.

(2) E. Rutter, *The Holy Cities of Arabia*, 2 vol. London et New-York. G.-P. Putfman's sons 1928, p. 124, vol. 1.

CHAPITRE VI

Les cérémonies religieuses de La Mecque Les prières (1)

UNE tradition très stricte fixe tous les détails du pèlerinage (2).

Les conditions essentielles à remplir pour être « Hadj » sont, après avoir accompli à la Mecque les rites du *Tawaf* et du *Saï*, en *état d'Ihram*, à une date *ne dépassant point le premier Chawal*, d'être le 9 du mois de *Zilhidjé au mont Arafat*, pour la consécration du pèlerinage, de passer la nuit du même jour à *Mouzdalifah* (3), de se rendre le lendemain matin à *Mouna* (3) et y rester 3 ou 4 jours, puis de retourner à la Mecque le 12 ou le 13 *Zilhidjé*, dates où prennent fin les cérémonies et où commence la dislocation (4).

Le pèlerin doit rester pendant toutes les cérémonies du pèlerinage en état de pureté d'âme et de corps.

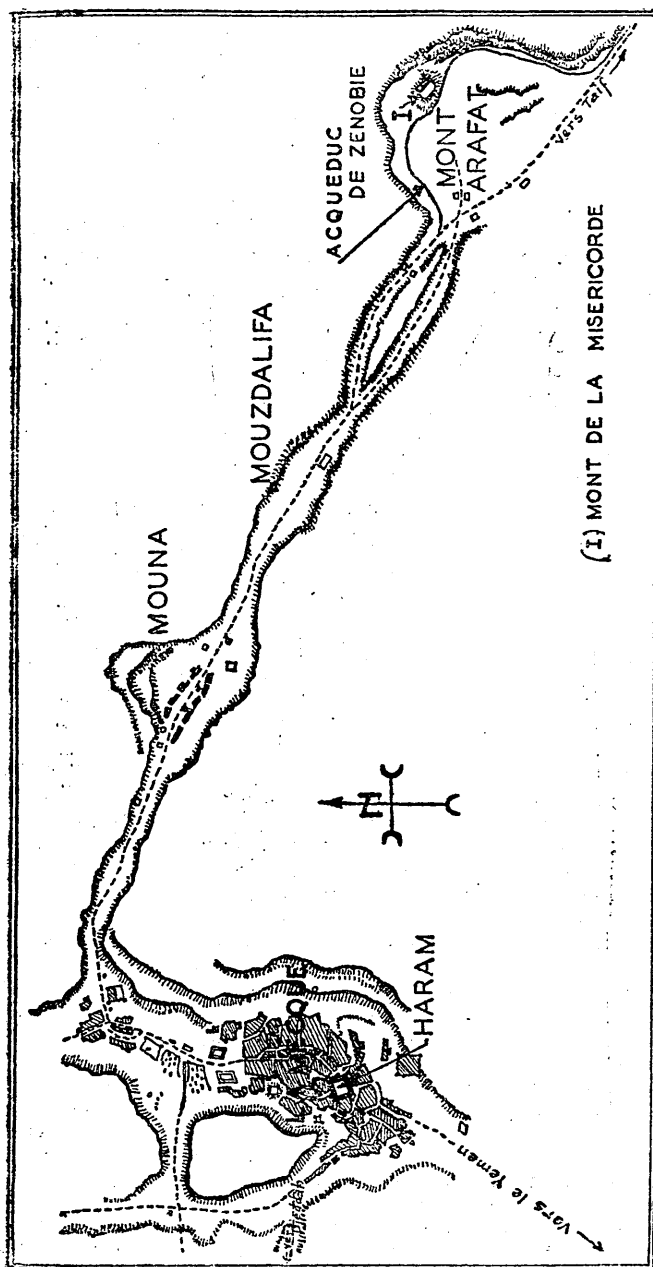
Arrivé au niveau de certaines localités déterminées du Hedjaz — (pour les pèlerins venus par voie de terre) —

(1) Ce chapitre n'a pu être rédigé de façon correcte que grâce au précieux concours du D^r Mohammed Saleh, qui possède une expérience particulièrement étendue du Hedjaz et du pèlerinage, où il s'est rendu plusieurs fois. Nous le remercions vivement de son obligeance.

(2) Un des principaux commentateurs des rites du Pèlerinage est *Ghazali : Ihya Ouloum Ed Dine*, Le Caire, 1.322 Hégire, 4 vol. Il a vécu de 450 à 505 de l'Hégire et résida longtemps à Damas, vivant comme un saint.

(3) Villages aux environs de la Mecque.

(4) L'année musulmane a une durée de 354 jours, divisée en douze mois lunaires, variant alternativement de 29 et 30 jours. Le mois de *Zilhidjé* est le dernier de l'année. Par rapport à notre calendrier, le pèlerinage est donc en avance de onze jours, chaque année, sur le précédent.



(I) MONT DE LA MISERICORDE

c.f. Lewa Ibrahim Rifaat Racha

LES STATIONS DU PELERINAGE

ou à la latitude de certaines d'entre elles — (pour ceux venus par voie de mer) localités formant comme des avant-postes plus ou moins éloignés du contour du territoire sacré, ou « *Haram* » (1), le pèlerin se met en « *Ihram* ». (Voir la carte page 47).

Au préalable, il fait une toilette soignée de son corps. Il se coupe les ongles, rase les poils du pli de l'aisselle et du pubis, arrange sa barbe, sans la raser (les Sunnites et surtout les Wahabites y tiennent), taille ou allège ses moustaches, prend un bain savonneux, se peigne, se parfume même. Il échange ensuite ses vêtements de voyage contre deux morceaux de toile blanche neuve, non cousue, se ceint de l'une et endosse l'autre — ces étoffes pouvant être plus tard son linceul — et se chausse de sandales. Une ceinture en cuir avec poches, ou un sac porté en bandoulière contiendra sa montre, son argent, souvent toute sa fortune.

La tête doit rester découverte, mais il n'est pas interdit de la protéger (2), pas plus qu'il ne l'est de protéger toute autre partie du corps par le revêtement nécessaire,

(1) Le mot *Haram* veut dire la Grande Mosquée de la Mecque renfermant la Kaabah. C'est le « *Haram Macqui* » pour le distinguer du « *Haram Madani* », Mosquée de Médine contenant la Tombe du Prophète et « du *Haram Kodsi* », la Mosquée El Aksa de Jérusalem. (Ne pas le confondre avec *Ihram* qui est le vêtement et le comportement rituels du pèlerin ou de ceux qui entreprennent l'*Omrah*, cérémonial de la simple visite de la Kaabah).

Le *Haram* est le lieu sacré par excellence, et par extension déterminée dès la haute antiquité et confirmée par le Prophète lui-même, il a signifié toute la Ville de la Mecque et les territoires environnants, formant une zone bien limitée par deux hautes bornes en maçonnerie sur chaque voie importante d'accès à la Ville Sainte. Ces bornes sont situées à des distances inégales du Sanctuaire, les plus rapprochées (6 kilomètres environ) sont à Al Tanim, les plus éloignées (18 kilomètres environ) sont à Batn Oranah, entre Mouzdalifah et Arafat.

Ce territoire participe à l'effluve sacrée (*Demonbyne*). Il est inviolable pour les non-musulmans qui n'y pénètrent sous aucun prétexte, même pour une ambassade ou toute autre affaire importante. En ce cas une personne compétente sort du *Haram* et vient traiter avec eux (*Demonbyne*).

(2) Le parapluie est le bagage essentiel du pèlerin. Nous les avons vus — les Persans surtout — après leur traversée du désert de Syrie, descendre d'autos, recouverts parfois de vêtements en lambeaux, mais tenant précieusement en main, et encore enveloppé de sa gaine en papier, le pacifique instrument qui doit les préserver des atteintes du soleil torride.

si les conditions climatériques ou de santé l'exigent, quitte à racheter chaque transgression par le sacrifice d'un mouton. Cependant, soit par nécessité, soit surtout par dévotion, beaucoup de pèlerins se conforment rigoureusement à la règle du rite. Or le danger de garder la tête découverte n'est pas irréal. On a caculé, en 1929, qu'un pour cent des pèlerins avait succombé aux insulations (1).

Et quel autre danger présente la nudité sous l'Ihram de toile blanche au cours des nuits froides !

Les femmes gardent leurs costumes ordinaires, mais le rite, pour elles, exige de découvrir les mains et le visage.

Le pèlerin fait alors une prière de deux Rakaahs, prononce le vœu du pèlerinage seul ou de pèlerinage et de l'Omrah (2) ensemble et commence la Talbiah :

Labbaika Allahoumma Labbaika, Labbaika la Charika laka Labbaika, Iuna Al Hamdo Ouannimmata laka Oual Moulk la Charika Lak (3).

Dès cet instant le pèlerin doit observer rigoureusement l'état pénitentiel de l'Ihram, l'état de sacralisation. Sauf des bains sommaires, ses ablutions ordinaires pour les prières, il ne pourra plus prendre aucun soin quelque peu raffiné de propreté, ni porter aucun ornement, bijoux, décorations, etc... et il laissera les parasites se développer sur son corps sans pouvoir les tuer. Il s'interdira, d'une façon absolue, tout rapport sexuel, ainsi que toute tran-

(1) Le Dr Mohammed Saleh nous racontait qu'à Arafat un de ses compagnons de pèlerinage voulut, malgré ses objurgations, sortir de la tente en plein midi. Il a disparu, mort sans doute et enterré immédiatement.

(2) L'Omrah est le cérémonial de la visite de la Kaabah.

Il consiste dans les rites de l'Ihram, du Tawaf, du Saï (voir la suite) et finit immédiatement après ce dernier par la coupe partielle ou le rasage des cheveux. Il peut se faire toute l'année.

(3) Traduction :

Me voici, mon Dieu me voici !

Me voici, Toi qui n'as point d'associé, me voici !

Certes, la louange, la grâce et le pouvoir suprême sont à Toi

Seul, Tu n'as point d'associé.

saction matrimoniale, d'ailleurs sujette alors à un parfait non-lieu.

Ses relations avec les gens seront empreintes de droiture, d'honnêteté, sans doute, mais surtout de beaucoup d'aménité ; ni vive discussion, ni controverse amère, moins encore de voies de fait.

Il s'interdira enfin de chasser.

Il prononcera la formule sacramentelle de la Talbiah à toute occasion et continuera à la dire durant les cérémonies jusqu'à son arrivée à Mouna.

Les pèlerins sont parvenus aux abords de la Mecque ; un Cheikh vient à leur rencontre et récite avec eux la prière suivante :

Dieu grand ! C'est ici Ton Lieu Saint, asile de la paix, et l'esclave qui s'y réfugie est Ton esclave.

Je viens à Toi, Seigneur, des pays éloignés, la conscience chargée de nombreux péchés, avec l'espoir que Tu ne me recevras que simplement par Ta grâce et Ta générosité et que Tu voudras, au dernier des jours, me défendre des feux dévorants de l'enfer.

Que Dieu bénisse notre Maître, Mohammed, sa famille et ses compagnons. (Trad. Dr. Moh. Saleh.)

Le pèlerin touche au but si ardemment et péniblement poursuivi, mais il n'est point libre.

Car, déjà, il est à la merci de la puissante organisation traditionnelle d'une population qui a tourné vers l'exploitation des pèlerins les aptitudes qu'elle montrait, dès l'anté-islam, pour le commerce et l'intrigue (1).

La première manifestation de cette organisation se trouve réalisée dès l'arrivée à Djeddah par les Wéhils

(1) G. Demonbyne, *loc. cit.*, p. 200.

Une organisation semblable, quoique sur une échelle assez réduite, comprend les Mouzawirs (guides de la visite) de Médine.

Les uns et les autres, une fois leur saison close, envoient des émissaires dans leurs pays ressortissants pour faire la propagande en faveur des Lieux-Saints de l'Islam, encourager ceux qui hésitent encore, à faire le pèlerinage, et les engager surtout à se faire inscrire parmi leur clientèle pour la saison prochaine.

(agents) des Moutawifs qui reçoivent leurs clients au débarcadère.

En effet, à chaque pays d'origine correspond un groupement de personnages reconnus du gouvernement local (à la Mecque, les Moutawifs et à Djeddah, leurs agents) dont la fonction est de grouper les pèlerins, de les encadrer, de les guider aussi bien dans l'exercice des rites que dans toutes les circonstances matérielles de leur existence provisoire en Terre Sainte : logement, déplacement, parfois la nourriture et même les achats divers (1). Véritables gardiens patentés, ils sont investis d'une tutelle officielle vis-à-vis des pèlerins. Ce sont eux, en particulier, qui s'occupent des démarches à faire en cas de succession après décès du Hadji.

Leurs fonctions sont héréditaires, en principe, et ils constituent une corporation sous le commandement d'un Cheikh, leur chef suprême.

Cette institution serait, en somme, bienfaisante pour le pèlerin qui trouve ainsi, dès son arrivée, un cicerone connaissant sa langue et ses mœurs. Certains pays, comme la Perse, en avaient autrefois favorisé l'extension pour leurs nationaux (1).

En marge de cette confrérie puissante, gravitent des guides non officiels, dont le but exclusif est l'exploitation du pèlerin. Malheur à l'isolé qui tombe entre leurs mains !

Quant à l'attitude des Hedjaziens à l'égard des voyageurs, il n'y a aucune raison pour qu'elle soit moins intéressée que celle des hôteliers et boutiquiers de nos stations balnéaires ou thermales d'Europe. « Il faut vivre et la saison est courte ».

La première visite du pèlerin est pour la Mosquée de

(1) Aujourd'hui encore, bien que les voyages soient plus rapides, plus aisés, les pèlerins persans préfèrent voyager par groupes plus ou moins importants sous la conduite de *Hamladars*. Ce sont des Irakiens ou des Persans qui, moyennant un forfait assez élevé que chaque pèlerin paie à l'avance, pourvoient à tous les frais du voyage aller et retour, à partir d'un point de concentration déterminé.

la Mecque ou Haram Ech Chérif, « le noble sanctuaire ». Tout le monde a lu la description de ce vaste quadrilatère de 110 mètres de large sur 160 mètres de long environ (1) ; des arcades et une galerie couverte en garnissent les murs intérieurs. Huit portes, surmontées chacune d'un élégant minaret, en permettent l'accès. Des pigeons bleus, sacrés, en sont les hôtes familiers.

Plusieurs milliers de pèlerins peuvent se réunir jour et nuit dans la cour intérieure au milieu de laquelle s'élève la Kaaba et le Puits de Zem-Zem.

La Kaaba est le centre spirituel de l'Islam (Dermen-ghem), la Maison d'Allah. Elle a été bien souvent décrite.

De forme cubique, elle mesure dix mètres environ de largeur sur quinze mètres de hauteur ; un grand voile noir, bordé d'or et d'argent, la recouvre.

La célèbre Pierre Noire est encastrée dans un de ses coins, à un mètre et demi de hauteur environ, sertie dans une gaine d'argent.

Deux portes de bronze, surélevées, damasquinées d'or et d'argent, permettent d'accéder à l'intérieur. Une chaire de marbre se dresse en avant.

Le pèlerin pénètre du pied droit dans la Mosquée, par la Porte du Salut (Bab-el-Salam) en prononçant la prière suivante :

Je mets ma confiance en Dieu pour me protéger contre Satan le maudit.

Au nom de Dieu, le Clément et le Miséricordieux !

Mon Dieu, Tu es le Salut ; le Salut vient de Toi.

Fais-nous vivre dans le Salut et accorde-nous par Ta pure faveur, ô Toi qui es Maître de la Grandeur et de la Munificence, l'entrée du Paradis, la demeure du Salut. (Trad. Moh. Saleh.)

Il se dirige ensuite vers la Kaaba en disant :

Mon Dieu, c'est ici Ton Lieu Saint, le refuge parfaitement sûr. Daigne me préserver, au jour suprême, des flammes de l'enfer.

(1) Dimensions de la Cour du Louvre (Demonbyne).

Et, s'approchant du Sanctuaire :

Au nom d'Allah, Allah le plus grand (trois fois).
Il n'y a de Dieu qu'Allah seul. Il n'a point d'associé.
A Lui sont le pouvoir suprême et la Louange.
Il peut tout.

Passant ensuite sous une voûte qui marque une ancienne entrée de la Mosquée, le pèlerin récitera ces versets du Coran :

Dis, Seigneur ! Fais que la Vérité préside à mon entrée, fais qu'elle préside à ma sortie. Couvre-moi du bouclier de Ta puissance (82).

Dis, la Vérité a paru et le Mensonge s'est dissipé comme une vapeur légère, car le mensonge est sûrement périssable (83), Coran chapitre XVII.

Les fidèles trouveront dans le Coran leur guérison et les grâces du Seigneur ; mais il hâtera la perte des incrédules (84), Chapitre XVII.

(Trad. Moh. Saleh).

Puis, face à la Pierre Noire :

Au nom d'Allah, Allah le plus grand ! Louange à Lui.

Daigne, mon Dieu ! remettre nos fautes, purifier et réjouir mon cœur, et par Ta grâce, me préserver de tous les maux.

Je me propose pour Te plaire, Seigneur, de faire sept fois le tour de Ta Maison Vénérée ; Daigne m'en faciliter la tâche et en agréer la dévotion.

(Trad. Moh. Saleh.)

Ayant alors la Kaaba à sa gauche, il en commencera le tour en récitant la belle prière suivante :

Croyant en Toi, Seigneur, attestant Ton Saint Livre, fidèle à Ton alliance et suivant l'exemple de Ton prophète Mohammed, — que sur lui soit la bénédiction divine — je témoigne qu'il n'y a de Dieu seul qu'Allah, qu'il n'a point d'associé dans ses attributs et que Mohammed est Son esclave et Son envoyé.

Mon Dieu, en cette Auguste Maison, dans ce Sanctuaire, en ce lieu sûr qui est Ta propre demeure où l'on vient se réfugier,

daigne, ô Toi qui est Clément et Tout-Puissant, me protéger, au jour du Jugement dernier, des tortures de l'enfer.

Par Toi, mon Dieu, je suis à l'abri de l'infidélité, de l'indigence de l'impatience, des peines expiatrices de la tombe, et des épreuves de la vie et de la mort.

J'implore, Seigneur, Ta grâce, la santé et Ta constante sauvegarde dans ma foi ici-bas et dans l'autre monde.

Oh ! je T'en conjure, mon Dieu, quand viendra le dernier des jours, alors que le soleil de Ta justice irritée brûlera les pécheurs, mets-moi à l'ombre de Ta bonté puissante, à l'ombre de Ton trône.

Donne alors à ma langue altérée, dans la coupe de Ton prophète Mohammed, l'onde rafraîchissante qui éteindra ma soif à jamais.

Daigne, Seigneur, m'accorder Ton indulgence, bénir mon pèlerinage, en agréer la dévotion en en faire le gage d'un commerce éternel.

Par Toi, mon Dieu, je suis à l'abri du doute, du polythéisme, de l'hypocrisie, de l'inconduite, de l'avenir funeste et, en ce bas monde, de l'indigence, des malheurs de famille et d'une progéniture dénaturée.

Seigneur ! je ne suis que Ton esclave, fils de Ton esclave !

Je suis venu à Toi, la conscience accablée par bien des péchés. Pardonne-moi, de grâce, les offenses commises envers Toi et daigne me décharger, Seigneur de toutes celles commises envers Tes esclaves.

(Trad. Moh. Saleh.)

Après avoir fait sept fois de gauche à droite le tour (tawaf) de la Kaaba (trois fois rapidement, quatre fois lentement (1), en suivant une piste pavée circulaire, le pèlerin vient se plaquer la poitrine et la face contre la Kaaba et baise la Pierre Noire, en disant :

Au nom d'Allah, Allah le plus grand, Louange à Lui.

(1) Mahomet avait signé une trêve de dix ans avec les Koreichites, ses anciens ennemis, toujours maîtres de la Mecque. Il obtint l'autorisation de venir en pèlerinage avec vingt-cinq compagnons sans armes. On appelle ce pèlerinage la « Visite de l'accomplissement ».

Il fit le tour de la Kaaba, monté sur sa chamelle, pendant que, durant les trois premiers tours, ses compagnons marchaient d'un pas rapide, afin de montrer leur vigueur aux Koreichites. C'est en souvenir de ce fait que les pèlerins accélèrent l'allure pendant les trois premiers tours du « tawaf ».

Avant l'Islam, ce rite existait mais le tour de la Kaaba se faisait en sens inverse, de droite à gauche.

Puis, allant ensuite se placer à l'emplacement supposé où stationnait autrefois Abraham, il prononce ces paroles :

Seigneur, Tu as invité Tes esclaves à Ta Maison Sacrée.

Me voici soumis à Ton ordre. J'implore Ton pardon et Ta miséricorde.

Seigneur, fais-moi grâce, ainsi qu'à mes père et mère, et sois pour eux miséricordieux, comme ils ont eu soin de mon enfance.

Seigneur, daigne être clément envers moi, ainsi qu'envers tous Tes fidèles, hommes et femmes, vivants ou morts.

(Trad. Moh. Saleh.)

Allant ensuite se placer devant la Kaaba (entre l'angle où se trouvent la Pierre Noire et le seuil de la porte du Temple) :

Mon Dieu, Souverain Seigneur de cette Maison millénaire, daigne nous affranchir à jamais des feux dévorants de l'enfer ainsi que nos père et mère, frères et enfants.

Accorde-nous, Seigneur, en toutes nos entreprises, une fin heureuse et agréable à Toi, sauve-nous de l'ignominie ici-bas et des tortures de l'autre monde.

Seigneur, daigne réjouir mon cœur, seconder mes entreprises et être indulgent pour mes fautes.

(Trad. Moh. Saleh.)

Le pèlerin se rend ensuite à la source de Zem-Zem.

Là, c'est la bousculade ; les uns trempent de longues pièces de toile blanche qui leur serviront de linceuls et qu'ils font sécher en les étendant sur le sol de la Mosquée ; les autres se pressent pour recevoir, des mains de gardiens attitrés, l'eau sacrée qu'ils boivent en se tournant vers la Pierre Noire et en exprimant un souhait qui doit être exaucé.

Chacun d'eux emportera avec lui, dans des bidons de zinc, un peu de cette eau « qui a servi à laver la poitrine du Prophète ».

Il la boira pieusement, il en distribuera à ses parents et à ses amis ; certains même la versent dans le puits

du village pour que chacun participe à ses vertus miraculeuses.

Elle peut aussi, hélas, transporter avec elle les germes de la dysenterie, de la typhoïde et du choléra. C'est pourquoi les bidons d'eau de Zem-Zem, préalablement scellés, sont régulièrement désinfectés par l'ébullition au lazaret de Tor, lors du retour du pèlerinage ; ils peuvent même être détruits si une épidémie de choléra sévit au Hedjaz : précaution nécessaire, car on a trouvé dans cette eau le vibron cholérique (Ruffer) (1).

Le pèlerin sort ensuite de la Mosquée par le pied gauche et se rend à une petite éminence (Es Safâ) située dans la ville même, à cinquante pas de là ; puis, par une large avenue de 500 mètres environ, qui longe la Mosquée extérieurement, il gagne, à une allure rapide, une autre hauteur (El Marwa) répétant sept fois les courses d'Agar affolée à la recherche d'eau pour désaltérer Ismaël, avant que ne jaillit la Source de Zem-Zem. Cette cérémonie s'appelle le « *Saï* ».

Il prononce dans sa course la prière suivante :

Il n'y a de Dieu qu'Allah, l'Unique. Il n'a point d'associé ; à Lui sont le Royaume et la Louange ! Il donne la vie et il la reprend. Il peut tout.

Il n'y a de Dieu qu'Allah ; nous n'adorons que Lui ; et quoi que cela déplaie aux renégats, nous nous vouons à sa cause.

Par toi, mon Dieu, je suis à l'abri de tout mal difficile à guérir, de toute déception, de tout malin plaisir d'adversaires devant mon infortune, de la perte de Tes bienfaits et de la disgrâce.
(Trad. Moh. Saleh).

Puis, accélérant sa marche, il ajoutera :

Seigneur ! pardon, miséricorde. Daigne détourner Tes yeux de mes fautes. Tu es certes le plus Puissant et le plus Généreux.

(1) On a voulu attribuer l'origine de la terrible épidémie de choléra d'Egypte en 1902 à ce fait qu'un pèlerin avait versé de l'eau de Zem-Zem dans le puits du village qui fut le point de départ du fléau. Le fait n'a pas été prouvé.

Seigneur, donne-nous Ta grâce en ce monde et dans l'autre et daigne nous préserver des feux de l'enfer.

O Tout-Puissant et Clément, ô le plus Tendre des Miséricordieux ! (Trad. Moh. Saleh.)

Telle est la première phase du pèlerinage.

Le pèlerin gardera ensuite l'Ihram, avec les conséquences qu'il comporte, jusqu'à Arafat (1).

Il lui est loisible cependant, après le Saï, de couper en partie ou de raser totalement sa chevelure et, moyennant le sacrifice du sang (immolation d'un mouton), de se libérer immédiatement de l'Ihram pour reprendre son état normal en attendant le départ à Arafat. Les dévotions déjà accomplies lui compteront comme Omrah (2). C'est en somme le pèlerinage en deux temps que font généralement la plupart des pèlerins étrangers.

Les autres cérémonies du pèlerinage se célèbrent en dehors de la Mecque. Certaines, comme celles d'Arafat, constituent la partie fondamentale du Hadj. Le Prophète n'a-t-il pas dit : « Le pèlerinage c'est Arafat » (3). En voici la description :

Dès le matin du huitième jour du mois de Zilhidjé, date immuable, la foule interminable des pèlerins, revêtus de l'Ihram, (4) sort de la Ville Sainte par la voie du Nord-Est

(1) La saison du pèlerinage commençant le 1^{er} Chawa, un pèlerin qui aura porté l'Ihram dès cette date en formulant le vœu du pèlerinage seul (Ihram bil Hadj) aura à le garder tout le long des mois lunaires de Chawal et de Zilkidah et les neufs premiers jours de Zilhidjé, soit pendant un maximum de temps de soixante-huit jours.

(2) Voir note 2, p. 81.

(3) « Dieu a fait de la Sainte Maison, la Kaabah, ainsi que du mois sacré, des offrandes en sacrifice et des ornements suspendus au cou des victimes, un culte pour les hommes. » Coran, chap. V (ou de la Table), verset 99. Traduction Mohammed Saleh.

(4) Tous ceux des pèlerins qui s'en étaient libérés, auparavant dès le jour ou le lendemain de leur arrivée à la Mecque, doivent reporter l'Ihram et accomplir, en vue du pèlerinage proprement dit, les rites du Tawaf et du Saï, avant leur départ pour Arafat.

et se dirige vers Mouna ; elle y passera la nuit et repartira le lendemain matin avec le lever du soleil, de façon à parvenir avant ou vers midi, à Arafat (1).

Le village de Mouna n'est qu'une longue rue étroite bordée de maisons inhabitées en dehors du pèlerinage (2). Il est situé à environ trois heures de marche, dans une vallée pierreuse et étroite, bordée de montagnes arides. Là, sont évoquées de nombreuses traditions bibliques et islamiques : dans une grotte, Agar aurait habité avec Abraham, dans une autre, Mahomet serait venu fréquemment se recueillir et prier (Demombyne).

A la sortie du village, la vallée s'élargit pendant quelque temps, puis se resserre et, au bout de deux heures de marche, atteint le village de Mouzdalifah. En continuant, la route se rétrécit pour aboutir, à une heure de là, dans une plaine que ferme une montagne volcanique, l'Arafat, ou mont de la « Reconnaissance ». C'est le but du voyage.

Son premier contrefort s'appelle le Mont de la « Miséricorde » et porte un minaret, éclairé la nuit, pour guider les pèlerins (3).

Adam et Eve, chassés du Paradis, après avoir erré pendant cent ans, se seraient rencontrés au sommet de la montagne. Cette tradition a dicté, en partie, la belle prière que nous lisons plus loin.

Mais c'est surtout le souvenir du dernier Pèlerinage du Prophète qui inspire les pèlerins au cours de cette étape. Mahomet, habitant Médine, approchait de la fin de sa vie. Sa doctrine régnait, incontestée, sur toute l'Arabie. A la tête de 90.000 pèlerins, il se rendit à la Mecque pour accomplir tous les rites du pèlerinage et vint

(1) En effet, le stationnement à Arafat n'est valable au voyageur pour mériter le titre de Hadj que s'il a eu lieu, ne fût-ce qu'un instant, entre le déclin du soleil de midi du 9 Zilhidjeh jusqu'à l'aube du jour suivant.

(2) Le Gouvernement du Hedjaz fait actuellement tracer quatre routes parallèles, de la Mecque à Mouna.

(3) Dans le voisinage se trouvent des réservoirs d'eau alimentés par l'aqueduc d'Ain Zobeidah, qui amène l'eau de la Montagne à la Mecque.

planter sa tente dans la vallée de Mouna. Une Mosquée s'élève aujourd'hui à cet emplacement. Le lendemain, il gravit la colline et, monté sur sa chamelle, il s'adressa une dernière fois à la foule. Dans un pressentiment prophétique, il proclamait l'achèvement de sa mission : « Aujourd'hui j'ai parfait votre religion et il me plaît que l'Islam soit votre foi » (1). Puis, après une autre prière : « J'ai terminé l'édifice de votre foi religieuse ». Il sacrifia alors 63 chameaux, libéra 63 esclaves (il avait 63 ans) et se fit raser la tête. Il ne devait plus revoir la Mecque ; il rentra à Médine où il mourut quelques mois après.

Cette dernière visite du Prophète est conservée dans la tradition sous le nom du « Pèlerinage de l'adieu ». Elle sert de prototype du Hadj pour les fidèles.

Le prédicateur d'Arafat (l'Iman) est en général le Cadi de la Mecque, agissant comme délégué de la plus haute autorité religieuse de l'Islam, ou autrefois, du Khalife des Musulmans.

Aussitôt que le soleil de midi décline, ce prédicateur fait aux pèlerins, nombreux, rassemblés à la Mosquée de Namirah (2) un prêche sur les rites du pèlerinage et particulièrement sur la conduite à tenir au mont Arafat.

Après avoir accompli, sans intervalle, avec les fidèles présents, les deux prières de midi et de l'après-midi (écourtées d'ailleurs pour la circonstance), il s'achemine vers le Mont de la Miséricorde, gravit le sentier taillé dans la colline et se tient au sommet, monté sur son chameau. Entre-temps, les pèlerins lèvent hâtivement leurs tentes. Beaucoup se pressent sur cette colline ou à ses pieds, alors que cela ne leur est pas nécessaire (3).

L'Imam prononce alors de longues oraisons entre-

(1) Coran, Chap. V, verset 5. Traduction M. Kasimirsky.

(2) Le Gameh Namirah est situé au Sud-Ouest de l'aire d'Arafat.

(3) En effet, pour que le pèlerinage soit valable, il suffit que l'on se tienne sur le terrain d'Arafat, dont la surface est d'environ deux milles carrés, limitée à ses points d'accès par deux bornes en maçonnerie pareilles à celles qui marquent les limites du Haram.

coupées par l'invocation sacramentelle. Des voiles blancs tournoyant en l'air donnent aux pèlerins, trop éloignés pour le suivre, le signal de l'invocation et tous répètent ensemble : « Labbaika Allahouma Labbaika... » Chacun debout ou sur sa monture, immobile, se représentant le jour du jugement dernier, s'impose, en lui-même, un sévère examen de conscience et implore l'absolution de ses fautes et les grâces divines.

C'est le stationnement solennel, le « *Woukuf* », qui caractérise et consacre le pèlerinage.

La tradition a recueilli quelques-unes des oraisons dites par le Prophète lui-même lors du Woukuf d'Arafat (1).

(1) Voici la traduction de quelques-unes d'entre-elles :

I. Il n'y a de Dieu qu'Allah seul. Il n'a point d'associé.

A lui sont le Royaume et la louange. Il peut toutes choses.

Dieu Grand ! fais que de la lumière soit dans mon cœur.

Fais que de la lumière soit dans mon for intérieur.

Fais que de la lumière soit dans mon audition.

Fais que de la lumière soit dans ma vision.

Dilate mon cœur de joie, mon Dieu, et rends-moi facile ma tâche. Auprès de Toi je cherche un refuge contre le scepticisme, contre la dissipation et contre les épreuves de la tombe.

Par Toi, mon Dieu, je suis à l'abri de la méchanceté de toute adversité pouvant advenir de nuit ou pouvant advenir de jour, et de la méchanceté de tout ce que pourraient apporter de malfaisant, les souffles impétueux des vents ou les injures du sort. (Trad. Dr M. Saleh).

II. Louange à Toi, mon Dieu, autant que nous pouvons l'exprimer et le plus dignement encore que nous pouvons le faire.

C'est à Toi, Seigneur, que je voue ma prière, mon adoration, ma vie et ma mort.

C'est à Toi que je suis destiné à retourner et à Toi que doit revenir mon héritage.

Par Toi, mon Dieu, je suis à l'abri des tourments de la tombe, de la perplexité de l'âme et du désordre. (Trad. Dr M. Saleh.)

III. Mon Dieu ! Tu entends certes ma paroles. Tu vois ma place. Tu connais mes plus intimes secrets et mes moindres gestes.

De mon être, rien n'est mystérieux pour Toi.

Je suis le misérable, le pauvre qui implore Ton assistance et recherche Ta protection.

Craignant Ton châtement et tremblant en Ta sainte Présence, j'avoue et confesse mes fautes.

Tel un humble qui T'adresse avec instance, ses prières ;

Tel un pécheur contrit qui Te supplie avec ferveur ;

Tel un aveugle timoré qui, Te tendant le cou, fondant en larmes, le corps abattu, l'âme humiliée, T'implore.

Le prédicateur, suivant l'exemple du Prophète, répètera ces prières, il en dira d'autres du même genre, alors que chaque pèlerin, donnant en outre libre cours aux sentiments inspirés par le mysticisme du moment, adressera à Dieu avec ferveur toute prière particulière.

Nous trouvons dans le livre de Saleh Soubhy (1) le texte de la belle prière suivante prononcée à cette occasion :

Dieu grand ! Souverain Roi des Cieux et de la terre,
Soumis à Ta volonté sainte, nous sommes venus sur cette terre sacrée pour obéir à Ta loi et à Ton Prophète.

Nous voici pour honorer la mémoire d'Adam et d'Ève, notre premier père et notre première mère.

O Dieu puissant et bon ! Souviens-Toi de ce jour où ils sèchèrent leurs larmes et ranimèrent leur courage dans l'espoir de l'amour.

Dieu clément, en souvenir de nos premiers parents, fais qu'en sortant de cette vallée bénie nous soyons devant Toi aussi purs et aussi justes que le jour où nous sortions du sein de notre mère.

Dieu Grand ! absous Ton peuple de ses péchés et de ses crimes, rends-nous notre première innocence ?

Nous avons foi dans Ta parole et dans Tes promesses.

Bénis aussi toutes nos entreprises.

Répands Tes faveurs sur nous, comble nous de Tes grâces en ce monde et dans l'autre.

Et quand se lèvera le dernier des jours, Seigneur, préserve Ton peuple fidèle des feux dévorants de l'enfer.

Il est impressionnant de voir tous les pèlerins, venus par centaines de mille, péniblement, des quatre coins du monde musulman, tous en état d'Ihram, debout, dans cette région de la terre si peu clémente, où rien n'est de nature

Dieu Grand ! fais que, par mes conjurations, Seigneur, je ne sois point abandonné de Toi.

Daigne être, pour moi, indulgent et miséricordieux, ô Toi, le plus avenant de tous ceux qu'on sollicite et le plus généreux de tous ceux qui donnent.. (Trad. Dr M. Saleh).

(1) Saleh Soubhy, *loc. cit.*, p. 87.

à distraire l'âme de ses émotions mystiques, rester là comme figés dans le repentir et l'adoration, jusqu'au moment où le soleil descend derrière l'horizon. Alors, un signal parti de l'entourage du prédicateur annonce la fin de la cérémonie.

C'est, aussitôt, le reflux précipité, désordonné, de la masse des pèlerins rebroussant chemin dans la direction de la Mecque *pour se rendre à la dernière station : la vallée de Mouna*, après un arrêt d'une nuit à Mouzdalifah.

Ce n'est point, en effet, le paisible départ d'une foule recueillie et silencieuse, recommandé cependant par le Prophète, qui succède à cette longue extase. C'est, au contraire, une bousculade de piétons, de cavaliers, de chameaux, qui, avant de reprendre la route étroite de la vallée, se pressent pour passer au plus tôt entre les deux bornes de pierre, distantes d'environ six mètres, qui marquent la sortie du territoire sacré d'Arafat.

Selon la tradition, le Prophète n'a, en effet, hâté sa course au retour d'Arafat qu'au niveau de Batn Mohasser, portion étroite de la vallée entre Mouzdalifah et Mouna, et pour cause (1).

Des pèlerins nous ont laissé le récit, parfois épouvanté, de cette cohue violente, qui n'épargne ni les femmes, ni les vieillards dont certains, sous la poussée irrésistible, sont souvent blessés, parfois tués.

Il n'y a pas d'ailleurs que des sentiments mystiques qui s'expriment au cours de ces diverses cérémonies du pèlerinage. Tous les petits commerçants, restaurateurs

(1) Le Prophète avait l'habitude de hâter le pas, dans ses voyages, aux endroits évoquant un châtimement divin. Or, à cet endroit de la Vallée, Dieu s'est vengé du Négus Abraha « qui a le bout du nez coupé », conquérant du Yémen, venu au Hedjaz, vers l'an 60 avant l'Hégire, pour abattre la Kaabah, accompagné d'une forte armée, avec des éléphants (voir chap. CV du Coran). Une nuée de petits oiseaux jeta sur l'armée des graviers, de la boue desséchée. Cette armée fut décimée par la variole, jusque-là inconnue, paraît-il, en Arabie, et le Négus dut lever le siège de la Mecque et se retirer. L'événement fit date dans les annales arabes et l'on précisait les faits de l'histoire selon qu'ils étaient antérieurs ou postérieurs à l'année de l'Eléphant.

ambulants, cafetiers, marchands de bonbons, de limonades, mendiants, se sont donné rendez-vous en ces lieux sacrés pour exercer leur négoce et, sans aucun souci d'impiété, mêlent leurs cris, leurs appels et leurs chants aux invocations des pèlerins.

Jadis, le Bédouin, caché dans le chaos rocheux, attendait la fin de la prière, pour razzier en pleine nuit la foule désarmée. C'était le moment favorable pour les malandrins (1).

Il n'est point douteux que les anciens souvenirs tragiques ne viennent ajouter à la hâte qu'a le pèlerin de quitter Arafat.

Après les cérémonies d'Arafat, les pèlerins reviennent sur leurs pas faire halte à Mouzdalifah, où ils achèvent de passer la nuit pour se rendre, à l'aube, auprès d'un oratoire dit, « El Machaar El Haram » situé à la limite ouest de la localité, et prononcer avec ferveur le nom de Dieu et Lui adresser quelques oraisons.

Entre temps (2), ils ramassent soixante-dix petits cailloux, chacun de la grosseur d'une petite fève, dont ils feront usage à Mouna, les jours suivants, qui sont les quatre jours des fêtes du Sacrifice.

Les fêtes de Mouna, clôturant le pèlerinage annuel, constituent l'un des événements les plus importants de la tradition musulmane : le sacrifice des offrandes qui les caractérise se célèbre, non seulement à la Mecque, mais encore dans tout l'Islam.

(1) Rutter raconte (*loc. cit.* vol. I, p. 164) les précautions prises en 1925 :

Les Wahabites, montés sur dromadaires, avaient gagné la gorge avant les autres pèlerins et les Mekkans afin de surveiller les voleurs. La peine est sans pitié : au premier vol, la main droite coupée, à la première récidive, le pied gauche, puis c'est la main gauche.

Rutter vit un Bédouin, dans la rue de Mouna, tenant son avant-bras droit ensanglanté dans sa main gauche ; il aperçut un chaudron d'huile bouillante et y trempa son moignon. Un objet pendait à son cou, attaché par une ficelle : c'était la main amputée.

(2) Le Prophète a fait ramasser les cailloux dont il devait se servir, le matin, de jour, en quittant Mouzdalifah.

Il est inspiré du sacrifice d'Abraham.

L'animal immolé représente le bélier que Dieu substitua à Ismaël sur l'autel et les soixante-dix pierres serviront à lapider Satan qui voulut détourner Abraham de son devoir.

Le pèlerin ajoutera le sacrifice de sa chevelure.

Ces deux sacrifices, la lapidation et le « Tawaf el Efadah » Tawaf du retour, représentent les quatre derniers rites du Hadj. En voici la description :

Le lendemain du stationnement d'Arafat, aux premières lueurs du dixième jour de Zilhidjé, les pèlerins repartent de Mouzdalifah vers la Mecque, pour venir camper à cinq milles de là, *dans la plaine de Mouna où les grandes fêtes vont se célébrer.*

Il est recommandé de séjourner à Mouna, pendant quatre jours, mais il est permis de n'y rester que les trois premiers, ce dont la plupart des pèlerins profitent.

Sous le soleil implacable, des tentes innombrables ponctuent de taches blanches l'aridité grisâtre du sol. Durant la nuit, les feux du bivouac, les chants, les cris donnent un aspect fantastique à ces agglomérations d'hommes, de bêtes, vers lesquelles ont déferlé, non seulement les pèlerins, mais aussi les habitants de la Mecque, les marchands, les bédouins nomades, les mendiants, les soldats. Ainsi se réalise un grouillement indescriptible où l'hygiène a les plus grandes difficultés à faire respecter ses droits. C'est pourquoi nous lisons souvent dans les rapports : « Cette année-là le choléra a éclaté à Mouna ». Comment pouvait-il en être autrement ?

A l'extrémité ouest de Mouna, où se resserre la vallée, juste à la sortie du village, dans la direction de la Mecque, s'élève sur un rocher, haut d'environ 1 m. 50 et contre une saillie de la montagne, un mur de pierres sèches, haut environ de 3 mètres, large de 2 mètres : au-dessous se trouve une sorte de bassin en maçonnerie pour recevoir les cailloux des lapidations. C'est Gamret El Akaba (but

de la Colline) ou le but « majeur ». Dans la rue centrale du village et à 116 mètres s'élève une colonne en pierres, entourée d'une murette, formant un bassin circulaire : c'est le « but moyen ». Plus loin, dans la même rue, à environ 156 mètres de celui-ci, est le « but mineur ».

A ces divers endroits Satan aurait mis à l'épreuve, sans succès d'ailleurs, la foi du Patriarche, d'Agar et d'Ismaël sur le point d'être immolé par ordre divin. Aussi le commun des pèlerins, lapidant ces monuments, se propose-t-il d'humilier, sinon d'abattre respectivement le petit diable, le moyen et le grand diable, c'est-à-dire Satan lui-même.

Chaque lapidation comporte le lancement de sept cailloux en disant :

Au nom d'Allah, Allah le plus Grand,
Je lapide Satan et consorts.

C'est ajoutant foi à Ton Saint Livre, mon Dieu, et suivant les traditions de Ton Prophète et de Ton Compagnon (Abraham), — sur eux soit la bénédiction divine — que je le fais.

Le pèlerin aura, le matin du premier jour de Mouna, à lapider seulement le but majeur. Les deux ou trois jours suivants, il lapidera les trois monuments en commençant par le but mineur, mais seulement après le déclin du soleil de midi.

Il aura à s'arrêter, entre les buts, pendant l'accomplissement de ces rites, pour adresser, face à la Kaabah, des invocations à Dieu.

Autour de ces colonnes, et surtout au-devant du but majeur où la route n'a certainement pas dix mètres de large, c'est la même bousculade, parfois inouïe, la même poussée invincible, des hommes, des animaux, chargés de pèlerins ou de bagages, qui cherchent à se frayer une voie pour retourner à Mouna et luttent contre le flot des lapidants. Cette cohue violente et bruyante est ponctuée

soudain de coups de feu tirés sur Satan par des croyants plus particulièrement ardents ou par des bédouins facétieux (1).

Actuellement, un service d'ordre a été organisé et il est interdit aux pèlerins de se rendre à la lapidation autrement qu'à pied (1930).

Après la lapidation du but majeur, le pèlerin procédera au sacrifice de ses offrandes. Le dixième jour de Zilhidjé ne porte-t-il pas, à cet effet, le nom du Jour des Sacrifices ?

Le Sacrifice du sang est l'accomplissement ou d'une obligation religieuse (sacrifice, ex-voto, sacrifice expiatoire, sacrifice de désacralisation avant le pèlerinage) ou simplement d'une dévotion faite de plein gré. Le nombre des victimes que l'on peut immoler est naturellement illimité.

Les victimes ne peuvent être, par ordre décroissant d'importance au point de vue religieux, que des chameaux, des bovidés, des moutons et des chèvres. Ils doivent avoir une belle apparence et un minimum d'âge est exigé qui, dans le même ordre pour chaque animal, est de 5 ans, 2 ans, et une année.

D'immenses troupeaux arrivent à cet effet du centre de l'Arabie et du Yémen. Car ces animaux doivent provenir de plus ou moins loin, hors de la zone sacrée du Haram. La tradition recommande qu'avant leur immolation ils aient eu à passer à Arafat, ne fût-ce que l'espace d'un instant.

Les chameaux et les bovidés (surtout les chameaux),

(1). « Plusieurs files de chameaux, entrées à la fois dans la route, s'y heurtent se poussent, se détachent, laissent tomber les pèlerins ou les effets qu'ils portent et blessent les passants avec les objets pointus et incommodément chargés.

« On rencontre parfois des vieillards qui, pour ne pas tomber, se sont attachés par des cordes à leurs chameaux, comme des ballots, pareils à des statues équestres.

« Aucune armée en déroute ne présenta jamais autant de désordre que cette armée de pèlerins pendant quelques heures. » (Kazem Zadeh, *Relation d'un Pèlerinage à la Mecque*, Paris, Leroux, 1912, p. 80.)

voués au sacrifice, doivent être marqués par une blessure légère sur le versant latéral de leur bosse et être ornementés au cou d'un collier portant un objet quelconque, destiné à faire le bonheur du pauvre inconnu qui le recueillera sur la victime une fois abattue.

Voici, comme prototype de ce cérémonial, ce que fit le Prophète, lors de son pèlerinage d'adieu :

Dès le moment qu'il porta l'Ihram, à Zoul Halifah (presque aux portes de Médine) il marqua ses cent chameaux d'offrande et les ornementa de sandales qu'il fit suspendre à leur cou. Il les fit ensuite pousser devant lui tout le temps de son voyage, sans les charger. Parvenu à Mouna le 10 Zilhidjé de bon matin, il fit la lapidation du but majeur et sacrifia de ses propres mains 63 de ses victimes (nombres d'années de son âge) et donna le soin d'égorger le reste à son beau-fils Ali Ibn Ali Taleh. Ni lui ni aucun de sa suite ne devait goûter à la chair de cette offrande. Les chameaux immolés, les pièces qui leur servaient de couvre dos, les sandales suspendues à leur cou, tout cela était la part du pauvre.

Pour le Croyant qui constate la misère extrême de la région inculte du Haram et des territoires environnants, rien n'est plus méritant que la charité, impersonnelle et non humiliante d'une grande quantité de viande saine de boucherie et de choses simples, mais de toute première nécessité qui résultent de ce sacrifice, scrupuleusement accompli.

En effet : « La chair et le sang des victimes ne vont pas jusqu'à Dieu, mais votre pitié monte vers Lui... » (Coran Chapitre XXII, 38, Traduction Kasimirski.)

Mais cette belle figure du pèlerin en Ihram, à cheveux ébouriffés, menant ses offrandes, ornementées de choses si précieuses par rapport au dénuement presque absolu du bédouin indigent, ne se rencontre malheureusement plus guère.

Les temps ont changé. Les moyens actuels de transport, le vertige de la vitesse qui caractérise les temps contemporains et le souci du moindre effort ont tout gâté à ce point de vue.

Le pèlerin arrive en général à la Mecque, après une plus ou moins longue traversée de mer et une course en auto de Djeddah,

avant d'avoir terminé ses offrandes. C'est le Moutawif, délégué par le pèlerin, qui achète la victime et qui se charge, théoriquement, de faire remplir à ces victimes les conditions requises. (D^r Mohammed Saleh.)

A Mouna, par mesure d'hygiène, on tâche de centraliser les sacrifices à l'extrémité est du campement. En ce même lieu, se tient un marché d'animaux à sacrifier. Là le pèlerin achète ses victimes et, se tournant vers la Mecque, en prononçant : « Au nom d'Allah, Allah le plus grand », il leur tranche la gorge. S'il ne veut pas tenir lui-même le couteau, il mettra la main sur le bras du sacrificateur.

Le D^r Saleh Soubhy, à qui nous devons une relation du pèlerinage, très vivante et empreinte d'une très vive ferveur religieuse, a dit lui-même l'impression qui se dégageait de scènes dont il a été le témoin :

Ces holocaustes inspirent une profonde tristesse. Pendant trois jours, on ne peut, à Mouna, faire un pas sans être témoin des exécutions sanglantes ou marcher sur les corps des victimes.

Devant sa tente, le pèlerin invoquant le souvenir du Grand Patriarche Abraham, prend le mouton, le couche, l'égorge et, le sacrifice accompli, le laisse à l'endroit même de l'immolation.

Lui, il ne prend rien pour sa nourriture. (1)

L'animal sacrifié est, comme nous l'avons dit, abandonné aux pauvres, qui fourmillent autour des tentes dans l'espoir de cette aumône pour laquelle ils sont venus de fort loin.

On s'imagine aisément ce que peut devenir au bout de quelques heures, sous le soleil ardent, ce charnier de cent mille animaux et plus, abandonnés sur le sol ou incomplètement enfouis, en dépit des règlements toujours violés — et que la Tradition excuse — qui exigent que le sacrifice, dans l'intérêt général, soit accompli en des lieux spécialement désignés. Le mendiant bédouin, le

(1) Saleh Soubhy, *loc cit.* p. 93.

pèlerin indigent s'emparent de la viande qu'ils font sécher au soleil et emportent ensuite pour se nourrir pendant quelques mois.

Au bout de peu de temps, une putréfaction abominable s'élève du camp, l'air devient irrespirable et les mouches se joignent à l'odeur nauséabonde pour rendre le séjour encore plus pénible.

De grandes précautions ont toujours été prises pour remédier à ces charniers. Tout récemment, il a été prescrit que les sacrifices ne pourraient se pratiquer à proximité des tentes, mais dans des endroits spécialement désignés à cet effet, auprès desquels l'enfouissement sous une couche de chaux peut être surveillé. Malgré ces précautions, la putréfaction traverse le sol meuble.

Après les animaux, le pèlerin sacrifie immédiatement sa propre chevelure, et se rase la tête. La taille simple de quelques mèches suffirait, à la rigueur.

Pour les femmes, une entaille légère à la chevelure suffit. Aussi une armée de barbiers parcourt-elle le camp pour procéder à la toilette rituelle.

Quand le sacrifice du sang et celui de la chevelure sont exécutés, le pèlerin doit aller à la Mecque faire le Tawaf du retour (Tawaf El Efadah) autour de la Kaabah.

C'est seulement après ce Tawaf du Retour que le pèlerin quitte définitivement l'état pénitentiel et l'Ihram pour retrouver son état normal, l'état de désacralisation. Il prend un bain complet, se parfume, s'il le peut, porte ses habits neufs de fête et rentre vers le soir à Mouna y passer la nuit du 10 au 11 Zilhidjé, et même la nuit suivante ou les deux nuits suivantes s'il n'est pas pressé de quitter les Lieux-Saints. Le 11 et le 12 Zilhidjé, il fera dans les après-midi la lapidation des trois buts, le petit d'abord, le moyen et le but majeur ensuite.

Dès l'après-midi du 12 Zilhidjé, la dislocation des pèlerins commence, les lapidations de ce jour se faisant pour ainsi dire en cours de route, pour la Mecque. Cepen-

dant, avant de quitter définitivement la Ville Sainte, on adresse un dernier hommage à la Maison de Dieu, en faisant un Tawaf d'adieu, mais alors sans porter l'Ihram et sans avoir besoin de presser le pas pour les premiers tours autour du Sanctuaire. Le pèlerin baise la Pierre Noire», la porte et la couverture de la Kaabah, « il supplie Allah de lui accorder sa grâce et sa miséricorde. Enfin, il recule, les yeux fixés toujours sur la Kaabah en chantant l'hymne spécial d'adieu et, fondant en larmes, il sort par la porte d'adieu plein de pensées douces et émouvantes » (Kazem Zadeh).

Le jour du 11 Zilhidjé est choisi pour les visites entre pèlerins et pour les réceptions officielles. Tout le monde est en fête ce jour-là et les deux jours suivants, les cérémonies du pèlerinage proprement dit prenant fin le 13 Zilhidjé.

C'est ensuite le voyage à Médine, ou, pour un grand nombre, le retour au pays natal, la tête ceinte du turban blanc (1) du Hadji et « avec la gravité tranquille qu'il montre à son retour d'un voyage ordinaire » (Demombyne, p. 311) « mais sa bourse est vide, ses forces sont épuisées » (*id.* p. 310).

Seul le pèlerin retournant aux Iles de la Sonde n'a le droit de mériter le nom et la distinction de Hadji que quand il a passé avec succès, à son retour dans son village, un examen devant le chef du village et le prêtre du district. S'il prend le titre et le costume de Hadji sans avoir passé cet examen, il est puni d'une amende de mille florins (Dr Ruysh, Conférence de Paris, 1894).

(1) Le turban vert autour du tarbouche est réservé aux descendants du Prophète.

CHAPITRE VII

Le pèlerinage à Médine

PAR opposition à la Mecque, Médine est une ville plate. Elle s'étend dans une vaste plaine, bordée de trois côtés par les montagnes qui s'élèvent à cinq et dix milles de là.

Une haute muraille délabrée l'entoure. Il y a en réalité deux villes : l'ancienne, qui comprend la mosquée, la plupart des maisons d'habitation et les magasins, et la ville moderne qui comporte les marchés et les édifices publics.

En dehors des murs, une immense place « le Mannahah », sert au campement des caravanes, qui ne pénètrent pas dans la ville.

Des palmeraies, des jardins bien irrigués étalent autour de la ville une large ceinture de verdure et de fraîcheur.

Une seule mosquée, surmontée d'un toit vert brillant au soleil et de cinq minarets, surgit au loin aux yeux émerveillés des caravanes, haletantes d'espoir et de soif, rompues de fatigue, après 13 jours de marche dans le désert.

A son ombre 30.000 habitants vivent exclusivement du pèlerinage, accueillants et généreux (Hamada). Les riches louent leurs maisons, les jeunes sont guides, les boutiquiers font un commerce considérable (Wevell).

Les immenses et légitimes espoirs soulevés jadis par la construction du chemin de fer de Damas se sont évanouis. Il ne reste plus qu'une voie ferrée, détruite sur

des centaines de kilomètres, et, à Médine même, des bâtiments éventrés et des locomotives rouillées. (Dinet).

Cette déchéance menacerait de s'accroître encore, si les pèlerins étrangers obéissaient aux restrictions officielles concernant la vénération à l'égard de Mahomet. Heureusement, quarante huit mille fidèles sont venus, cette année encore (1930), s'incliner devant la tombe du fondateur de l'Islam.

La Mosquée s'élève au centre de la ville. C'est un immense trapèze de trois cents pieds de long, de deux cent quatre-vingt et deux cent vingt pieds sur ses deux largeurs, avec, au centre, un grand quadrilatère en plein air. Tout le reste de l'édifice est couvert, et son toit est soutenu par une multitude de colonnes. On y accède par cinq grandes portes monumentales.

Après avoir franchi la porte de Bab-es-Salam, le pèlerin pénètre aussitôt dans une magnifique galerie de quatre-vingt mètres de long, large de huit, recouverte de tapis somptueux, bordée à droite par la grande base de la Mosquée, ouverte à gauche sur la forêt des colonnades.

La tombe du Prophète est au bout, à gauche, sous le dôme magnifique (1). Une grille rectangulaire de dix mètres sur quinze, en cuivre ouvragé, l'entoure, doublée d'un long rideau qui descend du toit et cache aux regards la tombe sacrée et celle des deux fidèles disciples, les premiers khalifes, Abou Bekr et Omar. A côté, se trouve la tombe supposée de Fatima.

L'attitude des pèlerins est saisissante :

La moitié des races du globe pouvaient être rencontrées dans la Mosquée, chaque jour du mois avant le pèlerinage » (Wavell (2) « la façon d'être de chacun correspondant au caractère

(1) Médine est surnommée « l'illuminée » ; cette appellation peut venir du scintillement du dôme au soleil ou du prestige que la ville retire de la tombe de Mahomet.

(2) *Loc. cit.* p. 92.

de sa race ». « Beaucoup éclatent en larmes et baisent frénétiquement les grilles. J'ai vu des Indiens et des Afghans tomber, inconscients en apparence. Il paraissent être plus émus ici que devant la Kaabah... Avec un intérêt frénétique, ils écoutent leur guide décrire les lieux : là le Prophète pria, la chaire où il prêchait, la colonne contre laquelle il s'appuyait ; là il regardait dans la Mosquée, là est la fenêtre de la maison d'Abou Bekr... plus loin le petit jardin planté par sa fille Fatima. » (Wavell (1).

La modification fondamentale subie par les lieux, puisqu'aucune trace de la Mosquée primitive ne subsiste, ne saurait modifier en rien l'émotion provoquée par ces évocations.

Mais, depuis, les Wahabites ont sévèrement réglémenté la cérémonie. Deux gardiens, placés en sentinelles à chaque coin de la grille, en empêchent l'approche à plus d'un mètre, sous peine de rappel, correct d'ailleurs. Plus de prosternations, plus de gestes d'adoration ou d'extase qui sont seuls réservés à Dieu. Les fidèles doivent conserver la stricte attitude qu'ils prendraient en présence du Prophète lui-même : « Se tenir debout et s'abstenir de tout geste ; la seule manifestation qui leur soit permise est la récitation des salutations en son honneur, et encore, les Mézouars (guides) qui les dictent ne doivent pas trop élever la voix sous peine de sévères réprimandes » (Dinet, p. 42).

Une de ces prières est la suivante :

Dieu grand et bon, répands Tes largesses sur ce pays ; qu'il soit grand et vénéré du monde ; salut à toi, Prophète de Dieu.

Salut à toi, l'ami du Très-Haut, type de beauté, la plus sainte des créatures ! C'est toi, ô Prophète, qui pour les hommes pécheurs, dans la splendeur bienheureuse de ta gloire, intercedes sans cesse auprès du Seigneur.

Salut à ton vénéré tombeau, où les Croyants viennent chercher la lumière et retremper leur foi.

Devant le Roi des Cieux, prie en faveur de ton peuple, qu'il prospère dans le cours des siècles.

(1) *Loc. cit.* p. 93.

Et que leurs péchés soient absous au grand jour où les hommes seront jugés. Prophète de Dieu, obtiens du Souverain Maître des Cieux et de la terre que nous soyons préservés de l'enfer éternel.

(Trad. Saleh-Soubhy.)

Les tombeaux d'Abou Bekr et d'Omar, les deux premiers Califes, sont voisins : le visiteur leur adresse cette invocation :

O vous, qui avez été les amis de l'ami de Dieu, nous vous saluons.

Gloire à Dieu, qui a donné à la Sainte Cause de l'Islam de si vaillants défenseurs. Nous vous vénérons, ô saints amis du Prophète !

Puissions-nous marcher sur vos traces, et avec la grâce du Dieu tout-puissant et l'intercession de Mohammed son apôtre, obtenir d'être en ce monde comblés de faveurs et être, au jour du jugement préservés des châtiments terribles qui attendent les pécheurs.

Gloire soit au Dieu grand et Clément.

Salut à son Prophète, son apôtre et son esclave.

Salut à vous. (Trad. Saleh Soubhy.)

Parfois la Majesté du lieu a été troublée par les imprécations et les gestes irrévérencieux de Chiites dissidents, à l'égard de ces deux Saints, qu'ils accusent d'avoir frustré Ali de ses droits spirituels et temporels. Mais, la police veille au maintien de l'ordre.

Après une invocation à Dieu et une courte prière à la tombe de Fatima, fille du Prophète le pèlerin quitte la Mosquée.

Une visite spéciale était réservée jadis au cimetière d'El Baquià, où reposaient, dans de luxueuses « Koubba », les morts les plus glorieux des premiers temps de l'Islam.

Une très belle prière était prononcée.

Du fond de notre misère et de notre néant, nous élevons vers Toi, Seigneur, notre voix suppliante.

Dieu grand et miséricordieux, nous implorons la clémence

pour ceux qui dorment du sommeil de la paix en attendant l'heure de la justice.

Oh ! lorsqu'ils paraîtront devant Toi, pour être jugés selon leurs œuvres, souviens-Toi qu'ils furent de ceux qui ont marché dans la voie droite, dans la voie de ceux que Tu as prédestinés.

Seigneur ! jamais Tu n'as rejeté loin de Ta face divine un cœur contrit et humilié. Accorde à Ton peuple, qui T'en supplie, le bonheur éternel que Tu promets à Tes élus. (Trad. Saleh-Soubhy.)

Aujourd'hui, nous apprend Dinét (1), les riches ornements des tombes ont disparu, dispersés par ordre d'Ibn Séoud, sous prétexte que « le culte des Saints n'existait pas dans les premiers temps de l'Islam » et que l'adoration qui leur est réservée est soustraite de celle qui est due, sans partage, à Dieu seul. Si bien qu'autour des sépultures de ces héros des temps légendaires de l'Islam, il n'y a plus que d'humbles murs en pierres grises, incapables, cependant d'arrêter l'élan d'adoration des fidèles, dont Ibn Séoud s'est acquis ainsi l'hostilité.

Mais la splendeur du lieu, la richesse des souvenirs qu'il évoque, apaisent les ressentiments. Dinét nous décrit le panorama merveilleux qui s'étale à ses pieds et dont chaque détail est inscrit dans la fin majestueuse de la vie du Prophète, bien mieux qu'à la Mecque où au contraire tout, jusqu'au paysage, rappelle l'âpreté, la dureté des premières années de l'Islam.

C'est donc dans le calme que se termine ce pèlerinage de Médine ; c'est ensuite, pour les uns, le départ pour la Mecque, pour les autres, la route de Yambo et l'embarquement pour le retour.

(1) Dinét, *loc. cit.* p. 46.

CHAPITRE VIII

Les pèlerinages chiïtes aux villes saintes de Mésopotamie

APRÈS la mort de Mahomet, Abou Bekr, son beau-père, devenu Khalife, ordonna à Zeid, secrétaire du Prophète, de réunir ce qui restait des textes écrits, en écartant tout ce qui ne serait pas confirmé par deux témoins.

Ainsi fut composé le Coran, qui représente la parole de Dieu, auquel s'est ajoutée plus tard « la Sunnah » ou Tradition du Prophète.

Le Coran est indiscuté par tous les Musulmans. Il n'en est pas de même de la Sunnah, pour les raisons suivantes :

Ali, gendre du Prophète, avait espéré prendre la succession matérielle et surtout morale de Mahomet. Ses partisans ont toujours soutenu que certaines révélations authentiques ont été exclues du Coran et que la Sunnah a été expurgée, non seulement de traditions également véridiques, mais encore de tout ce qui concerne la mission d'Ali. « L'écho des plaintes d'Ali, transmis de génération en génération par les partisans de sa maison (Chî'a) a traversé toute l'histoire des États musulmans et a fourni la base d'un parti politique : celui des Chiïtes » (1), qui est ainsi devenu une secte musulmane dissidente des plus importantes.

Ses adeptes sont surtout nombreux en Perse, en Inde

(1) Huart, *Histoire des Arabes*, Paris, Paul Geuthner, 1912, p. 181.

et en Mésopotamie ; certains considèrent Mahomet comme un usurpateur ; pour eux, le vrai Prophète serait Ali.

A ces Chiites s'opposent les Sunnites, pour lesquels la Sunnah représente la véritable tradition musulmane et complète le Coran.

Douze Imams illustrent l'histoire du Chiisme : ce sont Ali et ses descendants directs. Quatre d'entre eux sont inhumés à Médine, où les Chiites vont régulièrement honorer leur sépulture, non sans insulter parfois crûment, au passage, les spoliateurs, Abou Bekr et Omar. Un cinquième est enterré à Khorassan en Perse, les cinq autres reposent, à Nedjef, Kerbela, Kâsimieh et Samara en Mésopotamie, les quatre Villes Saintes Chiites (1).

C'est à Nedjef que le Grand Ali, en particulier, est inhumé. Auprès de son tombeau s'élève une Mosquée, centre d'une école de théologie, qui compte sept à huit mille étudiants, la plupart Persans, sous la direction des ulémas chiites les plus éminents (Cassim Izzedidne).

Le pèlerinage s'accomplit à toute période de l'année, mais particulièrement au mois de Moharrem, premier mois de l'année musulmane. Il groupe les Russes, des Indiens, surtout des Persans, (dans la proportion des neuf-dixièmes).

Ils arrivent par caravane, (aujourd'hui par automobiles) convergent vers Kermanschah et suivent la route de Kermanschah, Hanikine et Baghdad, la grande voie commerciale entre la Perse et le Proche-Orient, qui, hélas, est aussi la grande route du choléra.

En 1856 le cholera sévissait à Téhéran et avait atteint Kermanschah.

En octobre, trois mille six cents pèlerins sont en quarantaine à Kanizitih, il y a huit à dix cas par jour. Ils dérobent leurs cadavres qu'ils jettent dans le désert et dans le Dialah. ainsi que leurs malades qu'ils cachent, parmi leurs bagages, à la vue

(1) Dr Cassim Izzeddine, *Le Pèlerinage Chiite et l'hygiène* (Paris, Maloine éditeur, 1912). Nous avons fait de nombreux emprunts à cette intéressante et originale étude.

des agents de la Santé. Un soulèvement à lieu, plusieurs centaines s'enfuient, passent la Dialah et sont ramenés par les Bachi-bouzouks. Le choléra gagne Bagdad. La quarantaine est violée : cinq mille pèlerins, dévorés par le choléra, sont aux portes de Bagdad, suivis par d'autres caravanes décimées par le fléau. Ils menacent d'entrer dans la ville et on est obligé de les repousser par la force armée (1).

Un autre point de convergence est Tabriz, marché considérable où conduisent les routes de Perse au Caucase et en Arménie Turque.

Ainsi, en Perse comme dans l'Inde les pèlerinages étaient les principaux agents de propagation du choléra. Ils le seraient encore aujourd'hui.

Mais un caractère particulier, inattendu, illustre les pèlerinages chiïtes : c'est le pèlerinage des cadavres. Avoir visité les tombeaux des « Imams », de son vivant, est bien ; reposer auprès d'eux, après sa mort, est encore mieux pour quiconque veut monter au Paradis. Le transport des cadavres aux Lieux-Saints chiïtes devient ainsi une obligation.

Au mois de Moharrem, on comptait souvent à Ker-manchah des réunions de soixante-mille pèlerins transportant les cadavres plus ou moins décomposés de leurs parents, auxquels s'ajoutaient ceux qui étaient morts pendant le trajet : ainsi, de véritables « charniers ambulants » s'acheminaient vers les Villes Saintes. Et ce n'est point une vue de l'esprit : « Du 1^{er} décembre 1849 au 1^{er} décembre 1850 il est passé à la seule station de Hanikine 52.053 pèlerins avec 64.138 bêtes de somme, 4.054 muletiers et 2.837 charges de cadavres », soit à raison de deux ou trois cadavres par charge, 8.000 environ » (2).

Quarante ans après, l'affluence était aussi considérable.

« D'après les registres de l'Administration Sanitaire locale, de 1873 à 1891, 663.300 pèlerins ont traversé Hani-

(1) Bartoletti, *Conférence internationale de 1866*, vol. I n° 14, p. 15.

(2) *Conférence sanitaire Internationale de Paris*, 1894.

kin avec 96.766 cadavres, ce qui donne une moyenne annuelle de 36.835 pèlerins et de 5.376 cadavres » (1).

Alors que Kerbela est le lieu de choix du pèlerinage pendant la vie, Nedjef est le centre vers lequel convergent toutes les caravanes funèbres. Kerbela, Kasimiah, Samara ne sont des centres d'inhumation définitive qu'à l'intérieur des mosquées ; les cadavres enterrés au dehors doivent être, tôt ou tard, transférés à Nedjef.

Le Dr Cassim Izzeddine (2) nous donne à ce sujet d'intéressants renseignements, qu'il a pu contrôler sur place, en sa qualité d'ancien directeur du service sanitaire de Mésopotamie (1905).

Nedjef n'est en réalité qu'une immense nécropole : un vaste cimetière l'entoure de trois côtés, cimetières encore dans l'intérieur et sous la cour de la Mosquée d'Ali. Le sol est, partout, truffé de caveaux ou « serdabs » ; on en trouve jusque dans les galeries qui entourent les tombeaux et même dans les rues, les khans et les maisons.

Rien que dans l'intérieur de la Mosquée, on en compte un millier et chacun d'eux peut contenir quatre à dix corps (Dr Cassim Izzeddine). La Mosquée de Nedjef était donc, en réalité, un charnier de plusieurs milliers de cadavres avec lesquels les pèlerins vivaient en contact étroit, séparés seulement par les dalles mobiles, à travers les interstices desquelles les gaz putrides trouvaient une large issue.

Quel spectacle devait être celui des fidèles priant en masse au-dessus des tas de corps, plus ou moins en décomposition ?

Bon nombre de riches familles chiïtes de Perse et de l'Inde ont acquis un caveau de famille à Nedjef ou à Kerbela, tout comme les Parisiens au Père-Lachaise.

Mais il y a une limite à la capacité des « serdabs ». Comme dans ces Pays la putréfaction a rapidement fait

(1) Conférence sanitaire internationale de Constantinople. Vol. I, n° 15, page 6.

(2) *Loc. cit.* p. 29 et suivante.

son œuvre, les cadavres ne sont bientôt plus qu'un tas de débris desséchés. Il faut faire de la place. Les autorités prescrivent alors un déblayage et, ô sacrilège, les ossements de tous les Croyants qui, à grands frais, sont venus de l'Inde et de la Perse, au pas lent des caravanes, pour jouir du repos éternel au voisinage immédiat des Imams vénérés, serviront à... chauffer les bains publics. « Mais on a bien soin que ce fait reste ignoré des pèlerins qui demeurent pleinement convaincus d'avoir assuré le paradis à leurs parents » (Cassim Iezzddine).

On comprendra que ces pratiques, qui présentent pour la santé publique un danger considérable, aient été l'objet, d'une sévère réglementation et, même en certaines circonstances, d'une interdiction absolue.

Actuellement, le transport des cadavres « frais » est formellement interdit par les autorités de Perse ; le corps doit d'abord séjourner pendant trois ans dans une sépulture provisoire, où il se dessèche vite du fait du climat. Au bout de trois ans, l'exhumation est pratiquée en présence d'un Médecin de l'Administration qui vérifie l'état de momification. Si le cadavre est sec, il est dès lors transportable. On l'enferme dans une caisse et un permis de transport est délivré (1).

En 1923, 4.200 cadavres ont été transportés en Irak. Ce nombre a été réduit à 574, en 1923, en raison de l'existence du choléra en Mésopotamie. Il est tombé ensuite à zéro, le Gouvernement ayant interdit le transit. Il a repris par la suite.

Chose imprévue, l'avion intervient maintenant pour ces transports funéraires ; la « Junker Luftwerker Persien », qui a organisé un service spécial de frêt aérien entre Bouchir et Chiraz, enregistrait les chargements inattendus suivants : « 29 janvier 1930, un cadavre et une escorte

(1) Major Gilmour in *l'Organisation sanitaire de la Perse*. Rapport à la Société des Nations, 1924.

de quatre hommes », le 17 février « une caisse contenant onze kilos d'os humains » dépouille de la grand'mère d'un riche marchand de Chiraz, morte il y a sept ans.

Les pèlerins eux-mêmes utilisent ce mode de transport pour Bagdad, proche de Kerbela. La famille, les amis sont réunis au moment du départ et ce sont « embrassades, vociférations et prières invoquant le nom d'Allah dès que l'avion quitte le sol » (Paris, « Illustration » du 14 juin 1930).

Et ce n'est pas le côté le moins pittoresque de ces pratiques religieuses, si profondément enracinées, mais non sans réserve d'adaptation à la vie moderne ; ce qui montre, à côté de mœurs si rigides, la grande faculté d'assimilation de l'Orient.

En Irak, une loi de 1924 « Corpse Traffic Law », a également réglementé ces pratiques. C'est notre ami le Dr Hal-linan qui a mission de la faire respecter.

Il a vu arriver :

	En 1925	En 1926	
A Khanikin.....	18.199	27.859	Persans
A Bassorah	3.725	3.539	Indiens
	406	3.021	} Irakiens, Afg- hans, Balout- chis.
	1.893	1.425	
Au total.....	24.223	35.844	pèlerins

Les Indiens ne causent aucun souci. Ils sont généralement fortunés et d'un contrôle sanitaire facile. Ils débarquent à Bassorah en automne et de là gagnent les Villes Saintes par chemin de fer.

Il n'en est pas de même des Persans, qui, comme pour la Mecque, offrent les plus grandes difficultés de surveillance. Ils sont de toutes classes, les plus humbles ayant surtout comme but non avoué de venir travailler ou mieux mendier dans les villes d'Irak, à Bagdad en particulier.

Mais on doit reconnaître que là, comme pour le pèlerinage du Hedjaz, le Gouvernement Persan n'a pas témoigné, ces années passées, d'une grande continuité de méthode. Selon les orientations politiques et les conditions économiques du moment, il a interdit ou au contraire encouragé le pèlerinage, d'où une impossibilité de prévoir quelle sera l'importance de ce mouvement.

C'est ainsi qu'avant 1923 on ne voyait pas de Persans aux Villes Saintes chiites. On en a compté 10.000 à Khani-
kine en 1923, mais l'année suivante 2.801 seulement, le Gouvernement ayant soulevé des difficultés. Ces dernières sont levées en 1925 et on compte alors 18.199 pèlerins et 27.859 en 1926. En 1927, nouvelle interdiction. Les Persans se voient fermer la route de Khanikine... mais ils franchissent la frontière en d'autres points, créant ainsi une difficulté de plus pour le contrôle.

Et, là encore, le clandestin doit être poursuivi. Qu'on en juge :

En 1925, il est venu 15.903 pèlerins dont 8.256 sans permis ; en 1926, il en est venu 20.655 dont 10.186 sans permis.

La proportion des clandestins est donc importante, 50 % environ.

Elle s'explique par ce fait que le délai d'attente de trois ans paraît trop long à beaucoup de familles qui préfèrent procéder à une inhumation immédiate et définitive. D'où l'introduction, par fraude, des cadavres dans les Villes Saintes.

Et le besoin a créé l'organe : un corps de contrebandiers s'est constitué, qui se charge de la besogne. Il possède « ses agents spéciaux, ses moyens propres et ses routes réservées » (Cassim Izzeddine). Il opère dans tous les pays chiites.

Le voyage du cadavre comprend dans ce cas deux étapes : la première est assumée par les pèlerins eux-mêmes, jusqu'à la limite du territoire persan, Kermanchah de préfé-

rence. Là un contrat est passé avec les contrebandiers qui, dans une seconde étape, se chargent du transport clandestin à travers la frontière irakienne, par des chemins détournés, souvent très compliqués, mais connus.

Les cadavres en provenance du Golfe Persique sont transportés par voiliers jusqu'à Mohammerah et de là remontent le Chatt-el-Arab et l'Euphrate jusqu'à Nedjef.

Mais une question se pose : il y a plus d'un million de Chiites autour des Villes Saintes de l'Irak. Que font-ils de leurs cadavres ? Seuls ceux en provenance de pays distants à moins de 12 heures du lieu de l'inhumation devraient être transportés aux lieux de sépulture définitive. Mais les autres ? La réponse est simple : pour eux, le transport clandestin joue en grand.

Il y a donc là une situation aussi imprévue, au point de vue moral et religieux, que dangereuse au point de vue sanitaire, et qui exige la plus grande vigilance.

Le pèlerinage chiite représente ainsi une des formes les plus curieuses de ces grands mouvements des foules musulmanes que l'on a dû canaliser le plus possible afin de limiter le danger qu'ils constituaient pour la santé publique.

L'étude qui va suivre montrera en effet que le péril qu'elles ont représenté pour l'Hygiène n'a pas été sous-estimé.

DEUXIÈME PARTIE

LE PÈLERINAGE AU POINT DE VUE SANITAIRE



CHAPITRE IX

Les pèlerinages de la Mecque avant 1866. — La grande épidémie mondiale de choléra de 1865. — La conférence internationale de Paris de 1866.

C'EST une étude d'une ampleur considérable, parfois monotone et aride, souvent d'un intérêt passionnant, riche aussi, hélas, en détails douloureux, souvenirs des catastrophes qui ont longtemps menacé et parfois frappé l'Occident.

En soixante ans, douze Conférences Sanitaires Internationales ont eu pour programme la protection de l'Europe contre les maladies importées d'Orient.

Mais, tels une obsession, les Lieux-Saints de l'Islam, relais habituels de ces épidémies meurtrières, ont toujours été l'axe autour duquel, directement ou par ricochet, venaient « graviter » les préoccupations angoissées de l'Europe attentive.

L'histoire médicale du pèlerinage est donc inséparable de celle de ces grands congrès médicaux, dont nous ne pouvons passer les travaux sous silence.

Bien au contraire, ils sont comme autant d'étapes scientifiques, au cours de cette pénible évolution vers une organisation rationnelle et humaine du pèlerinage. Leur analyse permettra donc de mettre un peu de la clarté nécessaire dans cette longue étude. L'attention du lecteur y gagnera, en même temps, un peu de répit et pourra suivre avec moins de lassitude l'exposé souvent ardu, mais jamais sans intérêt, de ce douloureux martyrologe du Croyant.

On savait, depuis longtemps, le danger des maladies importées d'Orient. La peste resta la seule menaçante, jusqu'au début du xvi^e siècle, le choléra n'ayant fait son apparition en Europe qu'en 1830 et 1837.

Jusqu'en 1851, chaque pays organisait à sa façon sa défense sanitaire. Le premier qui se protégea, est la République de Venise, dont les nombreux comptoirs commerciaux étaient disséminés en Asie, et d'où ses marchands lui rapportèrent la peste trente-trois fois de 900 à 1500.

En 1328, elle crée la première organisation quarantenaire avec personnel spécialisé, bureau sanitaire, lazarets.

Au xvi^e siècle, Gênes, Marseille suivront son exemple. Mais quel chaos ! Chaque pays se défend au gré de sa fantaisie : telle maladie qui provoque la mise en quarantaine dans un port, n'est pas considérée comme dangereuse ailleurs ; les durées des périodes d'observation sont variables, le plus souvent fort longues, entravant la navigation, élevant entre l'Orient et l'Occident de véritables barrières. En somme, défense incohérente, contradictoire, et ce qui est aussi grave, fort onéreuse pour le trafic maritime, réellement victime de cet arbitraire.

Et disons aussi, défense aveugle, car le seul procédé de renseignements est l'interrogatoire du personnel navigant, dont aucune documentation collatérale ne peut permettre de contrôler les affirmations.

Pour remédier à cette grave lacune, la France crée, en 1847, dans les principales villes d'Orient, des « médecins sanitaires », véritables observateurs médicaux qui, en liaison avec les Consuls, pouvaient recueillir tous les renseignements susceptibles d'éclairer leur Gouvernement sur l'état sanitaire des populations de leur résidence, le mouvement maritime, les caravanes, etc.

Les premiers postes créés furent Constantinople, Beyrouth, Damas, Alexandrie, Le Caire et, plus tard, Suez, Téhéran, Smyrne.

La défense sanitaire pouvait, ainsi, être quelque peu éclairée et coordonnée.

Mais il fallait faire plus, introduire dans la lutte contre les épidémies le principe de la solidarité et de la collaboration entre États.

Pour atteindre ce but, en 1850, la France suggère aux États d'Europe ayant des possessions ou des intérêts importants en Méditerranée et en Mer Noire (1), la réunion d'une Conférence chargée d'élaborer et d'unifier les méthodes de prophylaxie, jusque-là désordonnées, et d'arrêter, pour les ports de la Méditerranée et de la Mer Noire, les principes d'un système de défense sanitaire uniforme à l'égard de la peste, du choléra et de la fièvre jaune, et éventuellement de la variole et du typhus. Cette *Conférence internationale se réunit à Paris en 1851*.

Une « *Convention Sanitaire Internationale* » (2), la première en date, sanctionnait les accords intervenus ; véritable charte sanitaire de la navigation en Méditerranée, elle prévoyait, en outre, le régime des quarantaines et des lazarets.

Elle passait sous silence, il est vrai, tout ce qui concerne le pèlerinage de la Mecque, *jusque-là non menaçant à l'égard de l'Europe*, fait capital. L'alerte ne viendra que quinze ans plus tard. Par contre, elle prévoyait une réorganisation complète des services sanitaires de l'Orient, en particulier ceux de l'Empire Ottoman, et précisait, en les augmentant, les attributions du Conseil Supérieur de Santé de Constantinople. En même temps, le nombre des médecins sanitaires en Orient était porté à vingt-six.

« L'Hygiène Internationale était fondée » (Proust) ... sur le papier seulement, car seuls la France, la Sardaigne et le Portugal signèrent ladite Convention, les autres États

(1) France, Autriche, Royaume des Deux-Siciles, Espagne, États-Roumains, Grande-Bretagne, Grèce, Portugal, Russie, Sardaigne, Toscane, Turquie.

(2) Voir : *Recueil des Travaux du Comité consultatif d'hygiène de France*, Paris, Baillière, 1872, t. I, p. 1 et suivantes.

ne voulant pas se plier à une réglementation trop étroite et trop uniforme.

Une révision était nécessaire. Elle fut l'œuvre de la « *Seconde Conférence Internationale de Paris* » en 1859, qui simplifia les décisions de son aînée.

Malheureusement, la guerre d'Italie arrêta les travaux.

La Convention de 1851, elle-même, fut dénoncée par ses premiers signataires, la France exceptée, si bien que, lorsque en 1865, le choléra, venu de la Mecque, fit explosion, il trouva l'Europe désarmée, franchit d'un bond la Méditerranée, puis l'Atlantique, faisant plus de 200.000 morts, rien que dans les villes.

Cette fois, la leçon avait été cruelle. Il n'était plus temps d'ironiser sur le doux optimisme des hommes de bonne volonté qui cherchent à réaliser une entente et une solidarité sanitaires effectives. Il appartenait à la panique de réaliser l'accord international, jugé vain, six ans auparavant, au nom d'égoïsmes qui n'avaient rien de sacré.

La France revint à la charge et proposa la réunion d'une troisième Conférence Sanitaire Internationale, qui se tint à Constantinople en 1866. Son objet était l'étiologie et la prophylaxie du choléra.

Le pèlerinage de la Mecque entraît ainsi dans l'histoire sanitaire internationale. *Il n'en sortira plus désormais* et, pendant plus d'un demi-siècle, il en sera le pivot, avec son compagnon habituel, le choléra, la peste n'étant qu'une comparse.

I. LES PÈLERINAGES DE LA MECQUE AVANT 1865

Le choléra a toujours eu son berceau dans l'Inde, où les plus anciens textes signalent sa présence. Il y resta cantonné jusqu'au début du XIX^e siècle.

En 1817, 1823, il sort de l'Inde par deux portes, celle

de Calcutta, qui le conduira en Indochine, en Malaisie et dans les Iles du Sud de l'Océan Indien et celle de Bombay, par laquelle il se dirigea vers la Perse, la Mer Rouge et au Sud vers Madagascar et la Réunion.

En 1830, 1837, c'est la première invasion européenne.

Le choléra a, cette fois, quitté l'Inde par voie de terre ; les caravanes l'ont amené en Afghanistan et en Perse, d'où il va rayonner suivant deux courants, l'un, Nord, qui le conduira en Russie par Astrakan, l'autre, Sud, qui l'amènera en Mésopotamie, à la Mecque, en Égypte et sur les côtes de la Méditerranée.

En 1831, année fatale, le choléra apparaît à la Mecque pour la première fois.

Avant cette date, on savait bien, par les récits des pèlerins, par les vides constatés au retour des caravanes, que beaucoup de hadjis étaient restés soit aux Villes Saintes, soit sur les routes du désert, de même que beaucoup de « Sambouks » (1), partis des ports ouest de la Mer Rouge n'étaient pas revenus.

Mais il n'y avait là évidemment, en apparence, que la rançon de ces longs voyages, avec leurs risques de toutes sortes, leurs dangers, qui ne se traduisaient habituellement que par d'obscures hécatombes et par les souvenirs et les récits plus ou moins véridiques des survivants, dont il contribuaient indirectement à accroître l'auréole.

En réalité, un voile épais recouvrait tout ce qui se passait à la Mecque : chez les Européens, par impossibilité de s'y rendre, chez les Musulmans, soit par souci de ne rien révéler, soit par simple ignorance, indolence ou fatalisme.

La Mecque était loin, les maux qui y sévissaient ne franchissaient ni le désert ni la Mer Rouge, et les Villes Saintes restaient pour les Émirats une province d'un excellent rapport, sur laquelle il importait de ne point trop attirer l'attention. Et les pèlerins continuaient à satisfaire,

(1) Voiliers de la mer Rouge.

avec une pieuse résignation, aux appétits conjugués des autorités et des habitants et aux rapines des Bédouins (1).

Le Sultan de Constantinople n'avait d'ailleurs, là, qu'une autorité uniquement nominale en rapport avec son titre de Commandeur des Croyants.

Une mission d'enquête, envoyée aux Lieux-Saints par le Gouvernement Ottoman, en 1866, établit que, de 1831 à 1865, treize épidémies de choléra se sont succédé (2) durant le pèlerinage *sans avoir attiré l'attention des autorités ottomanes* : 1831, 1834, 1836, 1837, 1838, 1846, 1850, 1853, 1854, 1856, 1861, 1863. Il fallut enquêter sur place pour en trouver le souvenir dans la mémoire plus ou moins fidèle des habitants.

L'inquiétude des autorités locales avait été cependant éveillée.

C'est ainsi qu'en 1856, à la suite d'une épidémie de choléra qui dévasta le Nedjd, le Gouvernement local crut que la cause du mal était due à ce que le pur Islam n'avait pas été observé. C'est alors que fut instituée la « Commission de la Vertu » dont nous avons parlé précédemment.

Il semblait que le choléra fût définitivement installé au Hedjaz.

Un facteur nouveau entrait en jeu pour y favoriser son importation ; la navigation à vapeur, utilisée depuis 1858 pour amener à Djeddah les pèlerins de l'Égypte et de l'Inde, allait en effet détourner à son profit le transport de nombreux musulmans, au détriment des caravanes,

(1) Un pèlerin Moghrabin écrivait en 1183 de l'ère chrétienne :

« Les habitants du Hedjaz pensent des pèlerins ce qu'on ne penserait pas d'un Zimmi (chrétien vivant en pays musulman). Ils en ont fait la plus grande source de leurs revenus qu'ils exploitent. Ils les pillent sans merci et font tout pour leur ravir ce qu'ils possèdent. Le pèlerin avec eux ne cesse jamais d'avoir des obligations et de fournir des vivres jusqu'à ce que Dieu l'aide à rentrer dans sa patrie.

Si Dieu n'avait pas envoyé Saladin aux Musulmans, ces gens seraient dans un tel état de tyrannie qu'il serait impossible de parler à leur nourrisson ni d'attendrir leurs forts. » *Ibn Djoubair*, p. 47.

(2) Le Dr Cassem Izzeddine, procédant à une enquête du même genre, bien plus tard, ne trouva que huit épidémies pendant la même période.

véritables « quarantaines ambulantes », dont la sage lenteur permettait aux épidémies de s'éteindre peu à peu dans le désert. Dès lors, la rapidité du transport, raccourcissant les délais de route, mettait les Lieux-Saints à quelques jours de l'Inde et de l'Égypte et favorisait ainsi la transmission des épidémies dans les deux sens.

La Mecque devint donc, au XIX^e siècle, la station de relai du choléra entre le Bengale et l'Égypte (Hart).

De 1831 à 1912, soit pendant quatre-vingts ans, il y fit son apparition vingt-sept fois, soit une fois en moyenne tous les trois ans. Citons pour mémoire la peste qui n'eut qu'un rôle de second plan si on le compare à celui, dramatique, du choléra.

Une fois introduit dans la place, le choléra n'en devait plus partir que difficilement et à la faveur des mesures sévères que l'on mit plus de quarante ans à modifier. Il trouvait, en effet, un aliment tout préparé, pour son développement, dans l'énorme agglomération de peuples qui, venus de toutes parts, sans contrôle, se pressaient aux Lieux-Saints dans les conditions sanitaires les plus défectueuses, sous l'œil indolent des autorités locales à la fois ignorantes et désarmées. A la même époque, les mêmes conséquences tragiques, nées de circonstances analogues se reproduisaient d'ailleurs à l'occasion des pèlerinages dans l'Inde et en Perse, semant par milliers les cadavres sur leur route.

L'ignorance où l'on se trouvait à Constantinople au sujet des premières épidémies de choléra au Hedjaz, nous explique pourquoi nous savons si peu de choses de l'histoire médicale des pèlerinages antérieurs à 1865, en dehors des seules dates d'épidémie de choléra que la Commission d'enquête ottomane a pu fixer à partir de 1831. C'est insuffisant.

En vérité, on ne se préoccupait pas de la surveillance médicale des pèlerins. A la sélection brutale pratiquée par le fléau, pendant son maximum d'activité, au moment

des fêtes sacrées, succédait pendant les étapes des caravanes une sélection progressive qui aboutissait, en fait, à la disparition de la maladie au bout d'un certain temps, et on n'en parlait plus à l'arrivée.

Il semble, cependant, que ce soit à l'occasion de l'épidémie de 1858 que les premières mesures aient été appliquées aux pèlerins à leur retour : quarantaine de dix jours pour les navires ayant eu des cas avérés ou suspects de choléra à bord, réduite à cinq jours pour les autres.

En 1859, on place un médecin de service à bord des navires affectés au transport des pèlerins.

En 1864, on fixe le nombre des pèlerins à transporter d'après le tonnage.

Soudain éclate l'épidémie de 1865. C'est une catastrophe mondiale. Elle mérite une mention spéciale.

II. ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA DE 1865

C'est le modèle type de la propagation et de la généralisation foudroyantes du choléra.

Nous croyons devoir en rapporter l'histoire très résumée (1).

En 1865, le choléra sévissait à Java et à Singapour. Il est introduit à Djeddah et à la Mecque par des pèlerins indiens et javanais. On compte bientôt 200 décès par jour à la Mecque. Les pèlerins javanais, au nombre de 10.000, ont 3.000 morts. On estime que, sur les 90.000 pèlerins, il y eut plus de 15.000 décès.

Du 19 mai au 11 juin, 10 navires ramenèrent 15.000 Égyptiens à Suez. Les capitaines des deux premiers navires déclarent n'avoir eu parmi les pèlerins, au cours de la traversée, que des décès par « maladies ordinaires non

(1) Conférence Sanitaire de Constantinople, de 1866. Rapports de MM. Goodeve, Rykow, Salvatori, Bartoletti.

contagieuses » ; ils obtiennent de débarquer leurs passagers en libre-pratique.

Mais, trop tard, on apprend par la suite que l'un de ces bateaux avait dû jeter à la mer plus de cent cadavres ; il s'agissait de choléra.

Les résultats de ces déclarations mensongères et criminelles ne se firent pas attendre ; ils dépasseront tout ce que l'imagination peut concevoir.

Trois jours après le débarquement, le choléra se déclare à Suez (21 mai) ; le 2 juin, il est à Alexandrie et de là, en cinq semaines, envahit toute l'Égypte, où il causera 60.000 décès en trois mois.

D'Alexandrie, le fléau va se propager par voie de mer dans tout le bassin de la Méditerranée. Le 11 juin, il est à Marseille, d'où il gagne Aix, Toulon, Paris, apporté par des trains de fuyards. Le 20 juin, il est à Rhodes et à Malte (3.118 cas, 1.877 décès), le 23 juin à Smyrne (4.500 cas, 2.500 morts), le 28 juin à Constantinople (15.000 décès) et en Crète.

Le 7 juillet, il arrive en Italie (Naples, Ancône, 3.763 cas, 2.108 décès) ; puis, c'est le tour de l'Espagne (11.000 cas et 5.100 décès à Valence (8 juillet), 1.799 morts à Barcelone (22 juillet) ; Madrid est atteinte le 15 août (2.900 cas), et Séville, en septembre (4.330 cas et 2.674 décès). Les Baléares sont infectées en août (4.258 cas et 2.892 décès à Palma).

La maladie n'épargne pas le Proche-Orient ; elle a atteint Beyrouth (1.500 cas et 493 décès) le 28 juillet et, de là, la Palestine, la Syrie (7.000 décès à Alep) pour s'étendre en Mésopotamie, le long du Tigre et de l'Euphrate et gagner enfin la Perse.

Des Dardanelles, l'infection rayonne dans toute la Thessalie et la Macédoine. De Constantinople partent une série de fusées qui remonteront, l'une de Kustendje et Soulina le long du Danube, l'autre d'Odessa (236 cas) à Kiev (3.243), Twer, Saint-Pétersbourg, Vilna et jusqu'en

Allemagne Occidentale ; une troisième, par Trébizonde, envahira les ports de la Mer Noire et toute la région du Caucase. Enfin, les pèlerins partis vers le Sud, par mer, viendront infecter Bassorah et rejoindre les foyers de Mésopotamie et de Perse, infectés par les pèlerins venus du Nord.

De même les Javanais réinfecteront les Indes, d'où le choléra était venu.

Enfin, l'Atlantique elle-même sera franchie par le fléau ; la Guadeloupe sera infectée le 22 octobre par un navire venu de Marseille (on y comptera 10.000 morts), et, le 7 novembre, ce sera le tour de Pointe-à-Pitre.

Le choléra parvient jusqu'à New-York. Le 6 novembre arrive un navire infecté par deux familles allemandes venant de Suisse par Paris. Il y a eu 60 cas de choléra et 15 décès en cours de traversée, 42 autres cas à l'escale. Les autorités américaines font bonne garde ; la maladie ne gagne pas la ville. Là s'arrête cette tragique aventure.

Nous n'en avons pas le bilan exact. Mais rien que dans les grandes villes d'Europe, on put compter plus de 200.000 décès.

Telles sont les conséquences effroyables des fausses déclarations de navires arrivés à Suez en Mai 1865 et du manque de vigilance des autorités maritimes et sanitaires.

L'épidémie ne devait s'éteindre dans le monde qu'en 1874.

Mais cette épidémie a eu un autre relai : c'est l'Égypte. Si le choléra a envahi la Méditerranée et l'Europe, c'est après être passé par Alexandrie. Une fois seulement (1830) une épidémie partie de l'Inde par la voie de terre a atteint l'Europe ; les régions arides et montagneuses de la Perse et de l'Asie Centrale, les déserts d'Arabie et de Syrie représentaient la plus sûre protection.

Du côté de l'Égypte, l'obstacle est plus facile à franchir, et la voie maritime est le chemin que doit suivre tout naturellement le choléra. C'est donc en Égypte que la Conférence

de Constantinople, sur la proposition du Dr Fauvel, estimera, bien avant la percée du Canal de Suez, que devaient se concentrer tous les moyens d'action. « Si cet obstacle est franchi, l'épidémie rayonne fatalement sur toute la Méditerranée » (1).

On nous pardonnera ce long exposé ; il illustre d'une façon saisissante l'immense danger qu'a présenté le pèlerinage de la Mecque de 1865, en même temps qu'il fait prévoir les menaces que réservait l'avenir.

III. LA CONFÉRENCE DE CONSTANTINOPLE DE 1866 ET LE CONSEIL SUPÉRIEUR DE SANTÉ DE CONSTANTINOPLE

Effrayée par cette épidémie, l'Europe se concerta. Sur la proposition de la France, une Conférence Sanitaire se réunit à Constantinople en 1866 dans le but de rechercher les causes primordiales du choléra, d'en étudier les caractères et la marche, d'en déterminer les points de départ principaux et, enfin, de proposer les moyens pratiques de le circonvenir et de l'étouffer à son origine.

Cette Conférence marque une date capitale dans l'histoire sanitaire ; *pour la première fois une défense collective et raisonnée s'organise.*

Les débuts furent laborieux. Qu'on en juge. Le premier jour, des questions d'ordre politique intervinrent pour limiter les initiatives. La délégation française ayant proposé, en cas de choléra au Hedjaz ou en Égypte, d'interdire toute communication maritime entre les ports d'Arabie et le littoral égyptien et d'obliger les pèlerins à voyager par

(1) La situation est restée la même aujourd'hui ; l'Égypte reste le nœud des communications épidémiques de l'Europe avec l'Orient d'une part, l'Afrique Centrale et Méridionale d'autre part.

De là, l'importance capitale, depuis 1881, du rôle du Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte, organisme international chargé de la protection sanitaires des frontières de l'Égypte et de la protection du bassin oriental de la Méditerranée à l'égard des provenances d'Extrême-Orient.

caravane, le délégué de Perse fit observer que « cette proposition soulèverait des tempêtes de haines dans le monde musulman... et que cette seule idée que les souverains musulmans se sont entendus avec les puissances européennes pour régler la marche des pèlerins, suffirait pour changer complètement les rapports de ces souverains avec leurs sujets... » « *On ne transige pas avec le choléra* », répliqua le délégué de France, Dr Fauvel.

Après de longues discussions, la proposition française fut adoptée ; elle aboutissait, en somme, à purifier les pèlerins en leur faisant traverser le désert ». On codifiait ce que l'expérience avait appris depuis longtemps.

C'était là un résultat d'autant plus important que, un mois plus tard, allait s'ouvrir le pèlerinage, alors que le souvenir tragique de celui de l'année précédente hantait encore les esprits. Comme pour donner corps à ces préoccupations, une alerte se produisit bientôt : on annonce que le choléra sévit à Djeddah et à Yambo et vient d'être importé en Égypte. Renseignements pris, seule la première information était exacte. Elle se suffisait à elle-même, il est vrai.

Une fois cette émotion calmée, la Conférence poursuit ses travaux ; ils sont considérables par leur importance et leur intérêt.

A une époque où la nature microbienne des maladies infectieuses n'était pas encore connue, où régnait, incontestée, la théorie de leur propagation par les « miasmes », la conférence, composée non seulement de diplomates, mais, heureusement aussi, de médecins instruits de la pathologie de l'Orient, réunit une masse précieuse de documentation et d'observation, à laquelle les découvertes ultérieures en bactériologie, nées du génie de Pasteur, n'ont guère apporté que des additions. Aujourd'hui encore, il est infiniment instructif d'en lire les débats.

Sans connaître le germe du choléra, qui ne devait être découvert que seize ans plus tard par Koch, la Confé-

rence affirme que le principal agent de la propagation de la maladie c'est l'homme, que sa cause réside dans les déjections, dont, depuis quelques années déjà, on soupçonnait le rôle nocif. « Le choléra est attaché à l'homme et voyage avec lui, avec une vitesse d'autant plus grande que ses propres migrations se sont activées et sont devenues plus rapides » (1).

L'homme isolé est aussi dangereux que la grande masse de pèlerins, les agglomérations (foires, pèlerinages, navigation maritime) favorisent au plus haut point la propagation du fléau, auquel la misère, le surpeuplement confèrent une activité particulière. Cliniquement, la Conférence précisait la courte incubation du choléra, (quelques jours) et la contagiosité des simples cas de diarrhée, premiers symptômes frustes de la maladie.

Indépendamment de ces notions scientifiques et épidémiologiques importantes, la Conférence avait établi, comme corollaire, un véritable plan de protection contre le choléra et sa provenance, le pèlerinage de la Mecque (2) :

a) Contrôle sanitaire des pèlerins au départ de l'Inde, grâce au remaniement opéré par le Gouvernement Britannique (3) ;

b) Organisation d'une surveillance sévère à l'entrée de la Mer Rouge et, en cas d'épidémie, interdiction de

(1) Opinion toujours vraie, aujourd'hui surtout, où le développement imprévu des moyens modernes de communication crée de nouvelles préoccupations à notre contrôle sanitaire.

(2) Fauvel : *Travaux du Comité consultatif d'hygiène Publique de France*, t. IV, Baillière, 1875, p. 35 et suivantes.

(3) La Conférence, prenant acte que le choléra a son berceau dans l'Inde, recommandait de porter toute l'attention sur les provenances, surtout maritimes, de ce pays. Elle envisageait même la suppression de l'embarquement des pèlerins indiens et l'obligation pour ces derniers de fournir la preuve qu'ils avaient les moyens de pourvoir aux frais de leur voyage et à l'entretien de leur famille pendant leur absence, mesure déjà en usage aux Indes Néerlandaises en Algérie et en Egypte.

En même temps, la Conférence signalait la nécessité de contrôler les conditions du transport par mer, tâche éminemment difficile, les pèlerins étant « livrés dans les ports égyptiens et ottomans, aux appétits de la spéculation la plus avide. »

toute communication maritime entre le littoral de l'Égypte et le Hedjaz ;

c) Contrôle sanitaire pratiqué à Suez à l'arrivée, par une Commission internationale ;

d) Organisation d'une quarantaine, au retour, à El Wegh (1).

Tels étaient les quatre points cardinaux de ce programme.

D'autre part, le Gouvernement Turc, jusque-là réfractaire, faisait procéder, aux Lieux-Saints, à des améliorations matérielles selon les indications de la Conférence et appelait au Hedjaz des médecins musulmans instruits à l'européenne. L'exploration des côtes de la Mer Rouge permettait, grâce aux renseignements recueillis, d'établir, de Moka à Yambo, les services sanitaires de contrôle prévus par la Conférence. L'embarquement à Djeddah était surveillé.

Dans ces premiers résultats, la Conférence n'avait donc pas été stérile et la lecture de ses travaux est d'un intérêt considérable.

Enfin, se souvenant que la terrible épidémie de choléra de 1865 était due, à l'origine, à une déclaration mensongère d'un capitaine de navire, la Conférence concluait ses travaux par ces déclarations : « Les réticences, les fausses déclarations, rendent illusoire le système restrictif le mieux combiné et compromettent la santé publique. Elles doivent être sévèrement punies. A ce propos, la Conférence émet le vœu que le Gouvernement Ottoman promulgue, dans le plus bref délai, un code pénal contre les infractions aux règlements sanitaires ». (Procès-Verbal N° 43, p. 14).

Nous ignorons quelles furent les suites pratiques de ce dernier vœu ; elles nous seraient infiniment précieuses à connaître.

(1) Petit port sur la côte arabique de la mer Rouge.

La Conférence se sépara après huit mois d'un travail assidu, véritable monument d'observation et de logique. Aucune Convention diplomatique ne fut signée.

La Conférence avait surtout tracé la tâche de la Turquie. Le ministre des Affaires Etrangères Ottoman, Ali Pacha, déclara à cet effet que la « Sublime Porte, prenant ses conclusions en sérieuse considération, fera tout ce qui dépendra d'elle pour faciliter leur mise à exécution ».

Or, la protection sanitaire de l'Empire Ottoman était à cette époque confiée à un organisme international, mi-médical, mi-politique : le Conseil Supérieur de Santé de Constantinople, créé en 1838 par le Sultan Mahmoud II, en vue d'élaborer les mesures sanitaires propres à assurer la préservation de l'Empire Ottoman, dont les frontières s'étendaient alors jusqu'au Golfe Persique.

On peut juger du travail et de la vigilance (?) de cet organisme, en constatant qu'il dut envoyer une mission au Hedjaz en 1866 pour y « rechercher les épidémies antérieures de choléra... »

On se représente le débarquement à Djeddah de ces Diogènes d'un nouveau genre. Rien d'étonnant donc à considérer combien ce passé était d'un fâcheux présage pour l'avenir.

Plus perspicace, le Conseil Quarantenaire d'Égypte, sans attendre de nouvelles catastrophes, édictait un Règlement (1) concernant le Service Quarantenaire de la

(1) Ces mesures étaient les suivantes :

a) *Au départ.* Justification par les pèlerins de moyens d'existence, et d'un bon état de santé. Nombre de passagers sur les navires strictement conforme au mesurage. Arraînement obligatoire à Moka pour les bateaux venant d'Extrême-Orient et quarantaine de 15 jours à Massaoua pour les navires infectés. Les navires se présentant à Djeddah, sans être en règle avec Massaoua, seront refoulés sur ce dernier port.

b) *Au retour.* Inspection sanitaire individuelle obligatoire à Djeddah et Yambo avant l'embarquement. Interdiction de la voie de mer au retour, en cas de choléra au Hedjaz. Les caravanes subiront une visite sanitaire obligatoire à El Wegh, avec quarantaine de 15 jours en cas de contamination. Construction d'un lazaret à El Wegh. Pour les navires remontant de Djeddah et de Yambo, en cas de suspicion, quarantaine à Tor. Si le choléra se déclare, renvoi

Mer Rouge pendant la durée du pèlerinage, afin de prévenir de nouvelles invasions du choléra en Europe. C'est le premier plan de défense sanitaire qui ait été établi pour mettre à l'abri du danger du pèlerinage.

du navire pour subir une quarantaine de 15 jours à El Wegh, quarantaine qui sera renouvelée à chaque nouvelle infection. Enfin, pendant toute la durée du pèlerinage, les navires provenant de la mer Rouge des côtes d'Asie ou d'Afrique, seront soumis, même s'ils ont une patente nette et, indépendamment des quarantaines antérieures subies ailleurs, à une quarantaine d'observation de cinq jours aux Sources de Moïse, près de Suez. Aucune dérogation n'est autorisée aux règles ci-dessus.

CHAPITRE X

Les pèlerinages, de la conférence de Constantinople (1866) à la conférence de Venise (1892). La conférence de Venise.

DANS ses premiers résultats, la Conférence de Constantinople semblait ne pas devoir être stérile, en apparence tout au moins. Objectivement en fut-il de même ?

On s'en rendra compte à l'analyse succincte des pèlerinages qui suivirent.

Faisons-en rapidement l'histoire.

PÈLERINAGES DE 1867 ET 1868

La Conférence de Constantinople a publié ses décisions. Elles sont exécutées dans la mesure du possible.

Il y a bien encore un certain encombrement sur les navires, mais aucune épidémie ne se déclare, et le choléra ne fera aucune apparition pendant ces deux années ; aucun cas, en particulier, ne sera importé de l'Inde, grâce aux mesures que prennent, au départ, les Autorités Britanniques.

On constate avec satisfaction chez les autorités turques, égyptiennes et de l'Inde un désir général de collaboration.

PÈLERINAGE DE 1869

Il compte 110.000 pèlerins, dont 10.696 venus par Suez et 13.629 venus des Indes ; le reste est venu par caravanes (plus de 85.000).

Le Grand Chérif fait exécuter les mêmes mesures que l'année précédente.

Aucun navire des Indes n'est contaminé. Il n'y a pas de choléra à la Mecque où on ne constate que 44 décès seulement. C'est un très bon pèlerinage.

PÈLERINAGE DE 1870

Le choléra sévit aux Indes, à Zanzibar et en Mésopotamie. Le pèlerinage compte 200.000 hadjis dont 41.000 sont venus par mer.

Bien que le choléra et la variole règnent aux pays de départ, le pèlerinage sera « net » de ces maladies. Le Grand Chérif est intervenu personnellement pour faire procéder à la surveillance hygiénique de la Mecque. On organise des ambulances pour les malades.

Une caravane de Persans, provenant de Mésopotamie où règne le choléra, est arrêtée et doit rebrousser chemin. La population du Hedjaz se prête avec docilité aux mesures prescrites ; c'est l'âge d'or.

Des mesures importantes sont prises pour le retour : contrôle des pèlerins à l'embarquement à Djeddah pour éviter l'encombrement, quarantaine de trois jours à Suez.

PÈLERINAGE DE 1871

Le choléra sévit dans le Golfe Persique et en Russie, où il n'a d'ailleurs jamais disparu depuis la flambée de 1865.

Mais le zèle des Autorités sanitaires et administratives du Hedjaz ne faiblit point ; on visite et blanchit les maisons et les auberges, on nettoie les rues, on organise l'assistance matérielle aux pèlerins pauvres, on crée un hôpital et un service de désinfection.

C'est une transformation complète à laquelle les Mecquois coopèrent eux-mêmes. « On ne reconnaît plus l'ancien état de la Mecque tant les conditions hygiéniques y sont changées à l'avantage de la salubrité », déclare un pèlerin.

Il en est de même pour les caravanes.

A Suez, pour le retour, la Commission de Surveillance fonctionne ; on organise, pour les pèlerins, un campement quarantenaire aux Sources de Moïse (près de Suez) avec observation de cinq jours (ou plus) suivant le cas.

Ce quatrième pèlerinage s'est passé sans incidents.

Les jours heureux étaient, malheureusement, déjà révolus.

PÈLERINAGE DE 1872 (1)

Il se présente d'abord sous de fâcheux auspices.

Les fêtes de la Mecque sont prévues pour le mois de février. Or, durant l'été 1871, le choléra a fait son apparition en Russie ; il s'étendra en quelques semaines d'Arkangel à la Mer Noire, de la Baltique à la Mer d'Azov. Après une brève accalmie, il reparaitra, à l'automne, en Mer Noire et à Constantinople.

La Syrie est atteinte à son tour, puis la Mésopotamie.

En octobre, l'épidémie est en Arabie, amenée par une caravane de pèlerins Chiïtes, partie de Kerbela sur les frontières de Mésopotamie. Elle atteint Médine (933 décès au 23 octobre), puis la Mecque et enfin Yambo et la côte de la Mer Rouge.

En somme, une immense nappe épidémique, peu dense il est vrai, s'étend d'Arkangel à l'Afrique, envahissant le Hedjaz par le Nord, et, fait exceptionnel, quatre mois avant le pèlerinage.

(1) Fauvel, *Travaux du Comité Consultatif d'Hygiène publique de France*, t. IV, p. 55. Baillièrre, 1875.

L'Égypte est directement menacée. Déjà, un plan de campagne a été dressé par le Conseil Quarantenaire d'Égypte : quarantaine obligatoire pour les provenances du Hedjaz, envoi de deux avisos égyptiens pour surveiller Yambo et Djeddah, publication, dans les mosquées, que le voyage à la Mecque est dangereux. Enfin, l'éventualité est envisagée d'interdire les communications par mer entre le Hedjaz et l'Égypte.

Plus tard, aux précautions précédentes s'ajoutera, pour les pèlerins égyptiens, l'obligation d'une quarantaine à El Wegh, sur la côte arabique, à mi-chemin entre Suez et Djeddah.

Le lazaret prévu, en ce point, par la Conférence internationale, est immédiatement organisé.

En même temps, une Commission sanitaire est créée pour contrôler les arrivées à Suez et assurer, comme l'année précédente, le fonctionnement d'un campement sanitaire aux Sources de Moïse.

Pendant que ce programme s'exécute, les pèlerins arrivent placidement au Hedjaz : 30.000 débarquent à Djeddah.

Officiellement, les fêtes de février se déroulent sans incident ; sur 185.000 pèlerins réunis le 20 février à Mouna, 65 décès seulement et pas un cas de choléra ! C'est bien douteux, et cette disparition du fléau au moment de l'agglomération des pèlerins est peu vraisemblable, car, huit jours après les Fêtes de Mouna, on notera sa réapparition.

En effet, les pèlerins gagnent en hâte Djeddah pour se rembarquer, lorsque le 27 février, un courrier à dromadaire annonce la découverte du choléra à la Mecque, chez les pèlerins mendiants.

Or, des navires sont déjà chargés. Ils avaient eu l'assurance des autorités de la Mecque que, vu le bon état sanitaire du pèlerinage, ils seraient exemptés de la quarantaine à El Wegh ; ils s'obstinent à se rendre directement à Suez

pour franchir le Canal et ne rebroussent chemin sur El Wegh que sur l'intervention des Consuls et la menace du canon.

A Djeddah, c'est un affolement indescriptible. La panique entraîne un trafic invraisemblable de la part des agents de navigation. Les navires repartent, bondés de fuyards... et par miracle aucun cas de choléra ne se produit sur les 10.000 pèlerins qui subirent la quarantaine à El Wegh.

A la fin d'avril, le choléra disparaissait complètement de la Mecque.

Les caravanes furent plus durement éprouvées à leur voyage de retour.

Déjà, parmi une caravane de 4.000 pèlerins qui firent le trajet de la Mecque à Médine, 400 environ périrent du choléra en route, soit 10 %.

La caravane de Syrie emportée avec elle la maladie qui ne disparaîtra qu'à la dixième étape, justifiant ce principe d'expérience que les épidémies s'éteignent dans le désert ; les pèlerins arriveront à Damas en excellente santé, ayant parcouru les quatorze autres étapes sans incident.

Les autres caravanes furent plus ou moins frappées.

En somme, le fléau ne franchit pas les frontières du Hedjaz, respectant les navires et les lazarets, malgré le désordre extrême au cours de l'embarquement à Djeddah.

C'est qu'une mesure de vaste envergure et d'une grande efficacité avait été prise par le Conseil Quarantenaire d'Égypte : la « mise en quarantaine de l'Arabie » (Bérard) (1) ; le Canal de Suez fut fermé aux navires en provenance du Hedjaz et une quarantaine de dix jours, portée à vingt jours, imposée à El Wegh à tous les pèlerins au retour.

(1) Ed. Bérard, *Le Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte*, Alexandrie, Typo. Penasson, 1897.

Le fléau avait néanmoins sévi assez durement. En effet, quand on fit, à Suez, le compte des pèlerins au retour, on n'en trouva que 11.687, alors que 16.000 étaient partis ; le déficit, soit plus d'un quart, devait être porté au compte du choléra, qui, dans l'ensemble, fut donc infiniment plus agressif qu'il ne semblait au premier aspect, officiellement du moins.

PÈLERINAGE DE 1873

Il était grevé, au début, des inquiétudes qu'avait semées le pèlerinage de l'année précédente et de la crainte de voir l'épidémie reparaitre au Hedjaz.

De plus, le choléra était en Nubie et dans la Haute-Égypte ; aussi une mesure utile consista à interdire l'embarquement des Takrouris (1).

Enfin, il s'agissait d'un pèlerinage *akbar*, c'est-à-dire que le jour d'Arafat tombait un vendredi : 40.000 pèlerins débarquent à Djeddah, 150.000 se trouvèrent réunis à Mouna le 8 février. Le choléra ne se montra pas, seule la variole frappa les Indiens.

Des précautions sérieuses avaient été prises, tant à la Mecque qu'à l'embarquement des pèlerins au départ de l'Égypte et de l'Inde et à leur rembarquement à Djeddah.

D'autre part, le lazaret d'El Wegh avait été perfectionné et pourvu de machines distillatoires pour 30 tonnes d'eau par jour ; les pèlerins au retour y subirent une observation de cinq jours. Mais le fonctionnement du lazaret fut médiocre ; « les soins de propreté, les mesures de désin-

(1) Les Takrouris sont des nègres mendiants, originaires le plus souvent du centre de l'Afrique. Ils sont, au début, l'élément principal des épidémies. Ils arrivent au Hedjaz dans la plus grande misère, après parfois des années de voyage, au cours desquelles ils ont vécu de leur travail ou, simplement, de mendicités. Les Bédouins du Hedjaz les attaquaient pour enlever les enfants et les femmes qui les accompagnaient et en faire des esclaves. Pour se protéger, ils étaient armés d'arcs, de flèches et de lances empoisonnées. Ils voyageaient à pied, accompagnant les caravanes et voyageant sous leur protection.

fection y furent très négligés, les machines distillatoires ne fonctionnèrent pas au début, et plusieurs navires ne débarquèrent pas leurs passagers » (Fauvel).

Heureusement, l'état sanitaire resta satisfaisant et 652 pèlerins égyptiens seulement (sur 22.000 au départ) manquèrent à l'appel au retour à Suez.

Mais des incidents tragiques se produisirent sur mer.

Les capitaines de trois navires vendirent, en rade de Djeddah, une partie de leur provision de charbon ; ils avaient projeté de se remorquer réciproquement (Fauvel) et de gagner, de cette façon, Suez à peu de frais. Malheureusement il n'en fut pas ainsi ; l'un resta en détresse au milieu de la Mer Rouge, avec ses pèlerins mourant de faim et de soif et fut fort heureusement remorqué jusqu'à Suez par un vapeur égyptien. Un autre put, à la voile, atteindre Tor, où il se procura un peu de bois et reprit sa route ; mais le capitaine, craignant des représailles, s'enfuit avec ses officiers et regagna la terre abandonnant ses pèlerins en pleine mer. Un autre vapeur égyptien les rencontra et les sauva. Le voyage du troisième fut aussi mouvementé. Fait inouï, le Consul du pays dont relevait le pavillon de ces trois navires refusa d'intervenir.

Ces tristes faits imposaient la nécessité d'une entente internationale concernant le transport des pèlerins.

Les scandales de l'embarquement à Djeddah l'année suivante vinrent la confirmer.

PÈLERINAGE DE 1874

La misère du fellah en Égypte, la disette dans l'Inde, devaient diminuer l'importance de ce pèlerinage qui restait néanmoins sous la menace du choléra qui sévissait aux Indes Néerlandaises.

Le départ des pèlerins en Égypte fut parfaitement réglé, et le lazaret d'El Wegh mis au point.

Les fêtes de la Mecque se déroulèrent sans incident. Le Grand Chérif, bien que malade, se fit porter à Mouna et présida lui-même à l'exécution des mesures d'hygiène : 113.000 pèlerins se rendent à Arafat le 27 janvier, ils seront 166.000 le lendemain à Mouna.

Au départ de Djeddah, les faits regrettables de l'année passée se reproduisent, encore accrus : bousculades, spéculations des agents de navigation, entassement à bord des navires : bref, c'est une piraterie éhontée.

On constate, avec regret, que la même immoralité règne au lazaret d'El Wegh ; tout le monde trafique avec le pèlerin et à ses dépens. Il n'y a aucun contrôle de patentes ; « sur 40 navires arrivés à Suez, deux seulement portaient le nombre exact (de pèlerins) signalé sur la patente » (Fauvel). L'un, de 464 tonneaux, portait 800 pèlerins et 44 hommes d'équipage !

A Suez, la Commission de Contrôle égyptienne n'existait pas.

De tout ce désordre « organisé », il ne résulta cependant aucune épidémie. Mais les enseignements de 1865, les prescriptions de la Conférence de Constantinople s'effaçaient dans le lointain : une législation sanitaire internationale devenait de plus en plus nécessaire. La cupidité, le manque de conscience, la paresse, menaçaient de provoquer de nouvelles catastrophes sanitaires et de réduire à néant les tragiques enseignements d'un passé encore tout récent.

En 1875, le choléra ravage la Syrie, les navires à pèlerins transitent le Canal de Suez en quarantaine et la quarantaine est de rigueur à El Wegh avant de débarquer au Hedjaz, où l'épidémie ne se montre pas.

En 1876, rien à signaler.

1877

Le système des lazarets de la Mer Rouge est modifié : Tor servira pour les quarantaines d'observation en période

normale, El Wegh sera réservé pour les cas d'épidémie ; les pèlerins y purgeront une première quarantaine d'observation avant d'aller à Tor.

1878

Le choléra éclate brusquement et simultanément à la Mecque le 24 décembre, à Djeddah le lendemain, quelques jours après à Médine et le 7 janvier à Yambo.

Les caravanes sont atteintes, dans leur trajet entre la Mecque et Médine ; celle du Yémen emportera la maladie avec elle en Assyr.

L'épidémie cesse rapidement le 18 janvier à la Mecque et le 6 janvier à Djeddah.

Mais elle *avait été cachée*. En effet, en même temps qu'elle était signalée à Djeddah, les pèlerins débarquaient à Tor, soit une semaine au moins après les fêtes.

Et que penser des 102 cas constatés officiellement le premier jour, sans atteintes antérieures ?

L'origine en fut obscure : probablement de la Malaisie où le choléra régnait au moment du départ des pèlerins.

Le Conseil Quarantenaire d'Égypte prescrit des mesures rigoureuses : quarantaine de 20 jours à Tor, interdiction de retour par voie de terre et, pour la première fois, la traversée de l'Égypte est interdite aux pèlerins étrangers.

En 1879, pas d'épidémie. Des efforts hygiéniques importants sont faits à Mouna.

Il en est de même en 1880.

Mais Djeddah devient « inhabitable pour le genre humain, à cause de l'abandon complet des moindres prescriptions hygiéniques » et les consuls protestent.

Les trois années qui suivent furent mauvaises.

1881

Le choléra est importé d'abord à Aden puis à Djeddah, par un navire venant des Indes. Il gagne la Mecque, où il sévira quatre mois, et Médine. Les villages environ-

nants ces deux villes sont durement frappés ainsi que les caravanes. Celle qui se rend de Médine à la Mecque, un mois avant les fêtes, perd 141 hommes en 12 jours. On comptera, en tout, 4.292 morts. L'Administration déclare la cessation officielle de l'épidémie alors qu'elle sévit encore.

Le choléra avait commencé six semaines avant les fêtes. Beaucoup de pèlerins étaient déjà en route quand la nouvelle de l'épidémie parvint, transmise par le Conseil Quarantenaire d'Égypte. Seules l'Algérie et la Bosnie-Herzégovine purent l'interdire.

38.000 pèlerins débarquent à Djeddah.

Un plan de campagne énergique est établi pour protéger l'Égypte : interdiction de toute communication par terre ou par mer avec le Hedjaz ; cordons sanitaires à El Wegh, Akaba et aux Sources de Moïse. Les pèlerins subissent une première quarantaine de quinze jours à El Wegh, une seconde de dix jours à Tor, enfin une troisième, de trois jours, aux Sources de Moïse : au total 28 jours.

Mais, à ce régime, les plus pacifiques devaient devenir enragés.

Cela ne manqua point.

A un moment donné (26 décembre) 10.097 pèlerins se trouvent parqués au lazaret d'El Wegh, dont la correcte installation ne put tenir devant cette foule. Bientôt le choléra, importé de Djeddah par un navire infecté, sévit dans les sections, les quarantaines se succèdent parmi les groupes contaminés, qui compteront 75 décès.

Nous sommes fin décembre, tout le monde couche sur le sol, il fait froid la nuit. Les ressources s'épuisent, l'aide du Gouvernement Égyptien est réclamée pour nourrir ces malheureux démoralisés, dont certains sont là depuis 40 et 50 jours, car chaque section contaminée n'est dirigée sur Tor que quinze jours après le dernier cas constaté. En même temps, une épidémie d'ophtalmie purulente sévit sur le campement. La colère gronde.

Trois caravanes ont brûlé El Wegh et se dirigent

vers Suez. Des espions sont envoyés à leur recherche. On retrouve les fuyards sur le Canal de Suez, que certains veulent franchir à la nage ; ils sont accueillis à coups de fusil par les soldats postés sur la rive. Le calme renaît enfin et, résultat capital, l'Égypte et l'Europe restèrent parfaitement protégées.

1882

Le pèlerinage fut peu important ; 25.580 arrivés par mer, seulement.

Heureusement. Le choléra a débuté le 23 octobre ; quelques jours auparavant, deux navires à pèlerins venant d'Extrême-Orient ont refusé de s'arrêter au lazaret de Camaran, qui vient d'être créé à l'entrée sud de la Mer Rouge pour observer individuellement tous les pèlerins en provenance d'Extrême-Orient.

Ce sont eux les coupables, car le choléra, qui *sévissait dans l'Inde*, leur pays d'origine, apparaît quelques jours après le débarquement au Hedjaz.

Malgré une organisation sanitaire estimée correcte, le choléra éclate à Mouna, où 70.000 pèlerins sont réunis et il les accompagne dans tous leurs déplacements. Médine est infectée à son tour.

Le lazaret de Camaran lui-même est atteint ; les pèlerins menacent de tuer le médecin s'il ne les laisse pas partir. Au total 622 cas seulement. Ce fut une épidémie bénigne.

Elle ne sortit pas du Hedjaz ; les lazarets de Tor et d'El Wegh restèrent indemnes.

1883

Le choléra sévit en Égypte. Il a débuté à Damiette, importé, suppose-t-on, par des chauffeurs et des charbonniers débarqués clandestinement de navires provenant de l'Inde où sévissait la maladie. On a compté en Égypte 48.643 décès (connus).

On croit que l'épidémie a été importée au Hedjaz

par la Caravane du Caire qui, forte de 900 pèlerins au départ en avait perdu 150 en route, on ne comptera que 466 décès à la Mecque.

A moins que ce n'ait été qu'une reviviscence de l'épidémie de l'année précédente, ce qui serait fort possible.

On apprend, d'autre part, que des navires de commerce de l'Inde, afin de se soustraire aux mesures quaranténaires imposées en Égypte aux navires en provenance des pays contaminés, relâchent à Karachi, où ils prennent une nouvelle patente, nette cette fois. C'est la conspiration universelle pour éviter la rigueur des règlements sanitaires.

L'épidémie continue en Égypte pendant le pèlerinage et, seule, la voie de terre, par caravanes, est autorisée pour le retour des pèlerins.

Le choléra se déclara à Tor (six cas).

De 1884 à 1889 s'écoule une période heureuse, soulignons-la avec satisfaction.

1884

Cette année-là, le choléra sévit en France, en Algérie, en Italie et en Espagne. 56.000 pèlerins sont groupés à Arafat sans incident.

Le Conseil Quarantenaire d'Égypte édicte un nouveau règlement sur le pèlerinage (1) qui reprend et complète celui de 1866.

(1) Règlement du Conseil Quarantenaire de 1884 :

« Tout navire provenant d'un port du Hedjaz ou de tout autre port de la Côte arabique de la mer Rouge, muni de patente brute de choléra, ayant à bord des pèlerins ou des masses analogues, à destination de Suez ou d'un port de la Méditerranée, est tenu de se rendre à El Wagh pour y subir la quarantaine réglementaire.

Il y sera procédé au débarquement des passagers, bagages et marchandises susceptibles et à leur désinfection, ainsi qu'à celle des effets à usage et du navire.

La durée de la quarantaine à El Wagh, pour les pèlerins désignés ci-dessus est de quinze jours pleins à compter du jour du dernier cas de choléra constaté dans les sections quaranténaires, pourvu que les sections présentent des garanties suffisantes d'isolement.

Une fois la quarantaine escomptée, ces pèlerins seront dirigés sur Tor, où ils devront subir une nouvelle quarantaine de cinq jours avec désinfection des effets et des marchandises très susceptibles, ainsi que le navire ; ensuite les pèlerins étrangers devront s'embarquer sur le navire qui les a conduits à

1885

Bon pèlerinage. Cette année-là, 120.000 pèlerins sont arrivés, dont : 53.000 par mer, 7.000 par la Caravane de Syrie, 15.000 par celle du Yémen, auxquels s'ajoutent 25.000 habitants de la Mecque, 2.000 Médinites et 20.000 Bédouins et chameliers.

1886

Petit pèlerinage. Il n'est débarqué que 27.215 pèlerins à Djeddah, soit la moitié de l'année précédente, variations dont il serait intéressant de connaître la cause.

1887

Les Fêtes tombent en août. Il fait 39° à l'ombre. Il y a beaucoup de malades.

D'accord avec le médecin du Mahmal, le délégué du Conseil Quarantenaire d'Égypte au Hedjaz a établi une clinique gratuite dans l'établissement de bienfaisance égyptien.

« De son côté, l'autorité sanitaire ottomane a déployé autant d'activité que les autres années pour assainir la vallée de Mouna des viandes sacrifiées par les pèlerins. Mais malgré la surveillance de ces agents, une quantité de viandes pourrissait sur le sol, produisant une odeur infecte jusque dans la vallée, de sorte qu'il était à peine possible d'y demeurer. (Rapport du Délégué du Conseil Quarantenaire).

Tor et passer le Canal en quarantaine après avoir subi à Suez un interrogatoire avec visite médicale favorable.

Dans le cas où un accident cholérique se manifesterait dans une des sections, les pèlerins qu'elle renferme subiront une quarantaine de quinze jours.

Les pèlerins égyptiens, après avoir quitté Tor, devront débarquer aux Sources de Moïse pour y subir une observation quarantenaire de trois jours et une visite médicale avant d'être admis en libre pratique.

Les navires qui transporteront les pèlerins seront soumis aux mêmes mesures que ces derniers, sans pouvoir les abandonner pour faire de nouveaux voyages.

Dans le cas où, pendant la traversée de Tor à Suez, ces navires auraient eu un cas suspect à bord, ils seront repoussés à Tor.

Modifications ultérieures de la Conférence de Venise de 1892 :

El Wegh est supprimé et remplacé par Tor, où la quarantaine est de quinze jours.

De plus, pour les Égyptiens, quarantaine de trois jours à Ras Mallah ou à toute autre station désignée par le Conseil Quarantenaire d'Égypte.

Pas d'épidémie cependant.

Cette année-là on a compté 140.000 pèlerins, dont 46.000 arrivés par mer.

Rien à signaler en 1888 et 1889, années sans histoire.
Cela fait cinq ans de tranquillité.

1890

Mais en 1890, le charme est rompu : le choléra reparait pour un nouveau cycle (quatre fois en cinq ans : 1890, 1891, 1893, 1895).

Le Dr Cassim Izzeddine, ancien Directeur de l'Hygiène au Hedjaz, a fait une longue étude de ces épidémies (1).

En 1890, le choléra est introduit au lazaret de Camaran par un vapeur venant de Bombay. Des cas ont été constatés au cours du voyage ; on les étiquette au début « anémie et débilité ». Les pèlerins restent 58 jours en quarantaine, ils se révoltent, tentent de corrompre leurs médecins.

Les barrages sont insuffisants, d'autres navires s'infectent au passage à Camaran et iront contaminer le Hedjaz.

En même temps, le choléra, après avoir sévi en Mésopotamie en 1889, s'était réveillé en Asie Mineure et en Syrie, à Mardine, Diarbékir, Meskène, Alep et constituait ainsi un autre foyer qui venait menacer l'Arabie par le Nord-Est.

La France a interdit le pèlerinage aux Algériens. Heureuse initiative, car le choléra éclate à Mouna le deuxième jour des Fêtes, le 28 juillet (21 cas). Le maximum est atteint le 31 juillet (485 cas) avec décroissance régulière jusqu'au 9 août (177 cas) et disparition le 22 août : au total 2.538 décès à la Mecque, 461 à Médine, 1.337 à Djeddah..., 4.439 décès en tout.

(1) Dr Cassim Izzeddine, *Les épidémies de choléra au Hedjaz*, Constantinople, 1918, Imprimerie Amiré.

Dr Cassim Izzeddine, *Le choléra et l'hygiène à la Mecque*, Paris, 1909, Maloine, éditeur.

Des villages voisins de la Mecque sont dévastés (Wadi Fatima) ; les cadavres sont restés pour la plupart en plein désert.

Le lazaret de Tor est infecté à son tour (135 décès). *Mais l'épidémie n'en sortira pas* (1). L'Égypte est parfaitement protégée (2).

En 1891, épidémie comparable qui débute, cette fois, cinq jours avant les Fêtes.

Les caravanes étaient arrivées en bonne santé, mais, comme l'année précédente, le choléra avait été importé à Camaran par un navire des Indes. Là l'isolement est toujours inopérant. Des contacts s'établissent entre les pèlerins infectés isolés en quarantaine, et ceux de deux navires indemnes.

Le choléra se déclare à la Mecque le 10 juillet (3 cas) et augmente progressivement : 140 cas le 17, 381 le 18, 476 le 20, 335 le 21, 311 le 22, puis il décroît rapidement pour disparaître le 20 août.

Et le Dr Saleh Soubhy, qui fit le pèlerinage, nous décrit les pèlerins se baignant dans le réservoir d'eau potable à Arafat (3), en pleine épidémie cholérique ! Les autorités ottomanes ne délivraient pas de certificat de décès et les pèlerins cachaient leurs morts.

(1) Le service du lazaret est difficile à assurer. Le campement dût être déplacé (673 tentes) et de grosses difficultés furent rencontrées pour la distribution de l'eau, le personnel manque, « tous les habitants du village et des environs étant partis avec leurs chameaux pour s'emparer de la cargaison d'un bateau anglais échoué à 15 milles de là. »

(2) Le ministère de l'Intérieur a décidé :

1° Les bateaux ne doivent passer le Canal (de Suez) que de jour seulement.

2° Une petite embarcation, montée par dix soldats armés, doit être attachée par une corde derrière chaque bateau en quarantaine.

3° Ces soldats ont ordre de tirer sur tous les pèlerins qui s'évadent ou débarquent sans autorisation.

4° Le bateau sera suivi à terre par deux soldats à chameau, sur tout le parcours du Canal.

5° Si le bateau s'arrête dans le canal, les soldats de l'embarcation, ainsi que les gardes à dromadaire, formeront la garde autour du bateau.

(3) Nous possédons une photographie montrant les réservoirs d'eau potable d'Arafat transformés en bains publics.

Le chiffre officiel de 3.207 décès, sur 132.298 pèlerins, est donc inférieur, de beaucoup, à la réalité.

Des mesures sévères sont prises pour empêcher le choléra de remonter vers le Canal de Suez ; une station sanitaire est installée à Akaba pour les caravanes, qui y font une quarantaine de vingt jours.

A Tor, un bactériologiste surveille les arrivages par mer, et, de même que l'année précédente, le choléra ne franchira pas ce barrage.

1892

En 1892, détente, mais, aussi, année féconde qui va permettre à l'Europe de s'organiser contre le choléra.

Il fallait aviser, en effet.

Au point de vue sanitaire, la situation était sérieuse ; deux années de suite, 1890, et 1891, le choléra avait envahi à la fois le Hedjaz, la Mésopotamie et la Syrie ; il n'avait qu'un bond à faire pour atteindre les côtes de la Méditerranée. L'Europe était menacée.

Une nouvelle Conférence Sanitaire Internationale allait étudier sa protection, en instituant une « Société d'assurances mutuelles contre les épidémies » (Barrère) ; elle allait, en même temps, se montrer « la mère du Conseil Quarantenaire d'Égypte ».

Étudions-la.

LA CONFÉRENCE DE VENISE, 1892

Elle se réunit sur l'invitation de l'Autriche-Hongrie. Son but précis était :

la protection de l'Europe contre le choléra ;
la réorganisation du Conseil Quarantenaire d'Égypte.

I. Protection de l'Europe contre le choléra d'Orient, en particulier en provenance du Hedjaz

Le règlement établi à la suite de la Conférence de 1866 n'était pas si mauvais, puisque, depuis cette date, aucun

cas de choléra n'avait été importé de Mer Rouge en Europe. Mais, comme nous venons de le voir, les résultats obtenus en Arabie étaient bien moins brillants.

Cependant, la science avait progressé ; Koch avait découvert en 1884 le microbe du choléra et son domicile habituel dans les déjections des malades et les linges souillés.

D'autre part, la question des étuves à désinfection était maintenant au point.

On pouvait donc exercer une action prophylactique plus objective et plus précise, puisqu'on connaissait la cause et, en même temps, plus efficace, puisqu'on avait les moyens de la supprimer.

Le Règlement concernant le contrôle des pèlerins au retour du Hedjaz (1) fut donc remanié, en tenant compte, particulièrement, des mesures à prendre à l'égard des germes.

La Station d'El Wegh fut supprimée et Tor, notablement renforcé, devint le seul lazaret de surveillance. Tous les navires à pèlerins devaient s'y rendre pour subir, (après débarquement, douche, désinfection des bagages et des effets) une quarantaine de trois à quatre jours en temps normal, portée à quinze jours en cas de choléra. Les pèlerins égyptiens, en raison du voisinage immédiat de leur pays, devaient subir une observation supplémentaire de trois jours à Ras Mallap, ou dans toute autre station désignée par le Conseil Quarantenaire d'Égypte (2).

Les caravanes de pèlerins devaient également se rendre à El-Tor, sauf celles venant d'Akaba et de Moilla, soumises, à leur arrivée sur le Canal de Suez, à la visite médicale, à la désinfection du linge sale et des effets usagés. Les caravanes étrangères étaient soumises au même régime

(1) Voir note 1, p. 153

(2) Ces délais sont aujourd'hui de trois jours en temps normal, cinq jours en cas de choléra et six jours en cas de peste. Le supplément de trois jours pour les Égyptiens est facultatif.

et accompagnées ensuite jusqu'aux limites du désert par des gardes-sanitaires.

Le lazaret de Tor, principale forteresse du Conseil Quarantenaire d'Égypte, devenait ainsi l'élément essentiel de la défense contre le choléra en provenance du Hedjaz. Quelques critiques furent bien présentées au sujet de son organisation et de son fonctionnement, critiques qui, la plupart, tombent quand on constate ce résultat : en 1890 et en 1891 des milliers de cas de choléra furent constatés parmi les pèlerins à la Mecque ; or, on en enregistre seulement quelques rares cas à Tor et aucun cas en dehors. Le barrage était donc efficace.

En même temps, la protection de l'entrée Sud du Canal de Suez fut améliorée, « sa défense et celle de l'Égypte étant d'autant plus importantes que, lorsque le choléra franchit ces barrières, l'Europe entière est menacée » (Proust). D'où le renforcement du contrôle sanitaire à Suez, l'installation, sur le Canal, de Médecins quarantenaires et la création d'un établissement de désinfection aux Sources de Moïse pour les passagers (Tor restant réservé aux pèlerins).

Enfin, les mesures à appliquer en période normale aux navires en provenance d'Extrême-Orient étaient bien établies, selon qu'ils étaient indemnes, suspects ou infectés (1).

Tel est le schéma général du nouveau système de protection, solide et cohérent, de l'Égypte et de la Méditerranée.

(1) Pour les navires indemnes, passage immédiat dans le Canal ; pour les autres, mesures quarantenaires appropriées. Les navires infectés sont retenus à Suez pour désinfection et isolement des passagers. Les navires suspects sont autorisés à transiter le Canal en quarantaine sous des conditions bien précises : immédiatement s'ils ont médecin et étuve à bord, sinon après désinfection. Un corps spécial de gardes-sanitaires était, en outre, créé pour assurer l'isolement et la surveillance des navires durant la traversée du Canal.

II. Réorganisation du Conseil Quarantenaire d'Égypte

L'exécution de ce programme incombait au Conseil Quarantenaire d'Égypte, véritable geôlier du Canal de Suez, auquel la Conférence adressait des instructions très étendues et très précises en ce qui concerne l'application du règlement sur le Pèlerinage (1).

Ces critiques avaient été adressées au sujet du rôle passé de ce Conseil, critiques injustifiées pour la plupart.

Le Conseil a fait ce qu'il a pu dans les circonstances qui avaient présidé à sa formation et dans les circonstances difficiles et contradictoires dans lesquelles il s'est trouvé. Le Conseil se trouvait entre deux systèmes : celui des Puissances Continentales qui ont surtout à cœur la défense contre la propagation du choléra et le système contraire qui s'appliquait surtout à sauvegarder les intérêts du commerce en général.

Du conflit, nécessaire, entre ces deux idées, il résultait forcément pour le Conseil, un état d'incertitude et d'impuissance. (Brouardel.)

Deux modifications devaient donc être apportées à son statut pour lui permettre de bien remplir sa tâche :

le rendre plus international en réduisant les membres égyptiens de neuf à quatre ;

modifier la qualité de ses membres européens. Ces derniers, au nombre de quatorze, s'ils n'étaient pas médecins devaient être fonctionnaires de carrière, d'un grade de vice-consul au moins ou d'un grade équivalent (2).

Mais la besogne n'était pas achevée.

C'était une belle tâche de s'occuper de surveiller le retour des pèlerins, mais leur voyage à l'aller aux Lieux-Saints n'était pas moins intéressant.

Car la Mecque restait toujours menacée ; les mesures

(1) Voir les détails dans : *Compte-rendu de la Conférence de Venise*, Rome, Imprimerie nationale J. Bertero, p. 300.

(2) Un décret khédivial de 1893 sanctionnait ces modifications et fixait à nouveau le statut organique du Conseil.

prescrites antérieurement avait été insuffisantes ou mal appliquées, puisque le choléra avait continué à y sévir : huit fois depuis 1865, et en particulier, pendant les deux années qui ont précédé la Conférence, 1890 et 1891.

D'un autre côté, la dernière épidémie cholérique de l'Irak, de la Mésopotamie et de la Syrie (1889-1890) a permis de constater qu'aucune surveillance n'existe au Golfe Persique pour les navires provenant des régions contaminées. Il y a donc lieu d'y établir une surveillance sérieuse dans le genre de celle que la Conférence de Venise a recommandée pour Suez (p. 302).

Et la Conférence émettait le vœu qu'une entente s'établît à ce sujet entre le Gouvernement Ottoman et les Puissances de l'Europe sur ces deux questions et, qu'après les études préparatoires, une nouvelle Conférence se réunît pour régler définitivement ces deux points :

1^o Mesures prophylactiques à prescrire à l'égard des pèlerins qui se rendent au Hedjaz ;

2^o Surveillance à établir au Golfe Persique.

Ce devait être le programme de la Conférence de Constantinople de 1894.

Une Convention sanitaire, signée par les plénipotentiaires, donnait force de loi aux résolutions adoptées ; c'était la première fois que les puissances se décidaient à abandonner le système individuel de défense pour le remplacer par une entente concertée.

Ainsi se justifiait la déclaration solennelle du P^r Brouardel à l'ouverture des travaux : « En Europe, tous les pays continentaux sont solidaires ». Une étape considérable dans la prophylaxie internationale était franchie (1).

(1) C'est à Venise que furent jetées les bases de la prophylaxie moderne, tout en faisant une large part aux besoins du commerce et des échanges internationaux. On reconnut la vanité des longues quarantaines, et on y substitua un régime dont on a pu dire qu'il conciliait le maximum de protection de la santé publique et le minimum d'entraves à la liberté des échanges.

La conférence proclama la solidarité sanitaire internationale, introduisit dans la pratique des Nations la notification de l'existence du foyer cholérique et

L'Europe et le Proche-Orient avaient désormais une charte sanitaire.

La suite nous montrera l'usage qu'ils en firent respectivement.

substitua, dans l'appréciation, l'état du navire à l'état des provenances — disposition de toute première importance.

La quarantaine, née à Venise, mourut à Venise. Les épidémies orientales furent arrêtées à leur voie d'accès. L'opinion publique, prompt à s'alarmer, cessa de voir dans des mesures aussi rigoureuses que superflues le moyen de se protéger contre les épidémies. (Barrère, *Conférence Internationale de Paris*, 1926, p. 42.)

CHAPITRE XI

Le pèlerinage de 1893

C'EST fut le pèlerinage de l'épouvante, le plus tragique de tous, peut-être. Plusieurs témoins nous en ont laissé le dramatique souvenir (1).

Les fêtes tombaient du 23 au 26 juin.

Seize jours auparavant, le 7 juin, le choléra éclate simultanément dans trois quartiers de la Mecque, uniquement sur des Yéménites arrivés depuis trois jours : trente et un décès sont enregistrés le premier jour.

Le nombre augmente et leur dispersion s'accroît immédiatement sur les diverses races, à mesure que les pèlerins affluent pour le Baïram. Cette foule va servir d'aliment redoutable pour l'épidémie qui se développe comme un incendie.

FÊTES DU BAÏRAM

20 juin,	231 décès constatés,	134 évalués, total	365
21 —	221 — —	405 — —	626
22 —	109 — —	380 — —	489
23 —	45 — —	400 — —	445

(1) Références : D^r Cassim Izzeddine, *Le choléra et l'hygiène à la Mecque*, Paris, Maloine, 1909.

D^r Cassim Izzeddine, *Les Epidémies de Choléra au Hedjaz*, Constantinople, Imprimerie Impériale Amiré, 1918.

Comptes-rendus de la Conférence Internationale de Paris, 1894.

Borrel, *Le Choléra et la Peste dans les pèlerinages musulmans*.

D^r Olschanietzky, *Souvenirs inédits*.

24 juin,	267	décès constatés,	200	évalués, total	467
25 —	509	— —	600	— —	1.109
26 —	999	— —	1.000	— —	1.999
27 —	955	— —	1.500	— —	2.455
28 —	652	— —	300	— —	952
29 —	511	— —	200	— —	711
30 —	443	— —	100	— —	543
1 juill.,	452	— —	100	— —	552
2 —	290	— —		— —	290
3 —	257	— —		— —	257
4 —	214	— —		— —	214
5 —	148	— —		— —	148
6 —	131	— —		— —	131
7 —	136	— —		— —	136
8 —	110	— —		— —	110
9 —	121	— —		— —	121
10 —	61	— —		— —	61
11 —	81	— —		— —	81
12 —	40	— —		— —	40
13 —	34	— —		— —	34
14 —	26	— —		— —	26
15 —	21	— —		— —	21
16 —	20	— —		— —	20
17 —	15	— —		— —	15
18 —	11	— —		— —	11
19 —	5	— —		— —	5

	Enregistrés	Évalués	Total général
	—	—	—
TOTAUX ...	8.087	5.349	13.436 (1)

Ces chiffres s'entendent pour la Mecque et surtout Mouna et Arafat, c'est-à-dire sur quelques hectares de superficie.

(1) D'après Cassim Izzeddine, *loc. cit.* p. 114.

Or, là, se trouvaient réunis plus de 200.000 individus, qui se répartissent ainsi : (Cassim Izzeddine).

Caravane du Yémen venue de Tahama	10.000	pèlerins
— du Yémen venue par la montagne	6.000	—
Caravane du Nedjd et de Bagdad	21.500	—
— de Médine	6.000	—
— Sacrée de Damas	3.000	—
— de l'Égypte	500	—
Soit par caravanes	47.000	—
Pèlerins arrivés par mer	94.963	
Au total	141.963	pèlerins

Auxquels s'ajoutent : pèlerins provenant de la Mecque et Djeddah	40.000
Pèlerins provenant du Hedjaz	20.000
Total général	201.963

Les décès par le choléra atteignirent :

A la Mecque	13.436
Aux environs de la Mecque	16.900
A Djeddah	2.408
A Médine	250
TOTAL	32.994

soit une proportion de un sur six.

Ce chiffre, formidable, serait encore inférieur à la réalité. Sur 120 pèlerins d'Herzégovine, il en meurt 59 %, sur 9.085 pèlerins algériens et tunisiens débarqués à Djeddah on n'en retrouve plus que 5.165 au réembarquement à Yambo, plus d'un tiers manque à l'appel ; ils sont allés grossir le nombre des bienheureux qui, morts au cours du pèlerinage, « montent directement au ciel et reposent au milieu des jardins verdoyants » (1).

(1) Tableau du paradis promis aux hommes pieux :

Les compagnons de droite, oh ! les compagnons de droite !

Dans les jardins des délices,

On s'imagine les scènes de désolation et d'épouvante qui se déroulèrent.

Ceux qui voulaient savoir ce qui se passait alors à Mouna n'avaient qu'à ouvrir les yeux et regarder.

Dans les rues, au milieu de ce mouvement de pèlerins qui faisaient leurs dévotions avec une résignation digne de respect, on voyait, çà et là, des cadavres qu'on transportait et des malades qui agonisaient.

Sous les tentes, le même spectacle lugubre.

Les laveurs de cadavres ne pouvaient plus suffire à leur besogne. Plusieurs d'entre eux étaient morts, et les survivants se trouvaient exténués de fatigue.

« Trois cents cadavres étaient entassés au cimetière, attendant d'être enterrés. Les gens chargés de l'enterrement des cadavres des moutons prirent la fuite. Des milliers de ces cadavres restaient exposés au soleil et se putréfiaient. Les émanations putrides empoisonnaient l'atmosphère, dans la vallée de Mouna » (1).

Au milieu de ce désarroi un homme de cœur se montra. Le général Osman Pacha, Commandant du Hedjaz, témoigna du plus grand courage. Il se rend à Mouna pour rassurer les pèlerins ; avec ses soldats, il aide personnellement à l'enfouissement des cadavres d'animaux, déclarant qu'il ne quitterait Mouna qu'après le dernier pèlerin. Il y devait mourir du choléra quatre jours après, car la situation s'est encore aggravée.

Les cadavres que l'on rencontrait dans les rues étaient beaucoup plus nombreux que le jour précédent. On voyait partout des malades liés sur le dos des chameaux... les pèlerins étaient pensifs et graves. Personne ne se plaignait. On n'entendait que les cris sauvages des chameaux...

A mesure qu'on s'éloignait de Mouna les cadavres devenaient plus nombreux ; une grande partie des pèlerins, qui n'étaient que

Sur des lits aux étoffes artistement arrangées... (Sourate 56).

Ils se reposent, accoudés sur des tapis dont la doublure est de brocart,

Là sont de jeunes vierges, au regard modeste, que n'a jamais touchées ni homme ni génie. (Sourate 55, versets 54 et 56.)

Edouard Montent. Le Coran, Payot, Paris, p. 40-41.

(1) Dr Cassim Izzeddine, *Le Choléra et l'Hygiène à la Mecque*, p. 64.

malades au moment du départ, mouraient en route, leur fin ayant été hâtée par les secousses de la marche des chameaux et par l'ardeur du soleil. Tous ces cadavres étaient noirs.

Les pèlerins sont rentrés à la Mecque avec leurs malades et leurs cadavres. Dans quelques heures le fléau s'était emparé de la ville, il avait des foyers dans tous les quartiers et dans presque toutes les maisons.

Le 13 Zilhidjé (27 juin), quatrième jour de la Fête, la situation devint beaucoup plus effrayante. La mortalité atteignit ce jour-là des proportions formidables (2.455). On n'arrivait plus enterrer les morts, on les laissait dans les rues. Plusieurs rues étaient encombrées de cadavres.

... On ne voyait plus de malades, on trouvait partout des cadavres... Les pèlerins continuaient à faire leurs dévotions tranquillement et sans plainte.

... Il me semblait que chez cette masse de pèlerins que j'avais devant les yeux, le cerveau ne fonctionnait plus... les pèlerins agissaient machinalement. Ils se laissaient guider. Ils n'avaient plus de volonté. Ils sentaient seulement le besoin de partir (1).

Le 15 de Zilhidjé (29 juin), 30.000 partent. Le lendemain, l'épidémie s'apaise ; 5 jours après, il ne reste plus que de rares retardataires, la mortalité tombe brusquement à une centaine par jour. Elle cessera progressivement quinze jours après.

Les seuls décès constatés « ou évalués » à la Mecque, Arafat et Mouna s'élèvent à 13.436, dont 6.515 en quatre jours.

Mais combien périrent sur les routes des caravanes ! On en estime le nombre à près de 17.000. En vérité, tous ces chiffres sont impossibles à préciser (2).

(1) D^r Cassim Izzeddine, *ibid.* p. 66 et suivantes.

On retrouve les mêmes renseignements dans le Rapport du D^r Karlinski. *Compte-rendu de la Conférence de Paris*, 1894, p. 67 et suivantes.

(2) On ne donne pas les chiffres des morts sur la route. « J'ai vu le long de la route de Djeddah à la Mecque des centaines de cadavres qui y gisaient des journées entières en état de putréfaction, servant de proie aux fauves et aux oiseaux. Dans la ville de Djeddah même, les cadavres des personnes mortes de choléra encombraient les rues les plus fréquentées pour n'être ensevelis que plus tard, hors de la ville, dans des fosses communes. » (Rapport D^r Karlinski, délégué de Bosnie-Herzégovine à la Conférence de 1894, chargé d'accompagner les pèlerins.)

Comment était organisé le service médical ? Un autre témoin nous le dira :

L'extension du choléra était occasionnée par l'insuffisance du nombre de médecins et de pharmaciens pour soigner les malades, ainsi que par la négligence des mesures hygiéniques à la Mecque et à Mouna, telles que : propreté des maisons, fosses pour inhumer les morts, isolement des malades, désinfection des locaux, constructions d'hôpitaux ambulants loin des habitations, eau propre ou bouillie, et enfin la confection des fosses à Mouna pour l'abattage des bestiaux.

Bien qu'il se trouve à Mouna une habitation pour le médecin, dont le rez-de-chaussée sert d'hôpital contenant plusieurs lits, les médicaments nécessaires pour soigner les malades manquaient complètement. Des hôpitaux de ce genre ont été construits aussi cette année à Djeddah, en dehors de la ville, mais ils ne sont que de vastes constructions où l'on jette les cholériques, soit sur des nattes, soit par terre et qui attendent la mort sans soins ni médicaments. Les six médecins, les six pharmaciens et les médicaments ne sont arrivés à Djeddah qu'après le départ des pèlerins et la disparition de l'épidémie de la Mecque et de Djeddah. (Dr. Abdel Ahmed Chaffy Délégué du Conseil Quarantenaire d'Égypte au Hedjaz en 1894, in « Rapport » inédit.)

Le fléau ne se limite pas aux Villes Saintes. Le Grand Chérif avait essayé de dériver les pèlerins sur Médine par les routes de terre. Vaine tentative. C'est sur Djeddah que s'accroît la ruée.

On peut lire dans le compte-rendu de la Conférence Internationale de Paris de 1894 le rapport dramatique de M. Guiot, Consul de France à Djeddah (1), que lut M. Barrère en réponse aux déclarations un peu trop optimistes de Nouri Pacha, Délégué de Turquie (2) : l'arrivée des caravanes, le débarquement des cadavres, jetés pêle-mêle à côté des mourants, l'inhumation « en tas » des morts, le spectacle poignant des abris remplis de malades, l'ab-

(1) *Conférence Sanitaire Internationale de Paris, 1894, Imprimerie Nationale, p. 368.*

(2) *Ibid. p. 362.*

sence de soins, l'encombrement, créent une vision d'épouvante où l'horreur le dispute à l'invraisemblable.

Certains jours, on a trouvé dans les litières 300 morts et 400 malades (Guiot).

Notre ami, le Dr Olschanietzki, qui a vécu ces journées sinistres nous en a remis une description inédite saisissante.

Nous croyons intéressant de la reproduire en annexe à la fin de cette étude (Voir annexe N° 2).

A Djeddah, « vaste camp mortuaire », l'embarquement se fait dans les conditions déplorables que l'on imagine.

Les pèlerins devaient subir une quarantaine de quinze jours à Tor, et les étrangers transiter ensuite le Canal de Suez en quarantaine, pendant que les Égyptiens subiraient une observation complémentaire de trois jours à Ras Mallap avant de débarquer à Suez.

Le premier navire arriva à Tor le 5 juillet, alors que l'on comptait encore 150 décès de choléra par jour à la Mecque. Le lazaret devait être fatalement contaminé ; on y compta 132 cas de choléra. En outre, l'état sanitaire des pèlerins épuisés, sans ressources, fut déplorable ; on enregistra parmi eux, à Tor, seulement, 2.000 cas de maladie dont 730 mortels.

Et quel désordre ! Au bout de quelques jours, l'unique générateur des étuves casse ; on est obligé de faire descendre les pèlerins, directement, des navires dans les sections, sans les désinfecter. Le choléra se développe, les périodes de quarantaine se prolongent, parfois jusqu'à trente jours, immobilisant les pèlerins, bloquant les sections d'isolement ; le 1^{er} août, on compte 12.000 pèlerins au camp et 6.000 doivent rester sur les navires ancrés dans le port, faute de place au lazaret.

Les navires continuent à arriver. On décide, maladroitement, de compter leur période de séjour dans le port comme quarantaine, et, aussitôt, c'est la dissimulation des cas de maladies à bord, pour pouvoir partir au plus tôt.

Pour cacher les cas suspects, les navires jettent les cadavres à la mer, les requins se les disputent.

Le choléra dura un mois au lazaret, où passèrent plus de 30.000 pèlerins.

A Camaran, le choléra avait également sévi. On a même émis l'hypothèse que c'était de là qu'il avait gagné le Hedjaz.

En réalité, son origine fut multiple ; en particulier il stagnait au Yémen depuis 1890, mais sa manifestation de 1893 reste comme la plus terrible dans l'histoire du pèlerinage.

CONFÉRENCE DE DRESDE, 1893

REMANIEMENT DU CONSEIL QUARANTENAIRE D'ÉGYPTE

L'année même où se déroulaient ces douloureux événements, une Conférence Sanitaire Internationale se réunissait à Dresde sur l'initiative de l'Autriche-Hongrie.

La Conférence de Venise en 1892 avait surtout étudié le choléra d'Orient et les mesures de protection à prendre par voie de mer : nous venons de voir comment elle fut respectée.

Or, cette même année 1892, le choléra parti de Perse avait gagné la Russie, puis l'Allemagne. A Hambourg il se développe de façon foudroyante. D'autres foyers, rapidement éteints, s'allument dans le reste de l'Allemagne où l'épidémie, dans son ensemble, dure quatre mois.

La Belgique est atteinte. La France peut se protéger grâce à son outillage sanitaire et à ses procédés de désinfection.

Le programme de cette Conférence concernait la protection terrestre contre le choléra, en précisant : d'une part, les devoirs d'un gouvernement et les mesures à prendre quand des cas de choléra sont signalés sur son territoire, d'autre part, les moyens pour un État de se protéger quand le choléra sévit dans les États voisins.

Les directives principales étaient, autant de s'inspirer de ce qui avait été fait hâtivement l'année précédente à Venise, que d'éviter tout ce qui peut entraver le commerce (telles les quarantaines abusives); les mesures sanitaires internationales vraiment effectives devant être basées sur ce principe *de combiner le maximum de sécurité avec le minimum de restrictions*.

Un élément capital intervenait alors : la notification immédiate et obligatoire aux Pays étrangers, par l'État intéressé, de tout foyer cholérique ainsi que des mesures prises et, comme corollaire, il entraînait trois mesures complémentaires :

La limitation des mesures de restriction (surveillance ou observation), pendant une période de cinq jours depuis leur départ, aux seuls voyageurs en provenance des *circonscriptions contaminées*, et *non des pays*, distinction capitale ;

La condamnation des quarantaines aux frontières terrestres, où seuls seront retenus les malades et les suspects ;

Enfin, la limitation de la désinfection aux objets ou marchandises souillés, ou à ceux dont l'importation est interdite.

Ces principes constituent actuellement une des bases de la prophylaxie sanitaire internationale.

Un autre événement administratif des plus importants se produisait la même année : le Khédive d'Égypte, par décret du 19 juin 1893, inspiré des décisions de la Conférence de Venise de 1892, réorganisait le Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte, en lui conférant entre autres tâches :

ARTICLE PREMIER. — D'arrêter les mesures à prendre pour prévenir l'introduction en Égypte ou la transmission à l'étranger des maladies épidémiques et des épizooties...

ART. 10. — De réglementer au point de vue sanitaire, les conditions dans lesquelles doit s'effectuer le transport des pèle-

rins à l'aller et au retour du Hedjaz et de surveiller leur état de santé en temps de pèlerinage.

ART. 20. — Le délégué du Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire à Djeddah a pour mission de fournir au Conseil des informations sur l'état sanitaire du Hedjaz, spécialement en temps de pèlerinage.

Le pèlerinage de la Mecque allait-il trouver son gendarme dans le Conseil Quarantenaire d'Alexandrie ?

Allions-nous sortir enfin de ce paradoxe redoutable d'une législation sanitaire sans obligations ni sanctions ?

CHAPITRE XII

Conférence de Paris de 1894

ELLE présente pour l'histoire médicale du pèlerinage une importance considérable.

Les tragiques événements de 1893 se déroulaient alors que la Civilisation moderne était en plein épanouissement, au lendemain de la Conférence de Venise de 1892 (dont, ô ironie, le principal objet était la question du choléra à la Mecque), l'année même où le Khédive d'Égypte remaniait le Conseil Quarantenaire d'Égypte et où se réunissait à Dresde une autre Conférence dont le programme (rappelons-le) traitait des « devoirs d'un Gouvernement quand des cas de choléra sont signalés sur son territoire, et des moyens de se protéger quand le choléra sévit dans un État voisin ».

Quel désaveu des efforts passés ! quel douloureux destin ! ou quelle coupable incohérence ! Et pourtant, n'avions-nous pas eu, déjà, les décisions de la Conférence de 1851 concernant le contrôle sanitaire de la navigation maritime ? Celles de la Conférence de Constantinople de 1866, au lendemain de l'effroyable épidémie cholérique de 1865 ? Passons sur celles de la Conférence de Rome de 1865, où clause étrange, bien qu'il fût question, avant tout, de protéger l'Europe contre le choléra, « il était interdit de s'occuper des questions sanitaires... concernant l'Égypte, la Mer Rouge et le Canal de Suez » ?

Après tant d'efforts, fallait-il donc douter d'un résultat positif ? Non, dirent les Conférents de Venise et de

Dresde et, pèlerins sanitaires pleins de foi et d'ardeur, ils refirent leurs valises.

Le circuit des capitales les amena à Paris, où allait se tenir une nouvelle Conférence Sanitaire Internationale, la neuvième depuis 1851.

Elle débuta par cette constatation du P^r Proust, que, si les conférences antérieures avaient été le point de départ d'améliorations successives, les négociations diplomatiques qui suivirent d'aboutirent pas.

Pourquoi ces échecs renouvelés ?

La raison en fut donnée, sans détour, par le D^r Cabañas, délégué d'Espagne (1) :

Toutes ces mesures (édictees par les conférences antérieures), et celles qui seront adoptées dans cette Conférence, pour défendre la péninsule Arabique et le Golfe Persique, ne seront jamais une barrière infranchissable pour le Choléra. La nécessité nous oblige à nous en rapporter, pour l'exécution de ces mesures, à des autorités sanitaires d'une compétence parfois douteuse, à l'administration irrégulière de pays peu ouverts encore à la civilisation moderne, et à la cupidité du commerce. Et, tout cela, chez des peuples divers, régis par des lois différentes, par des coutumes étrangères aux nôtres et sur une étendue géographique immense, par mer et par terre...

En dépit de toutes les désinfections et de toutes les surveillances, de toutes les stations sanitaires et de tous nos règlements et réformes, nous n'aurons pas élevé un mur impossible à franchir, *à cause de l'impossibilité matérielle de faire exécuter rigoureusement nos décisions dans la pratique...*

On voit donc toujours l'écueil ; le manque d'autorité et de pouvoir de contrôle.

On ne pouvait préciser plus nettement le point faible de tout le travail, remarquable d'ailleurs, accompli au cours des quarante précédentes années.

A Venise, on avait établi en 1892 les mesures propres

(1) *Conférence Sanitaire Internationale de Paris de 1894*, Imprimerie Nationale, p. 89.

à protéger l'Égypte du choléra, grâce à l'organisation sanitaire du Canal de Suez et au renforcement du Conseil Quarantenaire d'Égypte.

En 1893, à Dresde, on avait étudié la protection de l'Europe, selon ces deux principes directeurs : maximum de mesures contre l'épidémie, minimum d'obstruction et de gêne pour le commerce et les voyageurs.

A Paris, en 1894, s'ouvrait une troisième phase, celle de « la poursuite de l'épidémie là où elle est la plus dangereuse, sur ses voies de pénétration », c'est-à-dire *dans les pèlerinages, qui sont le plus puissant véhicule du choléra.*

Devant cette nouvelle Conférence, la prophylaxie du pèlerinage de la Mecque posait trois problèmes :

- 1) L'organisation sanitaire défensive de la Mer Rouge ;
- 2) Le renforcement de la Station quarantenaire de Tor, barrage sanitaire obligatoire pour tous les pèlerins à leur retour vers le canal de Suez et l'Europe, avec observation médicale ;
- 3) L'Organisation sanitaire du Golfe Persique, voie grande ouverte à la pénétration du choléra.

Tel était le nouveau programme qui s'imposait d'urgence.

Le Pr Proust le schématisait ainsi, au nom de la délégation française :

Une entente internationale est nécessaire pour remédier aux inconvénients du pèlerinage... rechercher jusqu'à quel point il est possible de prévenir de nouvelles invasions du choléra à la Mecque (c'est-à-dire empêcher le choléra d'Extrême-Orient d'accompagner le pèlerin à la Mecque), grâce à une police sanitaire efficace : visite médicale à l'embarquement, désinfection des objets ou vêtements suspects, interdiction d'embarquement pour les pèlerins sans ressources, passeport sanitaire, observation pendant cinq jours avant le départ, enfin contrôle médical à bord, et alimentation en eau potable surveillée. Enfin, station sanitaire avant l'arrivée des pèlerins d'Extrême-Orient à la Mecque, à Camaran, à l'entrée de la Mer Rouge.

Ce programme comportait, en outre, la création, sur les principales voies des caravanes, de stations de contrôle sanitaire.

Les débats commencèrent par une déclaration aussi spontanée qu'optimiste du premier délégué turc, Turkhan Bey, qui donna le détail « des mesures urgentes prescrites par le Sultan » (1).

Le Conseil Supérieur de Santé de Constantinople en avait approuvé le programme dont les frais d'exécution étaient à la charge de la cassette particulière de Sa Majesté.

Le délégué Ottoman demandait, en retour, que le transport sur les navires fût parfaitement réglé et surveillé par les autorités intéressées.

Or, il fut démontré plus tard que, neuf ans après, rien de tout ce beau programme n'avait encore été exécuté.

En vérité, et l'histoire dramatique du pèlerinage de 1893 nous l'a montré, le bilan sanitaire du Proche-Orient, en 1894, était beaucoup moins brillant que ne le faisaient prévoir ces alléchantes déclarations. Il nous expliquera les échecs des conférences sanitaires antérieures.

A cette époque, trois voies principales s'offrent au choléra :

les navires de commerce venant des Indes,
la voie de Perse et d'Afghanistan,
le pèlerinage de la Mecque.

Quelle est leur valeur respective ?

Les navires de commerce sont étroitement surveillés

(1) Réorganisation sur une vaste échelle du Lazaret de Camaran et d'Abou Saad et de Vasta (stations en face de Djeddah) ; amélioration des conditions sanitaires de la Mecque ; asile pour 1.400 pèlerins pauvres ;

Création de deux hôpitaux de 300 lits à la Mecque et de 200 lits à Mouna ; Améliorations de l'hôpital existant à la Mecque et à Djeddah ; création de réservoirs d'eau potable à Mouna, avec réorganisation des services de voirie et voitures d'ambulances à la Mecque et à Médine ;

Réfection du service des eaux à Djeddah ; équipe de 12 médecins et de 6 pharmaciens envoyée à la Mecque pendant le mois de Ramadan ; réorganisation du lazaret de Bassorah ;

Désignation de médecins et création de postes médicaux fixes pour les caravanes, etc.

au Canal de Suez et on peut dire que, *depuis 1866, le choléra n'a pas pénétré en Méditerranée par cette voie.*

La voie de Perse et d'Afghanistan est, par contre, largement ouverte. La Perse n'est protégée ni par voie de terre ni par voie de mer. De l'Afghanistan, du Beloutchistan, le choléra a pu gagner la Perse, la Russie et la Turquie, et, de là, l'Europe. Or cette voie de terre présente, en plus, ce caractère spécial d'être, non seulement le chemin des pèlerins de la Mecque, mais aussi la route des pèlerins Chiites qui, comme nous l'avons étudié précédemment, se rendent avec les cadavres de leurs parents aux sépultures des anciens Califes Abassides, à Kerbéla, Nedjef, Samara. A ce point de vue, les routes de Kanikine et Bassorah sont les plus menacées, puisque de 1873 à 1891, 663.000 pèlerins ont traversé Kanikine avec 96.766 cadavres.

A cette route de terre, si dangereuse, se juxtapose la voie maritime du Golfe Persique, par laquelle, *quatre années de suite (1889 à 1893) le choléra a envahi l'Irak l'Arabie la Mésopotamie et la Syrie.* Or, il n'y a aucun lazaret dans le Golfe Persique. Il importait donc d'adapter à cette voie une organisation analogue à celle de la Mer Rouge.

Pratiquement, cette dernière question était difficile à régler, car deux autorités se partagent la propriété et le contrôle : sur la rive Nord du Shatt-el-Arab et du Golfe, c'est la Perse ; sur la rive Sud, la Turquie (aujourd'hui l'Irak) et le Hedjaz.

Au cours d'un voyage d'étude, fait à l'occasion de l'épidémie de choléra d'Irak en 1927, nous avons pu saisir personnellement, sur place, les difficultés considérables que crée cette dualité d'autorité pour l'exécution d'un contrôle sanitaire rigoureux, en particulier en ce qui concerne la côte Nord-Est du Chatt-el-Arab.

Deux grands projets, alors à l'étude, rendaient plus pressante encore une solution pratique de cette question

importante : la construction du chemin de fer du Hedjaz et celle du chemin de fer de Bassorah à Bagdad. Ainsi la Syrie, l'Asie Mineure et ultérieurement la Méditerranée allaient se trouver en contact direct et rapide avec les foyers cholériques de l'Inde (1).

Quant au danger provenant du pèlerinage de la Mecque, il restait bien évident. Nous avons vu précédemment les efforts déployés pour organiser la défense sanitaire de la Mer Rouge. On s'était déjà préoccupé d'empêcher le choléra d'entrer par le Sud. C'est dans ce but que le lazaret de Camaran avait été créé par la Turquie, en 1881, avec mission de surveiller individuellement tous les pèlerins à leur passage au détroit de Bab-el-Mandeb, que l'on appelait, jadis, « la Porte de la Mort ».

Mais le résultat ne correspondait pas au but poursuivi et l'organisation de Camaran était durement critiquée : surveillance défectueuse, installation matérielle misérable, désinfection insuffisante, etc.

Tous les pèlerins et les navires y sont indistinctement traités comme s'ils étaient contaminés. Ils y subissent une quarantaine de dix jours, portés à quinze jours en cas de choléra. Quelquefois, la quarantaine a été prolongée de quinze jours en quinze jours, jusqu'à atteindre deux mois et plus, et pendant cette période, les navires restent au mouillage.

L'apparition répétée de nombreuses épidémies au Hedjaz permet de douter de la valeur de ces quarantaines « si tant est qu'elles ne soient pas nuisibles ». En effet, de 1865 à 1881, il n'y a eu que trois épidémies de choléra

(1) Aujourd'hui ces deux projets ont été réalisés, et si le chemin de fer du Hedjaz est interrompu dans sa portion Arabique, les communications entre le Golfe Persique et la Méditerranée ont pris une intensité imprévue du fait du transit automobile quotidien par Bagdad et Damas. Il a représenté pour nous personnellement, une difficulté extrême lorsque nous eûmes à organiser la protection de la Syrie et du Liban contre le choléra de Bassorah et de Bagdad en 1927, car au lieu d'aller à pied, comme autrefois, l'épidémie peut voyager en automobile et même en avion.

au Hedjaz. Le lazaret de Camaran est créé en 1881 et de 1881 à 1894 il y a eu six épidémies de choléra à la Mecque ! Camaran les aurait-il provoquées ?

Quant à l'hygiène des Lieux-Saints, elle n'a point changé et est toujours aussi misérable.

En ce qui concerne celle des bateaux à pèlerins, le Dr Karlinsky la critique sévèrement : aucun compte n'est tenu des prescriptions de la Conférence de Rome concernant l'espace réservé aux pèlerins ; les bateaux sont chargés au double, au triple de leur contingent réglementaire.

Sur 27 navires arrivés à El-Tor en 1893, un seul possédait une étuve à désinfection et un seul médecin était muni d'un diplôme européen. Sur tous les autres, des aides-chirurgiens ignorants.

L'eau est saumâtre et corrompue ; les vivres défectueux, monopolisés aux escales par le personnel des bateaux sont vendus à des prix fabuleux.

En somme, bilan médiocre.

Karlinsky traçait, en outre, de l'épidémie de choléra de 1893, à laquelle il avait assisté, un tableau particulièrement dramatique en soulignant l'inorganisation sanitaire des Lieux-Saints (1).

Et, surtout, il signalait, pour la première fois, que *le pèlerinage intéresse bien moins la Turquie que certains autres pays* : Algérie, Inde Anglaise et Hollandaise, en particulier, si l'on tient compte de l'origine des pèlerins. En effet, sur les navires arrivés par mer en 1893 à Djeddah on avait compté :

Égypte	16.325
Algérie.....	15.711
Inde Anglaise	20.937
— Hollandaise	13.856

(1) Karlinsky, *Conférence sanitaire internationale de Paris, 1894. Procès-Verbaux*, p. 66 et suivantes.

Soudan	9.675
Perse	2.644
Russie	1.640
Bosnie	120
Turquie	13.477

soit 82.900 pèlerins non turcs, contre 13.477 turcs.

Donc « *La France, les Pays-Bas, la Grande-Bretagne ont bien le droit de se mêler quelque peu dans la question de l'assainissement de Djeddah* ».

La discussion ainsi orientée — et non sans raison — devenait épineuse.

Le délégué ottoman protesta qu'il s'agissait là d'une ingérence dans les affaires intérieures de la Turquie. Mais le délégué d'Italie, P^r Pagliani, réclama à son tour, pour les Puissances intéressées, le droit de contrôler les mesures ordonnées et appliquées en Mer Rouge et au Hedjaz pour les protéger, ainsi que les pèlerins qui se rendent à la Mecque pour une pratique obligatoire que la religion impose : « Au-dessus de tous les droits, il y a le droit des gens » (1) et, nous ajoutons : les droits élémentaires de l'humanité.

C'était là un des aspects nouveaux du problème.

Et aujourd'hui, à quarante ans de distance, se pose encore la même question, tant il est vrai que le cycle de l'histoire ne s'interrompt pas.

Ainsi, pour la première fois, la question de l'hygiène des Lieux-Saints était posée sur son vrai terrain : *celui du bien public*. Elle entraînait, comme corollaire, la réforme du Conseil de Santé de Constantinople, pratiquement responsable, bien qu'il s'en défendit énergiquement : réforme qui devait concerner aussi bien sa composition que ses règlements, et permettre aux Puissances intéressées d'influer sur ses décisions.

La tâche de reconstruction s'annonçait donc considérable.

(1) D^r Pagliani, *Procès-verbaux de la Conférence de Paris 1894*, p. 82.

Le délégué de l'Italie, tout en approuvant la plupart des propositions françaises, soulignait non sans clairvoyance, que le mal dont souffrait la police sanitaire internationale était l'absence d'un pouvoir exécutif qualifié. Il demandait quelle serait « l'autorité compétente, placée sous le contrôle du Conseil de Santé de Constantinople, qui aurait la charge de surveiller l'exécution du programme de la Conférence ». Il déniait, à priori, ce pouvoir au susdit Conseil (en raison de la majorité représentée par les délégués ottomans), tout au moins dans sa composition présente, et tant qu'on n'aurait pas rendu sa constitution plus technique et surtout plus internationale.

Ainsi, la nécessité d'un gendarme continuait à se faire sentir. Ce devait être le commencement de la sagesse.

Mais c'était là une question, épineuse entre toutes, dont la solution tardera.

Les autres pays avaient cependant travaillé.

Les délégués britanniques soulignèrent les dispositions prises dans l'Inde par leur Gouvernement, en exécution des Conférences précédentes de Venise et Dresde, et attirèrent l'attention sur le danger que peut présenter l'agglomération des pèlerins pendant leur observation de cinq jours avant l'embarquement.

Il est intéressant de lire à ce sujet la déclaration des délégués de la Hollande. Après avoir protesté contre l'analogie établie au point de vue de l'origine du choléra entre l'Inde, foyer initial et permanent, et les îles Néerlandaises, foyers accidentels, ils exposent le détail des précautions prises à l'égard des pèlerins : obligation de posséder au moins mille francs, transport sur des bateaux contrôlés par l'État, observation médicale et nourriture à bord, examen médical sévère à l'embarquement, contrôle minutieux des bagages et objets transportés, contrôls des passeports, etc.

Et pourtant, constatation navrante, malgré l'exécution de ces mesures, et bien que « les pèlerins javanai-

déposés sur la côte d'Arabie soient, en général, aisés, sobres, propres et de mœurs, pures 30 % *n'en reviennent pas : le choléra en est une des principales causes* ». (Dr Ruysch, Compte-rendu, p. 57).

Le choléra restait donc encore, et toujours, le principal ennemi du pèlerin.

Ces longs détails peuvent paraître superflus ; il nous a paru nécessaire de les rapporter, car ils précisent nettement le côté « psychologique » du problème en cours, et font deviner, chez les représentants de l'Europe, une sourde irritation contre l'échec de leurs travaux antérieurs. Et c'était aussi, avec une résignation un peu désabusée, que le Pr Pagliani, rapporteur des travaux de la Commission relative à la Mer Rouge et à la prophylaxie générale du pèlerinage, conseillait de « ne pas envisager avec trop de confiance les améliorations qu'il sera possible au Gouvernement Ottoman d'introduire dans cette région (Hedjaz), malgré sa bonne volonté et les dépenses... » Il soulignait le danger primordial de cette agglomération considérable d'hommes pour favoriser l'éclosion du choléra et rappelait, non sans mélancolie, « que les mesures prescrites jusqu'ici par les Conférences et par les Conseils Sanitaires d'Orient pour empêcher le choléra de pénétrer à la Mecque, ont donné des résultats peu satisfaisants. Depuis 1865, il s'y est montré huit fois et, depuis 1890 seulement, trois fois déjà » (1).

Après ces longues et violentes prémisses, la Conférence se mit au travail.

Malgré ces constatations peu encourageantes, et plutôt à cause d'elles, une véritable charte du pèlerinage est établie. C'est un travail considérable qui, reprenant en partie les travaux antérieurs, restera à peu près définitif. La plupart de ses articles seront conservés dans le règle-

(1) Voir *Procès-verbaux*, p. 118.

ment actuellement en vigueur et que nous publions en annexe à la fin de ce volume (1).

Enfin, pour la première fois, était posée l'importante question des pénalités à appliquer aux navires en contravention (2).

Un chapitre spécial traitait de la surveillance effective des caravanes de pèlerins se dirigeant vers la Mecque et Médine par voie de terre. Il rappelait les principes adoptés à Venise et à Dresde et réclamait la substitution, aux quarantaines aveugles, des mesures modernes d'isolement et de désinfection, et la création de stations de

(1) Les chapitres principaux sont ceux concernant :

a) La police sanitaire dans les ports de départ des navires à pèlerins venant de l'Océan Indien et de l'Océanie.

b) Les mesures à prendre à bord des navires à pèlerins avant le départ (conditionnement des navires) et pendant la traversée.

c) La surveillance sanitaire des pèlerins dans la mer Rouge : (i) régime sanitaire applicable aux pèlerins dans la station sanitaire (réorganisée) de Camaran (ii) améliorations à apporter à ladite station et à celles de Djeddah et de Yambo (iii) réorganisation de la station sanitaire de Djebel Tor (iv) régime sanitaire à appliquer aux navires à pèlerins venant du Nord (v) mesures à appliquer au départ des pèlerins des ports du Hedjaz.

d) Régime sanitaire applicable aux provenances maritimes dans le Golfe Persique et postes sanitaires à établir.

(Pour les détails, voir : *Compte-rendu officiel de la Conférence sanitaire internationale de Paris de 1894*, p. 227 et suivantes.)

(2) Non affichage sur le navire du tarif du transport et des vivres : 30 livres-turques d'amende.

Fraude sur la liste des pèlerins : 50 livres-turques d'amende.

Absence de patente de santé : 12 livres-turques d'amende.

Absence à bord d'un médecin commissionné : 300 livres turques d'amende.

Pèlerins en surnombre : 5 livres-turques par pèlerin.

Débarquement des pèlerins en dehors du lieu de destination : 20 livres turques par pèlerin.

Toute autre infraction au règlement sur les navires à pèlerins était punie d'une amende de 10 à 100 livres-turques.

Les amendes étaient infligées par l'agent sanitaire qui constate la contravention.

Ces propositions furent adoptées à l'unanimité. La plupart sont maintenues aujourd'hui.

Un Comité, pris au sein du Conseil de Santé de Constantinople devait en assurer l'exécution dans l'étendue de la compétence dudit Conseil.

Le D^r Miéville, président du Conseil Quarantenaire d'Alexandrie, et délégué égyptien, demande la même prérogative pour les autorités sanitaires des ports égyptiens ; l'accord ne peut se faire.

C'est seulement en 1926 qu'il fut spécifié que les sanctions prévues seraient infligées par les autorités sanitaires du port où le navire fait relâche.

ARAFAT



Cl. Kazem-Zaack

La cérémonie d'Arafat
Le mont de la Miséricorde



Cl. Hamada

La garde militaire du Mahmal égyptien au retour d'Arafat

ment actuellement en vigueur et que nous publions en annexe à la fin de ce volume (1).

Enfin, pour la première fois, était posée l'importante question des pénalités à appliquer aux navires en contravention (2).

Un chapitre spécial traitait de la surveillance effective des caravanes de pèlerins se dirigeant vers la Mecque et Médine par voie de terre. Il rappelait les principes adoptés à Venise et à Dresde et réclamait la substitution, aux quarantaines aveugles, des mesures modernes d'isolement et de désinfection, et la création de stations de

(1) Les chapitres principaux sont ceux concernant :

a) La police sanitaire dans les ports de départ des navires à pèlerins venant de l'Océan Indien et de l'Océanie.

b) Les mesures à prendre à bord des navires à pèlerins avant le départ (conditionnement des navires) et pendant la traversée.

c) La surveillance sanitaire des pèlerins dans la mer Rouge : (i) régime sanitaire applicable aux pèlerins dans la station sanitaire (réorganisée) de Camaran (ii) améliorations à apporter à ladite station et à celles de Djeddah et de Yambo (iii) réorganisation de la station sanitaire de Djebel Tor (iv) régime sanitaire à appliquer aux navires à pèlerins venant du Nord (v) mesures à appliquer au départ des pèlerins des ports du Hedjaz.

d) Régime sanitaire applicable aux provenances maritimes dans le Golfe Persique et postes sanitaires à établir.

(Pour les détails, voir : *Compte-rendu officiel de la Conférence sanitaire internationale de Paris de 1894*, p. 227 et suivantes.)

(2) Non affichage sur le navire du tarif du transport et des vivres : 30 livres-turques d'amende.

Fraude sur la liste des pèlerins : 50 livres-turques d'amende.

Absence de patente de santé : 12 livres-turques d'amende.

Absence à bord d'un médecin commissionné : 300 livres turques d'amende.

Pèlerins en surnombre : 5 livres-turques par pèlerin.

Débarquement des pèlerins en dehors du lieu de destination : 20 livres turques par pèlerin.

Toute autre infraction au règlement sur les navires à pèlerins était punie d'une amende de 10 à 100 livres-turques.

Les amendes étaient infligées par l'agent sanitaire qui constate la contravention.

Ces propositions furent adoptées à l'unanimité. La plupart sont maintenues aujourd'hui.

Un Comité, pris au sein du Conseil de Santé de Constantinople devait en assurer l'exécution dans l'étendue de la compétence dudit Conseil.

Le Dr Miéville, président du Conseil Quarantenaire d'Alexandrie, et délégué égyptien, demande la même prérogative pour les autorités sanitaires des ports égyptiens ; l'accord ne peut se faire.

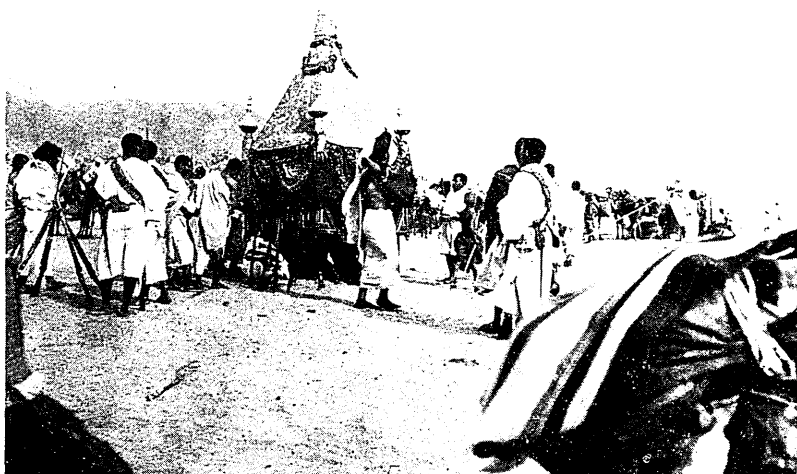
C'est seulement en 1926 qu'il fut spécifié que les sanctions prévues seraient infligées par les autorités sanitaires du port où le navire fait relâche.

ARAFAT



Cl. Kazim-Zadeh

La cérémonie d'Arafat
Le mont de la Miséricorde



Cl. Hamada

La garde militaire du Mahmal égyptien au retour d'Arafat

MOUNA



Ul. Kazem-Zadeh

La vallée et le campement de Mouna



Ch. Kazem-Zadeh

La lapidation du diable à Mouna

contrôle sanitaire et de désinfection sur le trajet des caravanes ou des voies ferrées créées ou à créer.

La délégation ottomane s'abstint de prendre part à la discussion de cette importante question.

La conférence émettait enfin le vœu que la défense sanitaire des frontières orientale et méridionale de la Perse fût organisée en conformité avec les mesures adoptées par les Conférences de Venise, Dresde et Paris.

Une *Convention Sanitaire* fut établie à la clôture des travaux. Elle devait avoir une durée de cinq ans, renouvelable par tacite reconduction, sauf préavis de six mois.

Les délégués d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie, de Perse, de Portugal, et de Russie se déclarèrent prêts à la signer de suite ; ceux de Danemark, des États-Unis d'Amérique, de Grèce, de Suède et de Norvège signèrent ad « referendum ». ceux de Grande-Bretagne, et des Pays-Bas, avec quelques réserves.

Les délégués de la Turquie déclarèrent « que le Gouvernement Impérial n'adopte que celles des résolutions de la Conférence qui se concilient avec les dispositions de ses règlements sanitaires ». C'était net... et plein de promesses négatives pour l'avenir.

Il est évident que, durant cette Conférence, on avait fait plus ou moins le procès de l'Administration Ottomane et de son Conseiller pour la protection sanitaire des frontières, le Conseil de Santé de Constantinople. Malheureusement, l'attitude des délégués de la Turquie ne permettait guère de penser qu'un peu de bonne volonté succéderait, à l'avenir, à la négligence ou au non-vouloir passés. Qu'on en juge.

A la discussion concernant la surveillance effective des caravanes se dirigeant vers la Mecque et Médine par voie de terre, la délégation ottomane s'abstient de prendre part.

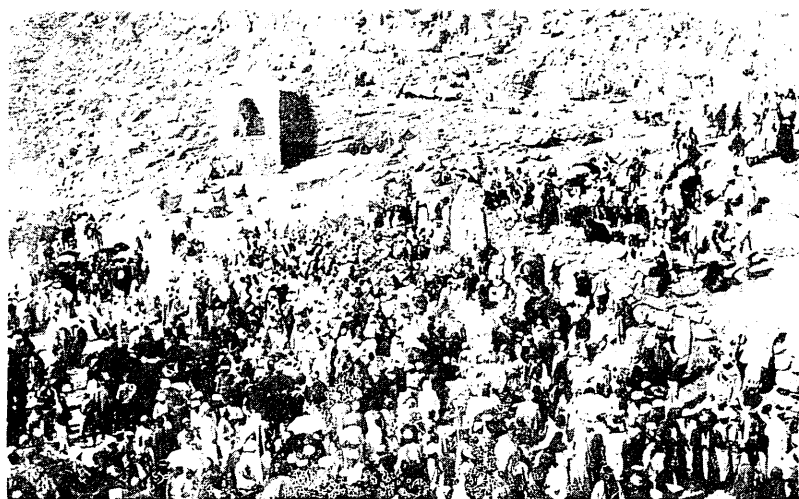
Même attitude en ce qui concerne les mesures sanitaires

MOUNA



Cl. Kazem-Zadeh

La vallée et le campement de Mouna



Cl. Kazem-Zadeh

La lapidation du diable à Mouna

contrôle sanitaire et de désinfection sur le trajet des caravanes ou des voies ferrées créées ou à créer.

La délégation ottomane s'abstint de prendre part à la discussion de cette importante question.

La conférence émettait enfin le vœu que la défense sanitaire des frontières orientale et méridionale de la Perse fût organisée en conformité avec les mesures adoptées par les Conférences de Venise, Dresde et Paris.

Une *Convention Sanitaire* fut établie à la clôture des travaux. Elle devait avoir une durée de cinq ans, renouvelable par tacite reconduction, sauf préavis de six mois.

Les délégués d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Belgique, d'Espagne, de France, d'Italie, de Perse, de Portugal, et de Russie se déclarèrent prêts à la signer de suite ; ceux de Danemark, des États-Unis d'Amérique, de Grèce, de Suède et de Norvège signèrent ad « referendum ». ceux de Grande-Bretagne, et des Pays-Bas, avec quelques réserves.

Les délégués de la Turquie déclarèrent « que le Gouvernement Impérial n'adopte que celles des résolutions de la Conférence qui se concilient avec les dispositions de ses règlements sanitaires ». C'était net... et plein de promesses négatives pour l'avenir.

Il est évident que, durant cette Conférence, on avait fait plus ou moins le procès de l'Administration Ottomane et de son Conseiller pour la protection sanitaire des frontières, le Conseil de Santé de Constantinople. Malheureusement, l'attitude des délégués de la Turquie ne permettait guère de penser qu'un peu de bonne volonté succéderait, à l'avenir, à la négligence ou au non-vouloir passés. Qu'on en juge.

A la discussion concernant la surveillance effective des caravanes se dirigeant vers la Mecque et Médine par voie de terre, la délégation ottomane s'abstient de prendre part.

Même attitude en ce qui concerne les mesures sanitaires

à appliquer aux pèlerins, au départ de Djeddah et de Yambo.

Autre réserve quand il s'agit d'imposer aux pèlerins la justification des moyens matériels nécessaires pour accomplir le pèlerinage et séjourner aux Lieux-Saints, « le pèlerinage étant l'un des cinq commandements fondamentaux de la religion musulmane, la Conférence ne saurait l'interdire à personne », etc.

Et pour bien préciser le terrain, à l'occasion de la question de la réorganisation sanitaire du Golfe Persique, le général Bankowski Pacha avait cru devoir signaler (p. 111) que la Conférence de Venise n'a été ratifiée par le Sultan, en accord avec les Puissances Contractantes, qu'

« à la condition expresse que cet acte ne porte aucune atteinte tant aux règlements sanitaires actuellement en vigueur dans l'Empire, *ou à adopter à l'avenir*, qu'aux mesures que le Gouvernement impérial Ottoman pourrait prendre en temps d'épidémie à la suite des résolutions du Conseil Supérieur de Santé ; en outre le Gouvernement Impérial n'ayant pas ratifié la Convention Sanitaire de Dresde, la délégation ottomane croit devoir s'abstenir de voter les résolutions prises par la Commission du Golfe Persique, qui pourraient modifier notre régime sanitaire actuel.

D'ailleurs, le Gouvernement Impérial Ottoman, d'accord avec le Conseil Supérieur de Santé de Constantinople, n'entend appliquer dans les lazarets et les postes sanitaires que la Conférence compte établir dans le Golfe Persique, que les mêmes principes qui régissent les règlements sanitaires actuellement en vigueur dans l'Empire. »

C'est comme au jeu de bonneteau : on prend les mêmes cartes et on recommence... et c'est le pèlerin qui paie.

Diplomatiquement il n'y avait rien à dire, semble-t-il, « chacun est maître chez soi ».

Pratiquement, c'était une autre affaire... et le choléra se chargea de le montrer sans délai, car dès l'année suivante il reparaisait à la Mecque.

Et puis on n'a pas la même optique, même quand il

s'agit d'apprécier un désastre tel que celui du pèlerinage de 1893 : « les choses ne vont pas si mal au Hedjaz que l'on veut bien le dire », prétend Nouri Pacha, (Procès Verb. p. 362), parlant des précautions prises dans les Villes Saintes.

« Pendant les vingt-trois années que j'ai passées au Hedjaz, j'ai connu le passé et ses efforts, souvent vains, d'améliorations ; en le comparant à l'heure actuelle, que de progrès réalisés, qui sont restés méconnus et même niés ! Personnellement j'ai été chargé par la confiance du Conseil Sanitaire (de Constantinople) de faire exécuter ses ordres et j'ai été assez heureux d'avoir l'occasion et les moyens de conduire à bonne fin une organisation qui chaque année se perfectionne...

« Pendant toute la durée du pèlerinage, les mesures adoptées pour entretenir la propreté à la Mecque ne laissent rien à désirer depuis plusieurs années... une sollicitude constante préside à l'inspection des logements... les bassins d'Arafat sont en bon état... en cas de choléra nous avons fait disposer plusieurs maisons pour servir d'hôpitaux de préservation (gratuits)... »

Suivent une série de projets d'améliorations que nous avons rapportées au début de ce chapitre.

Il est évident que les divers interlocuteurs : d'un côté les représentants de la Turquie, de l'autre côté les représentants des Puissances, ne parlaient pas le même langage.

Les Européens objectivaient les dangers menaçants, les Turcs objectivaient les difficultés. Et, de chaque côté, la tâche était rude. En particulier les difficultés d'exécution étaient considérables ; il s'agissait, d'abord, de créer quelque chose de solide et de cohérent dans des contrées jusque-là fermées à toute tentative un peu soutenue d'organisation, au contact d'administrations et de populations qui, vivant dans une tradition séculaire et demeurées insensibles au souvenir des catastrophes passées, conservaient une foi immuable en l'excellence des

choses présentes qu'il eût été vain, ou même coupable, de vouloir modifier.

Enfin, c'était peut-être la conséquence d'une longue expérience que de redouter l'échec des mesures nouvelles à l'égard des pèlerins ; venus de la moitié du globe, ils restaient dégagés de toute contingence matérielle et regardaient avec méfiance, sinon hostilité, toute tentative généreuse de perfectionner, même à leur avantage, l'ordre établi.

On ne raisonne pas avec les foules quelles qu'elles soient ; elles sont aussi aptes à la panique qu'à la colère, et nous conservons personnellement le souvenir des difficultés que nous ont causées, sur les quais de Beyrouth, certaines masses de pèlerins, les Persans en particulier, devant la menace desquels il nous a fallu céder et que nous avons dû laisser embarquer dans des conditions défectueuses.

En vérité, *le salut ne viendra que des progrès de la technique*. Au point de vue scientifique, nous avons déjà franchi une étape importante : celle de la découverte des germes des principales maladies épidémiques et de leur destruction par la vapeur et les désinfectants.

C'était ainsi un grand progrès, de substituer aux quarantaines aveugles des années passées, les laboratoires et les étuves, mesures précises, objectives.

En outre, fait capital, si la médecine prophylactique des masses par la vaccination, bien au point aujourd'hui, n'était pas encore née, elle était du moins en gestation. Nous sommes en 1894, le principe de la vaccination commence à s'appliquer aux maladies infectieuses ; c'est l'année du vaccin antidiphtérique, l'anticholérique et l'antipesteux suivront bientôt — l'anticholérique surtout et là sera la clef du problème.

Déjà, existait le vaccin antivariolique, mais il ne semble pas que les Conférences se fussent déjà appliquées à le prescrire en masse.

Si bien que, après la période administrative et coercitive, dont les résultats ont été médiocres, nous pouvons prévoir, grâce aux progrès de la médecine, une nouvelle phase de l'organisation sanitaire des pèlerinages : *la période biologique*, qui, mieux que les trop souvent vaines discussions des conférences, réalisera la protection en masse des pèlerins par *la vaccination et la désinfection*.

C'est de là que viendra, vraiment, la sécurité. Car, au lieu de s'exercer *problématiquement au Hedjaz*, avec les moyens négatifs que l'on sait, la protection du pèlerin pourra être réalisée à *coup sûr et contrôlée au pays d'origine même*, sous la responsabilité de ce dernier.

Ainsi, le pèlerin partira de chez lui immunisé contre les maladies qui le menaçaient (choléra, variole, typhoïde), donc inoffensif pour les territoires qu'il traverse, *et, point capital, inoffensif aussi pour le Hedjaz lui-même*. Si bien que cette organisation sanitaire des Lieux-Saints, pour laquelle tant de savants et de diplomates ont combattu, avec si peu de succès, pendant quarante ans, n'obtiendra son efficacité réelle que grâce à la période biologique dans laquelle nous allons entrer avec le *xx^e* siècle. Elle permettra de réaliser, à *distance*, la protection sanitaire du Hedjaz, où on persistera quand même à être sourd et aveugle ; — l'Empire Ottoman s'effondrera sans avoir signé une seule Convention Sanitaire Internationale (1) ; ses délégués pourront continuer à avoir le sourire et les Lieux-Saints rester inviolés par la pensée médicale étrangère.

Mais, en attendant, on devait aussi, hélas, continuer à y mourir, pendant quelques années encore.

(1) C'est un des plus graves reproches que l'on puisse faire au Conseil supérieur de Santé de Constantinople, son conseiller technique.

CHAPITRE XIII

Les pèlerinages entre les Conférences de Paris de 1894 et 1903. La deuxième conférence de Venise de 1897.

LE pèlerinage de 1894 fut déclaré net de maladies infectieuses.

Mais *en* 1895, nous retrouvons le choléra. Il a éclaté au Hedjaz un mois et demi avant les fêtes (1).

A La Mecque, le premier cas fut observé parmi des Javanais débarqués à Djeddah après avoir subi une quarantaine de cinq jours à Camaran, où, cette année-là, trois vapeurs venant de Bombay ont apporté le choléra.

Trois cent six décès sont constatés à la Mecque.

Le D^r Cassem Izzeddine, médecin-chef de la Mecque, fait l'impossible pour circonscrire le fléau. Mais avec quelles difficultés !

« Il doit déboursier de l'argent pour installer l'étuve à désinfection... quatre mille livres annoncées de Constantinople pour l'organisation sanitaire ne sont pas arrivées... et dans cinq jours les pèlerins seront réunis à Arafat ». (D^r Sallam, in Rapport inédit.)

Mieux que cela : alors que le choléra sévit sur les troupes turques et gagne les villages voisins, la ville de Taïf et les caravanes, le Wali ordonne à l'inspecteur sanitaire de Dejddah de suspendre, jusqu'à nouvel ordre, les tra-

(1) La maladie fut certainement méconnue en mer. On se rendra compte de la valeur plus que relative de l'observation médicale à laquelle les pèlerins étaient soumis, quand on saura que le médecin de l'un de ces trois navires fit le diagnostic de lésions syphilitiques de la peau sur un pèlerin atteint de pustules varioliques en évolution (D^r Vaume).

vaux de construction du local pour la machine à désinfecter. Et il ajoute ce détail savoureux : « La route entre a Mecque et Djeddah n'est pas sûre, car elle est infectée par les Bédouins. Ils ont pillé la correspondance destinée à la Mecque... envoyez-moi copie des ordres que vous auriez pu m'avoir envoyés ».

Une mesure habile a été prise à la Mecque : pour désencombrer la ville, le Gouvernement a ordonné aux pèlerins de se rendre à Médine où ils devaient aller quelques jours plus tard. Du coup, l'épidémie s'atténua. Mais la caravane de Médine fut très éprouvée, surtout dans la première partie de son parcours, on compta 415 cas de choléra à la seule halte de Rabegh ; elle avait perdu à l'arrivée à Médine, le tiers de son effectif, soit 500 hommes, chiffre formidable.

A Médine, la santé est déplorable.

De même à Yambo, où les pèlerins exténués par dix-sept jours de caravane, arrivent par une température de 48° à l'ombre, sans ressources, couchent la nuit à l'humidité, boivent une eau détestable.

Nous devons à notre ami le Dr Olschanietzki, alors médecin de la Quarantaine à Djeddah, des renseignements non moins navrants sur ce qui se passa dans ce port (1).

Ainsi, deux ans après le drame de 1893, le plus lamentable gâchis n'a cessé de régner au point de vue sanitaire. Nous lisons même, dans les rapports de l'époque, cet aveu :

Un médecin du Conseil Supérieur de Santé de Constantinople m'informait que le choléra n'a jamais cessé d'exister au Hedjaz, mais que les médecins n'ont pu s'en rendre compte, de crainte

(1) « Le Conseil supérieur de Santé à Constantinople crut nécessaire, pour lutter contre l'expansion du fléau, de faire construire à Djeddah un grand hôpital, ainsi qu'un certain nombre de w.-c. dans différents points de la ville et du port, car les pèlerins faisaient leurs besoins en pleine rue.

Il fit installer ensuite un pavillon de désinfection situé à proximité de l'Office Quarantenaire, afin de désinfecter les vêtements et objets de couchage des pèlerins avant leur embarquement.

Mais les Moutawifs (guides des pèlerins) montèrent la tête à ces derniers et,

d'être tués par les pèlerins qui s'étaient révoltés contre les médecins. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer la disparition (?) du choléra au Hedjaz pendant les fêtes (Zachariades).

Le choléra gagne le lazaret de Tor et atteint à la fois les pèlerins, les soldats de garde et les Bédouins du village voisin. Epidémie légère (six cas), mais qui contamina la presque île du Sinaï et le territoire égyptien d'Akaba à Kantara.

1896

Le choléra est en Égypte. Les pèlerins égyptiens (12.956) subissent au départ une quarantaine de dix jours à Tor. Les navires à pèlerins venant du Nord transitent le Canal en quarantaine. Le Hedjaz cette fois est protégé ; l'état sanitaire y fut excellent.

Pour le retour, la Turquie obtient du Conseil Quarantenaire d'Alexandrie que, en raison du choléra qui sévit en Égypte, ses pèlerins ne s'arrêtent pas à Tor et passent directement le Canal en quarantaine. Et on lit avec stupeur qu'un Gouvernement européen protesta, au sein dudit Conseil, déclarant que ce dernier n'avait pas à modifier les Règlements sur le retour des pèlerins, établi par la Conférence de Venise ! (1)

1897

C'est la peste qui menace. Elle sévit aux Indes.

Le Conseil Quarantenaire d'Égypte, considérant les

en une nuit, pavillon de désinfection et étuve furent mis en miettes par les pèlerins de Boukhara.

A cette même occasion, il y eut une attaque armée contre un groupe de Consuls qui se trouvait hors de la ville — porte de Médine — à proximité de l'hôpital construit par le Conseil Supérieur de Santé. Le Vice-consul d'Angleterre fut tué et les Consuls de Russie, d'Angleterre et le Vice-Consul de France blessés.

L'enquête qui fut faite à ce moment-là par les autorités locales signala que cet attentat était dirigé, non contre les Consuls, mais contre les médecins sanitaires ; aussi fûmes-nous obligés de faire notre service accompagnés de gardes-sanitaires armés et de coucher chaque soir à bord des bateaux en rade de Djeddah, afin d'éviter toute surprise fâcheuse. » (D^r Olschanietzki.)

(1) Cité par Bérard. *loc. cit.* p. 66.

immenses dangers qu'offre le pèlerinage, exprime le vœu que les Gouvernements intéressés interdisent le pèlerinage à leurs sujets musulmans. De son côté, le Gouvernement Égyptien avertit les pèlerins que ceux qui se rendent à la Mecque doivent emporter une somme suffisante pour y vivre pendant six mois, c'est-à-dire approximativement pour attendre la fin de l'épidémie, les pèlerins ne devant être autorisés à rentrer en Égypte qu'à ce moment-là.

Vaines précautions : 12.327 pèlerins passent à Tor, soit presque exactement le même chiffre qu'en 1896 (12.956). Toute restriction, non impérative, du pèlerinage est donc à priori sans objet.

Or, malgré l'absence totale de mesures d'hygiène, la santé fut parfaite à la Mecque : les médecins de la ville ont pour mission de constater les décès, mais ils ne contrôlent rien et se fient aux déclarations qui leur sont faites : « La Ville est très grande et il est pénible à un nombre limité de médecins de constater les décès qui surviennent ». (Rapport du Dr Sallam.)

La première caravane, partie pour Médine avec huit mille chameaux, a dû passer par Djeddah et Rabegh, et marche de jour en raison de l'insécurité de la route.

Il n'y a pas de médecin sanitaire à Yambo, où les pèlerins reviendront par milliers à leur retour de Médine.

A Djeddah, l'embarquement commence le 18 mai.

On y note, le 4 juin, l'apparition de cas suspects de peste. Il n'y a pas de microscope ! Les malades refusent d'être traités ou bien les habitants les cachent. On ne peut examiner que des cadavres, sauf ceux des femmes. Le délégué du Conseil Quarantenaire d'Égypte se voit refuser l'accès auprès des suspects, alors que les autorités sanitaires locales déclarent tout ignorer (Dr Sallam).

On a prescrit des mesures d'assainissement : pas d'argent. Le Conseil Supérieur de Santé de Constantinople intervient seulement le 26 juin, soit au bout de douze jours, et un hôpital peut enfin être installé.

L'origine de cette épidémie doit être recherchée chez les pèlerins du Yémen et de l'Hadramount, arrivés à la Mecque avec la caravane de Sanaa, région où la peste était endémique.

En Égypte, on avait déclaré le pèlerinage d'abord net, puis brut, à la suite de quelques cas de peste survenus chez des pèlerins. Dans le désert, la surveillance des caravanes est très active (1).

Cette année marque une étape importante dans l'organisation du lazaret de Tor, qui put dès lors être considéré comme tout à fait au point.

Elle enregistre aussi deux alertes intéressantes à noter.

Pour la première fois, le bactériologue du lazaret découvre dans les selles de quelques diarrhéiques un vibrion analogue au vibrion cholérique. Or, il n'y a aucun cas clinique suspect de choléra.

Faut-il sur cette simple constatation de laboratoire déclarer le pèlerinage infecté ? Grave dilemme. On tempore ; les pèlerins s'inquiètent, puis deviennent violents, menacent de forcer le cordon qui limite le campement, maltraitent le personnel. Si on déclare le pèlerinage brut, la police manquera pour permettre d'assurer l'ordre parmi les pèlerins exaspérés. On décide, en l'absence de choléra clinique, de déclarer le pèlerinage net.

Nous reviendrons sur cette question.

Une autre alerte fut enregistrée à l'occasion de la découverte, dans les ganglions mésentériques de plusieurs pèlerins décédés pour dysenterie ou pneumonie, d'un microbe semblable à celui de la peste.

(1) Nous trouvons dans les télégrammes de l'époque mention que « telle caravane de 218 pèlerins et 190 chameaux a été repoussée à Tor — santé bonne — mais chameaux exténués de fatigue ».

De Suez : « est arrivée de Tor et Abou Zenima caravane tripolitaine 191 pèlerins Mograbins plus 20 Egyptiens, 116 chameaux — visite médical favorable — admis libre pratique — laissés rive Asie pour les remettre demain matin au Gouvernement », etc. On veillait, en Égypte.

Là, encore, on écarte l'idée de peste, laissant à la clinique les soins de trancher le débat.

Et, de fait, l'état sanitaire du campement de Tor se montre excellent.

Il n'y eut pas d'épidémie, malgré l'imprudence criminelle des compagnies de navigation qui embarquent sans contrôle des pèlerins à Djeddah, port infecté de peste, pour les conduire à Yambo, port indemne.

L'Europe s'inquiète. Le choléra passe, cette fois, au second plan des préoccupations sanitaires internationales ; une Conférence se réunit à Venise, la même année, pour étudier la protection contre la peste asiatique. Nous en analyserons les travaux plus loin.

Quelques bonnes années vont suivre :

En 1898, 1899 et 1900, pèlerinages « bruts ». Aucune épidémie en réalité sur les pèlerins, mais la peste continuera à sévir sur les habitants de Djeddah.

Or, là, « les mesures hygiéniques font complètement défaut. Les médecins de la ville restent inactifs. La visite des décès n'est faite que par les médecins quarantenaires... l'autorité locale refuse tout concours... à bord des bateaux, les pèlerins sont entassés pêle-mêle... les cales sont très malpropres ». (1899, Rapport du Dr Moh. Safouat.)

L'attention est attirée, d'autre part, sur le nombre de plus en plus considérable des pèlerins indigents, la plupart des vieillards. Pour y remédier, le Gouvernement Égyptien décide (1899) « que tout pèlerin égyptien en retirant son passeport devra déposer 50 piastres de droits quarantenaires et 100 piastres pour dépenses éventuelles de nourriture ». Le ministère de l'Intérieur assurera l'alimentation des nécessiteux à Tor.

Les installations techniques du lazaret de Tor ont fait d'énormes progrès ; trois débarcadères sont construits pour faciliter la descente à terre des pèlerins (1900).

C'est en 1900 seulement que les conditions sanitaires

de Djeddah seront améliorées. Mais Yambo reste toujours défectueux. La peste s'y déclare et, là, 1.600 pèlerins égyptiens se trouveront dans une détresse extrême, sans eau.

En 1901, le pèlerinage peut être enfin déclaré net.

1902

Après une trêve de sept ans, on voit reparaître le choléra au Hedjaz. Il sévira en Égypte de terrible façon.

Le 3 mars, trente pèlerins de la caravane venue de la Mecque à Médine présentent le même jour des symptômes suspects. Grand émoi à Constantinople.

Déjà, à la Mecque, des cas douteux ont été observés depuis un certain temps. Cependant, le Wali du Hedjaz affirme qu'il n'y a pas eu de choléra et que la maladie a été constatée chez les Javanais de la Caravane de Médine, après avoir été importée par un vapeur hollandais venant de Java, où régnait l'épidémie.

Le Conseil de Santé de Constantinople s'élève contre cet optimisme ; en réalité, le choléra a été confondu jusque-là avec la fièvre pernicieuse et c'est seulement le 27 mars qu'il est déclaré officiellement à la Mecque, soit vingt-quatre jours après les premiers cas.

Il y a donc eu manifestement tromperie au début, et, très certainement aussi, dans la suite ; il faut compter au moins quatre mille cas de choléra à la Mecque, quatre cents à Médine, trois cents à Djeddah, deux cent cinquante à Yambo, quatre cent vingt-trois dans les caravanes.

Dégâts modérés si l'on songe à la catastrophe que cette épidémie allait provoquer en Égypte. Résumons-en l'histoire.

Le choléra a disparu du Hedjaz vers la fin d'avril. Le Conseil Quarantenaire d'Égypte a prescrit une quarantaine de quinze jours à Tor à tous les pèlerins, plus trois jours supplémentaires pour les Égyptiens. Le lazaret est contaminé.

Une station quarantenaire supplémentaire a été créée

à Souakim pour les pèlerins Soudanais qui n'auront plus ainsi la tentation d'éviter le lazaret de Tor, dont le voyage représentait pour eux un crochet de 1.200 milles. En même temps, un croiseur est chargé de la surveillance de la côte égyptienne de la Mer Rouge pour empêcher les débarquements clandestins en Égypte.

Soudain, le 15 juillet, le choléra se déclare au village de Moucha, en Haute-Égypte, près d'Assiout (96 cas, 50 décès en quatre jours). L'épidémie s'étend avec une rapidité inouïe dans toute l'Égypte, où elle causera 42.000 morts. Elle gagnera la Palestine et la Syrie.

Si on considère que toutes les épidémies de choléra d'Égypte ont débuté par l'Est du pays, on ne peut s'empêcher d'établir une relation entre leur apparition et les épidémies du Hedjaz, bien qu'il se soit toujours écoulé un long intervalle entre le retour des pèlerins et le début des épidémies (Crendiropoulo) (1).

On a accusé l'eau de Zem-Zem, versée dans un puits du village de Moucha, d'avoir provoqué l'infection. Ce n'est pas prouvé. On a soupçonné un moutawif, inconnu et resté insaisissable, d'avoir introduit la maladie en se rendant chez ses clients du pèlerinage précédent. Aucune preuve.

Par contre, on sait avec certitude que mille cinq cents pèlerins, venus par sambouk, ont débarqué *clandestinement* sur la côte égyptienne de la Mer Rouge, en particulier à Kosseir, échappant au contrôle du croiseur et des Gardes-Côtes. C'est là plus qu'une présomption. Comme toujours, en Hygiène, le clandestin c'est l'ennemi.

1903

L'épidémie de choléra d'Égypte durait encore en décembre 1902. Le pèlerinage de l'année suivante était le 8 mars. Ce fut au tour de l'Égypte à être mise en quarantaine.

(1) Voir plus loin le chapitre du *choléra au Hedjaz*.

Les pèlerins font cinq jours de quarantaine avec désinfection à Tor, avant de se rendre au Hedjaz, malgré le Conseil de Santé de Constantinople qui voulait que cette quarantaine se fit à Camaran.

Le Hedjaz n'est pas contaminé, et pourtant les conditions sanitaires y sont déplorables. Le Médecin, délégué du Conseil Quarantenaire d'Égypte, signale que l'eau des bassins d'Arafat est verdâtre et stagnante et sert, comme par le passé, de piscine et de lavoir aux pèlerins ; les moutons sont abattus à côté des tentes et les débris d'animaux jetés au hasard, enfin les morts sont enterrés entre les tentes.

Il n'y eut cependant aucune épidémie.

Mais l'épidémie de choléra d'Égypte avait vivement ému l'opinion européenne et une nouvelle conférence sanitaire internationale se réunit à Paris en 1903 pour mettre au point les principales questions sanitaires.

Nous avons donc deux Conférences à analyser, celle de Venise en 1897 et celle de Paris en 1903 ; dans chacune d'elles il sera question du pèlerinage de la Mecque.

On nous pardonnera l'aridité des pages qui vont suivre ; leur rédaction fut encore plus sévère que ne sera leur lecture.

CHAPITRE XIV

Deuxième Conférence de Venise (1897)

UNE violente épidémie de peste sévissait en Orient, dans l'Inde en particulier, et menaçait l'Europe.

Une nouvelle Conférence Sanitaire Internationale fut décidée. Le programme, selon le Délégué d'Autriche-Hongrie, le Comte Lützof, était de rechercher (1) « si la digue, construite... par les travaux précédents contre l'invasion du choléra, est également apte à résister à la *marée montante de la peste asiatique* ». Il soulignait, en outre, la nécessité de donner la vie aux travaux de la Conférence de Paris, *qui, jusqu'ici, sont restés lettre morte*. A quoi servirait-il de déclarer applicables également contre la peste les propositions auxquelles... est arrivée la Conférence de Paris, quand nous savons tous que ces mêmes propositions attendent depuis près de trois ans leur mise en vigueur ? » Ce n'était pas encourageant.

Le plan de travail comportait, à l'exemple de celui de la Conférence de Paris de 1866, pour le choléra, l'étude épidémiologique de la peste, son mode d'apparition, de développement et les mesures prophylactiques à prendre aux pays d'origine, pendant la traversée, et à l'arrivée aux ports d'Europe ainsi qu'aux frontières terrestres, aussi bien qu'à l'égard des pèlerins de la Mecque.

Le Délégué de la France, M. Barrère, qui avait déjà joué un rôle très important dans les Conférences antérieures,

(1) *Conférence Sanitaire Internationale de Venise, 1897, Rome, Imprimerie du Sénat, p. 15.*

proposait d'unifier, autant que possible, les modes de défense contre les deux maladies et soulignait, comme première exécution, la nécessité de la ratification de la Conférence de Paris par les Puissances qui ne l'avaient pas encore fait (1) et la prompte adhésion de la Sublime Porte, qui s'exposait, dans le cas contraire, à de graves responsabilités. Il reprenait la formule autrichienne : « Ratification et application de la Convention de Paris de 1894 — adaptation de cet instrument et des Conventions de Venise et de Dresde à la prévention de la peste. »

La question se posait, en particulier, de maintenir ou d'interdire les pèlerinages de Perse, du Hedjaz et même celui de Palestine.

On venait de découvrir le germe de la peste (1894). On connaissait sa biologie, son mode de développement, mais on ignorait encore le rôle capital de certains animaux (surtout les rats) comme élément principal de propagation.

Le Pr Santoliquido, délégué d'Italie, souligna que les mesures édictées par les précédentes conférences, si elles étaient appliquées, seraient suffisantes. Malheureusement, il constata qu'il n'en est point ainsi ; la surveillance des pèlerinages n'a pas fait beaucoup de progrès, le contrôle de la navigation n'existe pas et le Conseil Quarantenaire d'Alexandrie ne peut exercer son droit de regard que sur les navires égyptiens.

Et, à l'exemple des autres orateurs, il fait ressortir « l'urgence capitale qu'il y a à conjurer, par des accords internationaux, le danger qui dérive du pèlerinage ». Ainsi toujours, c'est le pèlerinage qui est l'objet, direct ou indirect, des préoccupations des Conférences sanitaires.

Or, depuis 1866, soit depuis trente ans, on tient ce même langage sans résultat !...

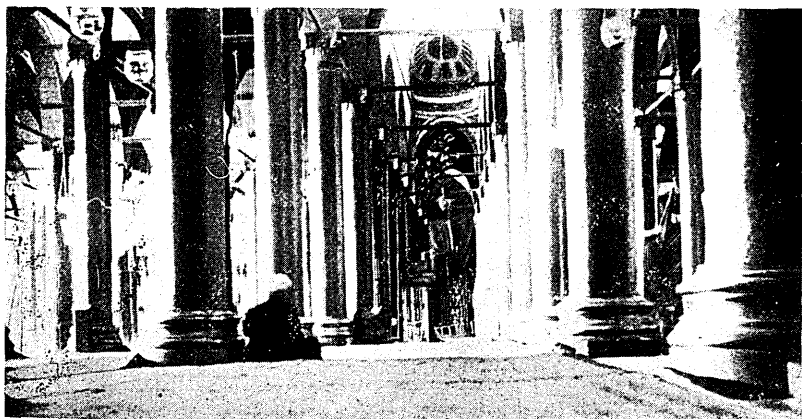
(1) L'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Russie seulement y avaient adhéré. La Turquie fut mise en demeure d'accepter. Son délégué déclara n'avoir pas d'instructions à ce sujet.

MÉDINE



Cl. Rifaat-Pacha

La mosquée de Médine



Cl. Rifaat-Pacha

Le tombeau du Prophète dans la mosquée

proposait d'unifier, autant que possible, les modes de défense contre les deux maladies et soulignait, comme première exécution, la nécessité de la ratification de la Conférence de Paris par les Puissances qui ne l'avaient pas encore fait (1) et la prompte adhésion de la Sublime Porte, qui s'exposait, dans le cas contraire, à de graves responsabilités. Il reprenait la formule autrichienne : « Ratification et application de la Convention de Paris de 1894 — adaptation de cet instrument et des Conventions de Venise et de Dresde à la prévention de la peste. »

La question se posait, en particulier, de maintenir ou d'interdire les pèlerinages de Perse, du Hedjaz et même celui de Palestine.

On venait de découvrir le germe de la peste (1894). On connaissait sa biologie, son mode de développement, mais on ignorait encore le rôle capital de certains animaux (surtout les rats) comme élément principal de propagation.

Le Pr Santoliquido, délégué d'Italie, souligna que les mesures édictées par les précédentes conférences, si elles étaient appliquées, seraient suffisantes. Malheureusement, il constata qu'il n'en est point ainsi ; la surveillance des pèlerinages n'a pas fait beaucoup de progrès, le contrôle de la navigation n'existe pas et le Conseil Quarantenaire d'Alexandrie ne peut exercer son droit de regard que sur les navires égyptiens.

Et, à l'exemple des autres orateurs, il fait ressortir « l'urgence capitale qu'il y a à conjurer, par des accords internationaux, le danger qui dérive du pèlerinage ». Ainsi toujours, c'est le pèlerinage qui est l'objet, direct ou indirect, des préoccupations des Conférences sanitaires.

Or, depuis 1866, soit depuis trente ans, on tient ce même langage sans résultat !...

(1) L'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Russie seulement y avaient adhéré. La Turquie fut mise en demeure d'accepter. Son délégué déclara n'avoir pas d'instructions à ce sujet.

MÉDINE



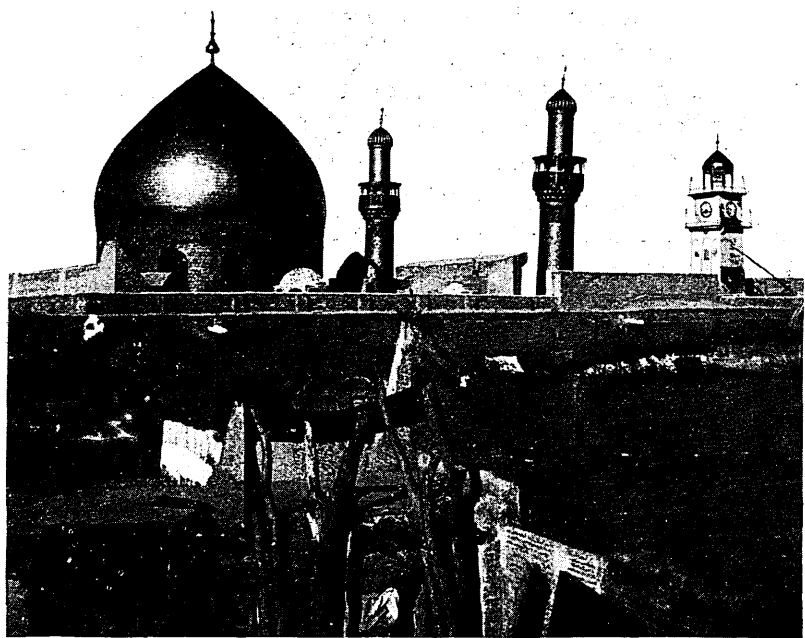
Cl. Rifat-Pacha

La mosquée de Médine



Cl. Rifat-Pacha

Le tombeau du Prophète dans la mosquée



La mosquée d'Ali à Nedjef

Le Délégué de Grande-Bretagne, M. Thorm-Thorm, objecte que l'échec des Conférences antérieures à 1896 vient de ce que « les résolutions adoptées ont pour base la détention quarantenaire et l'isolement », c'est-à-dire la détention de navires indemnes et de personnes saines dans des Lazarets, après des voyages survenus sans cas suspects.

A Venise, en 1892, pour la première fois, on a abandonné ce système et pour la première fois aussi on a pu signer une Convention.

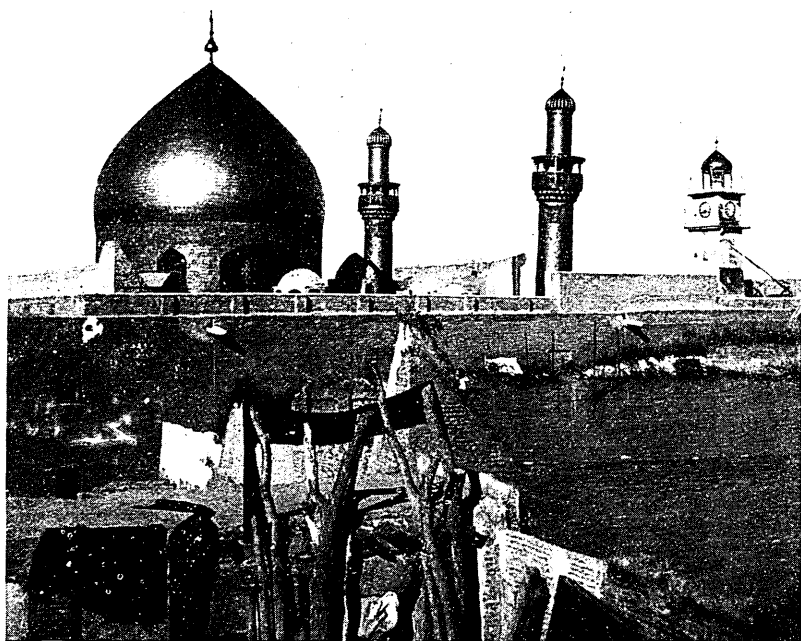
Une première question se pose : l'interdiction du pèlerinage pour cette année. L'Angleterre répond qu'elle l'a interdit pour les pèlerins indiens en raison de la peste aux Indes, qui coïncide avec la famine. (A Bombay 300.000 personnes ont abandonné la ville et il y a eu 22.000 décès en trois mois).

La France et la Russie font de même. La Russie a étendu l'interdiction aux pèlerins pour la Palestine.

On propose de défendre également le pèlerinage chiite ; pour cela, la collaboration de la Perse est nécessaire. Ce pays annonce avoir interdit l'entrée à Meshed des Chiites indiens, afghans et du Beloutchistan.

Tout le monde est plein de bonne volonté !

De son côté, l'Égypte a décrété que, si la peste se déclare à la Mecque, aucun pèlerin égyptien ne pourra retourner en Égypte qu'après la disparition totale du foyer au Hedjaz. Elle n'autorise donc le pèlerinage que pour ceux qui en ont les moyens matériels, *prouvés*, nécessaires pour séjourner au moins six mois au Hedjaz, ce qui est une façon indirecte d'empêcher les indigents de partir. Seul, le Délégué hollandais fait des réserves en raison de la grande distance entre le Hedjaz et les Iles et de la surveillance très stricte exercée sur les pèlerins qui voyagent comme « des passagers » ; le danger de contamination de ce côté est donc minime.



La mosquée d'Ali à Nedjef

Le Délégué de Grande-Bretagne, M. Thorm-Thorm, objecte que l'échec des Conférences antérieures à 1896 vient de ce que « les résolutions adoptées ont pour base la détention quarantenaire et l'isolement », c'est-à-dire la détention de navires indemnes et de personnes saines dans des Lazarets, après des voyages survenus sans cas suspects.

A Venise, en 1892, pour la première fois, on a abandonné ce système et pour la première fois aussi on a pu signer une Convention.

Une première question se pose : l'interdiction du pèlerinage pour cette année. L'Angleterre répond qu'elle l'a interdit pour les pèlerins indiens en raison de la peste aux Indes, qui coïncide avec la famine. (A Bombay 300.000 personnes ont abandonné la ville et il y a eu 22.000 décès en trois mois).

La France et la Russie font de même. La Russie a étendu l'interdiction aux pèlerins pour la Palestine.

On propose de défendre également le pèlerinage chiite ; pour cela, la collaboration de la Perse est nécessaire. Ce pays annonce avoir interdit l'entrée à Meshed des Chiites indiens, afghans et du Beloutchistan.

Tout le monde est plein de bonne volonté !

De son côté, l'Égypte a décrété que, si la peste se déclare à la Mecque, aucun pèlerin égyptien ne pourra retourner en Égypte qu'après la disparition totale du foyer au Hedjaz. Elle n'autorise donc le pèlerinage que pour ceux qui en ont les moyens matériels, *prouvés*, nécessaires pour séjourner au moins six mois au Hedjaz, ce qui est une façon indirecte d'empêcher les indigents de partir. Seul, le Délégué hollandais fait des réserves en raison de la grande distance entre le Hedjaz et les Iles et de la surveillance très stricte exercée sur les pèlerins qui voyagent comme « des passagers » ; le danger de contamination de ce côté est donc minime.

La question d'ensemble (1) est mise aux voix et adoptée à l'unanimité, *sauf par la Turquie qui s'abstient*.

La Conférence aborde ensuite la question de la ratification de la dernière Convention de Paris, question restée en suspens depuis plusieurs jours, le délégué de Turquie attendant des instructions.

Ces dernières n'étant pas encore arrivées, la Conférence passe outre et, après un vœu assez dur (2) pour la Porte, adopte le principe de la ratification.

La Turquie donnera plus tard son adhésion pour une période de cinq ans, en tenant compte des modifications apportées par la Conférence de Venise. Mais elle apportait, dès le lendemain, des restrictions qui équivalaient à un refus.

Il faut bien reconnaître que la situation de la Porte n'était pas sans présenter de sérieuses difficultés. Depuis 1838, elle était dotée d'un organe sanitaire à caractère international, le Conseil Supérieur de Santé de Constantinople, (3) chargé de la protection sanitaire extérieure

(1) « La Conférence estime qu'il est urgent, dans l'intérêt de la santé publique, en vue d'arrêter la propagation de la peste, que les Puissances ayant des populations musulmanes interdisent, cette année, le pèlerinage de la Mecque, ou, tout au moins, le restreignent par tous les moyens matériels et moraux à leur disposition. »

(2) « La Conférence estime que l'œuvre de protection de la santé publique qu'elle a pour mission d'accomplir dans le plus bref délai comporte, en première ligne, l'adhésion de la Sublime porte à la Convention de Paris de 1894 et aux règlements qu'elle élabore contre la propagation de la peste.

« Elle constate que, malgré l'urgence, les représentants de la Sublime Porte ne sont pas encore munis d'instructions à cet effet. La Conférence émet, en conséquence, le vœu que les Gouvernements représentés veuillent bien intervenir auprès du Gouvernement de S. M. I. le Sultan pour que ses Délégués soient mis à même d'accepter l'instrument diplomatique du 3 avril 1894 et d'apporter leur concours à l'élaboration des règlements qu'elle prépare. »

(3) En 1838, le Sultan Mahmoud II, épouvanté des ravages du choléra et de la peste dans son empire, fit appel aux Puissances Européennes pour organiser les services quaranténaires et créa ainsi un Conseil de sept membres ottomans (dont cinq médecins), assistés de cinq membres étrangers, chargés de représenter les intérêts maritimes des cinq principales puissances (Allemagne, Angleterre, France, Italie, Russie). Cette composition fut, ultérieurement, modifiée pour des raisons plus souvent politiques que sanitaires.

de l'Empire et d'empêcher la propagation des maladies infectieuses à l'étranger.

On peut admettre que ce Conseil voyait avec quelque déplaisir les Conférences Sanitaires Internationales se substituer à lui, faire quelque peu son procès et lui donner des directives.

Autre point capital, le sultan était le Commandeur des Croyants. Il était, par suite, facile de concevoir les hésitations de la Porte à prescrire des mesures qui eussent pu être interprétées, dans tout l'Islam, comme vexatoires et limitatives de l'exécution des prescriptions coraniques.

En toute justice donc, on ne peut faire trop grief au Gouvernement Ottoman de son attitude en cette circonstance. Et il y a aussi cette douce nonchalance qui s'accommode si mal de tout effort, de toute activité soutenue... La Mecque est bien loin. Pourquoi se hâter « autant labourer la mer » nous répondait-on en Syrie ?... Et puis tout s'arrangera...

Nous ne donnerons pas le détail des travaux de la Conférence.

Une Convention en précisait les points principaux.

Après avoir souligné l'obligation pour chaque pays de communiquer aux autres Gouvernements, par télégramme, l'apparition de la peste sur son territoire, elle renouvelait les prescriptions de la Conférence de 1894 sur le transport des pèlerins et rappelait que le Conseil de Santé de Constantinople devait publier un règlement spécial applicable au pèlerinage du Hedjaz. Au point de vue technique, elle affirmait ce principe nouveau que « les pratiques modernes de la désinfection doivent être substituées aux quarantaines de terre », si bien que les étuves devaient remplacer les postes de police.

C'était, en somme, l'application à la peste des mesures prévues pour le choléra.

Au point de vue des navires à passagers ou à pèlerins, la Convention émit des prescriptions qui, ne tenant pas

suffisamment compte du rôle capital, insuffisamment précisé, des rats et des puces dans la propagation de la peste, devaient être révisées plus tard. On ne savait pas alors comment détruire le rat. De plus, on ignorait encore les dates précises d'incubation de la peste et des périodes d'observation à appliquer. Les Caravanes de pèlerins égyptiens devaient subir au retour une quarantaine de dix jours à El-Tor et une autre observation de cinq jours à la frontière d'Égypte. Les autres caravanes, arrivant par voie de terre, devaient subir une visite médicale et la désinfection aux Sources de Moïse, près de Suez.

La plus grande vigilance était prescrite en ce qui concerne les navires en provenance du Golfe Persique. Et là, deux stations quaranténaires étaient créées : l'une dans l'île d'Ormütz, l'autre dans le voisinage de Bassorah, sous la surveillance du Conseil de Santé de Constantinople.

Un chapitre important traite des mesures à prendre en Europe et, un autre, de la désinfection. Nous nous contentons de les signaler.

CHAPITRE XV

Conférence de Paris de 1903

ELLE se réunit à Paris, sur l'initiative de l'Italie, au lendemain de la terrible épidémie de choléra d'Égypte de 1902.

Son programme était important (1).

Nous n'en retiendrons que ce qui concerne les pèlerinages.

Par l'orientation instinctive déjà constatée, c'est vers l'Orient et vers le pèlerinage de la Mecque, que se concentra, encore une fois, un des principaux efforts. Et c'était d'autant plus logique que la Grèce et la Turquie, qui n'avaient pas adhéré à la Convention de 1897 contre la peste, s'en tenaient aux anciennes mesures de quarantaine condamnées à Venise ; d'où un régime sanitaire de la Méditerranée Orientale absolument suranné, en opposition totale avec celui de la Méditerranée Occidentale plus moderne et plus scientifique.

(1) Il prévoyait : la révision des diverses conventions antérieures, les modifications à apporter à la classification des navires, la question des rats et de la peste, la refonte du statut du Conseil Supérieur de Santé de Constantinople de façon à le rendre réellement international, la réforme du Conseil Sanitaire de Tanger, la réglementation du pèlerinage marocain, le perfectionnement de certaines stations sanitaires internationales (Camaran, Tor, Suez, Pord-Saïd), enfin, point capital, la *création d'un Bureau Sanitaire International*, destiné à appliquer les mesures prescrites par les Conventions et à constituer « un observatoire sanitaire » de l'évolution des maladies infectieuses dans le monde entier.

En passant, un rappel était adressé aux Conseils de Santé de Constantinople, de Tanger et d'Alexandrie, d'avoir à exécuter les décisions de la conférence, sans vouloir substituer leurs idées aux règles établies par les conférences Sanitaires Internationales.

Voir : *Procès-verbaux*, Paris, Imprimerie Nationale 1904.

En faisant cette constatation, Santoliquido, après avoir souligné l'amélioration considérable des Services Sanitaires d'Égypte, souhaitait, par contre, un peu plus d'activité au sein du Conseil de Santé de Constantinople, dont l'action est parfois limitée pour des raisons presque toujours étrangères à la santé publique et l'empêche d'employer ses réserves à la création et à l'amélioration de ses services, si bien qu'en 1903 ce Conseil ne répondait plus au but pour lequel il avait été créé et montrait « tous les signes d'une maladie aiguë. »

Ce n'est pas qu'il ait été inactif, en apparence tout au moins. Il a édicté une réglementation sanitaire coordonnée et inspirée plus ou moins des conférences internationales, mais à tendance surtout administrative. Toutefois, l'exécution en fut mauvaise du fait d'un personnel souvent mal choisi et incompetent, d'un matériel mal entretenu, malgré des dépenses considérables. « L'organisation de nos lazarets ne me donne aucune assurance sur leur service », déclarait le Président de ce Conseil en 1902.

Enfin les règlements eux-mêmes s'étaient évanouis ; un seul restait en vigueur, daté de 1876. La seule formule prophylactique employée est « *la quarantaine* » (Borrel) (1).

Le mal venait de sa composition même.

Le Dr Borrel qui le vit fonctionner de très près le schématise ainsi (2) :

La majorité se compose de huit délégués ottomans auxquels s'ajoutent quatre membres orientaux, représentant des puissances à intérêts maritimes limités, mais qui font bloc avec les Ottomans, soit douze voix à la disposition du Gouvernement Turc, qui, renforcées par la prépondérance de la voix présidentielle, annihilent les neuf délégués des nations européennes qui ont un intérêt majeur dans l'intégrité sanitaire du territoire ottoman, intérêt se conciliant avec le minimum de pertes pour la marine marchande.

(1) Borrel, *Le choléra et la Peste dans les Pèlerinages Musulmans*, Masson. Paris, 1904, p. 139 et suivantes.

(2) Borrel, *Loc. cit.*, p. 144.

Ainsi s'explique une stagnation complète.

En 1903, comme nous l'avons déjà signalé, la Turquie n'avait pas encore adhéré à la Convention de 1897 et son organisation quarantenaire restait tatillonne et précaire.

Les améliorations sanitaires du Golfe Persique, qui incombaient au Conseil de Santé de Constantinople, prévues par la Conférence de Venise de 1897, n'étaient pas encore réalisées. Et, surtout, la bonne volonté était absente.

Ainsi, au cours de cette Conférence, quand l'Europe s'inquiète à bon droit de l'état sanitaire du pèlerinage le Délégué ottoman répond catégoriquement, au nom de son Gouvernement, que « la déclaration de l'état sanitaire du Hedjaz étant le droit sacré du Kalifat, la délégation ottomane repousse absolument toute ingérence à cette déclaration, ingérence qui porte atteinte aux droits de souveraineté, et contre laquelle elle proteste formellement... » (p. 113 du Compte rendu de la Conférence).

La même obstination se manifeste à l'occasion du vœu de M. de Waxel, délégué de Russie, tendant à ce que « les pèlerins soient accompagnés par un médecin musulman de chaque pays européen qui a son contingent de pèlerins, ou bien que les Consuls européens à Djeddah aient à leur service un médecin musulman. Les uns et les autres seraient tenus d'informer le Conseil Sanitaire d'Alexandrie sur le véritable état sanitaire du Hedjaz ». Le Délégué Ottoman s'y oppose.

Et pour mieux préciser encore la situation, la Turquie refuse de participer à l'institution, d'un intérêt capital, à Paris, d'un Bureau Sanitaire International, organe de coopération et d'informations sanitaires, proposé et réalisé par ladite Convention.

Telle était donc, au point de vue politique et sanitaire, la situation de l'Europe à l'égard de l'Empire Ottoman en 1903, après cinquante-deux ans de discussions, internationales pour lutter contre les épidémies qui, elles, ne connaissaient pas de frontières.

Quant au Conseil Supérieur de Santé de Constantinople, après soixante-quatre ans d'existence, il pouvait, paraît-il, être ironiquement défini ainsi : « Un organisme mis par les puissances européennes à la disposition de l'Empire Ottoman, dans le but de grever leur commerce du maximum de pertes possible, tout en n'obtenant pour la Turquie qu'un minimum de garanties sanitaires (1). »

Or, la Conférence de Paris de 1903 se proposait de modifier la composition et le fonctionnement de ce Conseil en le subdivisant en deux sections, l'une médicale, ottomane, s'occupant de donner une bonne hygiène à la Turquie, l'autre, maritime, internationale, indépendante de la Turquie, représentée par les puissances européennes et dont les délégués seraient obligatoirement des nationaux des pays qu'ils représentent.

En outre, la Conférence prévoyait que ses propres décisions devenaient exécutoires pour le Conseil de Santé de Constantinople (au même titre que pour les autres pays adhérents) dans les limites compatibles avec le respect des Conférences internationales antérieures, et, en retour, elle rendait les décisions du Conseil Supérieur de Santé exécutoires pour le Gouvernement Ottoman.

Mais quand le moment vint d'aborder ces propositions, le Délégué de Turquie déclara que la délégation ottomane « ne participerait ni à la délibération ni aux discussions » les concernant.

Le Pr Proust objecta, en vain, que le Conseil de Santé de Constantinople était international, officiellement, et il rappela que le Gouvernement Ottoman n'avait pas toujours observé la même attitude. En effet, à la Conférence de Paris de 1894, le délégué turc, prenant les devants, sur la proposition de la Conférence, avait annoncé (Voir la Conférence de 1894) à l'Assemblée impressionnée, un programme admirable de réorganisation sanitaire « en

(1) Borrel, *loc. cit.* p. 148.

cours d'exécution » : — le Maréchal Assad Pacha devait débarquer à Djeddah avec quarante mille livres pour réaliser ce programme... qui n'était, en réalité, qu'un mirage, car jamais rien ne reçut un commencement de réalisation.

Duca Pacha, premier délégué ottoman, protesta, montrant que des améliorations importantes avaient été réalisées en Mer Rouge, durant les dix dernières années, particulièrement aux lazarets de Camaran (1) et de Djeddah et que le Sultan avait fait construire, à ses frais, à la Mecque, un asile en pierre pour les pèlerins pauvres.

Mais il restait encore beaucoup à faire, et, en Méditerranée orientale, aucune amélioration n'avait été apportée aux lazarets, alors que le Conseil de Santé de Constantinople disposait de ressources considérables.

Comme contre-partie, le Dr Ruffer, Délégué égyptien et Président du Conseil Quarantenaire d'Égypte montrait les importantes améliorations réalisées par ce Conseil au lazaret de Tor avec la collaboration du Gouvernement Khédivial.

Ce lazaret était devenu la clef sanitaire de la Mer Rouge et de la Méditerranée, et le Pr Proust, rappelant les épidémies formidables de la Mecque, reconnaissait que « ce sont les mesures prises à Tor qui ont évité à l'Europe de subir le contre-coup des épidémies qui ont éclaté » à la Mecque, et il en remerciait le Gouvernement Khédivial et le Conseil Quarantenaire d'Égypte.

Le moment vint où la Délégation Ottomane eut quelque chose à demander. Sa requête était que, « en cas de pèlerinage brut, les pèlerins turcs puissent aller se faire désinfecter à Camaran et y purger la quarantaine au lieu de venir à Tor ».

Il lui fut habilement répondu que cette proposition

(1) On trouvera dans les *Comptes rendus de la Conférence de Paris de 1903* une longue description de ce lazaret.

ne serait exécutoire « qu'après que le Gouvernement Ottoman aurait adhéré, sans réserves, aux Conventions Sanitaires Internationales antérieures, de Paris (1894) et de Vienne (1897) ».

On se trouvait, en effet, en présence de la situation suivante : les délégués ottomans reprochaient à chaque occasion aux autres pays de violer les Conventions internationales, mais quand on les invitait à respecter lesdites Conventions, ils répondaient : « Mille regrets de ne pouvoir le faire, notre Pays ne les a pas ratifiées. »

Ne soyons pas trop sévères cependant dans notre appréciation de cette attitude. Nous l'avons déjà expliquée.

Pour le monde entier, le Sultan était, à cette époque, et depuis longtemps déjà, « l'Homme malade ». L'effort qui lui était demandé dépassait son potentiel d'exécution, sans compter qu'il ne possédait pas le personnel technique et administratif nécessaire. On n'improvise pas à la légère, en effet, en Orient surtout, des formations sanitaires qui soient capables d'abriter, de surveiller, des milliers d'hôtes aussi lourds à manier et aussi turbulents que les pèlerins et qui exigent un personnel de direction hors de pair. En outre, les moyens d'action matériels manquaient et puis, Camaran, Djeddah étaient loin, ce qui rendait leur contrôle difficile ou illusoire.

Enfin, le souci de ne pas froisser les sentiments religieux des pèlerins, gens souvent simples et peu ouverts au progrès, qui, par exemple, interdisaient à la Mecque l'emploi des brancards roulants, brisaient à Djeddah l'étuve à désinfection, donnait prétexte de confier de préférence au Destin et au Temps le soin de résoudre chaque année les problèmes sanitaires. On vivait ainsi dans un fatalisme bien établi.

Peut-être y avait-il aussi un autre sentiment qui retardait la signature par la Turquie des Conventions Sanitaires Internationales : le scrupule fort louable de ne pouvoir,

faute de moyens, en exécuter les instructions dans le Pays même.

C'est l'argument qui nous a été personnellement opposé par le représentant d'un Pays, placé au voisinage de l'Inde et qui, par sa situation maritime et terrestre, a été souvent, et il y a quelques années encore, la première étape du choléra vers l'Occident.

Argument de faiblesse plutôt que de raison.

Ainsi on s'explique, sans l'excuser, cette longue stagnation dans l'organisation sanitaire de l'Orient et les tragiques conséquences qui devaient en dériver pour plusieurs années encore.

En somme, la Conférence enregistra un succès plutôt modéré du côté de l'Empire Ottoman à l'égard duquel la formule d'action, seule possible, était toujours celle d'une morale sanitaire sans obligations ni sanctions. Par contre, elle prenait une attitude fort nette à l'égard du Conseil de Santé de Constantinople et lui donnait des instructions précises, incluses dans la Convention Sanitaire Internationale qui sanctionna les débats (1), instructions qui durent d'ailleurs être rapportées en 1912, car elles ne furent jamais observées (Voir Conférence de 1912).

La législation sanitaire concernant l'embarquement

(1) In *Convention Sanitaire Internationale* de 1903, articles 165 à 175. Nous en extrayons les dispositions suivantes :

ART. 170. — Les décisions du Conseil Supérieur de Santé, prises à la majorité des membres qui le composent, ont un caractère exécutoire, sans autre recours.

ART. 171. — La mise en pratique et la surveillance des dispositions de la présente Convention, en ce qui concerne les pèlerinages et les mesures contre l'invasion et la propagation de la peste et du choléra, sont confiées, dans l'étendue de la compétence du Conseil Supérieur de Santé de Constantinople, à un comité pris exclusivement dans le sein du Conseil et composé de représentants des diverses Puissances qui auront adhéré à la présente Convention.

Les représentants de la Turquie dans ce Comité sont au nombre de trois ; l'un d'eux a la présidence du Comité.

ART. 175. — Le Conseil de Santé de Constantinople devra organiser sans délai les établissements sanitaires de Kanikin et de Zisil Dizié, près de Bayazid, sur les frontières turco-persane et turco-russe...

Malheureusement, le Gouvernement Ottoman ne voulut pas signer la Convention.

et le retour des pèlerins marocains fut plus heureusement réalisée en s'inspirant des données générales des Conventions Sanitaires antérieures : un lazaret d'observation et de quarantaine était établi dans l'Ile de Mogador en cas de pèlerinage brut.

Signalons en passant la refonte du régime du Conseil Quarantenaire d'Égypte et l'ajustement des Conférences Sanitaires Internationales précédentes (1892, 1893, 1894, 1897), en un seul texte, à côté d'une longue description de la défense sanitaire idéale du Golfe Persique et de la Mer Rouge, telles que l'Europe la réclamait en vain depuis 1897 et 1894.

Dans ce texte synthétique se trouvent réunies, en particulier, toutes les prescriptions antérieures concernant le pèlerinage, dont, à part quelques variantes, nous retrouvons les éléments principaux dans l'instruction générale, actuellement en vigueur et qui est publiée aux annexes de cet ouvrage.

Enfin, fait capital, la création, à Paris, de *l'Office International d'Hygiène Publique* allait permettre une action coordonnée de tous les pays dans la lutte contre les épidémies.

Au point de vue technique, une date est à retenir ; c'est au sujet de la peste que, pour la première fois, il est fait mention de la pratique de la vaccination comme procédé prophylactique.

Si les opinions sont divisées aujourd'hui sur la valeur de cette méthode, le fait est important à noter car il est la *première étape de la période nouvelle de prophylaxie sanitaire que nous avons fait prévoir : la phase biologique* qui, avec la désinfection, représente un des éléments les plus sûrs de la préservation contre les maladies infectieuses, et qui, dans la lutte contre le choléra en particulier, donnera quelques années plus tard une si grande sécurité.

CHAPITRE XVI

De 1905 à 1914.

Les derniers jours de l'administration turque
aux Lieux-Saints

1905

A DJEDDAH 76.083 pèlerins sont débarqués, dont 39.509 venant du Nord.

La peste règne en Égypte. Le lazaret de Tor a fonctionné à l'aller et au retour.

Dans le but de ne pas contaminer le Hedjaz, les pèlerins égyptiens embarqués à Suez, ainsi que les étrangers traversant l'Égypte, ont tous (33.000) été arrêtés à Tor pour y subir une quarantaine de cinq jours avant de partir pour Djeddah. Les navires y furent désinfectés et dératisés.

Les fêtes se terminent le 17 février sans épidémie.

Les mesures prises à Djeddah s'améliorent, mais les conditions sanitaires aux Lieux-Saints sont aussi précaires qu'auparavant. N'insistons plus sur ce sujet.

Les pèlerins sont nus sous l'Ihram par une température de $+ 12^{\circ}$ C et les grands écarts de température provoquent de nombreuses attaques de dysenterie (40 décès par jour), surtout parmi la caravane de Médine. La variole sévit chez les Bédouins. « C'est la nature qui vient plus en aide que les mesures prises, pour combattre ces deux fléaux ».

Yambo n'est qu'un vaste dépotoir où manquent, à la fois, la surveillance et les mesures sanitaires. Le Dr Hamada y rencontrera par les rues, dans une même journée, douze hommes et six femmes atteints de variole, dont

trois Soudanaises portant sur leur dos trois enfants également variolés.

A Tor, au retour, gros afflux et grosse morbidité gastro-intestinale. Pas de choléra cependant.

Des constatations bactériologiques fort importantes sont cependant faites. Au cours de recherches systématiques entreprises en mars 1905 à Tor, sur 55 cadavres morts pour une autre cause que le choléra, le Dr Ruffer, président du Conseil Quarantenaire d'Égypte, trouve vingt-deux fois le vibron cholérique, dont deux cas agglutinants, c'est-à-dire présentant « tous les caractères biologiques de vraies cultures de choléra ».

Une découverte analogue avait été faite en 1897.

On se trouvait en présence de cette catégorie de gens, à la fois bien portants et dangereux, que représentent les « porteurs de germes », et qui, à cette époque, déjà étaient considérés comme jouant un rôle important dans la propagation du choléra.

On connaissait bien en effet, l'existence de ces porteurs de vibrions, qui, sans présenter les symptômes cliniques du choléra, en hébergent le germe et peuvent ou semer la maladie autour d'eux ou bien rester inoffensifs, sans qu'on puisse prévoir à coup sûr les conditions qui déterminent l'une ou l'autre éventualité.

Ces vibrions provenaient probablement des pays d'origine des pèlerins : Turquie d'Asie, Russie, où régnait le choléra au moment du départ pour la Mecque, mais il est impossible d'expliquer pourquoi une épidémie n'a pas éclaté parmi eux. Rien n'est plus obscur que cette question (1).

(1) En effet, le choléra ne se développe pas toujours dans des conditions automatiques ; il faut tenir compte à la fois du germe et du récepteur. Cantacuzène et A. Marie ont montré que, tant que la muqueuse de l'intestin est saine, elle constitue une barrière efficace à la pénétration du vibron et il n'y a pas de choléra. Par contre, dès que cette barrière est lésée, le vibron pénètre dans l'intérieur de la muqueuse et s'y installe : le choléra éclate. Les troubles gastro-intestinaux jouent, à ce point de vue, un rôle provocateur des plus nets, ainsi que la misère physiologique, les privations, la fatigue et beaucoup d'autres circonstances, dont plusieurs nous sont inconnues.

Cette découverte faisait surgir, pour le Conseil Quarantenaire d'Alexandrie, de grosses difficultés pratiques : ces porteurs étaient-ils dangereux ou non ? D'où l'alternative : pèlerinage « brut » ou « net » ? (1)

Le Conseil Quarantenaire, en l'absence de toute épidémie et de toute manifestations clinique, ne déclara pas le pèlerinage brut. Il prit une demi-mesure à la demande du Gouvernement Égyptien : quarantaine de dix jours à Tor pour tous les pèlerins égyptiens et soudanais, avec supplément de trois jours pour les Égyptiens.

En outre, les pèlerins étrangers, après trois jours d'observation, passaient le Canal en quarantaine.

Aucune contamination ne se produisit. Ce n'était donc pas le choléra et on conserva aux germes constatés le nom de « vibrions de Tor », espèce considérée alors comme intermédiaire entre le vibron cholérique vrai et les non cholériques. Aujourd'hui que nous connaissons les mutations des microbes, le vibron de Tor doit être considéré comme un vibron cholérique modifié et non virulent.

Mais la question du danger latent des porteurs de germes cholériques était posée et reste toujours d'actualité. (Voir note page 245.)

L'influence des causes provocatrices explique ainsi ce fait paradoxal que des expérimentateurs hardis aient pu absorber volontairement des cultures pures de vibrions cholériques, sans contracter le choléra, alors que chez d'autres l'ingestion, pratiquée dans certaines conditions, a été suivie de l'éclosion de la maladie.

En résumé, la présence du vibron cholérique dans l'intestin ne suffit pas pour déclencher le choléra : il faut d'autres facteurs dont beaucoup nous échappent. C'est ce qui rend le problème particulièrement délicat à résoudre quand on rencontre des vibrions dans l'intestin d'un homme ne présentant pas de symptômes cholériques et susceptible néanmoins de contaminer son entourage.

(1) Le pèlerinage est dit « net » quand on n'a observé aucun cas de peste ou de choléra parmi les pèlerins. Dans ce cas le séjour au lazaret de Tor est de trois jours. Il est « brut » dans le cas contraire et la durée de la quarantaine à Tor est portée à cinq jours en cas de choléra et à six jours en cas de peste, avec période supplémentaire facultative de trois jours pour les Égyptiens.

1906

Le pèlerinage avance dans l'hiver ; le froid est excessif cette année-là, les bronchites, la dysenterie frappent durement les pèlerins, comme l'année précédente. La variole sévit encore, malgré le fonctionnement correct du centre vaccino-gène de la Mecque. « Les varioleux en convalescence se promenaient tranquillement dans les rues de la ville » (D^r Hamada).

Malgré cela, bon état sanitaire à Mouna : cinquante décès par jour seulement parmi les 195.000 hommes réunis.

L'Administration Sanitaire a fait un gros effort à la Mecque : des tombereaux à ordures parcourent la ville, mais il est impossible de garder les rues propres, même pour une heure. (Hamada.)

A Tor, on retrouve le vibron cholérique chez un dysentérique et on prend les mêmes mesures « illégales », mais nécessaires, qu'en 1905, c'est-à-dire que le Gouvernement Égyptien demande que le pèlerinage soit traité comme s'il était « brut » en ce qui concerne les pèlerins égyptiens.

1907 (janvier)

Les pèlerins grelottent la nuit et le matin ; l'après-midi il fait chaud comme en été. Ceux des Indes, du Soudan, venus de climats chauds, sans grandes variations, presque nus, souffrent énormément. La santé sera cependant bonne à Arafat et à Mouna, où on ne compte que quarante morts par jour sur 250.000 âmes.

Mais, au retour de la Mecque, grosse mortalité par pneumonie, dysenterie, entérite,

Les pauvres, ne pouvant s'abriter dans les maisons des logeurs, déjà si chèrement louées, se laissaient mourir au pied des murailles... dans des logis souterrains... des greniers humides. Cette année-là un tiers des pèlerins étaient des indigents... la pneumonie et la dysenterie ravagent les taudis. (D^r R. Essad.)

A Yambo, une caravane considérable est rentrée dans un état déplorable ; tout y manque, l'eau en particulier.

Le Mahmal a mis quinze jours pour aller de la Mecque à Médine, après avoir été attaqué plusieurs fois sur sa route.

A Djeddah, quelques milliers de pèlerins indigents attendent leur rapatriement, la plupart ne peuvent se loger, ils couchent dehors sur le bord de la mer ou dans les rues (14 février).

Ainsi, peu à peu, on voit les bonnes dispositions s'évanouir, la misère et la douleur prédominer, *comme un demi-siècle auparavant*, parmi ces masses sans défense et sans ressort.

L'année suivante verra pire encore.

LE PÈLERINAGE DE 1908 (janvier)

Il fut dramatique.

Le choléra s'était déclaré aux deux lazarets de Sinope en Turquie et de Camaran en Mer Rouge, où étaient mis en observation, avant leur départ pour le Hedjaz, dans le premier des pèlerins russes, dans le second des Indiens.

Le fléau franchit ces deux barrages et pénétra au Hedjaz avec les mêmes pèlerins. La Mecque, Médine, Yambo, Djeddah furent rapidement infectées, dès le début de décembre 1907.

L'Égypte, directement menacée, prend d'énergiques mesures de défense : surveillance des frontières, barrages de police sanitaire, quarantaine de dix jours au lazaret de Tor pour toutes les provenances du Hedjaz, pèlerins ou caravanes, etc. Elle se ferme à tout individu suspect.

La France a déjà interdit le pèlerinage aux Algériens, mais les autres pays sont restés inactifs. Quelle coupable faiblesse !

A Djeddah, où 84.000 pèlerins arrivent sans arrêt, aucune précaution n'est prise.

Laissons parler un témoin :

La grande place, entre l'Office Sanitaire et la Municipalité, où les pèlerins étaient campés, présentait un aspect repoussant, la

superficie de cette espèce de campement était couverte de matières fécales, de débris de légumes pourris et de fruits gâtés, d'où s'exhalait une odeur nauséabonde qui rendait l'atmosphère irrespirable.

Les rues étaient impraticables, tant l'encombrement était immense et plus d'une fois j'ai rencontré des pèlerins moribonds en pleine rue, privés de tout secours... (Hamada).

Le lazaret était plein lorsque les nouvelles de l'intérieur devinrent de plus en plus alarmantes ; le Conseil Supérieur (de Santé) de Constantinople laissa libres les pèlerins qui étaient en quarantaine, et la communication entre Djeddah et la Mecque devint libre aussi ; les pèlerins de toutes provenances pouvaient débarquer sans restrictions et continuer leur chemin vers la Mecque où le choléra augmentait.

L'épidémie fit des ravages de plus en plus grands.

Dès le premier jour de l'apparition du choléra, les autorités sanitaires n'arrivèrent pas à isoler les cas. On se contentait de désinfecter les habitations des cholériques, après en avoir défendu l'accès...

Les Indiens étaient dans un état de pauvreté vraiment navrant ; on les rencontrait dans les rues, atteints de la lèpre ou de la variole. Ils mouraient journellement sur les places publiques, privés de toute assistance. (Hamada, Rapport de Mission au Hedjaz.)

Au personnel médical de Djeddah s'adjoint une Commission médicale venue de Camaran ; ses efforts sont vains. Les Autorités Gouvernementales n'apportent aucun concours.

A la Mecque, où près de cent mille pèlerins sont réunis, le 1^{er} janvier, la situation s'aggrave rapidement : 1.262 cas de choléra du 29 décembre au 9 janvier, 926 décès du 8 au 12 janvier.

Les caravanes sont très éprouvées ; certaines se voient refuser l'entrée de la ville.

Les Syriens et les Égyptiens ont été le plus touchés ainsi que les Russes et les Indiens, considérés comme les porteurs de l'épidémie.

L'épidémie atteint son maximum au moment des fêtes : le 17 janvier, 195 décès à Mouna et 141 décès à la Mecque ;

Le 18 janvier à la Mecque 496 décès, 394 le 19 janvier, 250 décès le 20. Au total 1.381 décès en quatre jours à la Mecque seulement, où les autorités cherchent à cacher la situation.

Les moutawifs dépouillent les cadavres des pèlerins et vont ensuite déclarer les décès de ces derniers à l'autorité sanitaire.

Pendant les trois jours de fête, la vallée (de Mouna) présentait l'aspect le plus repoussant. Les immondices et les débris d'animaux étaient mêlés aux centaines de cadavres qui jonchaient la vallée... Plus d'un cadavre fut trouvé en état de décomposition et d'autres furent jetés dans les fosses qu'on avait creusées pour les animaux. (Hamada.)

Les fêtes terminées, les pèlerins se hâtent de rejoindre la mer.

A Djeddah, la confusion est à son comble :

Lors de l'arrivée de la première caravane de la Mecque à Djeddah, les cas cholériques recommencèrent et augmentèrent à mesure que l'encombrement devenait plus grand. Pendant plus d'une semaine les pèlerins arrivaient en caravanes interminables jour et nuit, après avoir parsemé les routes de cadavres qui étaient la proie des vautours et des bêtes féroces (Hamada).

La plupart des décès surviennent en pleine rue.

Et voilà que la peste apparaît à son tour, contrairement à la notion courante qu'elle ne s'associe jamais au choléra.

La misère est effroyable.

Hamada raconte que le 1^{er} février 1909 il aperçut « un chien ayant pris les intestins d'un mouton qu'on venait d'égorger. Deux pèlerins Takrouris se précipitèrent sur le chien pour lui arracher sa proie qu'ils se partagèrent ensuite entre eux ».

A l'embarquement, les bateaux sont pris d'assaut sans aucun contrôle.

Tous les pèlerins remontant vers l'Égypte et la Méditerranée doivent obligatoirement subir une quarantaine de dix jours au Lazaret de Tor. Mais déjà des cas de choléra ont été importés au lazaret. La quarantaine est sévère et s'exécute sous l'autorité du Conseil Quarantenaire d'Égypte.

De nombreux pèlerins, redoutant ce contrôle, cherchent à s'y soustraire.

Plusieurs centaines s'embarquent en fraude dans les environs de Djeddah, de Rabeig et de Yambo, sur des sambouks qui, après avoir traversé la Mer Rouge, iront accoster sur les côtes abruptes de l'Égypte et du Soudan ; ils sont pris dans une tempête, trois embarcations chargées de 216 pèlerins viennent s'échouer aux environs de Port-Soudan, les autres ont dû sombrer.

Heureusement la frontière terrestre et maritime de l'Égypte est bien gardée par le cordon sanitaire établi par le Gouvernement Égyptien. Aucun cas de choléra ne le franchira.

A la fin de janvier,

le choléra diminue à mesure que les pèlerins partent ; cependant une quinzaine de cas et décès sont jusqu'ici journellement déclarés. La peste traîne toujours, la petite vérole s'accroît ; les varioleux se promènent partout à leur aise ; la dysenterie commence à se faire sentir avec plus d'intensité.

« L'inspecteur sanitaire de la Mecque s'abstient toujours d'envoyer le bulletin de la Mecque. » (Hamada, Rapport du 31 janvier 1908.)

Le drame est près de sa fin. Il aura fait en six semaines 6.362 victimes connues. De combien doit-on majorer ce chiffre ? Il est impossible de le préciser.

Les épreuves de ces malheureux ne s'arrêteront pas là.

Au choléra, à la peste, à la dysenterie, aux intempéries, à la faim s'ajoute une autre calamité : le Bédouin.

La construction du chemin de fer de Damas à Médine avait vivement mécontenté les nomades qui voyaient là une menace contre leurs habitudes de pillage, de violences et aussi contre leur monopole du transport des pèlerins à chameau.

Ils étaient, en outre, encore irrités d'avoir perdu, en 1905, plusieurs des leurs au cours d'un combat contre le Mahmal Égyptien.

En cette année 1908-1909, l'Émir commandant l'escorte du Mahmal du Caire, avait pu faire, sans encombre, le long trajet de la Mecque à Médine. Mais avant de s'engager sur la piste de Médine à Yambo, son port d'embarquement, il crut bon de prendre ses précautions, car il avait à traverser le territoire des tribus restées hostiles. Il paya le prix du sang pour les tués de 1906 et y ajouta de forts bakschiches.

Malgré cela, la route lui fut barrée sur toute sa longueur. Il fut attaqué deux jours après son départ de Médine et dut retourner sur ses pas avec les pèlerins qui l'accompagnaient.

Le Gouvernement du Hedjaz se montra incapable d'assurer la sécurité de la route ; il n'essaya même pas de punir les Bédouins qui, par précaution, coupèrent le fil télégraphique avec Le Caire et Constantinople.

Les jours passèrent en vains palabres entre les autorités de l'Égypte, du Hedjaz et de Constantinople.

Entre temps, les pèlerins immobilisés à Médine, voyant leurs ressources s'épuiser, vendirent ce qu'ils pouvaient encore posséder pour organiser une caravane de retour et payer tribut aux Bédouins dont ils devaient traverser le territoire. Ils purent enfin arriver à Djeddah.

Quant au Mahmal et à son escorte, ils ne purent quitter Médine que le 2 avril, soit au bout de cinq semaines et durent prendre la route de Yambo par El Wedje.

Faisons un retour de vingt-deux ans en arrière ; imaginons ce que pouvait être, à cette époque, notre existence d'hommes civilisés, vivant dans la sécurité de la paix et dans le calme du travail et du progrès. Comparons cette évocation heureuse avec le récit de ce pèlerinage de 1908 et nous nous demanderons comment tout cela a bien pu exister.

Et ne semblerait-il pas que ces misères vraiment effroyables fussent susceptibles de refroidir le zèle des fidèles et de provoquer un arrêt dans le mouvement des pèlerins ? Erreur.

En effet, alors que les témoins de ces faits tragiques et douloureux n'ont pas encore tous quitté le théâtre de ces hécatombes et que sévissent encore le choléra et la peste, un télégramme de Djeddah, du 6 février 1909, annonce que plusieurs centaines de pèlerins indiens sont déjà arrivés *pour rester au Hedjaz jusqu'au prochain pèlerinage.*

Ainsi, malgré toutes les calamités, le cycle immuable de la foi musulmane se poursuit avec une régularité et une sérénité profondément émouvantes.

1908-1909 (décembre 1908)

Deux cent mille pèlerins, dont 69.000 arrivés par mer, sont groupés à Arafat et à Mouna.

L'épidémie cholérique de l'année précédente a amené à installer un cordon sanitaire autour des conduites d'eau et des réservoirs. Précautions illusoires, car les soldats « se baignent dans l'eau potable » (Dr Saleh Soubhi). La veille de la fête d'Arafat, les lépreux javanais et indiens s'y plongent eux-mêmes avec empressement, sur l'invitation des moutawifs qui leur ont vanté les vertus thérapeutiques de cette eau.

L'insécurité est totale, même aux environs de la Mecque.

L'inorganisation sanitaire est aussi manifeste.

La description de l'hôpital de Djeddah dépasse toute imagination (1).

Pas de choléra cependant. A Djeddah, quelques cas de peste bubonique furent observés chez des dysentériques...

1909 (décembre)

L'état sanitaire fut également bon en 1910 : 94 décès en cinq jours, malgré la réunion de 300.000 pèlerins.

Un gros effort a été réalisé. A Mouna, une zone quarantenaire a été établie dans le camp : surveillance de l'eau, de l'abattage des animaux, de la voirie ; l'hygiène a été parfaite, seule l'eau d'Arafat reste sale.

Les cadavres sont particulièrement surveillés.

Le Chérif, homme intelligent, voudrait améliorer l'état actuel de l'eau ; il craint de ne pouvoir y réussir à cause des Bédouins (Dr Ibrahim Shorbagi).

A Djeddah, un hôpital, système Decker, de huit pavillons a été construit. Nous n'en avons personnellement vu, malheureusement, que les plates-formes. Il a disparu.

Toutes les améliorations correspondent à un nouvel état de choses : le Gouverneement Ottoman, devenu plus libéral avec le parti Jeune-Turc, vient d'instituer (1910) un *Conseil Sanitaire du Hedjaz*, indépendant du Conseil de Santé de Constantinople et dont le rôle est de créer des hôpitaux, des services d'hygiène, dans les principales villes du Hedjaz, d'assurer l'approvisionnement en eau

(1) « Cet hôpital est installé dans un vaste pavillon en vieux bois, meublé de deux grands canapés vermoulus de 1 m. 50 de largeur qui s'étendent latéralement sur toute la longueur du pavillon.

« C'est un lit général pour tous les pavillons ; de mètre en mètre s'ouvre un trou de 0 m. 25 de diamètre permettant aux pensionnaires de satisfaire leurs besoins. Au-dessous de chaque trou git un lac ou monticule de matières fécales.

« Les cruches à eau sont vides... les malades n'ont pas de vêtements de rechange... et n'ont pour toute couverture qu'une couche très épaisse de mouches qui empêche de voir leur figure et leur peau... Aucune distinction n'est faite parmi les malades ; ceux qui souffrent de maladies internes sont couchés tout près des varioleux. » (Dr Saleh Soubhi, Rapport.)

Aujourd'hui, il y a tout de même des lits et on lave au crésyl.

potable, de construire des habitations pour les pèlerins pauvres, etc. (1).

Les plus grands espoirs sont donc permis.

Malheureusement, par une ironie cruelle du sort, trois années de choléra vont se succéder, montrant que le temps perdu ne se rattrape point.

1910 (décembre)

En 1910, le choléra régnait dans l'Empire Ottoman (Constantinople) et dans toute l'Asie Mineure, en Mésopotamie, de même en Russie, en Perse et à Java. La menace venait donc de tous côtés.

Cinq navires, venant de Java et de Bassorah, ont eu des cas de choléra avant d'arriver au lazaret de Camaran que dirige notre ami le Dr Olschanietzki. Le choléra se déclare au lazaret.

L'épidémie est apparue le 3 janvier à la Mecque après les fêtes (14 décembre), fait paradoxal, à moins qu'elle ait été méconnue auparavant, ce qui est fort possible.

En effet, il a été constaté, au cours de la dernière décade de décembre, des symptômes de choléra sur les cadavres, mais l'examen microscopique fut négatif. La mortalité ne fut cependant pas excessive aux Lieux-Saints, elle avait été inquiétante à Camaran. Le choléra était-il en cause et a-t-il infecté Djeddah ? C'est possible. Deux navires venant du Nord (Odessa, Smyrne) ont eu également du choléra à bord avant d'arriver à Djeddah.

C'est donc au total sept navires (deux du Nord, cinq du Sud) qui ont pu contaminer le Hedjaz.

L'épidémie fut légère : 855 décès seulement dans les quatre principales villes : à la Mecque 142, à Médine 657, à Djeddah 19 et à Yambo 37.

(1) Dr Akil Moukhtar Bey, *Conférence Internationale de 1911*, p. 799.

Ce nouveau programme et ces dispositions nouvelles du Gouvernement Turc ont impressionné la Conférence Sanitaire Internationale de 1911-12, au point de l'amener à supprimer les décisions prises par la Conférence de 1903 concernant le statut du Conseil Supérieur de Santé de Constantinople.

1911 (novembre)

Les fêtes d'Arafat sont au début de décembre.

Le choléra s'est manifesté à la Mecque en août, sur trois pèlerins de Singapour. Il cesse du 30 septembre au 21 décembre, puis reparaît pour s'étendre à toutes les villes du Hedjaz.

Son origine est imprécise ; il sévissait à cette époque dans presque tous les pays du Proche-Orient, sauf en Égypte.

Lorsque le délégué du Conseil Quarantenaire d'Égypte, le Dr Mahgoub Sabitt, arrive à la Mecque, le 28 novembre, on lui montre des cultures de vibrions-types. Il voit « des cadavres de cholériques *portés* à la Santé pour examen et deux Javanais décédés de variole ». Il demande du vaccin ; « l'Institut Vaccinogène de la Mecque ne fonctionne pas. L'hôpital provisoire est une maison ordinaire avec 16 lits... » et deux jours après 300.000 pèlerins devaient se trouver réunis à Arafat...

Il demande le nombre des cas et des décès par choléra ; on ne peut lui répondre, on en ignore les chiffres. Les cadavres sont inhumés sous les tentes, sans examen préalable.

Cependant, jusque-là, épidémie légère (officiellement), ayant causé, durant ces premiers jours, respectivement 21, 25, 54 cas pendant les trois jours de Mouna ; mais là, pas de désinfectants, dans les deux pharmacies civile et militaire, pour enfouir les cadavres d'animaux.

Au retour à la Mecque on constate 54 décès de choléra en trois heures. Le mal s'est propagé comme un feu de paille.

Les maxima seront atteints le 5 décembre (102 décès), le 6 (144), le 7 (125), puis une décroissance progressive se manifestera jusqu'au 21 décembre, date à laquelle l'épidémie cesse. Au total : 1.536 décès à la Mecque, Médine en comptera 171 et Djeddah 311. (Ce dernier chiffre serait douteux car, si des 269 décès survenus au 5 décembre on a déclaré

86 cas, par contre on a trouvé 306 cadavres ! Il est donc impossible d'être fixé.)

Au total, officiellement, 2.018 décès. Ce serait relativement peu.

L'état sanitaire des pèlerins a été mauvais. Sur 24.200 Javanais, 3.168 (13 %) sont morts, dont 2.528 à la Mecque et à Djeddah. C'est considérable.

Il fallait assurer le retour des pèlerins dans des conditions de sécurité absolue pour l'Égypte et la Méditerranée ; c'était le rôle ingrat dévolu, comme par le passé, au lazaret de Tor.

Là, passent 11.880 pèlerins ; leur état sanitaire continue à être précaire : 659 malades avec 225 décès (2,06 %) parmi eux : 228 dysentériques (183 décès, chiffre énorme) et 21 cholériques. Car le choléra a envahi le lazaret.

L'examen bactériologique des selles des pèlerins est pratiqué en grand (1.810 examens). Un nouveau principe épidémiologique est mis en pratique :

L'examen bactériologique s'impose pour tous les malades traités dans les hôpitaux du campement et nous devons considérer, comme cas de choléra, tous les malades ayant un tube gastro-intestinal malade, chez lesquels on aurait constaté le vibron cholérique, sans savoir si ces malades sont simplement porteurs ou vrais cholériques ; car ce sont ceux-là, probablement, qui jouent un grand rôle dans la propagation des épidémies de choléra. (Rapport Zachariades.)

A Souakim, mêmes précautions ; sur 3.196 pèlerins, 72 ont leurs selles examinées et, fait curieux, chez tous ces voyageurs, provenant d'un foyer épidémique, on ne trouve qu'une seule fois le vibron. Crendiropoulo qui pratiqua ces examens édicte la formule suivante : « Le triage des pèlerins se base sur des données bactériologiques : mise en liberté immédiate de tout individu dont les selles sont exemptes de vibrions, observation des autres porteurs, jusqu'à disparition du germe. »

Ainsi s'est établie, au Conseil Quarantenaire d'Égypte une formule d'absolue sécurité, grâce à laquelle « la quarantaine deviendra plus juste, plus scientifique et plus efficace : *le lazaret doit devenir un.... hôpital préventif* ». (Crendiropoulo.)

C'est ainsi que l'Égypte et l'Europe furent protégées et le seront désormais.

1912

Le choléra a continué à sévir dans tout le Proche-Orient. Par sa persistance au Hedjaz, il montrera l'erreur de ceux qui prétendent que c'est une maladie de l'été. Les fêtes sont, en effet, en fin de novembre et le froid, par l'extension de la dysenterie qu'il provoque, semble favoriser au plus haut point la pullulation du vibron.

L'épidémie reparaît à la Mecque et à Médine au début d'octobre, peu intense : 15 à 20 cas quotidiens jusqu'à la fin novembre.

74.000 pèlerins ont débarqué à la date du 9 novembre. Le câble est coupé entre Djeddah et l'Égypte en raison de la guerre Italo-Turque. Les dépêches sont laconiques : « 5 décembre, la Mecque, 13 trouvés morts. Djeddah 3 nouveaux cas, 8 décès anciens cas, 26 *trouvés morts* ». C'est la chasse aux cadavres.

Cette proportion se maintient jusqu'au 18 novembre :

	Nouveaux cas	Décès	
		anciens cas	sur cadavres
16 novembre	7	5	37
17 —	4	2	23
18 —	—	1	17

Le 19 novembre, les pèlerins vont à Arafat : le lendemain c'est l'explosion.

Le 20 novembre	(trouvés morts)	44 décès
— 21 —	(trouvés morts)	143 —
— 22 —	(dont 232 à la Mecque et 211 à Mouna <i>sur cadavres</i>)	445 —
— 23 novembre		479 —
— 24 —		423 —
— 25 —		369 —
— 26 —		283 —
— 27 —		209 —
— 28 —		170 —
— 29 —		120 —
— 30 —		77 —
— 1 ^{er} décembre		45 —
— 2 —		25 —
— 3 —		13 —
— 4 —		13 —
— 5 —		7 —
— 6 —		8 —
— 7 —		6 —
— 8 —		5 —
— 9 —		4 —
— 10 —		3 —
— 11 —		1 —

On voit ainsi la cessation progressive et régulière de l'épidémie à mesure que les pèlerins se dispersent.

On avait noté un total de 3.898 décès, dont 3.339 à la Mecque, 417 à Djeddah, 142 à Médine.

Les conditions hygiéniques de la Mecque ne s'étaient point améliorées. Il y avait là un Médecin en chef bien intentionné. (Il devait d'ailleurs être lui-même atteint de choléra). Mais il est mal secondé par les autorités locales et encore moins par la mentalité des pèlerins. « Il avait acheté des brancards roulants dont il n'a pu se servir,

à cause de l'opposition des habitants, sous prétexte de motifs religieux. » (Dr Hassan Moharrem Bey, délégué du Conseil Quarantenaire d'Égypte).

Trois hôpitaux existaient à la Mecque : un pour les habitants, médiocrement aménagé, tenu par deux infirmiers, un pour les militaires, un troisième pour les cholériques, en dehors de la ville : « *cinq tentes indiennes*, dans chacune cinq lits de fer recouverts de toile cirée ; sous trois tentes douze malades, dont quatre typhiques, une quatrième tente abrite le personnel et le matériel, la cinquième est vide ». « *L'état hygiénique de la ville est déplorable à cause du manque absolu de latrines publiques.* » (Dr Hassan Moharrem Bey.) Voilà tout ce que les autorités sanitaires de Constantinople avaient pu réaliser après trois années successives de choléra.

Quant aux autorités de la Mecque, elles se contentèrent seulement de hâter le départ de 25.000 pèlerins.

Une seule pharmacie offrait des garanties, mais les prix sont très élevés. Heureusement, la Mission des Wakfs Égyptiens, installée à l'asile égyptien, a rendu les plus grands services, non seulement aux pèlerins égyptiens, mais à tous, en fournissant gratuitement des médicaments aux malades (Dr Hassan Moharrem), par opposition avec le Gouvernement et la Municipalité qui n'avaient aucun souci de la Santé publique.

A Arafat, on a fait un effort : les réservoirs d'eau potable sont protégés et gardés militairement. L'eau est abondante pour les 300.000 pèlerins réunis.

Les Javanais, les Indiens, les Takrouris, les gens du Turkestan et du Maroc, sont frappés de dysenterie.

A Mouna, cinquante fosses ont été creusées pour enfouir les cent mille bêtes sacrifiées, mais le service de voirie est insuffisant.

J'ai trouvé des centaines de cadavres parmi les Mograbins, les Javanais... les cas de maladies n'ont pu être diagnostiqués,

car on n'a constaté que des décès. A mon arrivée à la Mecque, je vous ai télégraphié le nombre des cas de choléra survenus dès le 16 novembre, *car à partir du 17 les employés de la Poste étant en congé, il n'était pas possible d'expédier des dépêches ou des lettres !* (D^r Hassan Moharrem Bey).

A Djeddah, c'est la même incurie. La ville est bondée de pèlerins. Les cholériques sont soignés dans les familles et dans les cafés, jamais déclarés, jamais traités. Pas de nettoyage des rues, recouvertes de matières fécales et de débris d'aliments.

A quoi donc a servi la fameuse Commission Sanitaire du Hedjaz qui a tant impressionné la Conférence de 1911 ?

La dislocation du pèlerinage posait le problème angoissant que l'on devine.

Le chemin de fer du Hedjaz fonctionne, mais avec de grandes difficultés ; des pèlerins ont attendu seize jours à Médine, faute de wagons. Et pourtant, quel matériel simple : des wagons de marchandises sans toit ! Un lazaret temporaire a été installé à Tébouk ; trois cas de choléra provenant de Médine y ont été arrêtés.

A Tor, c'est le branlebas de combat ; le choléra s'y déclare (32 cas). L'examen bactériologique des selles est pratiqué sur une vaste échelle (14.158) ; on trouve 106 porteurs de vibrions.

Le détail en est le suivant :

Pèlerins égyptiens examinés	13.612	porteurs 40 (2,8 %)
Malades des hôpitaux (sur-		
tout des dysentériques) ..	480	} porteurs 66 (95 %)
Autopsies	66	
	14.158	

Un fait important était démontré :

Chez les dysentériques, les porteurs de vibrions sont bien plus fréquents que chez les autres malades, et par suite sont particulièrement dangereux (1).

(1) Cette question sera étudiée plus loin au chapitre « choléra ».

A l'autopsie de 32 décès par choléra à Tor, on trouva, dans tous les cas, la superposition des lésions du choléra à celles de la dysenterie, et Crendiropoulo, reprenant ses conclusions de l'année précédente, écrivait :

C'est incontestablement dans le porteur de germes que réside le danger du pèlerin. C'est par les malades ambulants, par les dysentériques occultes, qui échappent fatalement au contrôle, que les vibrions se disséminent ; c'est très probablement par eux que la maladie se propage (1).

La conduite à tenir était donc toute tracée : « la personne saine ou malade qui était reconnue porteur (de vibrions) était immédiatement isolée jusqu'à la disparition du vibron de ses selles. » Elle était renvoyée après la troisième épreuve négative. Généralement, le deuxième prélèvement se montrait exempt de vibrions. (Crendiropoulo, Rapport au Conseil Quarantenaire).

Ainsi une doctrine nouvelle, pleine de promesses, venait d'être formulée ; elle contenait en elle-même la sécurité pour les années à venir et permettait de réaliser à peu près à coup sûr, grâce à l'observation bactériologique individuelle du pèlerin, la protection des pays au retour du Hedjaz.

C'est la formule d'aujourd'hui.

(1) Des recherches faites récemment dans l'Inde ont permis de préciser certains points de haute portée pratique, à savoir que le choléra épidémique provient toujours de l'importation de « cette maladie et qu'il n'existe pas de porteurs chroniques » de choléra... Aucun exemple n'a été constaté d'une épidémie occasionnée par un « porteur » ayant hébergé les germes pendant deux mois. La maladie est toujours propagée par « des cas » actuels (bénins ou graves) de choléra ; à un moindre degré par les convalescents ; et à un degré encore moins important par les individus en incubation de la maladie, c'est-à-dire par des porteurs aigus...

Les vibrions non agglutinants ne provoquent pas le choléra. (*Office International d'Hygiène*, Session de mai 1930, *Procès-verbal* p. 54.)

On voit donc que la question a évolué, mais la nécessité de rechercher les porteurs reste toujours, car elle permet de reconnaître les cholériques latents.

1913

Après trois années d'épidémie, le calme revient. A la Mecque, la Municipalité, vient de créer un hôpital de... cinq lits.

Les citernes d'eau potable sont mieux entretenues, mais il n'y a aucune surveillance de l'alimentation et les latrines manquent encore.

A Mouna, l'eau est saumâtre et insuffisante. Des précautions sont prises pour ramasser et enfouir les débris d'animaux, mais les matières fécales restent dispersées sur le sol. Malgré cela, aucun cas de choléra et 104 décès en trois jours, seulement, sur les 140.000 pèlerins.

1914

En 1914, éclate la Grande Guerre. L'Empire Turc va être disloqué, puis le Khalifat supprimé. L'Arabie deviendra pendant plusieurs années un champ, à la fois de convoitises et de batailles.

Après dix années de convulsions, un ordre politique nouveau s'installera, grâce à la constitution par la force d'un Royaume du Hedjaz aux mains des Wahabites et de leur chef Ibn Séoud, ex-Sultan du Nejd.

Que va devenir le pèlerinage au milieu de cette tourmente et après elle?

Un autre fait capital se produit comme conséquence de la chute de l'Empire Ottoman : le Conseil Supérieur de Santé de Constantinople sera lui aussi balayé. Les trois années de choléra de 1910, 1911, 1912 auront sonné son glas. Il disparaîtra, supprimé par la traité de Lausanne, laissant les Lieux-Saints aussi dangereux et aussi mal défendus, au point de vue sanitaire, qu'en 1865, et, fait plus grave, sans avoir pu obtenir que la Porte signât une seule des six Conférences Sanitaires Internationales, dont on peut bien dire aussi, que chacune contenait, plus ou moins, un réquisitoire à son adresse.

Il avait, dans ses attributions, la tâche « de prévenir

l'introduction des maladies épidémiques dans le territoire de l'Empire Ottoman et leur transmission à l'étranger ». A ce double titre il devait donc porter un intérêt aigu à l'état sanitaire du Hedjaz, source permanente d'épidémies pour l'Empire Turc et le Proche Orient.

Un de ses membres (Dr Clemow, délégué britannique) a fait observer (1) que ledit Conseil n'avait pas à intervenir dans l'Hygiène des Lieux-Saints.

Il semble cependant que l'hygiène des ports de Yambo et de Djeddah, ports d'arrivée et de départ des pèlerins, l'installation du lazaret de Djeddah, devaient entrer dans ses attributions. Le Hedjaz n'était il pas terre ottomane ?

Le lazaret de Camaran, seul, trouvera grâce devant nous.

Et pourtant, le Conseil avait parmi son personnel des hommes de conscience et de devoir. Nous en avons connu.

Par contraste, pendant les années qui précédèrent son effondrement, années d'inorganisation permanente et de choléra aux Lieux-Saints, son frère jumeau, le Conseil Quarantenaire d'Égypte, grâce au génie organisateur de son Président Ruffer et au concours, clairvoyant et jamais discuté, du Gouvernement Égyptien, venait de créer le plus beau lazaret du monde, à Tor, et mettait au point la méthode idéale de protection anticholérique de l'Égypte et des pays de la Méditerranée par la recherche systématique des vibrions parmi les pèlerins (malades frustes, convalescents ou porteurs sains).

Entre temps, en 1912, *une nouvelle Conférence Sanitaire Internationale* s'était réunie à Paris.

Son but était de vérifier les résultats obtenus par la réglementation internationale, établie par la Conférence de 1903 et, en particulier, par le fonctionnement

(1) *Comptes rendus de la Conférence Sanitaire Internationale de Paris, 1911, p. 276.*

de l'Office International d'Hygiène, issu de cette dernière Conférence.

Ces dix ans d'expérience aboutirent à la codification de tous les actes internationaux précédemment édictés. Des travaux de cette Assemblée sortit la *Grande Charte de a Santé publique* (Barrère), qui fut révisée en 1926.

Dans ces deux Conférences, la Réglementation Sanitaire du pèlerinage de la Mecque, établie en 1903, ne subit que peu de modifications. Nous reproduisons en annexe (N° 5 page 312) celle actuellement en vigueur, datée de 1926, qui n'est guère que la répétition de celles de 1903 et de 1912.

CHAPITRE XVII

Les pèlerinages de 1914 à 1924 jusqu'à la chute du roi Hussein

1914

En raison de l'état de guerre, le Gouvernement Égyptien a publié une Fatwa (consultation) du Grand Mufti du Caire, conseillant de remettre le pèlerinage à l'année suivante « jusqu'à ce que le danger soit écarté et la sécurité des routes revenue ».

Il débarquera à Djeddah :

Venant du Sud	44.278 pèlerins
— du Nord	3.235 —
— de la Mer Rouge	2.105 —

Deux bateaux d'Extrême-Orient, ayant eu du choléra, le lazaret de Camaran fait procéder à l'examen des selles de tous les pèlerins à bord.

1915

L'entrée en guerre de la Turquie a aggravé la situation. Pratiquement les communications avec le Hedjaz sont impossibles.

Le Grand Mufti du Caire renouvelle le même avis qu'en 1914, mais, dans un sentiment de libéralisme religieux, le Gouvernement Égyptien n'interdit pas le pèlerinage. Il prescrit seulement, pour ceux qui tenteraient le voyage, des dépôts élevés (75 livres en première classe, 40 livres en deuxième classe, 40 livres en troisième classe),

remboursables en cas de non-emploi et temporairement laissés à la disposition du Gouvernement pour frais éventuels de rapatriement.

1916

En 1916, la route du Hedjaz est devenue libre. Le pèlerinage a repris son cours normal. Une entente a été conclue entre le Chérif de la Mecque, Hussein, et la Grande-Bretagne ; elle assure l'indépendance aux Arabes en échange de leur assistance contre les Turcs.

Le Mahmal Égyptien se rend aux Lieux-Saints, mais la Mecque seule est ouverte.

En 1917, 60.000 pèlerins pourront se grouper à Arafat dans de bonnes conditions sanitaires.

En 1918, 1919, petits pèlerinages. Vingt mille pèlerins seulement sont débarqués à Djeddah.

1920

En 1920, le roi Hussein est dans une situation précaire. L'anarchie au Hedjaz est totale.

Les communications entre la Mecque et Médine sont très difficiles. Le fils du roi lui-même a été arrêté deux fois par les Bédouins et durement rançonné.

En même temps, le trésor est vide. Le Gouvernement cherche de l'argent de tous côtés ; toutes les taxes quaranténaires, payées par les pèlerins, passent dans la caisse de l'État.

Nous ignorons l'importance du pèlerinage cette année-là. Le choléra ayant éclaté à Bombay parmi les pèlerins prêts à s'embarquer, le Gouvernement Égyptien a prévenu ses pèlerins du danger que représente le voyage au Hedjaz et les a invités à remettre leur voyage à l'année suivante.

En raison de l'impossibilité de prendre des mesures à Djeddah, le Gouvernement des Indes a décidé que les bateaux à pèlerins subiraient, au retour, une visite médicale à Camaran.

L'état sanitaire a été bon, mais une alerte a éclaté à Tor : un vibrion agglutinant a été trouvé sur un broncho-pneumonique, en dehors de tout symptôme de choléra. Le Conseil Quarantenaire a décidé l'examen bactériologique des selles de tous les pèlerins venus sur le même bateau que le malade. Cet examen est négatif.

1921

Les affaires de Hussein se gâtent. Il s'est rangé jadis contre les Turcs et a sollicité l'aide britannique pour protéger les Lieux-Saints ; il est pour cela déclaré « traître à l'Islam ».

Les musulmans de l'Afrique du Nord protestent, d'autre part, contre le fait que la garde de la Mecque et de Médine est confiée au Souverain du Hedjaz et non au Sultan, car « les Villes Saintes sont la propriété de la collectivité musulmane toute entière ».

Autre cause de réprobation : dans un but de lucre il a considérablement accru les taxes imposées aux pèlerins.

Enfin, les Ulémas indiens ont déclaré nul le pèlerinage tant que le Roi Hussein serait roi de la Mecque.

Mais les pèlerins, qui ne s'occupent pas de politique, passent outre et 57.000 débarquent à Djeddah (dont 3.055 Égyptiens seulement).

Aucun incident au cours des fêtes.

Mais à Tor, grosse émotion. Sur un pèlerin atteint de diarrhée, débarqué du S. S. « Kéneh », on a découvert un vibrion agglutinant qui disparaît à mesure que la guérison du malade s'affirme.

Dix jours après, même découverte sur deux pèlerins débarqués du S. S. « Dakahlieh ».

Le Conseil Quarantenaire a déclaré le pèlerinage « brut » dès le premier cas et fait procéder à l'examen bactériologique des selles de tous les pèlerins des deux navires. On trouve en tout neuf porteurs, dont deux avec vibrions agglutinants.

Le bactériologiste de Tor, Crendiropoulo, se pose la question : « D'où viennent ces vibriions ? » « On doit supposer dit-il qu'ils proviennent de la Mecque où le choléra est endémique (?) (lors du pèlerinage) et qu'ils sont en voie de dégénérescence, puis passés à l'état de saprophytes. »

Et on se demande, comme corollaire, ainsi que par le passé : « Sont-ils dangereux ? peuvent-ils devenir des agents de propagation d'une épidémie ? » Il est toujours impossible de répondre avec précision ; seules les conditions épidémiologiques et cliniques peuvent dissiper le doute. Avec sagesse, la Commission Permanente du Conseil Quarantenaire d'Egypte a conclu au « choléra » et pris les mesures en conséquence ; les porteurs ont été conservés au lazaret jusqu'à la disparition du germe, dans leur intestin.

1922

L'autorité de Hussein est devenue pratiquement nulle. L'insécurité de la route de Médine est complète. La politique intervient dans le pèlerinage. Le roi est très impopulaire, il a eu une attitude hostile à l'égard des pèlerins marocains et, en général, de tous les musulmans, soldats dans l'armée française. Il leur reproche d'être de faux frères musulmans et d'avoir combattu son fils Fayçal en Syrie.

Le commerce des esclaves, après avoir subi un arrêt pendant quelques années, s'intensifie. Les douanes du Hedjaz prélèvent même une taxe de dix pour cent sur la valeur attribuée à la chair humaine ! Un avis britannique a cueilli sur les récifs du Yémen un sambouk chargé de 80 négrillons. L'Angleterre et la France resserrent leur surveillance en Mer Rouge pour empêcher ce honteux trafic.

55.000 pèlerins débarquent à Djeddah, dont 5.700 Égyptiens. Pas d'épidémie.

1923

Lord Headley, converti à l'Islam, chef de la Communauté Musulmane d'Angleterre, fait le pèlerinage. Il est l'hôte du roi Hussein.

Mais le chaos le plus lamentable s'installe au Hedjaz. Le brigandage règne en maître dans tout le pays, amenant une insécurité sans exemple.

Autrefois, deux autorités étaient juxtaposées aux Lieux-Saints : le Gouverneur de la Province et le Grand Chérif de la Mecque. Le premier représentait le pouvoir temporel du Sultan, l'autre exerçait une influence morale à la faveur de laquelle il pouvait agir sur les Bédouins : prélèvement d'otages pour assurer le passage des caravanes, versement d'allocations de la part de la Porte, etc.

Le pèlerin en tirait un bénéfice indiscutable, accru des avantages du régime des capitulations, alors en vigueur dans l'Empire Ottoman.

Mais l'arrivée du roi Hussein a installé un pouvoir absolu, discrétionnaire, brutal, qui, après avoir fait naître quelques espoirs au début (réglement des Moutawafs, tarification des transports, du débarquement, etc.) a versé dans les plus scandaleux abus, à un degré inconnu du temps de l'Administration turque. C'est la jungle.

Tout le monde est brimé.

Le Gouvernement de l'Inde avait voulu installer à Djeddah, à l'occasion d'un pèlerinage précédent, un hôpital complet pour ses pèlerins, offert du reste par les Musulmans de l'Inde ; déjà le matériel est débarqué, installé sous tente, en dehors de la ville. Ordre du roi de tout réembarquer.

Dans une intention semblable, les Indes Néerlandaises avaient entamé des pourparlers qui n'aboutirent qu'à un refus formel. Cette assistance médicale bénévole porterait atteinte, disait-on, à l'indépendance et à la dignité de Gouvernement Hachimite.

Même attitude à l'égard de l'Égypte. Cette année-là,

en raison de l'état sanitaire des Indes, redoutant une épidémie, le Gouvernement Égyptien dépêcha, quelques jours à l'avance, une partie de la Mission Médicale et l'escorte du Mahmal, pour organiser à Djeddah et à la Mecque des dispensaires destinés aux pèlerins égyptiens. Cette mission de pure assistance et aux frais de laquelle participaient deux Administrations égyptiennes (celles des Wafs et de l'Hygiène publique) avait déjà accompagné plusieurs fois le Mahmal, du temps des Turcs.

Le Roi Hussein, mal conseillé, voulant être ou paraître conséquent avec lui-même à l'égard de ses errements antérieurs, fait saisir le matériel médical et surveiller de très près le personnel. L'Émir-el-Hag parlemente. Vains efforts. L'intransigeance est absolue de la part du Roi. Le Gouvernement Égyptien rappelle alors le Mahmal, ses trésors et son escorte, y compris le personnel médical. On dut alors, pour recouvrir la Kaabah, se servir d'un Tapis Sacré encore tout neuf que les Turcs avaient laissé jadis à Médine (1).

Même intransigeance, mais dont les conséquences immédiates seront plus graves, envers les Wahabites ; Hussein leur refuse l'autorisation de venir à la Mecque. Ce sera sa perte, car dès ce moment les hostilités sont prêtes à éclater entre lui et Ibn Séoud.

Enfin, le pèlerin est pressuré de plus en plus. Autrefois il payait une taxe quarantenaire de vingt-deux piastres turques qui passaient dans les caisses du Conseil Supérieur de Santé de Constantinople. Hussein la porte à quatre-vingt-dix piastres et la met dans sa poche. Une part avait été promise aux tributs pour assurer la sécurité de la route ; le Bédouin ne recevant rien se paiera lui-même. L'insécurité devient ainsi totale dans tout le Hedjaz.

Les caravanes ont d'ailleurs beaucoup diminué. Celle du Nejd a cessé depuis cinq ans. Celles de Mésopotamie

(1) En remplacement de celui que l'Égypte fournissait annuellement.

et de Syrie sont fort réduites (si elles existent encore) ; la Caravane du Yémen a été en partie détruite cette année. Pour venger un chef des leurs, tué par des gens de l'Assyr, 400 Wahabites surprennent la Caravane du Yémen dans les montagnes d'Assyr et égorgent 900 pèlerins. Les 150 survivants parviennent avec peine à Djeddah (1) (Moh. Saleh).

Aucune caravane n'a pu se rendre à Médine sans être rançonnée en cours de route.

Un exemple entre mille : une caravane transportant la Grand'mère de l'Émir d'Afghanistan et de riches Indiens est attaquée ; les Bédouins exigent le versement de sept cents livres sterling et taxent, en outre, les voyageurs à des taux variables : cent, deux cents livres. Devant leur refus de payer, les voyageurs sont retenus dans le désert, sans que le Gouvernement intervienne. Au bout de quarante jours, les Bédouins, lassés les premiers, laissent la caravane rejoindre Médine. Cela se passait il y a sept ans.

Le même désordre devait se faire sentir à Djeddah.

Là, aucun contrôle, aucune autorité ne peuvent réfréner la cupidité des armateurs. Sur le S/S « Caucase » les pèlerins sont tellement entassés que sept meurent étouffés au moment du départ.

Le S/S « Khorniloff », en arrivant à Port-Saïd, ne peut payer les droits de Canal, ni le charbon qu'il a pris dans ce port : les pèlerins se révoltent et brutalisent le capitaine.

Et, malgré ce brigandage organisé, devant lequel le monde est impuissant ou n'ose intervenir, le pèlerinage sera net : aucune épidémie sur les 77.232 pèlerins arrivés au Hedjaz.

(1) L'Iman Yehia, Souverain du Yémen, réclame toujours en vain à Ibn Séoud une « dia » (indemnité) en réparation de ce massacre, ainsi que, d'ailleurs, la restitution du territoire des Idrissi au Sud de la province d'Assyr qui dépendait de ses États et qui lui a été ravie en 1926. Les relations, de ce fait, ne sont pas très cordiales entre les deux souverains voisins.

1924

Le règne Hachimite touche à sa fin. Sur une population totale de deux millions environ, près d'un million est du côté d'Ibn Séoud.

L'organisation sanitaire du Hedjaz est à cette époque la suivante : (Dr Saleh)

Le corps médical se compose en tout de treize médecins : un à Taïf, trois à la Mecque, quatre à Djeddah, trois à Médine, un à Yambo, un à Maan, plus sept pharmaciens. Accessoirement (?) un apprenti dentiste, chef mécanicien des automobiles royales, remplit, dit-on, les fonctions de médecin quarantenaire à Djeddah et même, à l'occasion, celles d'inspecteur général des quarantaines du Hedjaz. Pendant trois années, le Médecin de l'Office Quarantenaire et de l'Hôpital (?) de Yambo était un employé, ancien infirmier du médecin de la place.

Les médicaments manquent et sont hors de prix (une livre anglaise pour 200 grammes de lactose).

A la Mecque, il y a un office sanitaire, mais il ne possède pas de sections de vaccination, de désinfection et de statistique. Il existe deux hôpitaux, l'un proche du Haram renfermant surtout des baraques, système Decker, pour deux cents malades, l'autre tout petit, mal outillé. Pas de dispensaires, de maternité, ni *d'hôpital de contagieux*.

Le Gouvernement a refusé à l'Égypte la construction d'un hôpital égyptien à la Mecque, mais a permis le débarquement de la mission médicale du Caire (deux médecins, huit infirmiers, quatre infirmières, soixante lits, cinq cents caisses de médicaments et de matériel).

Le pèlerinage de 1924 fut plus important que celui de 1923 : 90.000 pèlerins, dont 42.000 Javanais. C'est le chiffre approximatif des pèlerinages d'avant 1914.

Cette importante constatation montre le peu d'intérêt que les pèlerins portaient aux conditions particulièrement défectueuses de l'organisation politique et sanitaire du Pays.

Sur la route d'Arafat, quelques tentes sont installées, mais le personnel médical arrive vingt-quatre heures après les pèlerins. L'eau est insuffisante. Des malheureux meurent sur la route, sans secours. A Mouna, il fait 45° à l'ombre, les décès sont nombreux : 300 décès le premier jour, 174 le deuxième, 115 le troisième. Comme hôpital, une seule pièce avec dix lits. Les latrines sont de simples box sans porte, sans eau, sans fosse, sans drainage (Dr Saleh). L'emplacement destiné aux sacrifices est un charnier effroyable (1).

Une chaleur très élevée continue à sévir pendant les fêtes. L'eau manque à la Mecque. On la paie une livre sterling les 36 litres.

Les pèlerins se précipitent sur Djeddah, où les conditions d'hygiène sont mauvaises. L'eau toutefois n'y manquera pas, grâce à un condenseur, déjà vieux de quinze ans, qui fournit soixante-dix tonnes par jour.

Là, l'hôpital est mal installé et le médecin-chef, ayant démissionné au lendemain des fêtes, a été remplacé par le pharmacien.

Le lazaret, construit sur trois îlots à cinq milles en mer, sans téléphone qui le relie à la terre, a un condenseur qui ne fonctionne pas : l'eau potable doit être apportée, en barque de la ville.

Les caravanes pour Médine ont eu un triste sort. Les Bédouins, furieux que le Gouvernement ait frappé les palanquins à chameau d'une taxe supplémentaire, parurent accepter, se mirent en route avec les pèlerins, mais les

(1) « Les flaques de sang, les détritux éparpillés partout, les tas de peaux réservées à l'État, le nombre considérable des animaux sacrifiés (une vingtaine de mille environ par jour), les mendiants Takrouis, hommes, femmes et enfants, s'acharnant sur les lambeaux de viande qu'ils pourraient emporter, tout cela compose une scène extrêmement émouvante et pénible. Une vingtaine de soldats forment cordon pour ne laisser passer aucune bête sur pied destinée à être sacrifiée à l'intérieur de Mouna. L'enfouissement sous une couche de chaux vive n'a lieu que de nuit. Et comme la quantité de chaux est insuffisante et que les fosses ne sont pas assez profondes, il se dégage une odeur de putréfaction qui rend l'air irrespirable ». (Dr Saleh.)

abandonnèrent plusieurs étapes plus loin. Des pèlerins égyptiens, partis de Yambo, durent rebrousser chemin.

Cette année-là, cependant, un seul progrès avait été réalisé : le chemin de fer du Hedjaz avait été réparé en partie et put servir au retour des pèlerins syriens ; mais non sans lenteur et inconfort.

De même, le Roi, ayant constitué une flotte, et n'étant aucunement lié par les Conventions sanitaires internationales, organisa un transport de pèlerins de Djeddah à Akaba, sans passer par le lazaret de Tor, ce qui obligea le Gouvernement Français à installer d'urgence un lazaret à Deraa, en Syrie, pour y faire subir la quarantaine réglementaire aux pèlerins syriens et irakiens à leur retour.

L'embarquement des Égyptiens, des Javanais, des Indiens se fit correctement. Le Gouvernement Indien avait prescrit un dépôt de 60 roupies pour assurer le retour. Par contre, la spéculation et la corruption atteignirent pour certains navires un degré inaccoutumé. Les consortiums les plus étranges s'organisèrent pour transporter les pèlerins et le Gouvernement s'assura, auprès d'eux, une livre par billet délivré.

La palme dans ce trafic revient au navire *Belgrano* qui, autorisé à transporter 1.485 pèlerins, en embarqua à Djeddah, pour Beyrouth, 635 en plus. Il fut frappé à Tor d'une amende de 3.175 livres turques et contraint par le Conseil Quarantenaire d'Égypte à transporter, isolément, son excédent de Tor à Suez et à faire un second voyage pour conduire son chargement normal de Tor à Beyrouth.

Le pèlerinage cependant fut « net », malgré un état sanitaire défectueux qui se traduisit par une mortalité de 4 % pour les Égyptiens et de 22 % pour les Javanais (Dr Saleh).

Il est évident que l'absence d'épidémie ne saurait dériver de la coupable incurie du Hedjaz, mais uniquement des instructions de plus en plus précises que les Conventions sanitaires internationales ont prescrit aux *Pays*

de départ des pèlerins ; ainsi se réalise peu à peu, *en dehors du Hedjaz*, l'organisation sanitaire prophylactique du pèlerinage que nous avons fait pressentir précédemment.

Ces détails ne sont pas superflus. Ils montrent le degré lamentable auquel était arrivée, en 1924, l'organisation sanitaire des Lieux-Saints. On s'imagine qu'elle ne pouvait être pire il y a un siècle.

Est-ce donc pour en arriver à ce résultat que tant d'efforts avaient été poursuivis pendant plus de soixante ans ?

Mais voici que l'histoire continue son cycle : à la suite des victoires d'Ibn Séoud, les Hachimites sont détrônés, le roi Hussein a abdiqué le 3 octobre 1924, son fils Ali le suivra en exil quelques mois après. Les Wahabites après un siècle d'effacement ont reconquis la Mecque et Médine et reconstitué le royaume de leurs ancêtres.

Le nouveau Gouvernement du Hedjaz aura une tâche formidable à remplir pour harmoniser cette « inorganisation » avec les Conventions sanitaires internationales, ou plus simplement avec les lois élémentaires de l'humanité. Y parviendra-t-il ?

TROISIÈME PARTIE

LE PÈLERINAGE MODERNE

CHAPITRE XVIII

Le Hedjaz moderne Ibn Séoud et les Wahabites

LA guerre mondiale a été, pour l'Arabie, l'occasion d'une transformation politique complète. Après la chute de l'Empire Ottoman, en 1918, trois rois se sont disputés, en quelques années, la possession des Lieux-Saints, et c'est aujourd'hui seulement que le dernier en date, Ibn Séoud, peut considérer sa situation avec quelque sécurité.

Son histoire mérite d'être brièvement exposée.

Les Séoud étaient princes du Nedjd, au centre de l'Arabie. Un Bédouin réformateur, Mohammed Ibn Abdel Wahab, a créé en 1642 de l'hégire (1729-1730), la secte puritaine des Wahabites qui, comme nous l'avons vu précédemment, veut ramener l'Islam au seul culte de Dieu. Les émirs Séoud s'y convertissent et s'en font les champions.

En quelques années, ils conquièrent l'Arabie. Mais ils seront bientôt victimes de leur intransigeance et de leurs excès. La Porte les condamne, et Méhémet Ali les chasse de la Mecque en 1813. Leur déclin sera rapide.

En 1838, l'Émir de Haïl, Ibn Rachid, un de leurs voisins, prince des Chammars, s'empare de Riad, leur capitale. Dès lors, chassés de leur Royaume, ils s'effacent, et, de 1865 à 1902, Abdel Rahman Ibn Séoud, père du roi actuel du Hedjaz, vivra en réfugié auprès de l'Émir de Koweit, dans le Golfe Persique.

En 1902, aidé de son fils Ibn Séoud, le roi actuel, alors âgé de quinze ans, le proscrit parvient, à la faveur d'un coup de main, à reprendre Riad aux Chammars usurpateurs. Deux ans après, Ibn Séoud, bien que tout jeune, reprend l'offensive à son compte. A la tête d'une poignée de partisans, il rayonne à main armée autour de Riad. Ses succès soulèvent l'hostilité d'Abdallah, fils du Chérif de la Mecque, Hussein. Ce sera l'origine de la lutte à mort qui, quelques années plus tard, mettra aux prises Wahabites et Hachimites.

Grâce à son énergie, à son habileté, Ibn Séoud gagne à sa cause ses anciens adversaires, les associe à sa lutte contre les Bédouins rebelles, plus ou moins soutenus par les Turcs.

Les guerres Balkaniques surviennent ; elles vont créer en Arabie de grandes difficultés au Gouvernement Ottoman.

Ibn Séoud, bien que rallié jadis au Comité Union et Progrès, profite de cette situation troublée pour accroître sa domination. A ce point de vue, la Grande Guerre de 1914 vient à point pour lui : il saura en profiter.

La défaite des Turcs en 1918 lui laisse enfin le champ libre et l'occupation de la province d'Assir lui assure un royaume qui va du Golfe Persique à la Mer Rouge ; un nouvel état Wahabite s'est donc ainsi réformé en quelques années.

Entre temps, le Chérif de la Mecque, Hussein, chef spirituel des Lieux-Saints, après s'être soulevé contre la Turquie dès 1916, s'est proclamé roi des Pays Arabes. Il a été reconnu par les Alliés.

Il s'inquiète bientôt de l'ascension rapide d'Ibn Séoud qui, reconnu Sultan du Nedjd par l'Angleterre, en 1922, représente pour lui un danger à la fois politique et religieux.

En 1923, avant de le reconnaître à son tour comme souverain, il lui impose — conditions étranges — le retour au *statu quo* de 1914 avec la restitution, à leurs précé-

dents possesseurs, de Hail, capitale du Nedjd et d'Abja, capitale de l'Assir.

Ibn Séoud refuse.

Les événements vont, dès lors, se précipiter. A la faveur de querelles de frontières, la guerre éclate. Hussein envoie contre Ibn Séoud une armée commandée par son fils Abdallah (Émir actuel de Transjordanie) ; ce dernier est battu.

Les hostilités reprennent en 1924. Ibn Séoud bat à nouveau Hussein, le met en fuite et s'empare de Taïf en septembre. Un mois après, en octobre, il entre à la Mecque. C'est la victoire.

Il montre son habileté en pénétrant dans la Ville Sainte, non en conquérant, mais en croyant ; sans armes, vêtu seulement de l'Ihram du pèlerin, il prononce les prières et fait les processions rituelles. Le voilà maître des Lieux-Saints à son tour.

Dès le premier jour il se donne comme programme « d'élaborer en commun, avec les autres peuples de l'Islam, un statut susceptible de garantir la sécurité des pèlerins et le libre accès de tous les musulmans aux Lieux-Saints ». Mais, en même temps, pour affirmer le retour du Wahabisme, il fait, comme son ancêtre, démolir les coupes des tombeaux des Saints, confisquer et brûler les chapelets et les narguilés, imposant à tous la vie simple, et austère du désert.

Après la prise de la Mecque, Hussein a abdiqué en faveur de son fils Ali, qui a pris le titre de « Roi constitutionnel du Hedjaz », mais a dû se retrancher dans Djeddah.

Hussein s'enfuit bientôt à Akaba, puis à Chypre ; Ali battu, abandonné de tous, le suivra en exil six mois après (décembre 1925).

En janvier 1926, Ibn Séoud, définitivement victorieux, sera proclamé « Sultan du Nedjd et roi du Hedjaz ». Ainsi, parti au début avec quarante hommes, il lui aura fallu,

à un siècle de distance, quelques années seulement pour reconstituer le royaume de ses ancêtres.

Il s'efforce aussitôt d'organiser l'Arabie et de créer un mouvement d'unité nationale arabe.

Mais sa situation reste précaire.

Ses alliés, les chefs de tribus, des ulémas, lui suscitent des difficultés, lui reprochant à la fois son modernisme et l'oubli des promesses faites aux heures difficiles.

L'un d'eux, Fayçal Eddaouiche, attaque l'Irak de sa propre initiative et, avec un autre chef, Soltan Ibn Bajad, entreprend une série de pillages, d'incursions et de massacres qui entretiennent les hostilités entre les Arabes, alors qu'Ibn Séoud veut réaliser l'union panarabique.

L'agitation est à son comble.

Le conflit va-t-il se transformer en guerre civile ?

Ibn Séoud tente alors un coup de maître. En janvier 1928 il convoque à Riad une assemblée nationale qui réunit tous les Chefs Wahabites et le haut clergé ; là, il expose à tous la situation, offre d'abdiquer et demande qu'on lui désigne un successeur.

Sur un refus unanime, il invite alors les membres de l'Assemblée à formuler les plaintes du peuple contre son Gouvernement.

Trois vœux lui sont présentés :

Empêcher les Anglais de construire des blockhaus sur la frontière irackienne ;

Intensifier l'enseignement de la doctrine Wahabite parmi les ignorants ;

Fournir des explications sur les machines « diaboliques » qu'il a introduites dans le Pays, en particulier le téléphone et la T. S. F.

Cette dernière question est soumise aux ulémas qui déclarent que, ni le Koran ni la Sunnah, ne contiennent rien qui s'oppose à l'emploi de ces instruments.

Ibn Séoud, sorti tout-puissant de cette Assemblée,

ordonne aussitôt aux rebelles de cesser les hostilités et leur propose même de comparaître devant un tribunal où chacun défendra sa cause. Ils refusent et la lutte reprend en 1929. Ils sont écrasés.

Fayçal Eddaouiche, blessé, est soigné à Riad par le propre médecin d'Ibn Séoud.

En juin 1929, il profite de la présence du roi du Hedjaz à la Mecque, pendant les fêtes du Bairam, pour s'évader ; il groupe autour de lui quelques mécontents, dont les gens de la tribu d'Ibn Bajad, encore prisonnier d'Ibn Séoud, et déclare qu'en cas de victoire il livrera la Mecque au pillage pendant trois jours « pour la purifier » et interdira toutes relations entre les Musulmans et les Chrétiens.

Ibn Séoud mesure le danger qui le menace ; il groupe toutes ses forces en un ultime effort et Fayçal Eddaouiche battu s'enfuit en Irak.

Maître de tout le pays, Ibn Séoud peut dès lors, en sa qualité *de seul souverain arabe indépendant*, parler en maître à tous, à l'intérieur comme à l'extérieur du Hedjaz, et il ne s'en prive pas.

Il déclare, en particulier, que, si, à l'avenir, les rebelles du Nedjd se servent des territoires anglais ou irackiens pour conspirer contre lui, il ira lui-même *les poursuivre là-bas* et, en même temps, il exige la livraison d'Eddaouiche et des autres adversaires réfugiés en Irak, où ils se considèrent à l'abri des lois de l'hospitalité.

Les fugitifs lui sont livrés.

Après ce succès politique considérable, Ibn Séoud, débarrassé de ses derniers ennemis, peut se considérer comme désormais sûr de l'avenir et se consacrer à l'organisation politique et économique du royaume du Hedjaz, sans perdre de vue la constitution d'une grande fédération arabe, son rêve.

Ce court résumé historique nous permettra de comprendre comment se pose aujourd'hui la question du pèlerinage

au Hedjaz, et nous fait connaître un peu l'homme avec lequel doivent désormais compter tous les pèlerins musulmans, et fait capital, *leurs Pays ressortissants*.

Qu'est devenu le pèlerinage au milieu de cette tourmente ?

CHAPITRE XIX

Les pèlerinages de 1925 à 1930

1925

EN 1925 les hostilités continuent entre le Sultan du Nedjd, Ibn Séoud, et le roi Ali. Ibn Séoud s'est emparé de la Mecque et Ali s'est retranché dans Djeddah.

Certains pays musulmans ont conseillé à leurs pèlerins de s'abstenir du voyage à la Mecque, d'autres l'ont tout simplement interdit.

Le Grand Mufti du Caire, consulté, a répondu avec une grande sagesse : « La tranquillité et le calme doivent régner par rapport à la collectivité et non par rapport aux individus ; si donc il est avéré, auprès des gouvernants qui ont la charge des intérêts du peuple, que les pèlerins courent, cette année, un danger, en se rendant au Hedjaz, le pèlerinage n'est pas obligatoire pour les Égyptiens cette année. »

A l'approche des fêtes, Ibn Séoud a cependant fait dire que les pèlerins pourraient débarquer à Rabegh, Lith et Confoudah. Mais ce n'est pas sûr, car les Hachimites ont organisé le blocus des côtes du Hedjaz. Aussi il n'arrivera que quelques milliers de pèlerins : 3.000 Indiens qui ont débarqué à Rabegh, quelques centaines de Syriens, Turcs et Égyptiens venus par Massaoua et Confoudah, enfin un millier de Soudanais et de Nigériens qui ont suivi la même voie.

1926

Ibn Séoud, vainqueur des Hachimites, a été proclamé roi du Hedjaz.

55.000 pèlerins ont débarqué. Mais c'est surtout l'Arabie toute entière qui paraît s'être donné rendez-vous aux Lieux-Saints : on y comptera, en effet, 56.000 Nedjdians et 90.000 Wahabites, soit 200.000 pèlerins au total.

Ils éprouveront une heureuse surprise en constatant que la sécurité absolue règne, grâce à une justice rapide et dure. D'excellentes dispositions sont, en outre, enregistrées de la part du nouveau Gouvernement, en particulier au point de vue de l'organisation des services sanitaires, dont le Directeur, par une heureuse décision, a été envoyé prendre part à la Conférence Sanitaire internationale qui se tient à Paris cette année-là.

Ibn Séoud a fait mieux encore : considérant que les Lieux-Saints constituent un patrimoine religieux commun à tout l'Islam, il a convoqué à la Mecque une réunion des représentants des principaux États musulmans : Égypte, Turquie, Afghanistan, Yémen pour discuter les principales questions intéressant leur religion commune, en particulier celles du pèlerinage et du Khalifat.

Ce projet échoue par l'intransigeance des Indous qui réclament l'indépendance des Lieux-Saints.

Il y a eu quelques incidents au cours du pèlerinage. Un navire venant de Calcutta, le « Survistan », est arrivé à Kamaran après avoir eu quatre cas de choléra ; le navire, désinfecté, a pu continuer sa route sur Djeddah où le choléra n'a pas pénétré.

Le Mahmal Égyptien avait repris le chemin des Lieux-Saints, accompagné de son personnel médical habituel (deux médecins et une sage-femme) et des trois missions médicales qui vont organiser les dispensaires habituels à la Mecque, Djeddah et Yambo. Mais son escorte a été attaquée par les Wahabites ; l'Égypte le rappelle aussitôt après le pèlerinage et ne l'enverra plus.

Le Gouvernement Égyptien a, en outre, envoyé à la Mecque un ingénieur pour étudier la question de l'adduction de l'eau et dresser un programme pour approvisionner la ville. Déjà, grâce à l'Égypte, un immense réservoir a été construit à Mouna pour le plus grand bien des pèlerins.

Malgré l'interdit Wahabite, jeté sur la ville du Prophète, le pèlerinage de Médine s'est déroulé comme auparavant : 17.665 pèlerins s'y sont rendus, dont 1.849 *à pied* ; ce sont des Indiens, des Bokhariens, des Yéménites et surtout des Takrouris (1030). Mais ces derniers n'ont pas eu à se servir des flèches et des lances empoisonnées dont ils s'armaient autrefois pour se protéger contre le Bédouin pillard ; la route est sûre, en même temps que, dans les villes, les voleurs sont implacablement punis. Toutefois, on ne comptera dans ces caravanes aucun Nedjdien aucun Wahabite ; l'interdit prononcé contre Médine sera respecté par eux.

Signalons enfin que, pour la première fois, et en exécution du traité anglo-arabe de 1926, le Hedjaz a pris des mesures *extérieures* propres à empêcher le trafic des esclaves et rendu obligatoire le passeport régulier, surtout pour les noirs.

1927

Le calme est à peu près revenu au Hedjaz. De tous les points du monde musulman, une énorme affluence de pèlerins se pressera aux Lieux-Saints, affluence faite aussi bien de tous les Croyants qui n'ont pu venir les années précédentes, que des curieux attirés par le nouvel état de choses.

197 navires, dont 139 venus du Sud, débarqueront à Djeddah 129.000 pèlerins dont 5.972 enfants ; par voie de terre, 90.000 autres se joindront à eux, venant du Nedjd, du Yémen, des tribus nomades, des villes.

Et Médine continuera à exercer le même attrait sur les pèlerins étrangers : 91.000 visiteront la ville

du Prophète, dont 66.000 avant les fêtes officielles.

On comptera 200.000 hommes à Mouna... plus la variole. Et, même, pour leur permettre de ne pas perdre le prix de leurs efforts, des varioleux seront transportés, sous la surveillance du service de santé, à la prière d'Arafat, où leur présence est indispensable pour qu'ils méritent le titre de Hadj.

Des pèlerins nous ont dit, à leur retour à Beyrouth, que près de trois mille décès, par variole avaient été observés pendant les trois jours de fêtes. Nous n'en avons aucune confirmation.

1928

En 1928, l'affluence a été moindre que l'année précédente. On comptera cependant encore 100.000 étrangers et 25.000 Nedjdien.

La sécurité est toujours aussi parfaite. Des travaux d'assainissement importants ont été entrepris, nous a-t-on dit.

Fait intéressant, la circulation automobile a pris, de suite, une grande extension : 500 voitures ont transporté les pèlerins aisés de Djeddah à la Mecque en trois heures de la Mecque à Médine en treize à quinze heures, de Médine à Yambo en sept heures.

Les Wahabites ont bien témoigné d'une certaine turbulence, bousculant avec leurs chameaux les piétons à Mouna, mais ils ont été, par la suite, cantonnés en dehors de la ville pour constituer la garde du Roi et le calme est ainsi revenu.

Aucun incident sanitaire grave ne s'est produit.

Mais le Hedjaz n'a pas ratifié la Convention Sanitaire Internationale de 1926 qui codifiait de façon définitive le pèlerinage musulman *en dehors de l'Arabie*. On trouvera, en annexe, les textes de cette législation internationale (Annexe N° V, p. 312) qui actuellement a force de loi pour les Pays signataires.

1929

En 1929, on comptera 87.750 débarqués à Djeddah (dont 48.776 d'Extrême-Orient) et 32.000 venus par voie de terre. Il n'y a que 20.000 Javanais ; la récolte de caoutchouc a été mauvaise à Java et à Bornéo.

Une Conférence importante a été tenue à Beyrouth en janvier, au cours de laquelle l'Égypte, la Palestine, la Transjordanie, l'Irak et les États sous mandat français se sont mis d'accord sur les principales mesures à prendre pour assurer les meilleures conditions de santé et de sécurité aux pèlerins du Proche-Orient (1).

La Perse n'a pas envoyé de représentant ; ceux de la Russie et de la Turquie sont arrivés trop tard.

Comme conséquence heureuse des décisions prises et *respectées*, aucun des pèlerins venant de l'Égypte ou de la Méditerranée n'a échappé cette année-là, avant son départ, aux mesures de désinfection et de vaccination au départ de son pays.

Au Hedjaz, la circulation automobile s'est intensifiée ; quinze mille pèlerins ont fait le trajet de la Mecque à Médine, dont la moitié seulement par caravane.

Malheureusement, des incidents sont survenus entre l'Égypte et le Gouvernement du Hedjaz au sujet de la mission médicale qui accompagnait habituellement les pèlerins égyptiens. Nous n'avons pas à nous en occuper, ils dépassent le cadre de notre travail.

Aucune épidémie à signaler.

1930

Ce pèlerinage fut assez mouvementé. Nous l'étudierons avec quelque détail.

Il s'annonçait sous des aspects favorables : état sanitaire satisfaisant dans les pays d'origine des pèlerins,

(1) Les conclusions de cette Conférence furent soumises en octobre 1930 à une autre Conférence tenue au quai d'Orsay à Paris à l'occasion de la réunion de l'Office International d'Hygiène. Elles ont été adoptées. (Voir annexe n° 4.)

coefficient modéré du choléra en Extrême-Orient, vaccination régulière, contre le choléra et la variole, de la plupart des 25.855 pèlerins venant du Nord (dont tous les Égyptiens, les Syriens et les Irackiens) et chez un grand nombre de ceux en provenance du Sud (38.489 sur 52.408 passés au lazaret de Camaran).

Au départ, l'Égypte a pris ses mesures rigoureuses habituelles. En Irak et en Syrie, la Convention de Beyrouth de 1929 donne son plein effet. Seuls les Persans restent en dehors du mouvement, mais leurs pèlerins sont « cueillis » en Irak et soumis aux règles communes aux pèlerins du Proche-Orient.

Au Hedjaz, une grande bonne volonté règne en vue de l'équipement sanitaire des Lieux-Saints et nous avons personnellement constaté à Djeddah l'organisation très satisfaisante du débarquement des pèlerins et la propreté de la ville.

Des améliorations importantes d'ordre matériel ont été réalisées : renforcement des services d'hygiène à la Mecque, arrosage des rues, création de trois routes d'accès de la Mecque à Arafat, d'un nouveau réservoir d'eau potable à la Mecque, de postes de secours sanitaire et de ravitaillement en eau sur la route de Mouna, mise en place d'un grand velum sur la cour de la grande Mosquée de la Mecque. Un lazaret est projeté à Yambo et de grandes améliorations au lazaret de Djeddah.

L'hiver a été pluvieux, l'eau ne manquera donc pas. Mais il fera chaud : le Courban Bairam tombe le 8 mai, en pleine saison de sirocco.

Les Javanais ont commencé à arriver tôt, comme à l'habitude : 11.621 sont déjà là au 1^{er} janvier.

Au Hedjaz on s'inquiète de l'importance possible du pèlerinage.

Le total des pèlerins arrivés par mer à ce jour est de 74. 978. On ne compte pas sur un total supérieur à 80.000, ce qui serait *désappointant* à la fois pour le gouvernement, les marchands locaux et les autres intéressés économiquement dans le pèlerinage (Djeddah, 4 mai 1930, in « Near East and India » 5 juin 1930).

Le tableau ci-dessous donnera le détail par races des pèlerins :

PÈLERINS ARRIVÉS PAR VOIE DE MER AU HEDJAZ POUR
LE PÈLERINAGE DE L'ANNÉE 1930 (AN 1348 DE L'HÉGIRE)

Nationalité	Adultes	Enfants	Total
<i>Arrivés à Djeddah</i>			
Javanais	33.507	2.364	35.871
Égyptiens	16.739	397	17.136
Indiens	11.092	365	11.457
Persans	3.315	22	3.337
Bokhariens	1.588	25	1.613
Afghans.....	1.215	3	1.218
Syriens	710	5	715
Mograbiens	1.576	5	1.581
Palestiniens	380	3	382
Kurdes	42	—	43
Chinois	82	—	82
De Mascat.....	98	1	99
De Cape-Town	82	3	85
De Zanzibar.....	69	—	69
Sénégalais	28	—	28
Irackiens	235	1	236
Turcs	124	1	125
Yéménites.....	2.045	10	2.055
De Hadramouth	556	3	659
Takrouris	3.022	498	3.520
Soudanais	1.133	16	1.149
Gabarts et Somaliens	206	2	208
Originares du pays (Hed- jaziens et Nedjdians) ...	1.244	35	1.279
TOTAL pour Djeddah ...	79.188	3.759	82.947

TOTAL pour Djeddah ...	<u>79.188</u>	<u>3.759</u>	<u>82.947</u>
<i>Arrivés à Yambo</i>			
Nationalités diverses	<u>1.862</u>	<u>12</u>	<u>1.874</u>
TOTAL GÉNÉRAL	<u>81.050</u>	<u>3.771</u>	<u>84.821</u>
Par Kamaran	52.408		
Par Suez.....	23.776		

3.749 n'ont pas passé par Kamaran, fuyant tout contrôle sanitaire à l'entrée de la Mer Rouge, la plupart en provenance du Yémen. Certains ont été embarqués à Hodeida et à Moka, dans des conditions défavorables, rappelant les plus mauvais jours.

Ainsi, comme les années précédentes, les pèlerins sont arrivés de toutes parts.

Dans le train de Palestine, nous avons rencontré, en avril, une douzaine d'Indous revenant de Jérusalem et se dirigeant sur Suez pour s'embarquer à destination de Djeddah. Leurs passeports étaient soigneusement camouflés de façon à les faire passer pour des voyageurs ordinaires et leur permettre d'esquiver les mesures sanitaires habituelles aux pèlerins. Ils furent dépistés, grâce à un manque de précautions sur le passeport d'un serviteur.

Neuf Chinois furent moins heureux. Ils débarquèrent le 5 mai à Suez venant d'Extrême-Orient. Pour leur malheur, en raison de la date très proche des fêtes, le Hedjaz avait interdit le débarquement des pèlerins à Djeddah à partir du 3 mai. Ils durent se rembarquer pour la Chine.

Nous avons noté, au Consulat de France de Djeddah, le passage de deux Sénégalais, qui étaient arrivés cette année, l'un après trois ans, l'autre après un voyage de sept ans à travers l'Afrique ; ce dernier s'était marié en chemin, avait eu des enfants, puis cette halte terminée, avait repris la route de la Mecque.

Nous avons signalé précédemment le cas de ces deux

Marocains Espagnols venus, à pied, des environs de Tanger à Alexandrie.

Le pèlerinage de Médine a présenté l'importance d'autrefois : 40.000 pèlerins y sont allés avant les fêtes, dont 25.000 en auto ; 16.000 s'y sont rendus après le Bairam, dont la moitié par caravanes.

Mais la situation économique du Hedjaz est difficile (1).

Le pèlerinage s'est déroulé sans incidents : aucun cas de peste ni de choléra déclaré, une mortalité normale chez les pèlerins, malgré une température de 40° la nuit à la Mecque.

Tout était prêt pour un heureux retour, quand, en pleine rade de Djeddah, à 7 heures du soir, le paquebot français *Asia*, chargé de mille cinq cents pèlerins à destination du Yémen, prend feu.

La sirène hurle, un navire voisin lance des fusées, l'alerte générale retentit. Une fumée épaisse s'échappe de l'avant du navire et, poussée par la brise, se rabat sur le pont supérieur asphyxiant le personnel du bord, qui s'efforce, en vain, de mettre les embarcations à la mer. Quelques-unes, déjà à flot, sont immédiatement remplies et avant qu'elles ne s'éloignent, des pèlerins restés sur le navire y lancent leurs lourds colis, écrasant les rescapés et se précipitent ensuite du haut du bastingage. Toutes chavirent et ce sera dès lors le spectacle sinistre des têtes qui, dans la nuit,

(1) Djeddah le 8 juin 1930 (Near East and India du 31 juillet 1930) :

« L'état économique du pays est loin d'être heureux en ce moment et, quoique le nombre des pèlerins cette année (84.000) soit loin d'être non satisfaisant, c'est une plainte générale que l'année a été économiquement mauvaise.

« Les 20 (ou plus) compagnies de transport automobile qui ont soumis au transport automobile du pèlerinage ont, l'année passée, été engagées dans une compétition qui fut un désastreux coupe-gorge, avec ce résultant non surprenant que, pratiquement, chaque compagnie a travaillé à perte cette année.

« Elles seules sont à blâmer, mais les effets de leur échec sont trop vastes pour être ignorés plus longtemps du Gouvernement, qui devra imposer l'an prochain, comme l'année passée, son contrôle, sur la demande des compagnies elles-mêmes, répartir les pèlerins et éliminer tous les éléments de concurrence actuellement existants ».

émergent de l'eau par centaines, comme des poissons dans un vivier presque à sec. Bon nombre peuvent remonter vers les embarcations venues des navires voisins, d'autres, hélas, disparaissent bientôt.

Rapidement, l'*Asia* n'est plus qu'un immense brasier. Des détonations retentissent, « éclatement de crânes », diront les témoins à imagination fertile. Inutile d'aggraver cette horreur : ce sont tout simplement les explosions des bonbonnes d'éther et d'alcool de la pharmacie et des nombreuses lampes-primus apportées à bord par les pèlerins pour faire leur cuisine (et qui ont certainement été la cause du sinistre).

Dans un coin du salon de première classe, des pèlerins prient, insensibles à tout ce drame. Il faudra les pousser de force vers les échelles de sauvetage. D'autres se bousculent féroceement. Le capitaine et le médecin du bord se jetteront à l'eau les derniers et le docteur soignera un pèlerin dont le ventre a été ouvert d'un coup de yatagan.

Quelques heures après, les rescapés, recueillis sur les navires voisins, bien qu'ayant tout perdu, ont rapidement retrouvé leur calme avec la sécurité ; les uns égrenent silencieusement leur chapelet, d'autres échangent leurs impressions d'un air détaché.

Cent quinze manquent à l'appel. Quelques jours après, on trouvera une mâchoire humaine dans l'estomac d'un requin capturé en rade.

L'embarquement de retour se fait ultérieurement sans autres incidents.

Un navire du port d'Alexandrie, utilisé normalement au transport des bestiaux, avait voulu reprendre la mer pour aller embarquer à Djeddah les pèlerins persans venus par le Sud et désireux de retourner par le Nord. Le contrôle de leur embarquement est laissé aux soins du Hedjaz seul.

L'expérience avait cependant mal réussi à son coéquipier en 1929.

Le Conseil Quarantenaire d'Alexandrie lui refusa l'attestation nécessaire pour pouvoir embarquer des pèlerins, en raison de l'insuffisance de ses installations sanitaires. Il passa outre, quitta le port d'Alexandrie... et fut aussitôt immobilisé, à quelques encâblures de la passe, par une providentielle avarie de machines. Son équipée s'arrêta là.

Deux autres navires à pèlerins, remontant de Djeddah, ont encouru, à Tor, des amendes : l'un de 350 francs-or pour mauvaise tenue sanitaire, l'autre de 2.375 francs-or pour avoir embarqué dix-neuf pèlerins en surnombre.

Le retour à Tor se fera, comme autrefois, suivant deux poussées : la première, correspondant au départ de Djeddah, la seconde, à l'embarquement, à Yambo, des pèlerins à leur retour de Médine.

Mais dès l'arrivée au lazaret un fait important va se produire.

Il est d'usage au Conseil Quarantenaire d'Égypte, que quel que soit l'état sanitaire du Hedjaz, les mille premiers pèlerins, ainsi que tous les malades présents au lazaret de Tor, soit individuellement examinés au point de vue de la recherche du microbe du choléra dans leurs selles. L'examen pratiqué dans ces conditions démontra, cette année, la présence de vibrions cholériques, dont un agglutinant, c'est-à-dire présentant les caractères du vibron cholérique vrai. Bien qu'aucun cas clinique de choléra n'ait été signalé ni au Hedjaz ni constaté à Tor, le pèlerinage fut déclaré par le Conseil Quarantenaire *provisoirement* « brut » de choléra, en attendant que des recherches ultérieures démontrassent que la mesure pouvait être rapportée.

Au moment où ces recherches complémentaires se poursuivaient, un cas positif, mortel, de choléra était constaté à Massawa, par nos collègues italiens, sur un pèlerin débarquant de Djeddah.

La situation était dès lors nettement précisée : le pèlerinage resta et devait rester brut jusqu'à la fin, avec ses conséquences.

Or, ces conséquences sont importantes : la première est que la période d'observation au lazaret est portée de trois à cinq jours, ce dernier délai correspondant à la période d'incubation du choléra.

De ce fait, il y eut une population considérable présente à la fois à Tor. Le 27 mai on compta 7.555 pèlerins, plus 1.047 autres personnes, au total 8.602 individus auxquels il fallut fournir, non seulement les moyens d'abri, mais les vivres et l'eau potable. Le 17 juin, nous nous sommes trouvé avec 9.498 personnes présentes dans le lazaret.

La seconde conséquence fut l'examen individuel des selles de tous les pèlerins, de façon à identifier et pouvoir isoler les porteurs de germes. Une véritable organisation industrielle fut réalisée ; elle permit l'examen au microscope, après culture, de 20.730 selles. Cet exercice, d'un genre un peu particulier, n'alla pas sans quelques difficultés au début ; d'abord, organiques, car les pèlerins sont habituellement constipés ; puis morales. Les premiers pèlerins opposèrent quelques difficultés qui disparurent vite chez les Égyptiens, dont toutes les selles furent examinées, mais elles persistèrent chez les étrangers (1). Les Algériens répondirent : « Donne-nous à manger d'abord (2). Les Persans furent plus obstructionnistes, si l'on peut dire ; ils déclarèrent formellement s'opposer à cette récolte, surtout pour les femmes : « Tue-nous plutôt, nous ne ferons rien dans cette vaisselle. » Un tiers, seulement, des selles des étrangers purent ainsi être contrôlées dans les délais voulus.

Tous les porteurs furent isolés jusqu'à disparition complète du germe.

Cette décision avait jeté un certain émoi parmi les pèlerins. Avec un peu de patience et de doigté, du « palabre » et surtout de l'eau en abondance, le calme régna dans le lazaret.

(1) C'est-à-dire non Égyptien.

(2) Les pèlerins doivent se nourrir au lazaret à leurs frais. Il leur est procuré seulement de larges facilités d'approvisionnement.

Les services du port devenaient très actifs; le 17 juin, sept bateaux étaient en rade de Tor avec trois mille arrivants et 1.146 départs.

Ce long séjour permit aux plus fatigués de se refaire, surtout les Persans, dont la plupart étaient des vieillards épuisés que l'on ramassait littéralement dans les sections comme des oiseaux migrateurs à bout de forces.

Un vieil Albanais de cent sept ans faisait par contre bonne figure.

Le lecteur connaît le cas extraordinaire de cette enfant née à chameau, tombant à terre et relevée vivante avec une fracture de cuisse.

A côté de toute cette misère, le Caïd El Hayadi, de Marrakech, accompagné d'une suite de quaranté personnes, passait en grand seigneur.

La décision du Conseil Quarantenaire de déclarer le pèlerinage « brut » de choléra, provoqua une grande émotion aux Lieux-Saints. Une réaction violente se produisit de la part du Gouvernement Hedjazien, qui maintenait ferme, de bonne foi, sans aucun doute, qu'aucun cas de choléra n'avait été constaté parmi les pèlerins. Il adressa même, par l'intermédiaire du Gouvernement Français, une protestation à l'Office International d'Hygiène à Paris, mais en omettant d'évoquer le cas de choléra mortel constaté à Massawa chez un pèlerin à son arrivée de la Mecque. Ce cas était la justification lumineuse de la décision du Conseil Quarantenaire d'Égypte, que l'Office International d'Hygiène Publique approuva à l'unanimité.

Tels sont les faits en leur éloquente simplicité.

Ils nous préparent à mieux comprendre le chapitre suivant.

CHAPITRE XX

Comment peut-on concevoir la politique sanitaire du Hedjaz

PEUT-ON se faire une idée précise sur les conditions dans lesquelles se présente actuellement le pèlerinage au Hedjaz ? C'est à la fois difficile et délicat.

C'est difficile, parce que on ne peut pas demander de miracles d'organisation à un gouvernement qui, il y a quatre ans, seulement, a pris possession d'un pays dans l'état de carence sanitaire vraiment médiéval que l'on sait (1) et qui, en outre, a dû, pendant plus de trois ans, soutenir une guerre presque permanente pour assurer sa propre existence. Si bien que, après avoir compulsé le volumineux dossier que nous possédons à ce sujet et qu'enrichissent chaque année les déclarations des milliers de pèlerins qui « ont vu », nous avons cru préférable de ne point entrer dans le détail, espérant qu'un avenir prochain fera disparaître des Lieux-Saints toutes les conditions d'insalubrité qui peuvent y persister encore. Nous retiendrons seulement quatre faits précis :

1^o La sécurité la plus complète règne dans tout le Hedjaz ;

2^o Le Gouvernement Wahabite, dès la première année de son arrivée au pouvoir, a envoyé un délégué à la

(1) NOTA. — Un Rapport adressé à la Société des Nations en 1922 par une Commission d'Enquête pour la prévention des maladies infectieuses dans le Proche-Orient et à l'occasion du pèlerinage de la Mecque constate que *la situation sanitaire des ports du Hedjaz : Djeddah et Yambo, est pire qu'avant.*

Conférence Sanitaire Internationale de 1926, conférence qu'il ratifiera un jour prochain, espérons-le ;

3° Un effort intéressant d'assainissement est poursuivi à la Mecque et à Djeddah ; nous l'avons personnellement constaté dans cette dernière ville (1) ;

4° Aucune liaison sanitaire n'existe entre le Hedjaz et les pays voisins et c'est infiniment regrettable.

Nous avons dit, aussi, qu'il était délicat de vouloir présenter aujourd'hui une opinion précise.

Là, encore, une explication est nécessaire.

Nous avons été fort aimablement accueilli au Hedjaz et nous considérons comme un devoir de courtoisie élémentaire et de discrétion de ne pas accroître des susceptibilités que notre modeste personnalité et nos fonctions ne nous autorisent pas à soulever.

Mais nous espérons que le temps dispersera bien des nuages qui nous ont été montrés sur le ciel de la Mer Rouge ; il permettra, en particulier, au Hedjaz de reconnaître combien il a bénéficié des mesures prises par les États étrangers, à l'occasion du pèlerinage.

C'est, en effet, grâce à ces Pays, grâce à la vaccination en masse des pèlerins au départ, que *le Hedjaz a cessé d'être, depuis 1912, le relai obligatoire du choléra entre l'Inde, l'Égypte et l'Europe.*

De même, Tor et Camaran ne doivent pas être considérés comme des servitudes humiliantes à l'égard du Hedjaz, mais, au contraire, comme des gardiens bienfaisants qui, aux deux portes de la Mer Rouge, montent la garde sanitaire *aussi bien pour les Lieux-Saints que pour l'Occident et l'Extrême-Orient*, témoignant ainsi de la solidarité étroite de tous les pays devant les épidémies.

Et le Hedjaz se convaincra de ces vérités d'autant plus rapidement, qu'il prendra un contact plus prolongé

(1) Une petite brochure contenant des renseignements et conseils sanitaires utiles est distribuée aux pèlerins.

et plus étroit avec ses voisins et avec les grands organismes sanitaires internationaux, dont il ne peut s'isoler plus longtemps.

Laissons donc le temps faire son œuvre.

Nous devons également souligner ce fait, capital, déjà signalé, que le pèlerinage est la seule industrie nationale de ce pays. Les pèlerins contribuent déjà, dans une large part, au bien-être des habitants, grâce au commerce qu'ils entretiennent ; ils sont, de plus, une source de profits considérables pour le Gouvernement, la principale même. On a calculé que chaque pèlerin laisse dans les caisses de l'État la valeur de douze livres sterling en taxes diverses (près de mille cinq cents francs). Pour cent mille pèlerins, c'est donc cent cinquante millions de francs qui entrent dans le Trésor.

Le Gouvernement a ainsi un intérêt majeur à conserver cette « clientèle ». Mais, en retour, il faut admettre que les États musulmans sont autorisés à désirer tous les apaisements nécessaires en ce qui concerne aussi bien les garanties matérielles et sanitaires que leurs pèlerins trouveront aux Lieux-Saints, que la possibilité, pour ces mêmes pèlerins, de rapporter du pèlerinage des maladies infectieuses dans leur pays d'origine.

Sans vouloir rappeler, dans le détail, les déclarations qui ont été faites à la Conférence Internationale de Paris de 1894 par le Pr Pagliani, délégué de l'Italie, quand il réclamait, pour les Puissances intéressées « certaines garanties au sujet des conditions sanitaires qui s'offraient à leurs pèlerins aux Lieux-Saints », nous devons bien admettre qu'il n'y a qu'une seule humanité et qu'elle doit être soumise, où qu'elle soit, aux mêmes lois de protection sanitaire et morale.

Or, ce précepte doit être encore plus rigoureusement observé à l'égard du pèlerin, qui n'a d'autre arme que sa foi.

Ces vérités n'échapperont certes à personne, même au Hedjaz. Inutile de s'y appesantir.

A ces considérations s'en ajoute une autre : un Gouvernement, quelles que soient ses intentions de faire vite et bien, ne peut se croire, à priori, en mesure de réaliser, d'emblée, une organisation sanitaire moderne, surtout en certains pays neufs, où faute du temps nécessaire il y a à lutter à la fois contre la pénurie des ressources matérielles locales, le manque d'hommes expérimentés, et enfin l'incompréhension de populations non encore évoluées.

Dans ces conditions, il importe de prévoir un plan capable de s'adapter, aussi pratiquement que possible, aux exigences du moment.

Mais il faut un plan simple, d'exécution rapide.

Or, quel est le bilan sanitaire actuel du pèlerinage ?

Faisons un tour d'horizon parmi les régions d'origine des pèlerins.

Tous ceux du Nord, c'est-à-dire passant par le Canal de Suez et Suez, sont obligatoirement vaccinés au départ ou dans les pays de transit, contre le choléra et la variole. Les Égyptiens reçoivent en outre une vaccination antityphique. Donc aucun danger de ce côté.

Les pèlerins provenant de l'Inde sont vaccinés contre la variole et beaucoup acceptent, depuis deux ans, la vaccination anticholérique qu'ils repoussaient, jusqu'à ce jour, comme provenant d'étrangers impurs. Ils sont, de plus, soumis à une quarantaine d'observation avant le départ.

Les Malais et Javanais arrivent sur d'excellents navires et sont tous vaccinés contre le choléra et la variole, la typhoïde et la dysenterie bacillaire. Le lazaret de Camaran assure, en outre, le contrôle sanitaire de ces deux catégories de pèlerins à leur entrée en Mer Rouge.

Restent les originaires de la Mer Rouge : ceux de Souakim et Port-Soudan sont vaccinés contre la variole et contre le choléra. Par contre, nous considérons que ceux du Yémen, de l'Adramout échappent à tout contrôle

au départ et voyagent généralement sur des navires plus ou moins fraudeurs qui fuient, comme en 1930, le contrôle de Camaran.

En résumé, *parmi les provenances par mer, celles de l'Arabie, seules, sont suspectes* ; il appartient donc au Hedjaz d'en assurer le contrôle sanitaire au débarquement à Djeddah : mesure commode, puisque tous les pèlerins des autres Pays doivent être munis d'un document officiel (carnet ou autre) attestant qu'ils ont reçu les immunitisations réglementaires au départ, *contrôle qui doit d'ailleurs être généralisé à tous les arrivants.*

La mesure est simple : un ou plusieurs tourniquets au débarcadère, avec vérification des vaccinations *et pratique de celles qui ont été omises.* Les pèlerins paient des taxes quarantenaires qui trouveront là une partie de leur utilisation, tout naturellement.

Une autre catégorie de visiteurs échappe à tout contrôle ; ce sont ceux en provenance de l'intérieur : Yémen, Assyr, Nedjd, etc. Une réglementation sanitaire intérieure n'a qu'à exiger leur vaccination à l'entrée aux Lieux-Saints.

Mais un autre danger, tout récent, apparaît. Depuis deux ans, il est possible de se rendre en automobile du Golfe Persique à Djeddah ; la traversée de l'Arabie demande ainsi soixante heures par la route tracée sur la carte ci-jointe.

On en voit de suite les conséquences : tous les Persans, les Afghans, les pèlerins de l'Asie Centrale qui devaient jusqu'à ce jour emprunter la voie détournée de l'Irak, de la Syrie, de la Méditerranée et de Suez, soit dix jours de route en moyenne, ou celle du Golfe Persique et du détroit de Bab-El-Mandeb qui demande le même temps, tous ceux en outre qui, pour une raison quelconque, voudront fuir les contrôles sanitaires de Suez ou de Camaran, soit parce qu'ils proviennent de contrées infectées ou qu'ils ne sont pas en règle, *tous ces « clandestins », dangereux*

à priori, prendront la route automobile transarabique, qui, en moins de trois jours, les conduira à la Mecque, où ils se trouveront en contact avec les pèlerins de tous les autres Pays, et avec les populations de l'Arabie.

C'est donc un immense danger qui s'annonce dans un avenir prochain, aussi bien pour l'aller que pour le retour et auquel nul ne doit rester insensible.

Il appartient, par suite, au Hedjaz d'y apporter toute sa vigilance et de prendre, sans retard, les mesures nécessaires, en installant des postes de contrôle et de vaccination au point de départ de cette nouvelle route terrestre.

Enfin, une dernière route automobile de plus de trois cents kilomètres vient d'être reconnue, partant de Médine en direction de la Transjordanie, le long de la voie ferrée encore détruite ; c'est la route de terre vers la Palestine et la Syrie qui va s'ouvrir à nouveau, créant une autre voie à l'infection.

On se représente donc facilement, ainsi, la tâche urgente qui s'impose au Hedjaz : assurer l'organisation sanitaire de la voie de terre et des arrivées de l'Arabie par mer, alors que les autres pays ont déjà exercé le contrôle au départ pour toutes les provenances étrangères à l'Arabie. De cette collaboration naîtra la sécurité.

Des dépenses considérables ne sont point nécessaires. *Celles à prévoir au Hedjaz ne dépassent pas le rendement des taxes sanitaires payées par les pèlerins* (1) : quelques bactériologues commissionnés pour la période du pèlerinage, des laboratoires simples bien approvisionnés en vaccin, installés aux têtes de routes de terre et à Djeddah, voilà un dispositif d'urgence peu compliqué et très facile à réaliser.

Le sens de l'autorité qui règne en maître au Hedjaz fera le reste.

(1) Les droits quarantenaires et de contrôle des passeports à l'arrivée au Hedja, sont de 106 piastres égyptiennes ou 132 francs environ, soit 11 millions 479.000 francs en 1928, pour les 87.750 débarqués à Djeddah.

Quant aux lazarets, ils sont, en tous ces pays d'Orient, d'un entretien fort difficile et exigent, au surplus, des dépenses considérables d'installation si on veut les outiller complètement.

Et d'ailleurs, pourquoi vouloir doubler les lazarets de Camaran et de Tor, qui ont déjà coûté des millions ? Oserait-on concevoir, au surplus, la possibilité d'agir activement, au Hedjaz même, sur la masse flottante et insaisissable des pèlerins ?

C'est impossible.

Il est de toute nécessité que les pèlerins arrivent à la Mecque *déjà* immunisés et dans l'impossibilité de donner naissance à un foyer infectieux dont le développement explosif, au moment des fêtes, *fera craquer tous les dispositifs de protection prévus, quelle que soit leur ampleur*. L'épidémiologie aux Lieux-Saints doit être surtout *préventive* et autant que possible réalisée *à distance*, au départ, comme nous l'avons déjà répété.

Il suffirait donc de quelques solides batteries d'étuves à désinfection, accolées à des camps provisoires, dont les tentes se monteront au moment du pèlerinage, dans des enclos quaranténaires bien isolés et à proximité de points d'eau. Là encore, dépense minima, qui sera déjà lourde. Mais ce sera suffisant ; le reste viendra, tout naturellement, de la collaboration confiante avec les Nations voisines également intéressées à la bonne exécution de la tâche commune.

Telle pourrait être, en résumé, la conception de l'orientation de la politique sanitaire du Hedjaz, dans l'intérêt de la santé internationale aussi bien que dans celui du pèlerin.

Le moment est-il proche de sa réalisation ? L'avenir nous le dira.

En tous cas, on ne saurait plus admettre que la politique sanitaire se confonde, comme jadis, avec la politique tout court, car un abîme les sépare, l'Humanité.

CONCLUSION

Le choléra au Hedjaz

CE dernier chapitre sera, au point de vue sanitaire, la synthèse de notre travail.

Le choléra n'a-t-il pas été, de tous temps, le fléau des pèlerinages ?

Malheureusement, l'heure de sa disparition ne paraît pas encore venue. En effet, si les dernières épidémies de la Mecque datent de 1910, 1911 et 1912, nous ne devons pas oublier qu'en 1927 le choléra, transporté de l'Inde dans le Golfe Persique, a sévi dans toute la Mésopotamie, de Bassorah à Bagdad, remontant jusqu'aux frontières de la Syrie, dont la protection nous incombait.

En 1930, on a vu le vibrion à Tor et il a tué un pèlerin à Massaouah au débarqué de Djeddah.

La question du pèlerinage au point de vue sanitaire est donc toujours ouverte, puisque le choléra, toujours menaçant, rôde encore autour de nous. C'est pourquoi, il serait d'un grand intérêt de pouvoir préciser les conditions qui favorisent son éclosion et son extension.

Nous avons signalé, chemin faisant, les diverses épidémies qui, depuis 1831, ont sévi au Hedjaz. Nous nous garderons bien d'en reprendre l'étude détaillée, nous limitant à signaler les données fondamentales qui se dégagent des faits.

Le tableau ci-joint nous montre que, de 1831 à 1912, en 81 ans, on a compté vingt-sept épidémies de choléra

au Hedjaz, dont dix-sept en cinquante-deux ans (de 1860 à 1912), c'est-à-dire *une épidémie tous les trois ans*, c'est une proportion formidable. Notons que les douze dernières ont tué 70.060 pèlerins, dans les seules Villes Saintes, sans tenir compte des morts en caravanes, des ignorés, etc.

Analysons cette statistique.

On constate d'abord que *toutes les épidémies ont gravité autour* du pèlerinage et nous savons, d'autre part, qu'elles présentent leur maximum au moment des cérémonies d'Arafat et de Mouna.

Les apparitions présentent les fréquences saisonnières suivantes :

Pèlerinage en janvier	2	épidémies
— février	1	—
— mars.....	1	—
— avril	0	—
— mai.....	3	—
— juin	4	—
— juillet	5	—
— août	0	—
— septembre	2	—
— octobre	2	—
— novembre	3	—
— décembre.....	4	—
		27 épidémies

Il y a donc deux maxima :

en mai, juin, juillet avec douze épidémies ;

en octobre, novembre, décembre, janvier, avec onze épidémies, et deux mois « stériles » : avril et août, sans épidémies ; constatations qui se reproduisent avec une certaine régularité sur deux cycles d'été et deux cycles d'hiver.

Le choléra apparaît donc au Hedjaz, aussi bien en hiver qu'en été.

Les saisons influent-elles sur la gravité de ces épidémies ? Comparons le nombre des décès et la durée des douze dernières épidémies de 1881 à 1912. On trouve :

Année	Décès	Début	Durée		
—	—	—	—	—	—
1881	4.292	Novembre	74 jours, à la	Mecque	
1882	622	—	31	—	—
1883	455	Octobre	29	—	—
1890	4.439	Juillet	25	—	—
1891	3.207	—	40	—	—
1893	32.994	Juin	28	—	—
1895	306	Mai (1)	30	—	—
1902	5.379	Mars	33	—	—
1908	5.608	Janvier	54	—	—
1910	855	Décembre	24	—	—
1911	2.018	—	60	—	—
1912	3.898	Novembre	80	—	—

A part l'épidémie de 1893 qui éclata en juin et fit 32.994 victimes, les trois autres épidémies d'été (mai et juillet) ont fourni respectivement 306, 3.207 et 4.439 décès, (moyenne 2.650) alors que les quatre épidémies d'hiver (novembre, décembre, janvier) ont donné respectivement 3.898, 2.108, 855, 5.608 décès (moyenne 4.159).

Y a-t-il une différence de durée ?

Oui. En effet, la moyenne de trente et un jours pour les épidémies d'été s'allonge à 54 jours pour celles d'hiver. Ces dernières sont donc plus traînantes.

Quelles causes peuvent intervenir dans la genèse de ces épidémies ?

Nous nous garderons de toute affirmation. Objectivement, si nous étudions le pourcentage des cas d'entérite et de dysenterie observés au lazaret de Tor, on cons-

(1) Grosse mortalité des caravanes.

tate que, manifestement, *la proportion des entérites est infiniment plus grande en hiver qu'en été.*

Si l'on admet la théorie de Crendiropoulo, que ce sont les affections intestinales qui ouvrent la voie d'entrée du vibron dans l'organisme (ce qui revient à dire que les années à entérite et à dysenterie sont de préférence des années à choléra et inversement), cette constatation a toute sa valeur.

La thèse de Crendiropoulo trouverait, en effet, une confirmation dans les chiffres suivants ; de 1901 à 1906 (pèlerinages de février-mars) *une seule fois le taux des dysenteries et entérites chez les pèlerins de Tor s'est élevé à 2,05 % : c'est en 1902, l'année de la grande épidémie de choléra en Egypte.* De 1907 à 1913, apparaît, de façon continue, un pourcentage élevé d'entérites, et on note dans cette période *d'hiver cinq années de choléra.*

Signalons, en passant, que cette continuité de la prédominance des affections intestinales pourrait inciter à croire que les pèlerinages de 1908-09 et de 1907 n'ont peut-être pas été aussi « nets » que les documents officiels l'ont prétendu.

Depuis 1913, le choléra ne s'est plus montré.

Quel est le mécanisme de cette « efflorescence » des entérites ? Nous avons le sentiment que les explications que nous pourrions en donner n'auraient aucune précision. Une seule cause paraît vraie : *le froid, puisque tous ces pèlerinages à entérite sont des pèlerinages d'hiver.*

Qu'observons-nous en été ?

Nous ne possédons malheureusement pas les statistiques des dysenteries enregistrées à Tor pendant les années de choléra observées en saison chaude. Une seule référence nous est fournie par le pourcentage constaté depuis 1920, durant la période de ces pèlerinages « nets » d'été. Ce n'est qu'une approximation, intéressante néanmoins, qui nous montre que, à part un pourcentage de 2,68 observé sur un petit lot de 2.989 pèlerins en 1920,

tous ces pèlerinages « nets » ont coïncidé avec un taux très réduit des affections intestinales, *sans choléra*. C'est la même conclusion qui se dégage du pourcentage très faible des dysenteries observées chez les pèlerins égyptiens à leur retour en Égypte (1).

En conséquence, et sous réserve que ce pourcentage ne se modifie pas en été avec le choléra, il semblerait donc que *les pèlerinages à entérites sont des pèlerinages d'hiver, et, qu'en hiver, les pèlerinages à entérite sont des pèlerinages à choléra*.

En résumé, retenons donc deux faits précis :

Parmi les pèlerins :

1^o Il y a également des épidémies de choléra en été et en hiver;

2^o Les épidémies d'hiver ont généralement coïncidé avec une élévation très nette du taux des entérites et des dysenteries chez les pèlerins observés au lazaret de Tor.

Nous ne savons rien au sujet des causes favorisantes du choléra en été, sinon que la dysenterie et l'entérite sont moins fréquentes pendant cette période.

Nous pouvons ainsi souligner l'erreur qui nous a été dite au Hedjaz : « nous approchons de l'hiver, nous « n'aurons plus de danger de choléra »... *au contraire*.

Nous nous sommes étendu longuement, sur cette théorie de Crendiropoulo, en raison de son importance pratique : l'apparition d'un pourcentage élevé de dysenterie et d'entérite pouvant être le signal d'alarme de la présence du choléra.

Il est une autre constatation qui découle du tableau d'ensemble : c'est que, rarement, les épidémies de choléra

(1) Nous remercions très vivement S. Exc. le D^r *Shahine Pachz*, Sous-Secrétaire d'État à l'Hygiène, d'avoir bien voulu nous communiquer ce dernier renseignement.

au Hedjaz sont isolées : *le plus souvent elles sont groupées :*

De 1855 à 1866	9	épidémies	(12 ans)
De 1881 à 1883	3	—	(3 ans)
De 1890 à 1895	4	—	(6 ans)
De 1907 à 1912	4	—	(6 ans)

Il y aurait donc, pendant certaines périodes, *des endémicités cholériques*, avec reviviscence au pèlerinage suivant. Dans ce cas, comment se conserve le germe ? nous ne voyons que deux hypothèses : par le malade ou le porteur, ainsi que nous l'étudions plus loin.

Cette opinion nous mène à discuter le mode d'introduction et d'apparition des épidémies.

Comment pénètre le choléra au Hedjaz ? Question capitale.

Depuis que les pèlerins l'ont introduit en 1831, c'est toujours en leur compagnie qu'il y est revenu, en apparence tout au moins.

De même, toujours, *il arrive avant les fêtes* (1), présentant son maximum d'activité au moment des cérémonies d'Arafat et de Mouna pour s'éteindre ensuite comme un feu de paille, après la dislocation des fidèles.

L'épidémie de 1890 est très démonstrative à ce sujet (1).

Il arrive *presque toujours par la voie de la Mer Rouge et par le Sud*. D'une façon générale, il vient de l'Extrême-Orient, de l'Inde en particulier.

Exceptionnellement il viendra par la voie de terre, après avoir infecté l'Afghanistan, la Perse, la Mésopotamie, la Syrie. C'est ainsi qu'en 1846, il fut importé à Médine par les pèlerins de Bagdad, en 1859 et en 1893 par une Caravane du Yémen et en 1872 par une Caravane en

(1) En 1890 :

Début le 28 juillet à Mouna	21 cas
— 31 — —	485 —
— 9 août.....	117 —
— 22 —	néant

Au total, à la Mecque 2.538 cas en 24 jours.

provenance de Kerbela près de Bagdad en Mésopotamie (avec point de départ initial dans l'Inde).

C'est *presque toujours à la Mecque qu'il se montre au début* (1). Il traîne pendant des jours, des semaines ou des mois, jusqu'à ce qu'il trouve, au moment des fêtes, dans l'agglomération des pèlerins, l'élément principal qui favorise son explosion : l'encombrement et ses conséquences.

Comme contre-partie, *on n'observe pas de façon épidémique le choléra au Hedjaz, en dehors de la période du pèlerinage*. On sait habituellement son cheminement avec les pèlerins de Djeddah à la Mecque, à Médine et Yambo. Mais c'est à la Mecque qu'il se manifeste toujours avec le plus d'intensité et de ténacité, parce que c'est là qu'il y a le maximum d'encombrement.

Venu avec le courant humain, il se déplace avec lui, en particulier avec les caravanes.

Toutes les fois que le choléra est apparu à Médine, il s'est étendu dans le désert, au Nord jusqu'à Medaïne Salih, à 347 kilomètres de Médine. « Lorsque Médine est infectée, la région située entre cette ville et les côtes de la Mer Rouge l'est presque toujours aussi » (F. Clemow). Mais, à partir de 300 à 400 kilomètres, c'est-à-dire à partir de la dixième ou quinzième étape, la maladie s'estompe, puis disparaît. C'est ce qui explique que jamais le choléra au Hedjaz n'a contaminé Damas par l'intermédiaire des

(1) Début et marche des épidémies de choléra au Hedjaz.

	La Mecque	Médine	Yambo	Djeddah
1882	23 octobre	17 novembre	—	28 octobre
1883	15 octobre	28 octobre	—	21 —
1891	11 juillet	11 septembre	—	20 juillet
1893	8 juin	—	—	28 juin
1895	18 avril	—	—	—
1902	20 février	4 mars	—	—
1907	13 décembre	17 décembre	19 décembre	27 décembre
1910	26 —	4 janvier	1 ^{er} janvier	10 janvier
1911	31 août	7 septembre	—	2 décembre
1912	22 septembre	5 octobre	—	26 novembre

Caravanes. L'expérience s'est renouvelée à *sept* occasions successives, de 1847 à 1865.

Mais ce rôle stérilisateur des caravanes n'est pas absolu, car c'est précisément à la faveur des Caravanes de l'Afghanistan et de la Perse qu'en 1830 et 1837 le choléra est sorti de l'Inde, son berceau, pour gagner l'Europe par deux voies secondaires : la voie du Nord, par Astrakhan et la Russie, la voie du Sud par la Mésopotamie et la Mecque, puis la Mer Rouge et la Méditerranée.

Les petites caravanes n'ont pas de valeur stérilisante. C'est ainsi que celles du Yémen, de l'Assyr, ont ramené avec elles les épidémies de la Mecque de 1890, 1891, 1893, 1902.

Tout dépend, d'autre part, de la densité de la population des pays traversés (Borrel) (1). C'est le cas pour les caravanes précédentes, qui parcourent des régions habitées.

Et, inversement, ces régions de l'Arabie (Yémen, Assyr, Hadramouth) contaminées par les ports, pourront, à leur tour, infecter les Lieux-Saints et tout le pays jusqu'au Golfe Persique.

Par contre, l'immunité du désert réapparaîtra avec les grandes Caravanes de Damas, de Mésopotamie, d'Égypte.

Le Dr Cassim Izzeddine, qui est le véritable historiographe du choléra au Hedjaz, considère que (2) le choléra apparaît à la Mecque toutes les fois qu'il prédomine à Bombay. Crendiropoulo estime de son côté que, toutes les fois qu'il y a une grande épidémie aux Indes, le Hedjaz est atteint (3).

Or, notre tableau montre, sans contestation, qu'il n'y a d'abord aucune concordance entre les épidémies du Hedjaz et de l'Inde, et qu'en outre l'importance des épidémies de Bombay n'est nullement en relation avec les

(1) *Loc cit.* p. 82 et suivantes.

(2) *Loc. cit.* p. 49.

(3) *In Rapport à l'Office International d'Hygiène Publique*, 1919.

prévalences générales du choléra dans l'Inde. (Voir tableau) p. 276-277 (1).

Deux facteurs se présentent : le malade et le porteur de germes.

Le *malade* doit être considéré comme présentant le plus grave danger à priori, qu'il soit en incubation, en évolution ou en convalescence.

Pratiquement, cependant, la question n'est pas simple.

Crendiropoulo, qui a spécialement étudié le choléra du Hedjaz, a souligné en effet que, « si le choléra était transmis simplement par les malades (au Hedjaz), on aurait tôt fait de dépister les cholériques, frustes ou non, au lazaret d'Abou-Saad (2) ou à Djeddah, lors du débarquement des pèlerins. En tout cas, l'épidémie aurait fait son apparition, en premier lieu, à Djeddah et non à la Mecque pendant les fêtes (3) ».

Le choléra serait-il donc capable de naître au Hedjaz même (4) ?

Pourquoi pas ?

Nous avons signalé précédemment que les épidémies y sont le plus souvent groupées pendant plusieurs années, avec des périodes intermédiaires de calme, les conditions épidémiologiques extérieures restant les mêmes. Ne serait-ce pas, au moins, une présomption que le choléra peut

(1) La relation serait peut-être plus étroite avec la prédominance du choléra aux Indes Néerlandaises, en particulier en ce qui concerne les épidémies du Hedjaz de 1890, 1891, 1902, 1910, 1911.

Il est intéressant, d'autre part, de constater qu'à certaines époques, le choléra a sévi partout à la fois : 1891, 1902 et période de 1910-11-12.

Nous n'aurions donc que l'embarras du choix pour trouver une origine, mais elle ne serait qu'apparente, car nous ne connaîtrions pas la véritable porte d'entrée du choléra.

(2) Lazaret de Djeddah.

(3) Crendiropoulo in « Rapport à l'Office International d'Hygiène publique » en 1916.

(4) Le Dr Cassim Izzeddine pense que le choléra ne peut durer longtemps au Hedjaz à cause de la température élevée de l'été et de la sécheresse de l'atmosphère (*loc. cit.* p. 85).

A Jour d'Arafat **Epidémie de Choléra**

[illegible]

Particularités du choléra au Hedjaz (suite)

[illegible]

éclore au Hedjaz, ou à défaut, s'y *entretenir* d'un pèlerinage à l'autre ? Nous n'en avons il est vrai, aucune preuve et nous devons reconnaître que les conditions de cette genèse possible nous sont totalement inconnues, car *elles n'ont jamais été étudiées sur place*, microscope en main, par des gens compétents. *C'est, en effet, toute la bactériologie des Lieux-Saints qu'il faudrait pouvoir entreprendre.* Nous osons prédire au savant qui pourra s'y consacrer des constatations pleines d'intérêt et d'importance pratique.

Nous savons, d'autre part, que le vibron peut se rencontrer en dehors de toute période épidémique. N'en avons-nous pas eu cette année (1930) la confirmation avec les vibrions observés au Lazaret de Tor et le cas foudroyant de Massaoua ?

La science explique parfaitement ces faits par les mutations des microbes et leur accession imprévue à la virulence.

C'est donc bien à tort que le Hedjaz a considéré comme une atteinte à sa dignité la décision du Conseil Quarantenaire d'Égypte de déclarer le pèlerinage brut en 1930.

Si on considère, enfin, que les pèlerins débarquent, à toute période de l'année, et que ceux qui arrivent les premiers, *plusieurs mois* à l'avance, sont ceux de l'Extrême-Orient, c'est-à-dire en provenance des Pays à choléra, ne peut-on pas admettre, avec la plus grande vraisemblance, que, si le choléra n'était pas déjà sur place en évolution ou en sommeil, il a pu être introduit par ces pèlerins, des Indes, qui viennent ainsi « préparer le terrain et « l'ensemencer », soit comme malades plus ou moins actifs, soit *comme porteurs de germes* ?

Et le germe, ainsi introduit, deviendra agressif plus particulièrement au moment des fêtes, là où les conditions d'insalubrité, d'encombrement et les chances de contamination sont au maximum, surtout si la dysenterie vient lui ouvrir la route.

Nous arrivons ainsi au rôle des porteurs.

Cette question a fait couler beaucoup d'encre. Nous en avons suffisamment parlé chemin faisant. Nous avons déjà signalé l'opinion des bactériologistes de l'Inde, qui prétendent que le choléra vient toujours d'un autre cas de choléra, réduisant au minimum le rôle du porteur. Nous nous contenterons d'ajouter cette autre constatation « qu'il n'est pas dans la science expérimentale actuelle de méthode permettant d'apprécier dans quelle mesure un vibron isolé de l'intestin humain est virulent pour l'homme » (1).

Et l'embarras est grand dans la pratique quand, au début d'un pèlerinage, il importe, en présence d'un vibron, de prendre une décision qui *fixera la conduite à tenir à l'égard des 15.000 à 25.000 pèlerins qui viennent à la suite, et à l'égard de leur Pays*. C'est dans des circonstances semblables que l'on saisit la distance qu'il y a de la théorie à la pratique, en épidémiologie.

En résumé, nous ne pouvons encore faire la lumière sur cette question d'un intérêt capital ; nous ne sommes pas suffisamment éclairés. Nous continuons donc à nous demander : qu'est-ce qui fait le choléra ? chez le pèlerin en particulier. Mais, quand même, il faut agir et empêcher la maladie se de déplacer.

De là l'importance des barrages par les lazarets.

A ce point de vue, le rôle du Lazaret de Tor a été des plus bienfaisants. Non seulement il a arrêté, vers l'Occident, les épidémies de choléra de la Mecque de 1890, 1891, 1893 et 1895, mais encore, depuis 1902, aucune des épidémies de 1907, 1908, de 1910, de 1911 et de 1912, observées au Hedjaz, n'a envahi l'Égypte.

On a noté cependant que les épidémies constatées en Égypte en 1883, 1895, 1896, 1902 avaient toutes débuté

(1) *Compte rendu de la Conférence sanitaire Internationale de Paris de 1926*, p. 312.

par l'Est du Pays et, sauf celle de 1896, avaient coïncidé avec des épidémies de choléra au Hedjaz... *et aux Indes.*

Sont-ce les pèlerins qui ont infecté le pays ? *Ce n'est pas prouvé.*

En effet, il s'est toujours écoulé un long délai (plusieurs mois) entre le début de l'épidémie en Égypte et le retour des pèlerins. Ainsi :

en 1883, l'épidémie débuta le 22 juin, alors que le retour des pèlerins a eu lieu au mois de décembre précédent ;

en 1895, l'épidémie est reconnue à Damiette le 17 septembre et les pèlerins sont rentrés depuis les premiers jours de juin ;

en 1896, il n'y a pas de choléra au Hedjaz et l'épidémie peut être considérée comme une reviviscence de celle de l'année précédente ;

en 1902, les pèlerins sont rentrés en mars et l'épidémie apparaît le 16 juillet, soit quatre mois après.

La contamination de l'Égypte, si elle provient du pèlerinage, ne proviendrait donc pas de la masse, lors du retour, mais des isolés, et surtout des *clandestins*, tels ceux qui ont débarqué en fraude à Kosseir et qui ont contaminé la vallée du Nil en 1902.

Une dernière question : que vaut, à l'heure présente, notre armement contre le choléra ?

Nous avons fait longuement l'histoire de la réglementation administrative et médicale du pèlerinage. N'y revenons plus. Quoique incomplète en ce qui concerne la « *police* » sanitaire à exercer, on ne saurait la sous-estimer.

D'autre part, les barrages du Sud et du Nord de la Mer Rouge sont assurés par les lazarets de Camaran et de Tor, qui représentent un coefficient de sécurité de premier ordre.

Enfin, nous trouvons dans la vaccination anticholérique un élément de protection considérable. Non seulement elle met, à peu près sûrement, l'individu à l'abri de la contagion, mais, en outre, elle diminue la virulence des

vibrions dont il peut être porteur. C'est la généralisation de cette méthode qu'il faut poursuivre inlassablement.

Déjà, à l'heure présente, du fait de la très grande fréquence de la vaccination chez les pèlerins du Nord, il y a lieu de considérer que les cas du choléra que nous sommes susceptibles d'observer en Proche-Orient, chez ces mêmes pèlerins, ne seront jamais nombreux (1).

Mais nous ne pouvons avoir le même optimisme en ce qui concerne les populations et pèlerins de l'Arabie non vaccinés.

Enfin, le danger reste toujours possible pour les populations, non vaccinées, des pays parcourus par les pèlerins, au cours de leur voyage d'aller ou de retour. De là les précautions, justifiées, que prend l'Égypte pour interdire son territoire à tous les pèlerins étrangers.

La seule formule serait donc celle que nous avons déjà exposée : nul pèlerin ne doit pénétrer aux Lieux-Saints sans avoir été préalablement vacciné contre le choléra. Seule la collaboration intégrale de tous les États musulmans est susceptible de permettre d'aboutir à ce résultat, *dont le contrôle ne peut être exercé que par le Hedjaz*, qui reste intéressé au plus haut point à ce qu'aucune complication sanitaire n'intervienne sur son territoire, surtout pendant le pèlerinage.

Rappelons enfin, dans cette conclusion, l'intérêt majeur qu'il y a à entreprendre, sur des bases scientifiques précises et indiscutables, l'étude bactériologique générale du comportement du vibron au Hedjaz, de son habitat, de ses conditions d'éclosion, de développement et de latence, en un mot toutes ces mutations encore obscures qui *font le choléra* du pèlerin.

C'est là un problème, encore non résolu, auquel reste suspendue toute la question du pèlerinage et dont l'import-

(1) En 1931 sur 27.288 pèlerins en provenance d'Extrême-Orient on a observé 24.621 vaccinés et 2.667 non vaccinés contre le choléra.

tance, maintes fois soulignée précédemment, est, pour le Gouvernement du Hedjaz, aussi bien morale que matérielle.

Il est inutile de s'insurger contre les faits ; il importe, bien plutôt, de les étudier afin de pouvoir les dominer.

L'autorité qui prescrira une semblable étude, ceux qui l'exécuteront seront, à coup sûr, des bienfaiteurs du pèlerin, ainsi que du monde musulman tout entier.

Le Hedjaz a, là encore, un rôle admirable à jouer.

ANNEXES

ANNEXE I

Les sources de documentation sur les pèlerinages musulmans

1. LES RÉCITS DES VOYAGEURS. — 2. LES ARCHIVES DU
CONSEIL QUARANTENAIRE D'ÉGYPTE. — 3. LES CONFÉ-
RENCES SANITAIRES INTERNATIONALES.

LA présence des étrangers aux Lieux-Saints, en particulier des Européens, a été de tout temps l'objet de sévères défenses de la part des autorités musulmanes.

C'est l'*interdit absolu*, même à l'égard des nouveaux adeptes. Ce sont surtout ces derniers qui sont le plus suspects. C'est ainsi que tel Européen, converti, attendait encore récemment, et cela depuis quinze ans, l'autorisation de pénétrer dans les Villes Saintes. On devine donc notre surprise en entendant un des maîtres du reportage nous déclarer qu'il se proposait de se rendre au pèlerinage de la Mecque pour s'y « documenter ». « Si vous réussissez à y aller, vous n'en reviendrez pas » lui avons-nous répondu. « Pensez-vous ! » répliqua-t-il sceptique. Nous avons su, depuis, que sitôt débarqué à Djeddah il n'avait pu aller plus loin et avait dû reprendre la mer vers le Sud. Il est revenu quelques mois après, fourbu, désabusé et... vacciné en cours de route un nombre incalculable de fois !

Il n'y a donc pas à insister. Pourquoi d'ailleurs ? Respectons cette volonté formellement déclarée.

Autrefois, le chrétien découvert à la Mecque ou à Médine était immédiatement exécuté sur place (1).

Parfois, si l'autorité locale avait connaissance de l'incident, en dehors de l'époque du pèlerinage, elle s'efforçait d'expulser le coupable. Mais rien ne saurait sauver un chrétien de l'Ouest, au moment du pèlerinage ; sa seule chance de salut serait de répéter la profession de foi musulmane et de trouver un refuge dans la maison d'un personnage influent (Wavell) (2). Aujourd'hui accepterait-on ce subterfuge ? Ce n'est pas certain.

Ce voyage a cependant tenté des hommes hardis, amateurs d'aventures qui, sous un déguisement et, au péril de leur vie, ont soulevé, pour nous, le voile épais jeté sur les villes interdites.

Leurs récits, pour certains, ont été peut-être un peu enjolivés. Mais dans l'ensemble ils nous sont infiniment précieux.

Ralli nous en a donné un substantiel résumé. Nous ne pouvons nous dispenser de rendre un discret hommage à leur mémoire (3).

Ludovico Bartema est le premier Européen qui entre à la Mecque (1503). Parti de Damas avec une caravane qu'il estime, non sans exagération, à 40.000 hommes et 35.000 chameaux, il est reconnu par un Mameluck qui prétend l'avoir rencontré à Gênes et à Venise. Il sauve sa tête en avouant, mais en déclarant s'être converti à l'Islam. Il revient par Djeddah et Aden. Là, il est saisi, emprisonné, sauvé par la femme du Sultan qui lui conseille de simuler la folie et peut s'enfuir sur un bateau qui le conduit dans l'Inde.

(1) Seul un soldat britannique échappa jadis à la règle en simulant heureusement la folie ; il bénéficia ainsi du caractère religieux qui, chez les musulmans s'applique à ceux qui ont perdu la raison. Grâce à cette circonstance, son équipe n'eut pas de conséquences tragiques.

(2) Wavell, *loc. cit.*

(3) Voir Augustus Ralli : *Christians at Mecca*, London, William Heinemann, 1909.

Vincent Leblanc, en 1868, part lui aussi de Damas, en qualité de marchand avec une caravane de vingt mille chameaux, mais il se préoccupe surtout du côté commercial du pèlerinage.

Johann Vild, Allemand, fait prisonnier par les Hongrois, puis par les Turcs, est pris au service d'un Persan avec lequel il fait le voyage de la Mecque en 1607, en accompagnant la caravane d'Égypte du Caire à Suez, puis le long de la côte d'Arabie. La caravane compte vingt mille hommes et cent mille chameaux.

Il fait une description émouvante du passage de la chaîne de montagnes d'Akaba, avec ses falaises rocheuses ; les chameaux sont conduits à la corde, les pèlerins doivent marcher à pied. La caravane arrive au bout de vingt jours à Yambo après avoir perdu mille cinq cents hommes et neuf cents chameaux.

Vild reste vingt jours à la Mecque. L'immoralité de la ville le frappe. « Sont-ce là les remerciements des pèlerins à Dieu pour le pardon de leurs péchés ? » demande-t-il à son maître. Ce dernier lui répond paisiblement : « Pourquoi m'interroges-tu sur ces choses ? Si elles ne sont pas justes, Dieu le trouvera sûrement. » Il a l'impression que tout chrétien ou juif, surpris à la Mecque, serait brûlé vivant.

Joseph Pilt, en 1860, est le premier Anglais qui visite la Mecque. Au cours d'un voyage en Mer Méditerranée, il est capturé sur les côtes d'Espagne par des pirates algériens, vendu comme esclave à Alger, converti de force à l'Islam et brutalisé. Il accompagne son maître en pèlerinage.

La Mecque lui fait une triste impression : des maisons pauvres dans un pays dénudé et stérile. Il y rencontre un renégat irlandais, esclave depuis des années, qui avait oublié sa langue maternelle. La piété des pèlerins l'émeut profondément. Il revient au Caire par terre : quarante jours sans voir « la verdure » et prend, à Alexan-

drie, la peste dont il guérit... en appliquant sur son bubon un morceau d'oignon rôti trempé dans l'huile (?)

Badia y Lebliech a donné le premier une description complète de la Mecque à la suite de son voyage en 1807. Ami du Sultan du Maroc qui le protège, il est bien accueilli par le Shériff de la Mecque qui lui donne pour guide son empoisonneur en chef (*sic*), en même temps gardien de la Source sacrée de Zem-Zem.

Nous lui devons la relation des violences des Wahabites, alors maîtres des Lieux-Saints.

Badia quitte la Mecque pour gagner Médine par Djeddah et Yambo. Il a la malchance de rencontrer les Wahabites qui arrêtent la caravane et le dépouillent.

Burckhardt est souvent cité en raison de sa description précise et méthodique de la Mosquée de la Mecque (1814-1815). Il part comme voyageur avec un esclave africain, est pris pour un espion anglais, subit un examen sur le Coran et est reconnu pour être un musulman éclairé. Il peut alors prendre part au pèlerinage sur lequel il donne des détails minutieux et se rend ensuite à Médine où il reste trois mois.

Son séjour au Hedjaz correspond à la campagne victorieuse de Méhémet Ali contre les Wahabites. Nous avons déjà rappelé ses souvenirs.

Giovanni Finati (Hadj Mohammed) se trouvait à la Mecque en 1814, en même temps que Burckhard.

Il s'était enrôlé au Caire comme soldat albanais et avait pris part à l'expédition de Méhémet Ali contre les Wahabites, dont il nous donne une relation. Il peut se rendre à la Mecque au moment du pèlerinage. La ville lui apparaît petite et sans beauté. Là, quarante mille pèlerins syriens et égyptiens sont réunis autour de la Cité, qui est protégée par les soldats contre une attaque possible des Wahabites. Après la défaite de ces derniers, la peste sévit dans le pays et décime les troupes.

Finati revient au Caire avec sa compagnie.

Léon Roches (Hadj Omar), 1841-42, grand ami d'Ab-del-Kader, bien que Français de naissance, est musulman de tradition et d'éducation. Après avoir pris part en qualité d'officier à la conquête de l'Algérie, il est envoyé en mission auprès des ulémas de la Mecque pour y porter une lettre par laquelle les Arabes algériens proposaient de cesser les hostilités avec la France, à condition de voir respecter leur religion et leurs mœurs.

Roches voit Méhémet Ali en traversant l'Égypte.

Il se rend au Hedjaz quelques jours avant le pèlerinage et accompagne la caravane égyptienne composée de quatre cents pèlerins et de mille chameaux. Il visite Médine, puis la Mecque, dont il décrit les cérémonies religieuses.

Il voit le Shériff, qui le reçoit chaleureusement et se lamente sur la décadence du pèlerinage. « Aux jours anciens des centaines de mille hommes se réunissaient dans les Villes Saintes, six caravanes arrivaient de tous les points cardinaux, des princes souverains venaient parmi les pèlerins, suivis par toutes les populations. Le dernier des Abbassides campait à Arafat avec treize mille chameaux. Le pèlerinage était considéré comme un ordre de Dieu lui-même. Les pèlerins se bornaient à faire leurs prières et à réciter le Coran. Aujourd'hui on ne compte plus que quarante à cinquante mille pèlerins et trois caravanes (Syrie, Égypte, Yémen). Les pèlerins font surtout du négoce, la piété a été remplacée par le trafic et quelle conduite pendant la sainte période ! Puisse Dieu préserver vos yeux de la vue de ces honteuses actions ! » (1).

La Mecque est remplie de pèlerins, foule vêtue de blanc, aux langages et aux types les plus variés. Roches assiste aux fêtes successives du pèlerinage, décrit avec précision l'immense campement d'Arafat, les tentes innombrables, les feux, sur la flamme desquels les ombres des

(1) Cité par Ralli, *loc. cit.* p. 147.

pèlerins passent dans la nuit comme des fantômes, les clameurs de la foule auxquelles se mêlent les invocations religieuses, les chants, le bruit des tambours et les cris des animaux.

Soudain, Roches se trouve face à face avec deux Algériens que, en sa qualité d'interprète, il a contribué à faire condamner à la prison, et il se souvient avec inquiétude qu'il n'a pas embrassé formellement l'islamisme. La nuit suivante, une immense clameur s'élève dans le camp : « un chrétien ! saisissez-le ! ». Empoigné par six nègres, Roches est ficelé sur un chameau et emmené loin de la foule.

C'était son salut. Les deux Algériens l'avaient dénoncé et le Shériff avait eu l'ingénieuse idée de le faire enlever par des hommes à lui afin de le soustraire par avance à la fureur de la foule.

On l'entraîne avec des chameaux de course et sept heures après il s'embarquait à Djeddah pour Kosseir.

Tout est-il exact dans ce récit aussi mouvementé ? Nous ne pouvons l'affirmer. Dinet le récuse entièrement et attribue à Burckhardt tout ce qu'il raconte.

Georges Augustus Wallin (Wali-Al-Din), 1845, Finlandais, se rendit en Arabie en qualité de médecin. Il part du Caire déguisé en musulman et suivi d'un simple guide, gagne le Nord de l'Arabie où il rencontre la caravane des pèlerins de Perse et de Mésopotamie qu'il accompagne à Médine et à la Mecque.

Sir Richard Burton (Shaykh Haj Abdallah) (1853), officier anglais de l'armée des Indes, islamisant de grande valeur, est, avec Burckhardt, le plus connu et le plus véridique des voyageurs européens à la Mecque. Il s'embarque à Suez, déguisé en arabe, sur un voilier de cinquante tonneaux et met douze jours pour parcourir les six cent milles qui séparent Suez de Yambo. Il se rend à Médine par caravane, marchant la nuit, passant le jour en demi léthargie, à travers un pays aride où les plaines de sable

font place à une contrée montagneuse « fantastique dans sa désolation ».

La Mosquée de Médine lui produit une impression défavorable ; elle ne lui paraît pas, comme celle de la Mecque, l'expression d'une idée sublime, mais donne plutôt « l'impression d'un musée de second ordre, pauvrement orné ».

La ville compte à cette date seize mille habitants, elle est devenue florissante et ne montre plus trace des destructions opérées par les Wahabites et que constata Burckhardt.

Burton y séjourne cinq semaines et assiste à l'arrivée de la caravane de Damas, qui campe à l'Ouest de la ville, transformant la plaine en un kaléidoscope extraordinaire.

Puis il se dirige vers la Mecque avec une caravane de sept mille pèlerins mélangés les uns aux autres, démocratiquement. Il nous montre les Takrouris, marchant à pied, portant de l'eau dans des vases en bois pour la vendre en route aux voyageurs, épuisés de fatigue, disputant aux vautours les carcasses des chameaux (1).

Le pays traversé est d'une mortelle désolation.

A deux jours de la Mecque, la caravane est attaquée par les brigands, sans dommages. Elle arrive enfin à la Mecque « après douze jours d'une marche mortelle ».

La vue de la Mosquée de la Mecque et l'attitude des pèlerins émeuvent profondément Burton.

Il participe aux prières. L'eau de Zem-Zem est prise en grandes quantités « extérieurement et intérieurement ». Il la trouve salée et « lourde à la digestion ».

Puis vient l'exode vers le Mont Arafat et « la chaotique confusion » qui y règne. « Sur une route étroite, une double ligne de chameaux, hérissés de litières, se heurte plus bruyamment qu'un confluent de torrents. » Après les fêtes

(1) Nous possédons une photographie du Dr Hamada, prise en 1907, sur la route de la Mecque à Médine, et montrant des Takrouris se disputant un cadavre d'animal sur la route. Nous n'avons pas cru devoir la publier.

de Mouna, il retourne à la Mecque. Il juge les Mecquois orgueilleux, « bigots, irrégieux, âpres au gain, immoraux, fastueux ; mais, aussi, courageux, de bonnes manières, dignes, ayant le sentiment de la famille, intelligents »... « plus civilisés et plus vicieux que les Médinites », ce qui est en contradiction avec l'opinion de Burckhardt.

Il visite le marché des esclaves, assis en rangs, vêtus de mousselines colorées et de voiles transparents : Abyssins, Somalis, etc. Le prix le plus élevé est de soixante livres.

Après un voyage de trois mois (septembre 1853), il rentre à Suez, exténué et miné par la fièvre. Au Caire, il rencontre l'Allemand *Freiher von Maltzan*, qui, enthousiasmé par le récit de son voyage, part lui aussi sous un déguisement pour le Hedjaz quelques années plus tard (1860).

Herman Bicknell est le seul pèlerin anglais qui, grâce à sa notoriété de musulman, ait fait le voyage de la Mecque habillé à l'européenne.

Il part du Caire avec la Caravane Sacrée en 1862, fait le pèlerinage et rentre rapidement « non désolé de quitter une température de 120° Fahr. à l'ombre ». Il conseille de n'entreprendre le pèlerinage que si on est musulman, de nom arabe, et si l'on connaît les coutumes musulmanes. Il considère que les autorités sont incapables de protéger un infidèle et raconte qu'un juif, qui refusait de répéter l'acte de foi musulmane, fut crucifié par la populace.

John Fryer Kean part en 1877 sous un déguisement. Il se fait passer pour un récent converti venu du Nord. Au cours des cérémonies, pris de remords, il regrette son imposture et son manque de scrupules. Mais il est trop tard pour retourner.

Ses pressentiments se confirment, un jour, où un jeune étudiant s'écrie en le voyant « un chrétien ! ». Il est bousculé, frappé, gagne un corps de garde turc et répond par une profession de foi musulmane à l'officier

qui l'interroge. Puis, prenant un bâton, il parvient à se sauver en bousculant la foule.

Après cette sinistre expérience, il se cache pendant trois semaines.

Cette année-là le pèlerinage, tombant un vendredi, était particulièrement important : deux cent mille pèlerins étaient réunis : les Malais, toujours en possession de ressources suffisantes et jamais mendiants, les Nord-Africains malodorants et criards, négligeant les pratiques religieuses, les ablutions en particulier, les Syriens, avec leurs glaives tranchants, ayant traversé le désert depuis Damas, un grand appareil de « remouleur » sur le dos, les Tartares et les Bokharans, venus de l'Asie Centrale après un voyage de six mois à pied, les derviches au regard sauvage, vrais « métis galeux » (1).

L'émotion frénétique soulevée par les sermons de l'Arafat lui laisse une impression « dont il se souviendra sur son lit de mort ».

A sa stupeur, il découvre une Anglaise qui résidait à la Mecque depuis douze ans, Lady Venus, jadis faite prisonnière au siège de Lucknow et mariée malgré elle à un chef rebelle. Elle put regagner les Indes, plus tard.

Des pluies torrentielles se produisent ; il y a trois pieds d'eau dans la cour de la Mosquée ; le choléra, le typhus et la variole se déclarent ensuite. Il gagne enfin Médine qui lui paraît « la plus belle ville du monde ».

Le Hollandais *Hurkronge*, sociologue, séjourna six mois à la Mecque en 1885. Il fut accepté en sa qualité de converti, ou de candidat à la conversion. Il étudia la loi sacrée, l'administration, la vie sociale à la Mecque dont les habitants « du Shériff au plus pauvre n'ont qu'un but : l'exploitation des pèlerins » et témoignent d'une âpreté fiévreuse qui désillusionne les hommes d'une haute piété.

(1) Cité par Ralli, *loc. cit.* p. 210-211.

Gervais Courtellemont, un Algérien, se rendit à la Mecque en 1894 en compagnie d'un Arabe qu'il avait sauvé de la prison. Mais son voyage est en dehors du pèlerinage et nous intéresse moins (1). Il a surtout un intérêt touristique et géographique.

Les relations européennes les plus récentes sont celles de *Wavell* de *E. Rutter* (1925) et de *Dinet* (1929).

Wavell (2), ancien officier britannique, nous donne un récit très sobre de son voyage et des cérémonies de la Mecque et de Médine. On les consultera avec fruit. Il s'est rendu au Hedjaz par le chemin de fer de Damas à Médine.

Eldon Rutter (3), Anglais, converti à l'Islam, dont le récit de voyage en 1925 a paru en 1929, confirma la relation de *Wavell*. Il décrit avec beaucoup de détails les scènes auxquelles il a assisté, non sans agréments de temps en temps son récit d'un peu d'humour. Il nous décrit le marché d'esclaves de la Mecque (en 1926 !) avec une grande précision.

Ces deux derniers ouvrages ne s'analysent pas. Nous nous en sommes inspiré sur plusieurs points. Mieux vaut pour le lecteur, que la question intéresse, s'y reporter directement.

Une mention toute spéciale doit être faite du voyage tout récent (1929) que notre éminent compatriote, le peintre *Dinet*, fit à la Mecque et à Médine à la fin de sa vie. C'est en réalité le journal de route d'un Français qui, ayant fait de l'Algérie, depuis quarante-cinq ans, sa véritable terre d'élection artistique, « s'y convertit à l'Islam ».

Nous nous ferons un scrupule d'analyser ce livre passionnant, écrit à la fois par un homme de haute culture

(1) Gervais Courtellemont : *Mon voyage à la Mecque*, Paris 1896, analysé dans A. Ralli, *loc. cit.*

(2) Wavell, *a Modern Pilgrimage in Mecca*, Constable et Company Ltd., London, 1928.

(3) Eldon Rutter, *The Holy Cities of Arabia*, G. P. Putnam et Sons, London, 1929.

et par un artiste, en même temps que par un Croyant (1).

— Nous signalerons deux intéressants ouvrages en français :

1) KHAZEM ZADEK : *Relation d'un pèlerinage à la Mecque*, Paris, Leroux, éditeur, 1912 ;

2) LE D^r SALEH SOUBHY (2).

L'auteur décrit une très intéressante relation de son Voyage aux Lieux Saints — accompagnée de la traduction de prières dont nous avons cité un certain nombre.

— Parmi les auteurs récents en langue arabe, nous devons citer :

1) MOHAMMED LABIB BEY AL BATANONI qui dans son livre *Al-Rihlalol-Hidjazieh* paru en 1910, décrit avec précision le voyage qu'il fit à la Mecque pour accompagner le Khedive Abbas II au pèlerinage de 1909-1910 ;

2) Et surtout le GÉNÉRAL IBRAHIM RIFAAT PACHA qui, en qualité d'Emir el Hadj commanda les pèlerinages de 1904-1908. Son très important ouvrage *Mir Atoll-Haraméine* (Miroir des Lieux Saints) en 2 volumes (Imprimerie de la Bibliothèque Nationale, Le Caire, 1925) contient une foule de renseignements historiques, économiques, religieux du plus haut intérêt que complètent un grand nombre de photographies et de plans, dont nous avons eu la gracieuse autorisation de publier un certain nombre.

LES ARCHIVES DU CONSEIL QUARANTENAIRE

Nous avons recueilli notre principale documentation, dans les archives du Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte, qui depuis plus de soixante-dix années se tient très activement au courant de tout ce qui concerne le Pèlerinage de la Mecque, dont depuis un demi-siècle il assure, en outre, le contrôle.

(1) Dinet, *Le Pèlerinage à la Maison Sacrée d'Allah*, Paris, Hachette, 1930,

(2) Pèlerinage à la Mecque et à Medine. — Le Caire, Imprimerie Nationale, 1894.

Il y a là une source de renseignements d'une richesse inouïe, dont on eût pu certes tirer un meilleur profit que nous ne l'avons fait nous-même : rapports annuels du lazaret de Tor, rapports fournis par les médecins délégués au Hedjaz pour accompagner les pèlerins aux Lieux-Saints, délibérations du Conseil, etc.

C'est, dans le détail, toute l'histoire épidémiologique du Proche-Orient et du rôle éminemment actif et bien-faisant qu'a exercé le Conseil Quarantenaire d'Alexandrie pour assurer depuis près d'un siècle la surveillance de la Mer Rouge et la protection de l'Égypte et de la Méditerranée.

LES CONFÉRENCES SANITAIRES INTERNATIONALES

Enfin, les Conférences Sanitaires Internationales qui, depuis 1851, se sont succédé jusqu'en 1926, n'ont, sauf de très rares exceptions, jamais négligé la question des pèlerinages à la Mecque, qui fut en réalité, depuis 1765, la grande obsession de tous ceux qui se préoccupaient de la santé internationale.

On trouvera dans les comptes rendus de ces Conférences les échos des discussions, souvent passionnées, qui traitèrent de cette question capitale. Nous leur avons fait un large emprunt.

ANNEXE II

Souvenirs de l'épidémie de choléra (1) au Hedjaz en 1893 (Dr Oslchanietzki)

EN 1893 le pèlerinage musulman fut frappé par une épidémie de choléra, la plus grande et la plus meurtrière qu'on ait jamais enregistrée au Hedjaz et même dans d'autres parties du monde. Sur 200.000 pèlerins, plus de 40.000 disparurent victimes du fléau.

Je fus envoyé de Camaran à Djeddah avec un autre confrère, afin de surveiller le retour des pèlerins. Tout était calme en cette ville, mais nous savions qu'à la Mecque c'était une véritable hécatombe parmi les pèlerins ; on enregistrait en effet plus de 1.000 morts par jour.

Un premier convoi de 5.000 chameaux transportant 15.000 pèlerins arriva à Djeddah. Les malades devaient être gardés hors de la ville, où n'étaient admis que les bien portants.

Je me rendis avec mon confrère sur les lieux et nous commençâmes la visite médicale, qui dura de 4 heures du matin jusqu'à midi. Le spectacle était horrible : partout des morts et des agonisants, cris d'hommes, de femmes et d'enfants mêlés de hurlements de chameaux, en un mot, un tableau effrayant, qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Le lendemain et jours suivants, ce fut la succession

(1) Dr Oslchanietzki : Directeur de l'office quarantenaire de Beyrouth. Relation inédite.

des arrivages dans les mêmes conditions sanitaires, aussi désastreuses que navrantes.

Notre visite médicale ci-dessus mentionnée, ne fut d'aucune efficacité pour préserver la ville, car, malgré toute notre vigilance, des malades y pénétraient et y semaient les vibrions. Il aurait fallu non pas 2, mais 20 médecins et un nombre considérable d'agents subalternes pour assurer l'isolement des malades.

On avait mis à notre disposition 5 grandes maisons hors de la ville, alors que 50 n'auraient pas suffi à cette besogne.

La ville de Djeddah devint alors un vaste camp mortuaire et les précautions sanitaires les plus urgentes et les plus efficaces consistaient uniquement à enterrer les morts qui remplissaient les caravansérails, mosquées, cafés, maisons et places publiques.

Cette unique mesure : l'enterrement des cholériques ne fut pas chose facile, car les portefaix et hommes de peine refusaient ce travail, cependant richement rémunéré. Il fallut toute l'autorité du chef de la municipalité de l'époque pour les y obliger. Cet homme fut, durant toute l'épidémie, à nos côtés distribuant du thé aux malades et même des médicaments à qui voulait prendre, faisant enlever les morts et se dévouant avec une abnégation et un mépris du danger que nous ne trouvâmes chez aucun des fonctionnaires de la ville, grands ou petits.

Nous observâmes aussi plusieurs cas de mort foudroyante et ..., souvenir encore vivant en ma mémoire, nous nous disions chaque soir « adieu », mon confrère et moi, avant de nous coucher, de crainte de ne pas nous revoir le lendemain.

En débarquant d'un des bateaux en rade de Djeddah, je croisai en mer Mr. O..., agent maritime anglais, qui se rendait à bord du même bateau. Nous nous saluâmes amicalement au passage, mais arrivé à bord le malheureux fut terrassé par une attaque foudroyante et on débarqua un cadavre.

Les bateaux en partance, qui recevaient leur effectif la veille, débarquaient le lendemain au matin une et, quelques fois même, deux mahonnes remplies de cadavres.

Cette épidémie dura à Djeddah un mois, c'est-à-dire tout le temps que mirent les pèlerins à venir de la Mecque jusqu'à ce port. Et, comme toutes les épidémies de choléra au Hedjaz, elle cessa du jour au lendemain à la fin des arrivages.

Vu le manque des médecins convoyeurs, je fus désigné d'office comme tel, à bord d'un des derniers bateaux en partance de Djeddah, le S/S anglais *Etna*.

Nous passâmes par Yambo où nous primes un millier des pèlerins arrivés de Médine, dont 215 Circassiens et le reste Marocains.

Je fis placer les Circassiens à part sur le pont supérieur, car les Marocains n'admettaient personne parmi eux.

Entre Yambo et Tor, une partie de notre équipage disparut du choléra ; les Circassiens, qui se nourrissaient seulement de thé et de biscuits apportés de leur pays, n'eurent aucun décès ; quant aux Marocains, nul ne sut ce qui se passa parmi eux, car ils n'admirent aucune visite, ni la mienne, ni celle de qui que ce soit.

Cependant du haut du pont, je les voyais plus d'une fois se mettre trois ou quatre autour des malades et les masser très énergiquement — autant dire les malaxer et les pétrir — mais j'ignorais si ce traitement ranimait les moribonds, car, comme je le disais ci-haut, personne ne savait ce qui se passait chez eux.

Notre quarantaine à Tor dura une vingtaine de jours. Il y avait en rade d'autres bateaux qui ne purent débarquer leurs pèlerins au Lazaret, faute de place, comme le nôtre. Aussi, chaque matin, nous avions le spectacle le plus cruel qu'on puisse imaginer : un ou deux cadavres jetés on ne sait de quel bateau à la mer, flottaient sur l'eau ; on voyait alors les requins s'attaquer à ces corps humains et les déchiqueter sous nos yeux pétrifiés d'horreur.

Enfin le S/S *Etna* quitta Tor et se dirigea sur Beyrouth où nous devions subir une quarantaine supplémentaire.

A Suez, montèrent le Directeur de l'Office et le Délégué de notre Administration Sanitaire de Constantinople. On me demanda des nouvelles de la santé du bord. « Les pèlerins circassiens sont dans un bon état, mais j'ignore celui des Marocains. » « Est-ce possible ? » me dit le directeur de l'Office. « Voyez plutôt par vous-même », répliquai-je.

Il se dirigea, tout indigné de ma réponse, vers les cales où logeaient les Marocains qui le reçurent avec des vociférations et des menaces telles qu'il dut rebrousser chemin bien vite.

A cause de cela, probablement, notre bateau a eu dans le Canal une escorte royale : en outre de deux gardes-sanitaires placés à bord, une pinasse armée montée par des militaires en avant ; une autre, également armée, en arrière et des deux côtés du Canal des soldats armés, montés sur des dromadaires, nous accompagnèrent jusqu'à Port-Saïd.

Une observation encore, au sujet de ma traversée sur l' *Etna*, pour prouver que le médecin à bord de navires à pèlerins doit être d'une indépendance absolue, aussi bien de l'armateur que de l'affrèteur.

L'affrèteur du bateau *Etna*, un certain T..., contrebandier notoire, ayant su que je rédigeais un rapport sur l'état sanitaire du bateau et surtout sur le traitement des pèlerins par lui, se fâcha et m'intima l'ordre de le détruire. Devant mon refus catégorique, il devint furieux, me dit que je n'étais que son salarié ayant déposé pour moi à l'Office de Djeddah une somme telle et que si je n'obéissais pas, il me jetterait à la mer.

Je lui répondis que je n'étais nullement son salarié, mais un fonctionnaire du Conseil Quarantenaire de Constantinople et je le menaçai de porter plainte contre lui.

Plus tard, ayant compris sa faute, il devint plus calme et s'empressa de me faire des excuses...

ANNEXE III

Le Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte et le lazaret de Tcr

A LA suite de l'épidémie de choléra de 1831, le Vice-Roi d'Égypte, Mohammed Aly Pacha, pour calmer les alarmes de l'Europe, jugea utile de faire participer le Corps consulaire au contrôle sanitaire du Pays ; il créa l'*Intendance de Santé Publique* (1831), chargée de s'occuper à la fois de l'hygiène intérieure du Pays et de sa protection contre les maladies venant de l'étranger.

En 1834, le Gouvernement Égyptien se fit représenter au sein de ladite Intendance.

Cette Administration fut scindée en 1881 en deux institutions distinctes : l'*Administration Sanitaire de l'Intérieur* et le *Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte* ;

Ce Conseil international qui a son siège à Alexandrie est composé de quinze délégués, dont quatre égyptiens (le Président et l'Inspecteur Général du Conseil et deux autres membres égyptiens appartenant à l'Administration égyptienne de l'Hygiène Publique et de l'Agriculture) et onze délégués étrangers (Belgique, Danemark, Espagne, France, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Norvège, Pays-Bas, Portugal et Suède) auxquels sont adjoints deux médecins sanitaires pour la France et l'Espagne.

Il a pour attributions d'arrêter, en conformité des décisions des Conférences sanitaires internationales, les mesures à prendre pour prévenir l'introduction en Égypte ou la transmission à l'étranger, des maladies épidémiques.

A ce titre, il contrôle, au point de vue sanitaire, tous les navires arrivant en Égypte ou transitant par le Canal de Suez, les services d'aviation commerciale, les frontières terrestres.

Il réglemente également, d'accord avec le Département égyptien de l'Hygiène publique, les conditions sanitaires dans lesquelles doit s'effectuer le transport des pèlerins, à l'aller et au retour du Hedjaz et est tenu au courant de l'état de santé des Lieux-Saints par un médecin qu'il envoie spécialement à cet effet au Hedjaz pendant la période du pèlerinage.

En outre, tous les pèlerins, à leur retour du Hedjaz, avant de pénétrer en Égypte ou de passer Canal de Suez pour regagner leurs pays d'origine (Afrique du Nord, Syrie, Turquie, Russie, etc.) doivent séjourner au lazaret quarantenaire de Tor, sur la presqu'île du Sinaï, et y subir les mesures de désinfection et d'observation indispensables pour prévenir la propagation des épidémies redoutables, dont le pèlerinage de la Mecque était autrefois le point de départ. Ce danger reste toujours menaçant, en particulier en ce qui concerne le choléra.

Ce lazaret est sous la direction du Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte.

Le Conseil Quarantenaire possède, comme organes d'exécution, dans les ports égyptiens, des « Offices » chargés de la surveillance sanitaire dans la zone du port de la reconnaissance et de l'arraisonnement des navires, du contrôle sanitaire des passagers et des marchandises, de la capture et de l'examen des rats, ils exercent, en un mot, une vigilance incessante sur toutes les causes qui peuvent permettre l'importation en Égypte ou l'exportation des maladies pestilentiellles.

Il existe des Offices bien outillés à Alexandrie, Port-Saïd, Suez, et Tor (spécialement destiné à recevoir les pèlerins); d'autres Offices à Rosette et Damiette; un lazaret à El-Arish pour les provenances de Palestine;

des postes secondaires à Aboukir, Broullos, Sidi-Barrani, Marsa-Matrouh, Solloum, Kosseir, Safagha, Hurghada, Abou-Zenima.

Enfin, en 1927, l'Office International d'Hygiène Publique de Paris a établi un accord avec le Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte pour l'utilisation de cette institution comme *Bureau Régional d'Informations sanitaires pour le Proche-Orient* avec mission de centraliser les renseignements épidémiologiques transmis par l'Office International d'Hygiène Publique, le Bureau de Singapour, le Bureau Sanitaire Panaméricain et la Société des Nations et de les « répercuter » aux pays qui ont officiellement adhéré à cet arrangement.

Ces Pays sont : Ile de Chypre, Cyrénaïque, Iles du Dodécanèse, Égypte, Érythrée, Irak, Palestine, Côte française des Somalis, Somalie Italienne, Soudan, Syrie-Grand Liban-Djebel Druze et Alaouites, Transjordanie, Tripolitaine. Ils se tiennent en liaison constante avec ledit Bureau auquel ils communiquent les renseignements épidémiologiques les concernant.

Ainsi, le rôle du Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire est double :

Grâce à son action et au rôle de ses Offices, il établit pour la protection sanitaire de l'Égypte une barrière maritime et terrestre dont l'action d'arrêt s'exerce également sur tout le bassin de la Méditerranée et sur l'Europe.

Il remplit, d'autre part, à l'égard des Pays du Proche-Orient, le rôle d'informateur sanitaire et de coordinateur de leurs moyens de défense. A cet effet, il extrait, des renseignements épidémiologiques qui lui parviennent du monde entier, ceux qui sont susceptibles d'intéresser ces Pays et les leur communique, soit par bulletin hebdomadaire, soit par T. S. F. ou télégramme, suivant l'urgence. Il est tenu, d'autre part, régulièrement au courant des conditions sanitaires de ces mêmes Pays et les répercute aux Pays voisins : chacun d'eux est ainsi rapidement avisé des

dangers épidémiques qui le menacent et peut prescrire sans délai des mesures de protection nécessaires.

Ainsi se trouve réalisée, à la jonction de l'Europe et de l'Orient, grâce au Conseil Sanitaire Maritime et Quarantenaire d'Égypte, une défense combinée et une coordination sanitaire dont il est inutile de souligner l'importance.

Enfin, par son lazaret de Tor, créé par décision de la Conférence Sanitaire de Venise de 1892, ce Conseil est l'élément fondamental du contrôle médical des pèlerins à leur retour du Hedjaz. Tor est donc à ce titre le principal barrage sanitaire de l'Égypte et de la Méditerranée à l'égard des provenances des Lieux Saints.

Nous devons en donner une brève description.

LE LAZARET DE TOR

Le passager qui fait route vers Suez est surpris d'apercevoir sur la côte ouest de la presqu'île du Sinai, en un point où les montagnes arides s'éloignent de la mer, une plaine parsemée de rares palmiers, parmi lesquels s'élèvent des bâtiments imposants avec de hautes cheminées, des maisons modernes, plus loin, un village indigène : c'est la Station Quarantenaire de Tor, une des plus importantes du monde.

Dans cet enclos de quatre kilomètres carrés, on ne pénètre que par la mer, car une double haie de hauts grillages en défend l'accès par la terre.

Dès que le navire s'approche pour jeter l'ancre dans la baie profonde, apparaissent trois grandes jetées qui s'avancent dans la rade ; elles conduisent chacune à de vastes enceintes, clôturées de fils de fer, d'où le visiteur (pèlerin ou passager suspect) est conduit dans trois importants services de désinfection où onze étuves à vapeur peuvent désinfecter et doucher 300 personnes à l'heure. Des étuves à formol sont réservées aux objets de cuir,

aux fourrures ; des chaudières stérilisent les bidons d'eau de Zem-Zem.

De là, le visiteur, après avoir revêtu ses vêtements stérilés, est conduit par des camions automobiles dans les sections d'isolement qui, au nombre de 20, peuvent abriter un total de douze mille suspects. Certaines sont pourvues de mosquées.

C'est une grande ville sanitaire, dont près d'un millier de personnes : médecins, soldats, gardiens, ouvriers divers, infirmiers, infirmières, assurent le fonctionnement (1), et dont l'entretien exige la présence constante de quarante-quatre fonctionnaires et employés avec leurs familles. Une intendance expérimentée procure les rations de pain et les aliments divers à toute cette population. Trois pompes déversent dans les réservoirs les trois cent mille litres d'eau potable consommés chaque jour dans ce pays de la soif, où le thermomètre monte fréquemment à 40° C à l'ombre. Des usines frigorifiques, électriques fournissent la glace et l'éclairage et une buanderie mécanique prépare chaque jour plusieurs milliers de pièces de linge, peignoirs de bain, serviettes, etc.

Enfin un vaste système de fosses septiques assure la stérilisation automatique des déchets organiques de cette immense agglomération.

Son organisation sanitaire n'est pas moins importante.

Dans chaque section, un médecin surveille en permanence, pendant trois jours en temps normal et cinq jours en cas de pèlerinage infecté, les six cents isolés, enfermés avec lui dans la double enceinte de grillage infranchissable.

Un système ingénieux permet la récolte rapide et l'ensemencement des selles dans des proportions qui étonneront (20.400 examens bactériologiques pratiqués en 1930 en moins d'un mois) en 1930.

(1) En 1930, le service du pèlerinage a exigé : 555 fonctionnaires et employés de l'Administration Quarantenaire (dont dix médecins, six sœurs, commis, gardiens, ouvriers, etc. et 292 fonctionnaires et soldats égyptiens).

Un vaste aménagement hospitalier répond à tous les besoins médicaux éventuels : il comprend un hôpital de 30 lits destinés aux hommes et un hôpital pour les femmes (30 lits), un autre pour les dysentériques si fréquents (56 lits), un quatrième pour la chirurgie (10 lits hommes et 8 lits femmes) ; enfin une section pour les contagieux, composée de quatre pavillons (peste, choléra, etc.), comprenant 52 lits au total avec service spécial de désinfection ; globalement : 186 lits d'hospitalisation.

Une vaste cuisine prépare l'alimentation des malades et une importante pharmacie assure la distribution des médicaments.

Mentionnons enfin un grand laboratoire où, en 1930, trois bactériologues ont travaillé avec assiduité pendant tout le pèlerinage, pratiqué les autopsies de tous les décédés et les examens bactériologiques des selles, etc.

Telle est la description succincte de cette « place forte sanitaire » qui comporte plus de trente bâtiments divers, non compris ceux des sections d'isolement et les habitations du personnel et qui, en 1930, a abrité à la fois dix mille habitants (pèlerins et personnel).

Un programme de réalisation prochaine va permettre de la perfectionner, en organisant, à côté de l'isolement par groupes, l'isolement par petits lots de vingt personnes, ce qui assurera une sélection rapide des suspects.

En 1927, il est passé à Tor 24.089 pèlerins, en 1928, 24.361 ; en 1929, 29.358 ; en 1930, 24.537 ; au total, depuis 1900, on note que 525.918 pèlerins y ont subi le contrôle sanitaire, parmi lesquels on compte 261.572 égyptiens et 264.346 étrangers, soit une moyenne globale annuelle de 16.965, dont 8.437 Égyptiens et 8.527 Étrangers.

Quelle a été la valeur de ce barrage pour la santé de l'Égypte et de l'Europe ? Nous l'avons déjà signalé au cours des chapitres précédents et le tableau détaillé qui figure à la conclusion (Le Choléra au Hedjaz) nous l'indique éloquemment.

Le lecteur voudra bien s'y reporter.

Si on admet que l'épidémie de choléra d'Égypte en 1902 a été provoquée par des pèlerins débarqués clandestinement et directement du Hedjaz sur la côte de Kosseir, on constate qu'à aucun moment le vibrion cholérique n'a franchi le lazaret de Tor, qu'il provienne de cholériques ou de porteurs de germes dépistés au cours des examens préventifs.

C'est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à cette formation sanitaire, pour laquelle le Gouvernement Égyptien, avec une grande clairvoyance, a consenti, sans discussion, toutes les dépenses considérables d'organisation matérielle que lui demandait le Conseil Quarantenaire d'Égypte. C'est là une fort belle œuvre qui honore l'un et l'autre et rend les plus grands services, non seulement à l'Égypte, mais à l'Europe entière.

ANNEXE IV

**Conférence du Pèlerinage Musulman tenue à Paris,
le 23 octobre 1930. pour homologuer la Conférence
de Beyrouth (janvier 1929).**

Texte (provisoire) d'un accord

ARTICLE PREMIER. — Les dispositions arrêtées dans la présente Conférence constituent un accord particulier aux termes de l'article 57 de la Convention Sanitaire Internationale de 1926. Elles seront appliquées par les États représentés à la Conférence, restant entendu que la teneur en sera communiquée à l'Office International d'Hygiène publique.

ART. 2. — Chacun des États contractants s'engage à faire connaître au Bureau Régional d'Alexandrie, deux mois, ou le plutôt possible avant la date du pèlerinage, le nombre approximatif des pèlerins, avec l'indication de la voie choisie par eux.

ART. 3. — Les vaccinations obligatoires sont : l'anti-variolique et l'anticholérique (à 2 injections), toutes deux pratiquées dans le pays d'origine avant le départ, et moins de 6 mois avant la date de départ.

La vaccination antipesteuse est facultative. Elle sera obligatoire si les circonstances épidémiologiques viennent à l'exiger (Pays de départ ou de transit).

Les pays de transit procéderont, le cas échéant, aux vaccinations obligatoires qui n'auraient pas été effectuées

et compléteront les vaccinations anticholériques incomplètes.

ART. 4. — Le carnet de pèlerinage, obligatoire pour tout pèlerin, sera provisoirement celui du modèle adopté actuellement dans les États représentés. Il devra porter soit la photographie, soit l'empreinte digitale (plus spécialement pour les femmes).

ART. 5. — Le carnet de pèlerinage sera délivré par les autorités du pays d'origine du pèlerin et, dans les pays tiers, par ses consuls, après que les autorités locales auront procédé aux formalités sanitaires prévues par le présent arrangement.

Aucun carnet de pèlerinage ne sera délivré sans la présentation préalable, par le pèlerin, d'un billet de voyage aller et retour et éventuellement le versement d'un dépôt de garantie. Le billet d'aller et retour ne sera pas exigé si le dépôt de garantie est suffisant pour couvrir les frais du voyage de retour.

Les dispositions de l'alinéa qui précède ne sont pas applicables lorsque le Gouvernement qui délivre le carnet assume lui-même la charge des frais dont il s'agit.

ART. 6. — Le pays d'origine des pèlerins assumera la charge des frais occasionnés aux Administrations des pays de transit par ses pèlerins durant le pèlerinage, ainsi que des frais d'assistance et de traitement pendant un délai de trois mois à partir de la fin du Pèlerinage, en tant que des frais seront une conséquence directe de celui-ci.

ART. 7. — Le transit par voie de terre des pèlerins qui ne remplissent pas toutes les conditions exigées doit se faire autant que possible par convois surveillés, le groupement s'effectuant aussi près que possible du point de départ.

Les Administrations locales des pays limitrophes s'entendront sur les conditions dans lesquelles s'effectueront les convois surveillés. En tous cas, les mesures adoptées ne devront pas être plus sévères à l'égard des étrangers que des nationaux.

ART. 8. — Dans la période du pèlerinage, tous les voyageurs ayant un passeport ordinaire avec visa des Agents consulaires du Gouvernement Hedjazien sont considérés comme pèlerins et soumis à la réglementation spéciale du pèlerinage.

ART. 9. — Les pèlerins devront utiliser l'un des itinéraires admis par les Pays contractants. Toutefois, chaque Gouvernement se réserve le droit de fixer à ses nationaux, sur son territoire, un itinéraire défini.

ART. 10. — Les itinéraires actuellement admis sont les suivants. La liste en pourra être modifiée d'un commun accord entre les Pays contractants :

ALLER

Irak : Via Amman-Akaba ; via Amman-Palestine-Suez ; via Damas-Beyrouth ; via Damas-Palestine-Suez ; via Golfe Persique.

Palestine et Transjordanie : Via Amman-Akaba ; via Suez ; via Haïfa-Djeddah.

Égypte : Via Suez.

États sous mandat français : Via Beyrouth-Djeddah.

Ports de la Méditerranée et Ports de la Mer Noire et de la Mer de Marmara : Via directe Djeddah.

A l'aller, le Gouvernement Égyptien acceptera en transit les petits groupes de pèlerins prenant place sur des bateaux ordinaires dans les conditions définies par l'article 96 de la Convention sanitaire internationale de 1926.

RETOUR

Les pèlerins non égyptiens ne pourront transiter par l'Égypte que sous les conditions spéciales prévues par la Convention de 1926.

Les pèlerins revenant par Akaba ou Haïfa et rejoignant l'Irak devront passer par Deraa ou Amman. Les routes Haïfa-Damas (via Kuneitra) et Haïfa-Beyrouth (via Nakoura) sont interdites.

Les pèlerins des États sous mandat français reviennent directement de Djeddah à Beyrouth par voie de mer.

ANNEXE V

Convention Sanitaire Internationale de 1926 (Extrait)

Mesures à l'égard des navires ordinaires venant des ports atteints du Hedjaz, en temps de pèlerinage

ART. 75. — A l'époque du pèlerinage de la Mecque, si la peste ou le choléra sévit au Hedjaz, les navires provenant du Hedjaz ou de toute autre partie de la côte arabique de la Mer Rouge, sans y avoir embarqué des pèlerins ou des groupes analogues, et qui n'ont pas eu à bord, durant la traversée, d'accident suspect, sont placés dans la catégorie des navires ordinaires suspects. Ils sont soumis aux mesures préventives et au traitement imposés à ces navires.

S'ils sont à destination de l'Égypte, ils peuvent être soumis dans un établissement sanitaire désigné par le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Égypte, à une observation de cinq jours pour le choléra et de six jours pour la peste, à compter de l'embarquement. Ils sont soumis, en outre, à toutes les mesures prescrites pour les navires suspects (désinfection, etc.) et ne sont admis à la libre pratique qu'après visite médicale favorable.

Il est entendu que si les navires, durant la traversée, ont eu des accidents suspects, l'observation pourra être imposée aux Sources de Moïse et sera de cinq jours pour le choléra et de six jours pour la peste.

CHAPITRE PREMIER

Prescriptions Générales

ART. 91. — Les dispositions de l'article 13 (1) sont applicables aux personnes et aux objets à destination du Hedjaz ou du Royaume de l'Irak et qui doivent être embarqués à bord d'un navire à pèlerins, alors même que le port d'embarquement est indemne.

ART. 92. — Lorsqu'il existe des cas de peste, de choléra ou d'une autre maladie épidémique dans le port, l'embarquement ne se fait à bord des navires à pèlerins qu'après que les personnes réunies en groupes ont été soumises à une observation permettant de s'assurer qu'aucune d'elles n'est atteinte de ces maladies.

Il est entendu que, pour exécuter cette mesure, chaque Gouvernement peut tenir compte des circonstances et possibilités locales.

En cas de choléra, les personnes qui [accepteront] la vaccination pratiquée sur place, par le médecin de l'autorité sanitaire, ne seront soumises qu'à la visite médicale au moment de la vaccination. Elles seront dispensées de l'observation prévue au présent article.

(1) ART. 13. — L'autorité compétente est tenue de prendre des mesures efficaces :

1^o Pour empêcher l'embarquement des personnes présentant des symptômes de peste, de choléra, de fièvre jaune, de typhus exanthématique ou de variole, ainsi que des personnes de l'entourage des malades se trouvant dans des conditions telles qu'elles puissent transmettre la maladie ;

2^o En cas de peste, pour empêcher l'introduction des rats à bord ;

3^o En cas de choléra, pour veiller à ce que l'eau potable et les vivres embarqués soient sains, et que l'eau embarquée comme lest soit désinfectée s'il y a lieu ;

4^o En cas de fièvre jaune, pour empêcher l'introduction des moustiques à bord ;

5^o En cas de typhus exanthématique, pour assurer, avant leur embarquement, l'épouillage de toutes personnes suspectes ;

6^o En cas de variole, pour soumettre à la désinfection les vieux vêtements et les chiffons avant qu'ils soient comprimés.

ART. 93. — Les pèlerins devront être munis d'un billet d'aller et retour ou avoir déposé une somme suffisante pour le retour et, si les circonstances le permettent, justifier des moyens nécessaires pour accomplir le pèlerinage.

ART. 94. — Les navires à moteur mécanique sont seuls admis à faire le transport des pèlerins au long cours.

ART. 95. — Les navires à pèlerins faisant le cabotage dans la Mer Rouge, destinés aux transports de courte durée dits « voyages au cabotage », sont soumis aux prescriptions contenues dans un Règlement spécial publié par le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Égypte.

ART. 96. — N'est pas considéré comme navire à pèlerins celui qui, outre ses passagers ordinaires, parmi lesquels peuvent être compris des pèlerins des classes supérieures, embarque des pèlerins en proportion moindre d'un pèlerin par cent tonneaux de jauge brute.

Cette exemption se réfère seulement au navire, et les pèlerins, de quelque classe que ce soit, y embarqués, restent assujettis à toutes les mesures édictées dans la présente Convention à leur égard.

ART. 97. — Le capitaine ou l'agence de la compagnie de navigation, au choix de l'autorité sanitaire, sont tenus de payer la totalité des taxes sanitaires exigibles des pèlerins. Ces taxes doivent être comprises dans le prix du billet.

ART. 98. — Autant que faire se peut, les pèlerins qui débarquent ou embarquent dans les stations sanitaires ne doivent avoir entre eux aucun contact sur les points de débarquement.

Les pèlerins débarqués doivent être répartis au campement en groupes aussi peu nombreux que possible.

Il est nécessaire de leur fournir une bonne eau potable, soit qu'on la trouve sur place, soit qu'on l'obtienne par distillation.

ART. 99. — Les vivres emportés par les pèlerins sont détruits si l'autorité sanitaire le juge nécessaire.

CHAPITRE II

Navires à pèlerins. — Installations sanitaires

SECTION I. — Conditionnement général des navires

ART. 100. — Le navire doit pouvoir loger les pèlerins dans l'entrepont. En dehors de l'espace réservé à l'équipage, il doit fournir à chaque individu, quel que soit son âge, une surface de 1 m² 50, c'est-à-dire 16 pieds carrés anglais, avec une hauteur d'entrepont d'au moins 1 m. 80 c'est-à-dire environ 6 pieds anglais.

Il est défendu de loger des pèlerins sous le premier des entreponts qui se trouve sous la ligne de flottaison.

Une ventilation efficace doit être assurée, laquelle, au-dessous du premier des entreponts, doit être suppléée par une ventilation mécanique.

En outre de la surface ainsi réservée aux pèlerins, le navire doit fournir sur le pont supérieur, à chaque individu, quel que soit son âge, une surface libre d'au moins 0 m² 56, c'est-à-dire environ 6 pieds carrés anglais, en dehors de celle à réserver, sur ledit pont supérieur, aux hôpitaux démontables, à l'équipage, aux douches, aux latrines et aux endroits destinés au service.

ART. 101. — Sur le pont doivent être réservés des locaux dérobés à la vue, dont un nombre suffisant à l'usage exclusif des femmes.

Ces locaux seront pourvus de conduites d'eau sous pression, munies de robinets ou douches, de manière à fournir en permanence de l'eau de mer pour les besoins des pèlerins, même si le navire est au mouillage.

Il y aura un robinet ou douche en proportion de 1 % ou fraction de 100 pèlerins.

ART. 102. — Le navire doit être pourvu, outre les lieux d'aisances à l'usage de l'équipage, de latrines à effet d'eau ou pourvues d'un robinet.

Des latrines doivent être affectées exclusivement aux femmes.

Les latrines doivent être en proportion de 2 % ou par fraction de 100 pèlerins.

Il ne peut être établi de lieux d'aisance dans la cale.

ART. 103. — Le navire doit être muni de deux locaux affectés à la cuisine personnelle des pèlerins.

ART. 104. — Des locaux d'infirmerie offrant de bonnes conditions de sécurité et de salubrité doivent être réservés au logement des malades. Ces locaux doivent être situés sur le pont supérieur, à moins que, d'après l'opinion de l'autorité sanitaire, un aménagement tout aussi hygiénique puisse être effectué autre part.

Ils doivent être disposés de manière à pouvoir isoler, selon leur maladie, les malades atteints d'affections transmissibles et les personnes ayant été en contact avec eux.

Les infirmeries, y compris celles démontables, doivent pouvoir recevoir 4 % ou fraction de 100 pèlerins embarqués, à raison de 3 mètres carrés, c'est-à-dire environ 32 pieds carrés anglais par tête.

Les infirmeries doivent être munies de latrines spéciales.

ART. 105. — Chaque navire doit avoir à bord les médicaments, les désinfectants et les objets nécessaires aux soins des malades. Les règlements faits pour ce genre de navires par chaque Gouvernement doivent déterminer la nature et la quantité des médicaments. Chaque navire doit être, en outre, muni des agents d'immunisation nécessaires, spécialement de vaccin anticholérique et de vaccin antivariolique. Les soins et remèdes sont fournis gratuitement aux pèlerins.

ART. 106. — Chaque navire embarquant des pèlerins

doit avoir à bord un médecin régulièrement diplômé, qui doit être agréé par le Gouvernement du Pays du premier port où les pèlerins se sont embarqués pour le voyage d'aller. Un second médecin répondant aux mêmes conditions doit être embarqué, dès que le nombre des pèlerins portés par le navire dépasse mille.

ART. 107. — Le capitaine est tenu de faire apposer à bord, dans un endroit apparent et accessible aux intéressés, des affiches rédigées dans les principales langues des pays habités par les pèlerins à embarquer, et indiquant :

1^o La destination du navire ;

2^o Le prix des billets ;

3^o La ration journalière en eau et en vivres allouée à chaque pèlerin conformément aux règlements du pays d'origine ;

4^o Le tarif des vivres non compris dans la ration journalière et devant être payés à part.

ART. 108. — Les gros bagages des pèlerins sont enregistrés et numérotés. Les pèlerins ne peuvent garder avec eux que les objets strictement nécessaires. Les règlements faits pour ses navires par chaque Gouvernement déterminent la nature, la quantité et les dimensions de ces objets.

ART. 109. — Des extraits des prescriptions du chapitre premier, du chapitre II (sections, I, II et III), ainsi que du chapitre III du présent titre, seront affichés, sous la forme d'un règlement, dans la langue de la nationalité du navire ainsi que dans les principales langues des pays habités par les pèlerins à embarquer, en un endroit apparent et accessible, sur chaque pont et entrepont de tout navire transportant des pèlerins.

SECTION II. — Mesures à prendre avant le départ

ART. 110. — Le capitaine ou, à défaut du capitaine, le propriétaire ou l'agent de tout navire à pèlerins est

tenu de déclarer, au moins trois jours avant le départ, à l'autorité compétente du port de départ, son intention d'embarquer des pèlerins. Dans les ports d'escale, le capitaine ou, à défaut du capitaine, le propriétaire ou l'agent de tout navire à pèlerins est tenu de faire cette même déclaration, douze heures avant le départ du navire. Cette déclaration doit indiquer le jour projeté pour le départ et la destination du navire.

ART. 111. — A la suite de la déclaration prescrite par l'article précédent, l'autorité compétente fait procéder, aux frais du capitaine, à l'inspection et au mesurage du navire.

Il est procédé seulement à l'inspection si le capitaine est déjà pourvu d'un certificat de mesurage délivré par l'autorité compétente de son pays, à moins qu'il n'y ait soupçon que ledit document ne réponde plus à l'état actuel du navire.

ART. 112. — L'autorité compétente ne permet le départ d'un navire à pèlerins qu'après s'être assurée :

a. Que le navire a été mis en état de propreté parfaite et, au besoin, désinfecté ;

b. Que le navire est en état d'entreprendre le voyage sans danger, qu'il est muni des installations et appareils nécessaires pour faire face aux périls de naufrage, d'accident ou d'incendie, en particulier qu'il est muni d'un appareil de télégraphie sans fil, émetteur et récepteur et qui pourra fonctionner indépendamment de la machine centrale, qu'il est pourvu d'un nombre suffisant d'engins de sauvetage ; en outre, qu'il est bien équipé, bien aménagé, bien aéré, muni de tentes ayant une épaisseur et un développement suffisants pour abriter le pont, et qu'il n'existe rien à bord qui soit ou puisse devenir nuisible à la santé ou à la sécurité des passagers ;

c. Qu'en sus de l'approvisionnement du navire et de l'équipage, il existe à bord, dans des endroits appropriés à un arrimage convenable, des vivres ainsi que du combus-

tible, le tout de bonne qualité et en quantité suffisante pour tous les pèlerins et pour toute la durée du voyage ;

d. Que l'eau potable embarquée est de bonne qualité ; qu'elle existe en quantité suffisante ; qu'à bord les réservoirs d'eau potable sont à l'abri de toute souillure et fermés, de sorte que la distribution de l'eau ne puisse se faire que par les robinets ou les pompes. Les appareils de distribution dits « suçoirs » sont absolument interdits ;

e. Que le navire possède un appareil distillatoire pouvant produire une quantité d'eau de 5 litres au moins, par tête et par jour, pour toute personne embarquée, y compris l'équipage ;

f. Que le navire possède une étuve à désinfection dont la sécurité et l'efficacité auront été constatées par l'autorité sanitaire du port d'embarquement des pèlerins ;

g. Que l'équipage comprend un médecin diplômé, autant que possible au courant des questions de santé maritime et de pathologie exotique, qui doit être agréé par le Gouvernement du premier port où les pèlerins se sont embarqués pour le voyage d'aller, et que le navire possède des médicaments conformément à l'article 105 ;

h. Que le pont du navire est dégagé de toutes marchandises et des objets encombrants ;

i. Que les dispositions du navire sont telles que les mesures prescrites par la section III ci-après peuvent être exécutées.

ART. 113. — Le capitaine ne peut partir qu'autant qu'il a en mains :

1^o Une liste, visée par l'autorité compétente, indiquant le nom et le sexe des pèlerins qui ont été embarqués et le nombre total des pèlerins qu'il est autorisé à embarquer ;

2^o Un document indiquant le nom, la nationalité et le tonnage du navire, le nom du capitaine, celui du médecin, le nombre exact des personnes embarquées (équipages, pèlerins et autres passagers), la nature de la cargaison, le lieu de départ.

L'autorité compétente indique sur ledit document si le chiffre réglementaire des pèlerins est atteint, ou non, et, dans le cas où il ne le serait pas, le nombre complémentaire des passagers que le navire est autorisé à embarquer dans les escales subséquentes.

SECTION III. — Mesures à prendre pendant la traversée

ART. 114. — Le pont destiné aux pèlerins doit, pendant la traversée, rester dégagé des objets encombrants ; il doit être réservé jour et nuit aux personnes embarquées et mis gratuitement à leur disposition.

ART. 115. — Chaque jour les entreponts doivent être nettoyés avec soin et frottés au sable, pendant que les pèlerins sont sur le pont.

ART. 116. — Les latrines destinées aux passagers, aussi bien que celles de l'équipage, doivent être tenues proprement, nettoyées et désinfectées trois fois par jour, et plus souvent s'il y a nécessité.

ART. 117. — Les excrétiions et déjections des personnes présentant des symptômes de peste ou de choléra, de dysenterie, ou d'une autre maladie les empêchant de faire usage des latrines d'infirmerie, doivent être recueillies dans des vases contenant une solution désinfectante. Ces vases sont vidés dans les latrines d'infirmerie, qui doivent être rigoureusement désinfectées après chaque projection de matières.

ART. 118. — Les objets de literie, les tapis, les vêtements qui ont été en contact avec les malades visés dans l'article précédent, doivent être immédiatement désinfectés. L'observation de cette règle est spécialement recommandée pour les vêtements des personnes qui approchent lesdits malades et qui ont pu être souillés.

Ceux des objets ci-dessus qui n'ont pas de valeur doivent être, soit jetés à la mer, si le navire n'est pas dans un port ni dans un canal, soit détruits par le feu. Les autres doivent être désinfectés par les soins du médecin du bord.

ART. 119. — Les locaux, visés à l'article 104, occupés par les malades doivent être rigoureusement et régulièrement nettoyés et désinfectés.

ART. 120. — La quantité d'eau potable mise chaque jour gratuitement à la disposition de chaque pèlerin, quel que soit son âge, doit être d'au moins cinq litres.

ART. 121. — S'il y a doute sur la qualité de l'eau potable ou sur la possibilité de sa contamination, soit à son origine, soit au cours du trajet, l'eau doit être bouillie ou stérilisée autrement, et le capitaine est tenu de la rejeter à la mer au premier port de relâche où il lui est possible de s'en procurer de meilleure. Il ne pourra embarquer celle-ci qu'après désinfection des réservoirs.

ART. 122. — Le médecin visite les pèlerins, soigne les malades et veille à ce que, à bord, les règles de l'hygiène soient observées. Il doit notamment :

1^o S'assurer que les vivres distribués aux pèlerins sont de bonne qualité, que leur quantité est conforme aux engagements pris, qu'ils sont convenablement préparés ;

2^o S'assurer que les prescriptions de l'article 120 relatif à la distribution de l'eau sont observées ;

3^o S'il y a doute sur la qualité de l'eau potable, rappeler par écrit au capitaine les prescriptions de l'article 121 ;

4^o S'assurer que le navire est maintenu en état constant de propreté et spécialement que les latrines sont nettoyées conformément aux prescriptions de l'article 116 ;

5^o S'assurer que les logements des pèlerins sont maintenus salubres, et que, en cas de maladie transmissible, la désinfection est faite conformément à l'article 119 ;

6^o Tenir un journal de tous les incidents sanitaires survenus au cours du voyage et présenter, sur demande, ce journal à l'autorité compétente des ports d'escale ou d'arrivée.

ART. 123. — Les personnes chargées de soigner les malades atteints de peste ou de choléra ou d'autres maladies infectieuses peuvent seules pénétrer auprès d'eux et ne

doivent avoir aucun contact avec les autres personnes embarquées.

ART. 124. — En cas de décès survenu pendant la traversée, le capitaine doit mentionner le décès en face du nom sur la liste visée par l'autorité du port de départ, et, en outre, inscrire sur son livre de bord le nom de la personne décédée, son âge, sa provenance, la cause présumée de la mort, d'après le certificat du médecin, et la date du décès.

En cas de décès par maladie transmissible, le cadavre, préalablement enveloppé d'un suaire imprégné d'une solution désinfectante, doit être jeté à la mer.

ART. 125. — Le capitaine doit veiller à ce que toutes les opérations prophylactiques exécutées pendant le voyage soient inscrites sur le livre de bord. Ce livre est présenté par lui, sur demande, à l'autorité compétente d'escale ou d'arrivée.

Dans chaque port de relâche, le capitaine doit faire viser par l'autorité compétente la liste dressée en exécution de l'article 113.

Dans le cas où un pèlerin est débarqué en cours de voyage, le capitaine doit mentionner sur cette liste le débarquement en face du nom du pèlerin.

En cas d'embarquement, les personnes embarquées doivent être mentionnées sur cette liste conformément à l'article 113 précité et préalablement au visa nouveau que doit apposer l'autorité compétente.

ART. 126. — Le document sanitaire délivré au port de départ ne doit pas être changé au cours du voyage. En cas de manquement à ce règlement, le navire peut être traité comme infecté.

Ledit document est visé par l'autorité sanitaire de chaque port de relâche. Celle-ci y inscrit :

1° Le nombre des passagers débarqués ou embarqués dans ce port ;

2^o. Les incidents survenus en mer et touchant à la santé ou à la vie des personnes embarquées ;

2^o L'état sanitaire du port de relâche.

SECTION IV. — Mesures à prendre à l'arrivée des pèlerins dans la Mer Rouge

A. Régime sanitaire applicable aux navires à pèlerins allant du Sud vers le Hedjaz.

ART. 127. — Les navires à pèlerins venant du Sud et se rendant au Hedjaz doivent, au préalable, faire escale à la station sanitaire de Camaran, et sont soumis au régime fixé par les articles suivants.

ART. 128. — Les navires reconnus *indemnes* après visite médicale reçoivent libre pratique, lorsque les opérations suivantes sont terminées :

Les pèlerins sont débarqués ; ils prennent une douche-lavage ou un bain de mer ; leur linge sale et la partie de leurs effets à usage et de leurs bagages qui peut être suspecte, d'après l'appréciation de l'autorité sanitaire, sont désinfectés. La durée de ces opérations, en y comprenant le débarquement et l'embarquement, ne doit pas dépasser quarante-huit heures. A la condition que ce délai ne soit pas dépassé, l'autorité sanitaire peut procéder aux examens bactériologiques qu'elle juge nécessaires.

Si aucun cas avéré ou suspect de peste ou de choléra n'est constaté pendant ces opérations, les pèlerins sont réembarqués immédiatement et le navire est dirigé sur Djeddah.

Les navires reconnus indemnes après visite médicale sont dispensés des opérations prescrites ci-dessus si les conditions suivantes sont remplies :

1^o Que tous les pèlerins qui se trouvent à bord ont été immunisés contre le choléra et la variole ;

2^o Que les prescriptions de la présente Convention ont été strictement suivies ;

3^o Qu'il n'y a pas de raison de douter de la déclaration du capitaine et du médecin du navire, d'après laquelle il n'y a pas eu de cas de peste, de choléra ou de variole à bord, ni au départ, ni pendant le voyage.

Pour la peste, les prescriptions de l'article 27 sont appliquées en ce qui concerne les rats pouvant se trouver à bord.

ART. 129. — Les navires *suspects*, à bord desquels il y a eu des cas de peste dans les six premiers jours après l'embarquement, ou à bord desquels une mortalité insolite des rats a été constatée, ou qui ont eu à bord des cas de choléra au moment du départ, mais aucun cas nouveau depuis cinq jours, sont soumis au régime suivant :

Les pèlerins sont débarqués ; ils prennent une douche-lavage ou un bain de mer ; leur linge sale et la partie de leurs effets à usage et de leurs bagages qui peut être suspecte, d'après l'appréciation de l'autorité sanitaire, sont désinfectés ; les parties du navire ayant été habitées par les malades sont désinfectées. La durée de ces opérations, en y comprenant le débarquement et l'embarquement, ne doit pas dépasser quarante-huit heures. A la condition que ce délai ne soit pas dépassé, l'autorité sanitaire peut procéder aux examens bactériologiques qu'elle juge nécessaires.

Si aucun cas avéré ou suspect de peste ou de choléra n'est constaté pendant ces opérations, les pèlerins sont réembarqués immédiatement et le navire est dirigé sur Djeddah.

Pour la peste, les prescriptions de l'article 26 sont appliquées en ce qui concerne les rats pouvant se trouver à bord.

ART. 130. — Les navires *infectés*, c'est-à-dire ayant à bord des cas de peste ou de choléra, ou bien ayant présenté des cas de peste plus de six jours après l'embarquement ou de choléra depuis cinq jours, ou à bord des-

quels des rats infectés de peste ont été découverts, sont soumis au régime suivant :

Les personnes atteintes de peste ou de choléra sont débarquées et isolées à l'hôpital. Les autres passagers sont débarqués et isolés par groupes composés de personnes aussi peu nombreuses que possible, de manière que l'ensemble ne soit pas solidaire d'un groupe particulier si la peste ou le choléra viennent à s'y développer.

Le linge sale, les objets à usage, les vêtements de l'équipage et des passagers sont désinfectés ainsi que le navire.

Toutefois, l'autorité sanitaire locale peut décider que le déchargement des gros bagages et des marchandises n'est pas nécessaire, et qu'une partie seulement du navire doit subir la désinfection.

Les passagers restent cinq ou six jours, selon qu'il s'agit de choléra ou de peste, à l'établissement de Camaran. Si de nouveaux cas se présentent après le débarquement, la période d'observation sera prolongée de cinq jours pour le choléra et de six jours pour la peste après l'isolement du dernier cas.

Pour la peste, les prescriptions de l'article 25 sont appliquées en ce qui concerne les rats pouvant se trouver à bord.

Après avoir achevé ces opérations, le navire, ayant réembarqué les pèlerins, est dirigé sur Djeddah.

ART. 131. — Les navires visés aux articles 128, 129 et 130 seront, à leur arrivée à Djeddah, soumis à la visite médicale à bord. Si le résultat est favorable, le navire recevra la libre pratique.

Si, au contraire, des cas avérés de peste ou de choléra se sont montrés à bord pendant la traversée ou au moment de l'arrivée à Djeddah, l'autorité sanitaire du Hedjaz pourra prendre toutes les mesures nécessaires, sous réserve des dispositions de l'article 54.

ART. 132. — Toute station sanitaire destinées à recevoir des pèlerins doit être pourvue d'un personnel ins-

truit, expérimenté et suffisamment nombreux, ainsi que de toutes les constructions et installations matérielles nécessaires pour assurer l'application, dans leur intégralité, des mesures auxquelles lesdits pèlerins sont assujettis.

B. Régime sanitaire applicable aux navires à pèlerins venant du Nord de Port-Saïd, et allant vers le Hedjaz.

ART. 133. — Si la présence de la peste ou du choléra n'est pas constatée dans le port de départ ni dans ses environs, et qu'aucun cas de peste ou de choléra ne se soit produit pendant la traversée, le navire est immédiatement admis à la libre pratique.

ART. 134. — Si la présence de la peste ou du choléra est constatée dans le port de départ ou dans ses environs, ou si un cas de peste ou de choléra s'est produit pendant la traversée, le navire est soumis, à El-Tor, aux règles instituées pour les navires qui viennent du Sud et qui s'arrêtent à Camaran. Les navires sont ensuite reçus en libre pratique.

SECTION V. — Mesures à prendre au retour des pèlerins

A. Navires à pèlerins retournant vers le Nord

ART. 135. — Tout navire à destination de Suez ou d'un port de la Méditerranée, ayant à bord des pèlerins ou des groupes analogues et provenant d'un port du Hedjaz ou de tout autre port de la côte arabique de la Mer Rouge, est tenu de se rendre à El-Tor pour y subir l'observation et les mesures sanitaires indiquées dans les articles 140 à 142.

ART. 136. — En attendant la création au port d'Akaba d'une station quarantenaire répondant aux besoins, les pèlerins se rendent du Hedjaz à Akaba par voie de mer

subiront à El-Tor, avant de débarquer à Akaba, les mesures quaranténaires nécessaires.

ART. 137. — Les navires ramenant les pèlerins vers la Méditerranée ne traversent le Canal qu'en quarantaine.

ART. 138. — Les agents des compagnies de navigation et les capitaines sont prévenus qu'après avoir fini leur observation à la station sanitaire d'El-Tor, les pèlerins égyptiens seront seuls autorisés à quitter définitivement le navire pour rentrer ensuite dans leurs foyers.

Ne seront reconnus comme Égyptiens ou résidant ne Égypte que les pèlerins porteurs d'une carte de résidence émanant d'une autorité égyptienne et conforme au modèle établi.

Les pèlerins non égyptiens ne peuvent, après avoir quitté El-Tor, être débarqués dans un port égyptien, excepté par permission spéciale et sous les conditions spéciales imposées par l'autorité sanitaire égyptienne, d'accord avec le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Égypte. En conséquence, les agents de navigation et les capitaines sont prévenus que le transbordement des pèlerins étrangers à l'Égypte soit à El-Tor, soit à Suez, à Port-Saïd ou à Alexandrie, est interdit sans autorisation spéciale pour chaque cas.

Les bateaux qui auraient à leur bord des pèlerins de nationalité non égyptienne suivront la condition de ces pèlerins et ne seront reçus dans aucun port égyptien de la Méditerranée.

ART. 139. — Les pèlerins égyptiens subissent à El-Tor, ou dans toute autre station désignée par le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Égypte, une observation de trois jours et une visite médicale, et, s'il y a lieu, la désinfection et la désinsectisation.

ART. 140. — Si la présence de la peste ou du choléra est constatée au Hedjaz ou dans le port d'où provient le navire, ou l'a été au Hedjaz au cours du pèlerinage, le

navire est soumis, à El-Tor, aux règles instituées à Camaran pour les navires infectés.

Les personnes atteintes de peste ou de choléra sont débarquées et isolées à l'hôpital. Les autres passagers sont débarqués et isolés par groupes composés de personnes aussi peu nombreuses que possible, de manière que l'ensemble ne soit pas solidaire d'un groupe particulier, si la peste ou le choléra venait à s'y développer.

Le linge sale, les objets à usage, les vêtements de l'équipage et des passagers, les bagages et les marchandises suspects d'être contaminés sont débarqués pour être désinfectés. Leur désinfection et celle du navire sont pratiquées d'une façon complète.

Toutefois, l'autorité sanitaire du port peut décider que le déchargement de gros bagages et des marchandises n'est pas nécessaire et qu'une partie seulement du navire doit subir la désinfection.

Le régime prévu par l'article 25 est appliqué en ce qui concerne les rats qui pourraient se trouver à bord.

Tous les pèlerins sont soumis, à partir du jour où ont été terminées les opérations de désinfection, à une observation de six jours pleins pour la peste et de cinq jours pour le choléra. Si un cas de peste ou de choléra s'est produit dans une section, la période de six ou de cinq jours ne commence pour cette section qu'à partir du jour où le dernier cas a été constaté.

ART. 141. — Dans le cas prévu par l'article précédent, les pèlerins égyptiens peuvent subir, en outre, une observation supplémentaire de trois jours.

ART. 142. — Si la présence de la peste ou du choléra n'est constatée ni au Hedjaz, ni au port d'où provient le navire, et ne l'a pas été au Hedjaz au cours du pèlerinage, le navire est soumis, à El-Tor, aux règles instituées à Camaran pour les navires indemnes.

Les pèlerins sont débarqués ; ils prennent une douche-lavage ou un bain de mer ; leur linge sale ou la partie de

leurs effets à usage et de leurs bagages qui peut être suspecte, d'après l'appréciation de l'autorité sanitaire, sont désinfectés. La durée de ces opérations ne doit pas dépasser soixante-douze heures.

Toutefois, un navire à pèlerins, s'il n'a pas eu de malades atteints de peste ou de choléra en cours de route de Djeddah à Yambo et à El-Tor, et si la visite médicale individuelle, faite à El-Tor après débarquement, permet de constater qu'il ne contient pas de tels malades, peut être autorisé, par le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Égypte, à passer en quarantaine le Canal de Suez, même la nuit, lorsque sont réunies les quatre conditions suivantes :

1^o Le service médical est assuré à bord par un ou plusieurs médecins diplômés et agréés ;

2^o Le navire est pourvu d'étuves à désinfection fonctionnant efficacement ;

3^o Il est établi que le nombre des pèlerins n'est pas supérieur à celui autorisé par les règlements du pèlerinage ;

4^o Le capitaine s'engage à se rendre directement dans le port qu'il indique comme sa prochaine escale.

La taxe sanitaire payée à l'Administration quarantenaire est la même que celle qu'auraient payée les pèlerins s'ils étaient restés trois jours en quarantaine.

ART. 143. — Le navire qui, pendant la traversée d'El-Tor à Suez, aurait eu un cas suspect à bord peut être repoussé à El-Tor.

ART. 144. — Le transbordement des pèlerins est strictement interdit dans les ports égyptiens, excepté par permission spéciale et sous les conditions spéciales imposées par l'autorité sanitaire égyptienne, d'accord avec le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Égypte.

ART. 145. — Les navires partant du Hedjaz et ayant à leur bord des pèlerins à destination d'un port de la côte africaine de la Mer Rouge se rendront directement à la station quarantenaire désignée par l'autorité territo-

riale dont dépend le port sus-mentionné, pour y subir le même régime quarantenaire qu'à El-Tor.

ART. 146. — Les navires venant du Hedjaz ou d'un port de la côte arabique de la Mer Rouge où ne sévit ni la peste ni le choléra, n'ayant pas à leur bord des pèlerins ou des groupes analogues et qui n'ont pas eu d'accident suspect durant la traversée, sont admis en libre pratique à Suez, après une visite médicale favorable.

ART. 147. — Les voyageurs venant du Hedjaz et ayant accompagné le pèlerinage sont assujettis au même régime que les pèlerins. Le titre de marchand ou autre ne les exemptera pas des mesures applicables aux pèlerins.

B. Pèlerins en caravane retournant vers le Nord

ART. 148. — Les pèlerins voyageant en caravane devront, quelle que soit la situation sanitaire du Hedjaz, se rendre dans une des stations quaranténaires situées sur leur route, pour y subir, suivant les circonstances, les mesures prescrites aux articles 140 ou 142 pour les pèlerins débarqués.

C. Pèlerins retournant vers le Sud

ART. 149. — En cas de pèlerinage infecté, un navire à pèlerins retournant vers des régions situées au Sud du détroit de Bab-el-Mandeb peut être obligé, sur l'ordre de l'Autorité consulaire des pays vers lesquels les pèlerins se dirigent, à faire escale à Camaran pour y subir l'inspection médicale.

SECTION VI. — Mesures Applicables aux pèlerins voyageant par le chemin de fer du Hedjaz

ART. 150. — Les Gouvernements des pays traversés par le chemin de fer du Hedjaz prendront toutes dispositions pour organiser la surveillance sanitaire des pèle-

rins dans leurs voyages aux Lieux-Saints et l'application des mesures prophylactiques en vue d'empêcher la propagation des maladies contagieuses à caractère épidémique, en s'inspirant des principes de la présente Convention.

SECTION VII. — Informations sanitaires sur le pèlerinage

ART. 151. — Le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Égypte transmettra périodiquement et, le cas échéant, par les voies les plus rapides, aux autorités sanitaires de tous les pays intéressés et concurremment à l'Office International d'Hygiène publique, dans les conditions prévues par la présente Convention, tous renseignements et informations sanitaires parvenus à sa connaissance, au cours du pèlerinage, sur la situation sanitaire au Hedjaz et dans les régions parcourues par les pèlerins. Il établira, en outre, un rapport annuel qui sera communiqué aux mêmes autorités et à l'Office International d'Hygiène publique.

CHAPITRE III

Sanctions

ART. 152. — Tout capitaine convaincu de ne pas s'être conformé, pour la distribution de l'eau, des vivres ou du combustible, aux engagements pris par lui ou pour lui, est passible d'une amende de 50 francs (or) au maximum pour chaque omission. Cette amende est perçue au profit du pèlerin qui aurait été victime du manquement et qui établirait qu'il a en vain réclamé l'exécution de l'engagement pris.

ART. 153. — Toute infraction à l'article 107 est punie d'une amende de 750 francs (or) au maximum.

ART. 154. — Tout capitaine qui a commis ou qui a

laissé commettre une fraude quelconque concernant la liste des pèlerins ou le document sanitaire prévus à l'article 113 est passible d'une amende de 1.250 francs (or) au maximum.

ART. 155. — Tout capitaine de navire, arrivant sans document sanitaire du port de départ, ou sans visa des ports de relâche, ou non muni de la liste réglementaire et régulièrement tenues suivant l'article 113 et les articles 125 et 126, est passible, dans chaque cas, d'une amende de 300 francs (or) au maximum.

ART. 156. — Tout capitaine convaincu d'avoir ou d'avoir eu à bord plus de cent pèlerins sans la présence d'un médecin diplômé, conformément aux prescriptions de l'article 106, est passible d'une amende de 7.500 francs (or) au maximum.

ART. 157. — Tout capitaine convaincu d'avoir ou d'avoir eu à son bord un nombre de pèlerins supérieur à celui qu'il est autorisé à embarquer, conformément aux prescriptions du 1^o de l'article 113, est passible d'une amende de 125 francs (or) au maximum par chaque pèlerin en surplus.

Le débarquement des pèlerins dépassant le nombre régulier est effectué à la première station où réside une autorité compétente, et le capitaine est tenu de fournir aux pèlerins débarqués l'argent nécessaire pour poursuivre leur voyage jusqu'à destination.

ART. 158. — Tout capitaine convaincu d'avoir débarqué des pèlerins dans un endroit autre que celui de leur destination, sauf leur consentement ou hors le cas de force majeure, est passible d'une amende de 500 francs (or) au maximum, par chaque pèlerin indûment débarqué.

ART. 159. — Toutes autres infractions aux prescriptions relatives aux navires à pèlerins sont punies d'une amende de 250 francs à 2.500 francs (or) au maximum.

ART. 160. — Toute contravention constatée en cours de voyage est annotée sur les documents du navire, ainsi

que sur la liste des pèlerins. L'autorité compétente en dresse procès-verbal pour le remettre à qui de droit.

ART. 161. — Les contraventions visées aux articles 152 à 159 inclus seront constatées par l'autorité sanitaire du port où le navire a fait relâche.

Les pénalités seront prononcées par l'autorité compétente.

ART. 162 — Tous les agents appelés à concourir à l'exécution des prescriptions de la présente Convention, en ce qui concerne les navires à pèlerins, sont passibles de punitions conformément aux lois de leurs pays respectifs, en cas de fautes commises par eux dans l'application desdites prescriptions.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PRÉFACE.....	VII
INTRODUCTION	1

PREMIÈRE PARTIE

Le pèlerinage au point de vue religieux et social

CHAPITRE PREMIER. —	<i>Aperçu historique. Les origines. Le pèlerinage prescription du Coran</i>	9
— II. —	<i>Conditions religieuses et sociales du pèlerinage. L'obligation, les restrictions, la propagande. Pays de provenance. Le voyage. Classes sociales</i>	19
— III. —	<i>Les Caravanes</i>	38
— IV. —	<i>Le chemin de fer du Hedjaz. L'automobile</i>	56
— V. —	<i>La voie maritime. Avec les pèlerins égyptiens de Suez à Djeddah. L'arrivée à Djeddah. Sur la route de la Mecque</i>	63
— VI. —	<i>Les cérémonies religieuses. Les prières à la Mecque.....</i>	78
— VII. —	<i>La visite à Médine</i>	103
— VIII. —	<i>Les pèlerinages Chiïtes</i>	108

DEUXIÈME PARTIE

Le pèlerinage au point de vue sanitaire

Les conférences sanitaires

Etude documentaire de chaque pèlerinage

CHAPITRE IX. —	<i>Les pèlerinages de la Mecque avant 1866. La grande épidémie de choléra de 1865. La conférence sanitaire internationale de Constantinople de 1866.....</i>	119
----------------	--	-----

	PAGES
CHAPITRE X. — <i>De la conférence de 1866 à la conférence de Venise de 1892.....</i>	135
— XI. — <i>Le pèlerinage de 1893</i>	156
— XII. — <i>La conférence de Paris de 1894...</i>	166
— XIII. — <i>Les pèlerinages entre les conférences de Paris de 1894 et de 1903...</i>	182
— XIV. — <i>Deuxième conférence de Venise de 1897</i>	191
— XV. — <i>La conférence de Paris de 1903....</i>	197
— XVI. — <i>Les pèlerinages de 1905 à 1914. Les derniers jours de l'Administration turque aux Lieux-Saints..</i>	205
— XVII. — <i>Les pèlerinages de 1914 à 1924, jusqu'à la chute du roi Hussein.</i>	227

TROISIÈME PARTIE

Le pèlerinage moderne La question du pèlerinage telle qu'elle se présente aujourd'hui

— XVIII. — <i>Le Hedjaz moderne. Ibn Séoud et les Wahabites</i>	241
— XIX. — <i>Les pèlerinages de 1925 à 1930...</i>	247
— XX. — <i>Comment concevoir la politique sanitaire du Hedjaz.....</i>	260
CONCLUSION : <i>Le choléra au Hedjaz.....</i>	267

ANNEXES

ANNEXE I. — Les sources de documentation. Les récits des voyageurs. Les archives du Conseil Quarantenaire d'Egypte	285
— II. — Souvenirs du Dr Olschanietzki. Le choléra à Djeddah en 1893.....	297

		PAGES
		—
ANNEXE	III. — Le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Egypte. Le Lazaret de Tor.....	301
—	IV. — La conférence de Beyrouth-Paris, janvier 1929, octobre 1930 ..	308
—	V. — La Convention sanitaire internatio- nale de 1926. Réglementation du pèlerinage de la Mecque.....	312

CE VOLUME A ÉTÉ ACHEVÉ
D'IMPRIMER POUR LES ÉDITIONS
RIEDER, EN FÉVRIER 1932,
PAR L'IMPRIMERIE DES PRESSES
UNIVERSITAIRES DE FRANCE. —
VENDOME-PARIS



UNIVERSITY OF CHICAGO



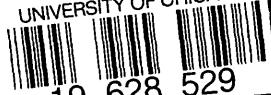
19 628 529

BP	1670989
187	DUGUET
.3	Le pèlerinage de la
.D8	Mecque.
De4 55	De8 66
Ap15'64	CATALOG DEPT. My3'64
JUN 10 '64	HARRY B. PARTINQ
JUN 24 '65	Harry B. Partin Q
~~JUN 24 '65~~	Rita M Gross
NOV 17 '65	
DEC 9 '65	RENEWED
	DEC 15 '65
OCT 26 1966	L Olsen NOV 14 1966
NOV -4 1968	NOV 19 1968

1670989

ORIENTAL INSTITUTE

UNIVERSITY OF CHICAGO



19 628 529